

L'Usage du sexe  
Lettres au D<sup>r</sup> Tissot, auteur de *L'Onanisme* (1760)



éditions  
**B H M S**



L'Usage du sexe  
Lettres au D<sup>r</sup> Tissot, auteur de *L'Onanisme* (1760)

Essai historiographique et texte transcrit par Patrick Singy

**Sources**  
en perspective

Publié avec l'appui du :

– Cercle des lecteurs et des lectrices des Editions BHMS.

Que chacun trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Les Éditions BHMS publient trois séries :

– Bibliothèque d'Histoire de la Médecine et de la Santé ;

– Sources en perspective ;

– Hors-série.

*Direction :*

Vincent Barras et Brigitte Maire

*Rédaction :*

Brigitte Maire

Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique (Hospices / CHUV & Faculté de biologie et de médecine de l'Université de Lausanne),

46, av. du Bugnon, CH-1011 Lausanne

email : bhms@chuv.ch

site internet : [www.chuv.ch/iuhmsp/ihm\\_bhms](http://www.chuv.ch/iuhmsp/ihm_bhms)

Les Éditions BHMS portent le label  **anthropos** décerné par l'Université de Lausanne

*Couverture :* Le D<sup>r</sup> Auguste Tissot, en 1757. Huile sur toile d'Emmanuel Handmann (1718–1781) ; Lausanne, Palais de Rumine, ancienne salle du Sénat de l'Université ; © Université de Lausanne, Archives [Photo : C. Bornand, Lausanne]

Abbé Bossut, *Traité élémentaire d'hydrodynamique* (Paris : Jombert, 1771), 2 tomes (fig. 14, 15 et 22 : tome 2, pl. II ; fig. 41 et 43 : tome 2, pl. III ; fig. 38 : tome 1, pl. III et fig. 74 : tome 1, pl. VII). Avec l'aimable autorisation du SICD1 (Bibliothèques de l'UJF et de Grenoble INP). Numérisation effectuée par le SICD1, avec le soutien de la BnF.

Graphisme de couverture : François Meyer de Stadelhofen

Maquette et mise en pages : Brigitte Maire

Relecture du présent volume : Vincent Barras et Brigitte Maire

© 2014 Éditions BHMS

ISBN 978-2-9700640-8-4

ISSN 1662-2421

Imprimé en Suisse

## SOMMAIRE

Remerciements .....	IX
Comment on écrit l'histoire de la sexualité	
Essai historiographique .....	1
Histoire d'un objet sans histoire .....	1
L'historien, chantre de la libération sexuelle .....	1
La leçon ambiguë de Michel Foucault .....	3
Après Foucault .....	7
Trois discours sur le sexe .....	10
Le discours de la chair .....	11
Le discours de la sexualité .....	13
Le discours de la semence : <i>L'Onanisme</i> .....	16
Analyse des lettres adressées à Tissot .....	27
Un problème parmi d'autres .....	29
L'excès .....	31
Compter .....	33
La norme interne .....	33
L'aveu .....	34
Le sexe n'est pas une maladie .....	37
<i>Masturbatio interrupta</i> .....	38
Conclusion .....	41
	
Principes de transcription .....	43
Lettres adressées au D <sup>r</sup> Tissot .....	49
Glossaire .....	239
Bibliographie .....	261





## REMERCIEMENTS

L'accouchement de ce livre fut aussi rapide que sa période de gestation fut longue (ceci expliquant cela). Publier mes recherches sur les lettres adressées à Tissot était un projet de longue date; il s'est finalement concrétisé en 2012 lors d'un séjour de quelques mois en Suisse. Il s'agissait peut-être pour moi de fermer une boucle, puisque c'est dans ce pays que, il y a une quinzaine d'années, Vincent Barras m'avait fait découvrir Tissot. Depuis lors, Vincent n'a cessé de m'encourager dans mes diverses recherches académiques. Qu'il en soit très chaleureusement remercié. Je suis aussi reconnaissant à Micheline Louis-Courvoisier et Séverine Pilloud, dont les travaux sur les lettres adressées à Tissot ont guidé mes premiers pas dans les archives, et plus récemment à Brigitte Maire pour la minutie de son travail éditorial sur ce livre ainsi qu'à François Meyer de Stadelhofen pour la création de la couverture.

Parmi les nombreuses autres personnes qui, des deux côtés de l'Atlantique, ont eu leur part de responsabilité dans ma maturation intellectuelle, je voudrais remercier en particulier Ken Alder, Arnold I. Davidson, Steeves Demazeux, Jan E. Goldstein, Philippe Huneman, Adrian Johns, Kevin Lamb, Robert J. Richards, Gayle Rubin, William T. Slauter et Fernando Vidal. Plus qu'aucun autre, Arnold Davidson a influencé ma manière de penser et d'écrire l'histoire. Même lorsque je suis en désaccord avec lui sur certains points d'interprétation, mon approche reste ancrée dans une perspective « davidsonienne ».

Le rôle joué par ma famille dans l'élaboration de ce livre est sans doute plus distant, mais pas moins profond. Je ne pourrai jamais assez remercier mes parents, Michelle et Gérard Singy, qui m'ont toujours poussé à faire ce que je voulais. Quant à ma femme, Stacie Raucci, elle mériterait peut-être autant des excuses que des remerciements. Au travers des angoisses et des doutes qui accompagnent trop souvent mon travail d'écriture, elle paye au quotidien les conséquences de son soutien sans faille.



# COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE DE LA SEXUALITÉ<sup>1</sup>

## Essai historiographique

Patrick Singy

Depuis la seconde moitié du vingtième siècle, les ouvrages sur l'histoire de la sexualité se sont succédé à un rythme exponentiel. Qu'ils soient grand public, voire racoleurs, ou académiques et abscons, ils alimentent tous un champ historiographique aujourd'hui riche et complexe. L'ambition du présent essai n'est pas de faire justice à cette prolifération de travaux en retraçant tous les développements par lesquels l'historiographie de la sexualité a passé. Elle est plutôt de mettre en évidence une limite fondamentale de cette historiographie, et de montrer, en particulier à travers l'analyse d'un corpus de lettres adressées à Samuel-Auguste-André-David Tissot (1728–1797), les avantages d'une approche différente.

### HISTOIRE D'UN OBJET SANS HISTOIRE

#### *L'historien, chantre de la libération sexuelle*

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, la « sexualité » n'est que très rarement conçue par les historiens comme un objet proprement historique. Ce n'est pas habituellement l'histoire de la sexualité elle-même qui est écrite, mais l'histoire de sa signification. On fait l'histoire de l'homosexualité, par exemple, comme on ferait l'histoire des gens aux yeux bleus ou celle des gauchers. Ce type d'approche transparait notamment dans les nombreux travaux qui ont été consacrés au plus mémorable des livres du docteur Tissot, *L'Onanisme* (1760), sur lequel nous reviendrons en détail.

---

1 Le titre de notre essai est un clin d'œil à trois textes qui nous ont fortement influencé : VEYNE (1971), DAVIDSON (1987) et HALPERIN (2002).

*L'Onanisme* commença à éveiller la curiosité des historiens durant les années 1960 et 1970, dans un climat général de libération sexuelle. Ce que l'on a trouvé dans ce livre contre la masturbation, c'est un exemple de médecine idéologique qui opprime et aliène. En 1962, le médecin E. H. Hare publiait sur la masturbation l'un des premiers articles historiques, dans lequel il mettait en évidence les fautes de raisonnement expliquant, selon lui, comment et pourquoi ce qu'il appelait « l'hypothèse masturbatoire » a pu être acceptée et soutenue pendant plus de cent ans par la profession médicale<sup>2</sup>. En 1967, Robert H. MacDonald sous-titrait son article sur le sujet « Notes sur l'histoire d'une illusion », et insistait sur le caractère irrationnel, voire « mystique », des théories médicales contre la masturbation<sup>3</sup>. Une figure importante de la philosophie de la médecine, H. Tristram Engelhardt Jr., poussa plus loin la réflexion et utilisa l'exemple de l'histoire de la masturbation pour défendre l'idée qu'au cœur de tout diagnostic médical réside une valeur sociale<sup>4</sup>. Aujourd'hui encore les débats philosophiques les plus sophistiqués sur le diagnostic médical font parfois référence aux théories anti-masturbatoires de Tissot et de ses successeurs, soit pour montrer, suivant la thèse d'Engelhardt, que tout diagnostic est intrinsèquement un jugement de valeur, soit au contraire pour soutenir que quand bien même les forces socio-culturelles peuvent biaiser les théories scientifiques, ces forces agissent de l'extérieur et devraient, en principe du moins, pouvoir être jugulées par la méthode scientifique et le travail conceptuel<sup>5</sup>. Dans tous les cas, ce qui a intéressé les historiens et les philosophes chez Tissot, ce n'est pas tant ce qu'il a dit, mais pourquoi il l'a dit : quelles sont les raisons historiques qui pourraient expliquer l'élaboration d'une théorie que l'on sait aujourd'hui être fautive et qui a été source de beaucoup d'angoisses ?

Il faudra s'interroger un jour sérieusement sur les raisons du succès académique de « l'histoire de la sexualité ». Ce que les

2 HARE (1962).

3 MACDONALD (1967).

4 ENGELHARDT (1974).

5 Voir par exemple l'article fondamental de Jerome C. Wakefield : WAKEFIELD (1992 : 234).

multiples livres et articles sur la masturbation laissent deviner, c'est que l'engouement pour cette discipline est dû en partie à une promesse à peine voilée de libération. L'historien aurait pour tâche de nous faire prendre conscience du joug de l'oppression sociale qui empêcherait l'expression d'une sexualité naturelle. Écrire l'histoire de la masturbation, ce serait donc, selon le titre du premier livre entièrement dévoué à ce sujet, écrire *l'Histoire d'une grande peur* – mais une peur déjouée déjà par l'existence même de ce livre<sup>6</sup>. Quel plus bel éloge alors, pour des historiens, que celui-ci, émanant d'une *porn star* à la retraite !:

Après avoir lu cet ouvrage, vous aurez un nouveau regard, sans complexe, ni culpabilité, sur cet acte solitaire. Vous vous sentirez plus libre<sup>7</sup>.

Le champ fleuri d'une sexualité naturelle sera la récompense de nos lectures diligentes.

#### *La leçon ambiguë de Michel Foucault*

On objectera peut-être à cette caractérisation du champ de « l'histoire de la sexualité », évidemment délimité à gros traits, l'exemple de Michel Foucault dont les émules seraient aujourd'hui foison. Foucault ne nous a-t-il pas appris que la sexualité est traversée de part en part par l'histoire, innervée par les rapports de pouvoir et découpée par les structures du savoir ? Ne nous a-t-il pas interdit de croire en l'illusion d'une sexualité naturelle ? En réalité, la position de Foucault sur cette question est toujours restée assez ambiguë, de même que son influence sur les historiens d'aujourd'hui.

On trouve en effet chez Foucault deux tendances contradictoires regardant l'historicité de la sexualité, suivant que sa perspective était plutôt historique ou plutôt politique ou éthique<sup>8</sup>. Dans ses textes proprement historiques sur la sexualité – en

---

6 STENGERS & VAN NECK (1984).

7 LAHAIE (2009 : 10).

8 Ces deux tendances foucauldienne sont décrites plus à fond dans LAMB & SINGY (2011).

particulier les trois volumes de *l'Histoire de la sexualité* ainsi que *Les Anormaux* –, Foucault a opté pour une méthodologie finalement assez proche de celle de l'histoire des idées, et assez éloignée de celle que souvent on lui prête. Il y traite la sexualité comme un objet quasiment naturel, un poisson pris dans les mailles de différents discours à différents moments de l'histoire. Le passage suivant, qui décrit la relation entre le discours de la chair et le discours de la sexualité, discours sur lesquels nous reviendrons, illustre clairement cette méthodologie :

Ce que la pastorale chrétienne a organisé comme la chair est en train de devenir, au XVIII<sup>e</sup> siècle, un objet médical. C'est par là, en annexant cette chair qui lui est, au fond, proposée par l'Église elle-même à partir de ce phénomène de la convulsion, que la médecine va prendre pied, et pour la première fois, dans l'ordre de la sexualité. [...] C'est dans la mesure où elle a hérité de ce domaine de la chair, découpé et organisé par le pouvoir ecclésiastique, c'est dans la mesure où elle en est devenue, à la demande même de l'Église, l'héritière ou l'héritière partielle, que la médecine a pu commencer à devenir un contrôle hygiénique et à prétention scientifique de la sexualité. L'importance de ce qu'on appelait à l'époque, dans la pathologie du XVIII<sup>e</sup> siècle, le « système nerveux » vient de ce qu'il a précisément servi de premier grand codage anatomique et médical à ce domaine de la chair que l'art chrétien de la pénitence avait jusque-là parcouru simplement à l'aide de notions comme les « mouvements », les « allèchements », les « titillations », etc. Le système nerveux, l'analyse du système nerveux, la mécanique même fantastique que l'on prêtera au système nerveux dans le cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout ceci est une manière de recoder en termes médicaux ce domaine d'objets que la pratique de la pénitence, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle, avait isolé et constitué. La concupiscence était l'âme pécheresse de la chair. Eh bien, le genre nerveux est, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, le corps rationnel et scientifique de cette même chair. Le système nerveux prend de plein droit la place de la concupiscence. C'est la version matérielle et anatomique de la vieille concupiscence<sup>9</sup>.

Pour Foucault, la relation entre le discours de la chair et le discours de la sexualité est une relation de traduction : l'un et l'autre parleraient de la même chose, de « cette même chair », mais dans une langue différente. La « sexualité » ne serait pas un nouvel objet, mais un recodage, une nouvelle version d'un objet qui lui préexisterait, la chair.

9 FOUCAULT (1999 : 207).

Difficile, dans ces conditions, de déterminer même approximativement le moment d'émergence de la sexualité. Est-ce à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle? Mais si la sexualité n'est qu'un recodage de la chair chrétienne, il faudrait plutôt remonter au XVI<sup>e</sup> siècle, comme le passage ci-dessus semble l'indiquer. À moins qu'il ne faille remonter plus loin, à la tradition ascétique et monastique des premiers chrétiens, puisque c'est d'eux que les chrétiens de l'ère post-tridentine ont repris le «projet d'une "mise en discours" du sexe», caractéristique de la chair, pour en faire «une règle pour tous»<sup>10</sup>. À moins encore qu'il ne faille se tourner vers l'Antiquité, puisque ce qui a «donné lieu finalement à tout le dispositif de la sexualité», c'est la «codification du plaisir par les lois du sexe» – une codification que les premiers chrétiens ont été obligés de «reprendre» aux philosophes stoïciens<sup>11</sup>. Il est vrai que dans le second volume de son *Histoire de la sexualité*, Foucault note que le mot «sexualité» n'est apparu qu'au début du dix-neuvième siècle, ce qui «signale autre chose qu'un remaniement de vocabulaire». Mais il ajoute immédiatement que ce fait «ne marque évidemment pas l'émergence soudaine de ce à quoi il se rapporte»<sup>12</sup>. C'est ainsi que Foucault pourra justifier ses recherches sur l'histoire de la «sexualité» dans l'Antiquité.

On voit donc que pour Foucault la sexualité serait un objet qui certes se transforme, mais qui n'en reste pas moins repérable à travers les millénaires. Comme un témoin dans une course de relais, la «sexualité» est passée d'une personne à une autre au fil du temps. Il n'y a pas, selon cette première tendance foucauldienne, de véritable 'émergence' de la sexualité. Bien que nombre de commentateurs affirment que Foucault aurait cherché à démontrer l'origine moderne de la sexualité, on serait bien en peine de trouver dans son œuvre une date d'émergence de la sexualité à laquelle il se serait solidement tenu<sup>13</sup>. Il critique avec

10 FOUCAULT (1976: 29).

11 FOUCAULT (1994a: 234).

12 FOUCAULT (1984: 9).

13 Il y a une différence radicale sur cette question entre le travail de Foucault sur la sexualité et celui d'un foucauldien comme Arnold I. Davidson [Davidson (2001)]. Ceci s'explique par le fait que Davidson adopte une méthodologie assez proche de celle employée par Foucault dans *Les Mots et les choses*,

justesse les historiens qui font de la sexualité un « invariant » qui ne se transformerait qu'à cause de mécanismes de répression, mais s'il démontre de manière convaincante que le pouvoir peut avoir aussi et surtout des effets positifs, et non pas seulement répressifs, il continue néanmoins lui-même à faire référence à une « sexualité » plurimillénaire – à une sexualité qui semble donc bien garder les qualités d'un invariant<sup>14</sup>.

Il existe cependant une deuxième tendance méthodologique dans l'œuvre de Foucault. Cette tendance, assez peu développée en fin de compte, est perceptible dans les passages de livres ou d'articles qui ont une portée éthique et politique plus prononcée.

Ainsi, à la fin du premier volume de *l'Histoire de la sexualité* et dans plusieurs articles et interviews « engagés » sur l'homosexualité, Foucault proposera une coupure radicale entre le discours de la sexualité, qui fonctionnerait à l'identité et au désir, et une forme de résistance à ce discours qui lui opposerait le corps et les plaisirs :

Il me semble qu'en utilisant le mot de plaisir, qui à la limite ne veut rien dire, qui est encore me semble-t-il assez vide de contenu et vierge d'utilisation possible, en ne prenant le plaisir pour rien d'autre que finalement un événement [...], est-ce qu'on n'a pas là, en essayant un peu de réfléchir sur cette notion de plaisir, un moyen d'éviter toute l'armature psychologique et médicale que la notion traditionnelle de désir portait en elle<sup>15</sup> ?

Ici nous avons bien une relation entre deux discours qui est de l'ordre de la rupture et de l'opposition, et non plus de la traduction et de la transformation.

Si Foucault avait étayé cette deuxième tendance à l'aide d'une véritable recherche historique, il se serait mis en position

---

mais dont celui-ci s'est éloigné par la suite. Contrairement aux *Anormaux* ou à *l'Histoire de la sexualité*, *Les Mots et les choses* décrivent très clairement – on l'a assez reproché à Foucault – des moments de rupture et d'émergence. Dans quelques remarques laconiques sur la sexualité, Foucault énonce d'ailleurs dans ce livre, en parfait accord chronologique avec ce que dira plus tard Davidson, que « l'âge de la sexualité » commence après le libertinage sadien ; FOUCAULT (1966 : 222).

14 FOUCAULT (1984 : 10).

15 FOUCAULT dans LE BITOUX (2005 : 51). Voir aussi FOUCAULT (1976 : 208) ; FOUCAULT (1994b) ; HALPERIN (1995 : 91–97) ; DAVIDSON (2001 : 209–215).

de révéler le caractère profondément contingent du discours de la sexualité et d'en situer le moment d'émergence. Malheureusement, comme nous l'avons indiqué plus haut, dans son travail sur l'histoire de la sexualité Foucault a opté pour une méthodologie plus traditionnelle qui laisse en suspens la question de l'historicité profonde de son objet.

### *Après Foucault*

Qu'en est-il des historiens de la sexualité après Foucault? Beaucoup ont en apparence été influencés par la deuxième tendance, plus radicale, de l'œuvre foucauldienne. Et pourtant, grâce à un tour de passe-passe assez habile, la très grande majorité d'entre eux est parvenue à désamorcer la portée politique et éthique de la deuxième tendance foucauldienne, et à la rapprocher en fin de compte de la première tendance<sup>16</sup>.

Dans la vaste littérature sur l'histoire de la sexualité une citation de Foucault marquant la rupture conceptuelle entre la sodomie et l'homosexualité réapparaît *ad nauseam* :

La sodomie – celle des anciens droits civil ou canonique – était un type d'actes interdits; leur auteur n'en était que le sujet juridique. L'homosexuel du XIX<sup>e</sup> siècle est devenu un personnage: un passé, une histoire et une enfance, un caractère, une forme de vie; une morphologie aussi, avec une anatomie indiscreète et peut être une physiologie mystérieuse. [...] Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce<sup>17</sup>.

En extrapolant la portée de ce passage, nombre d'historiens en ont conclu que la sexualité est définie par la question de l'identité: il y aurait de la sexualité si et seulement si quelque chose de sexuel, telle qu'une relation sexuelle entre deux personnes du même sexe, soulève un problème identitaire. Laissons de côté la question de savoir si le passage cité justifie une telle interprétation, et remarquons seulement que celle-ci se rapproche de

---

16 Le philosophe Arnold I. Davidson [DAVIDSON (2001)] et, dans une moindre mesure, le philologue David M. Halperin [HALPERIN (1990)], sont les seules exceptions importantes qui nous viennent à l'esprit.

17 FOUCAULT (1976: 59).

la seconde tendance méthodologique de Foucault, puisqu'elle souligne la rupture qui sépare la sexualité des autres discours possibles sur le sexe. Dans ce passage, l'homosexualité n'est pas présentée comme une nouvelle version de la sodomie : il s'agit de deux objets historiques radicalement différents.

Le tour de passe-passe effectué par de nombreux historiens consiste alors à ne jamais définir le concept d'identité qu'ils placent pourtant au centre de leurs analyses, et ainsi à émousser le tranchant de ce critère au point de le rendre inopérant. Subrepticement et insensiblement, on restitue une dimension anhistorique à la sexualité. En effet, ayant éludé toute définition de l'identité, les historiens qui concèdent que la sexualité est affaire d'identité n'ont aucune difficulté à en trouver la trace dans les lieux et les temps les plus divers, que ce soit l'Antiquité<sup>18</sup>, un passage du *Décameron* de Boccace<sup>19</sup>, ou encore le Massachusetts révolutionnaire du dix-huitième siècle<sup>20</sup>, pour ne donner que quelques exemples. De manière caractéristique, un livre récent affirme que « beaucoup de chercheurs s'accordent aujourd'hui à penser que les caractères, dispositions, subjectivités et modes d'identité des personnes attirées par des personnes du même sexe existaient au seizième siècle ainsi que dans les siècles bien plus reculés<sup>21</sup> ». Mais comment en aurait-il pu être autrement, étant donné que le concept d'« identité » n'est jamais analysé et qu'il est en fait rendu encore plus élastique en étant assimilé à d'autres termes tout aussi mal définis, tels que le « caractère », la « disposition » ou la « subjectivité » ? Le champ de l'histoire de la sexualité, que ce soit à cause de Foucault ou malgré lui, n'a jamais cessé de fonctionner avec un concept de « sexualité » qui reste fondamentalement anhistorique.

18 RICHLIN (1993) ; BROOTEN (1996).

19 WALTERS (1993).

20 FOSTER (2006).

21 BORRIS (2008 : 4). Même Halperin, qui avait souligné les ruptures historiques dans *One Hundred Years of Homosexuality*, est aujourd'hui revenu sur ses pas et insiste sur les continuités historiques ; voir HALPERIN (2002). Pour une critique de la nouvelle approche d'Halperin, voir LAMB & SINGY (2011 : 412-415).

Notre diagnostic peut paraître sévère. Pourtant, même les travaux qui devraient a priori le mieux le démentir tendent à le confirmer. Un débat explicitement centré sur l'historicité de la sexualité a longtemps fait rage dans les pays anglo-saxons. Alors que les *constructionists*, en opposition aux *essentialists*, sont censés être les défenseurs d'une sexualité profondément historique, entièrement construite par l'histoire, on voit en réalité réapparaître chez eux l'idée d'un invariant de la sexualité. Jeffrey Weeks, par exemple, un membre fondateur du *constructionism*, affirme sans ambages que «l'homosexualité a existé à travers l'histoire, dans tous les types de société, parmi toutes les classes sociales et tous les peuples<sup>22</sup>». Alan Bray, qui admet tout de même qu'il est anachronique d'utiliser le mot «homosexualité» pour décrire les relations entre personnes de même sexe à l'époque de la Renaissance, ne semble cependant pas percevoir que le mot «sexualité» devrait lui aussi faire problème. Il présente son livre comme «une histoire d'un aspect de la sexualité dont l'expression a varié radicalement au travers des différentes cultures et sociétés<sup>23</sup>». John d'Emilio et Estelle B. Freedman commencent par dénoncer l'essentialisme, mais continuent ensuite en historicisant non pas la sexualité, mais sa signification :

Nous soutenons que la signification [*meaning*] dominante de la sexualité a changé durant notre histoire, allant d'une association avec la reproduction à l'intérieur des familles, à une association première avec l'intimité émotionnelle et le plaisir physique des individus<sup>24</sup>.

Dans tous ces exemples qui, rappelons-le, représentent le côté *constructionist* du débat, la sexualité reste bel et bien un objet stable, un point de référence situé à l'extérieur de l'histoire. Tout se passe comme si en remontant le temps de l'histoire pour y retrouver nos racines, en analysant les préjugés culturels et en isolant les forces sociales, les historiens de la sexualité voulaient nous permettre de reprendre contact avec cette sexualité qu'aujourd'hui l'on ne saurait plus écouter. L'aveu d'Alan Bray au

22 WEEKS (1977: 2).

23 BRAY (1982: 9).

24 D'EMILIO et FREEDMAN (1988: xv).

sujet de son propre livre est ici révélateur : selon lui, on écrit des livres sur l'histoire de la sexualité pour pouvoir mieux répondre à la question « Qui suis-je ? »<sup>25</sup>.

Une telle quête de sens existentiel est tout à fait étrangère à la constitution de notre recueil de lettres. Nous espérons que celui-ci pourra contribuer à bousculer à la fois de vieilles habitudes historiographiques et un certain confort identitaire en remettant en question l'idée d'une sexualité naturelle. Comme nous allons le voir, les correspondants de Tissot appartiennent à un univers culturel qui n'est pas le nôtre. Ils n'ont pas, pour le dire simplement, de sexualité. Afin de comprendre ce que nous entendons par là, nous allons d'abord suggérer un cadre analytique qui nous permettra de mettre le discours de Tissot à sa place historique, avant de nous tourner vers les lettres de ses correspondants.

### TROIS DISCOURS SUR LE SEXE

En nous inspirant d'une distinction esquissée par Foucault dans *Les Anormaux*<sup>26</sup>, mais en la modifiant dans nombre de ses parties, nous proposons une découpe de ce qu'on appelle communément « l'histoire de la sexualité » en trois discours : le discours de la chair, le discours de la semence, et le discours de la sexualité<sup>27</sup>. Dans cette section, nous allons décrire chacun de ces discours, en nous concentrant toutefois plus particulièrement sur celui de la semence, puisque c'est ce discours qui gouverne les lettres adressées à Tissot. Les deux autres discours, par lesquels nous commencerons, nous serviront essentiellement de points de comparaison.

Par 'discours' nous entendons un ensemble relativement cohérent de concepts, lesquels sont souvent renforcés par des

25 BRAY (1982 : 11).

26 Voir FOUCAULT (1999 : 219–220).

27 Ces trois discours ne sont pas exhaustifs. Dans l'Antiquité, il existait par exemple un autre discours, organisé selon les hiérarchies sociales. Ici nous ne nous intéressons qu'aux discours de la chair, de la semence et de la sexualité, car eux seuls sont directement pertinents pour notre analyse.

pratiques et des institutions spécifiques telles que la confession religieuse, l'écriture de lettres de consultation médicale, ou la cure psychanalytique. Il ne faut pas se représenter les trois discours que nous allons décrire comme des blocs monolithiques parfaitement étanches. Plusieurs discours peuvent facilement coexister dans un même ouvrage, surtout à des moments historiques de transition d'un discours à l'autre. De plus, la viscosité temporelle de chaque discours peut varier: le discours de la semence, par exemple, est apparu dans l'Antiquité, mais ne semble s'être généralisé que pendant les Lumières avant de plus ou moins disparaître, tandis que le discours de la sexualité est apparu assez soudainement au milieu du dix-neuvième siècle et reste encore aujourd'hui important, même s'il est parfois timidement remis en question.

### *Le discours de la chair*

Le discours de la chair soutient d'un point de vue épistémologique des doctrines théologiques chrétiennes sur le sexe parfois sensiblement différentes. Il fait appel à des concepts tels que 'le péché', 'la volonté' ou 'la luxure'. Il existe encore aujourd'hui, bien qu'il ait perdu de son influence. Le problème principal qu'il pose est celui de déterminer le degré de culpabilité des actes sexuels et des pensées qui les accompagnent ou prennent leur place. En amont, ceci requiert de délimiter et de hiérarchiser, en particulier par la pratique de l'exégèse biblique, les actes et pensées qui doivent être condamnés. En aval, il faut établir, notamment par la pratique de la confession, l'intention de la personne qui a commis un acte interdit, car il n'y a pas de péché là où il n'y a pas de volonté.

La tradition catholique a avancé que les seules pratiques sexuelles tolérées sont les relations conjugales à intention procréative. Tout autre acte sexuel est un péché à partir du moment où il a été commis volontairement. Dans ces conditions, on comprend que l'un des phénomènes sexuels les plus ambigus, celui sur lequel il vaut la peine de dissenter le plus longuement, est la pollution nocturne. Est-on coupable ou victime d'une

pollution nocturne? Pour le déterminer, il faut aller sonder l'âme, car c'est dans les recoins de celle-ci qu'on trouvera peut-être les vestiges de désirs diurnes coupables qui pourraient expliquer la production d'une pollution nocturne. Si l'on n'y trouve rien, on pourra, comme Thomas d'Aquin (1225–1274), conclure à l'innocence de la pollution nocturne, qui n'est alors rien d'autre qu'un sursaut du corps, un réflexe biologique incontrôlable<sup>28</sup>. Les autres activités sexuelles interdites, telles que la masturbation, l'adultère ou la sodomie, ne soulèvent pas habituellement le même type de questionnement approfondi: sauf exception, elles sont perçues comme les résultats de choix volontaires.

Pour illustrer le discours de la chair, nous transcrivons (et traduisons) ici l'extrait d'une lettre d'un certain Will. Smith. Datée du 29 mai 1722, cette lettre a été insérée dans *Onania*, un livre anonyme contre la masturbation publié en 1716 sur lequel nous reviendrons lors de notre analyse de *L'Onanisme* de Tissot<sup>29</sup>. Après avoir annoncé qu'il ne se masturbe pas, Smith confesse ses rêves et ses pollutions nocturnes à l'auteur d'*Onania*:

Cependant je dois vous avouer une chose qui me donne quelque inquiétude. La vérité est que je suis très enclin à rêver de femmes. Vous pouvez en deviner la conséquence. [...] Je suis d'autant plus inquiet que la plupart du temps je rêve d'une seule et même femme, que je crois en vérité être aussi parfaitement vertueuse que la plus grande étendue et

28 D'AQUIN (1985: part. II-II, q. 154, art. 5, 874–876). Au sujet des pollutions nocturnes, voir l'analyse très fine par Foucault de l'œuvre de Jean Cassien: FOUCAULT (1994c).

29 Au fil des éditions, l'auteur d'*Onania* a inséré dans son livre de plus en plus de lettres de lecteurs; l'édition que nous utilisons en contient une soixantaine. On a émis l'hypothèse – qui n'est pas la nôtre – que ces lettres étaient fictives. Quoi qu'il en soit, il importe uniquement pour notre analyse que les lettres soient historiquement représentatives, ce que nous indique Tissot lui-même. En effet, s'il dénigrait les «trivialités théologiques et morales» d'*Onania*, les témoignages des lecteurs lui semblaient de grande valeur: «Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui est assez long, qu'un tableau des accidents les plus ordinaires, dont les malades se plaignent. La vivacité, l'expression énergique de la douleur et de la repentance, qui se trouvent dans un petit nombre de lettres, [...] ne doivent pas affaiblir l'impression d'horreur que leur lecture inspire, parce que cette impression dépend des faits»; TISSOT (1760: 25–26). Sur le contexte historique d'*Onania*, voir STOLBERG (2000a).

signification du mot puisse permettre. Quand je suis éveillé, je ne supporte pas une telle pensée, ni ne trouve de place pour elle dans mon cœur, mais je me répugne toujours et demande pardon à Dieu à chaque fois que je réfléchis à mes rêves coupables. Connaissant ma propre conscience, pour rien au monde ne me mêlerais-je avec cette femme-là, étant donné que j'ai beaucoup d'estime pour elle, et qu'elle est mariée.

Je suis bien assuré que vous êtes capable de donner des conseils spirituels aussi bien que physiques, et par conséquent je vous demande gravement de me faire savoir si je suis coupable d'un péché par rapport à ce que je vous ai confessé, et aussi ce que je peux faire pour l'arrêter<sup>30</sup>.

À la suite de cette lettre l'auteur d'*Onania* fait part à ses lecteurs de sa réponse :

À propos des rêves dont vous vous plaignez, ils sont courants chez tous les hommes célibataires, particulièrement chez ceux qui vivent chastement, aussi longtemps que leur vigueur dure. [...] Nous n'avons pas à rendre compte des actes involontaires. Quand un homme surveille ses pensées autant qu'il le peut étant éveillé, sa conscience ne doit pas être troublée par quoi que ce soit qui se passe pendant le sommeil. Ne laissez donc aucune pollution troubler la tranquillité de votre esprit, quand la volonté n'est pas impliquée ou concernée<sup>31</sup>.

Dans cet échange entre Smith et l'auteur d'*Onania*, le problème est de déterminer le degré de culpabilité de Smith, et la question de la volonté est centrale, puisque c'est le caractère involontaire des pollutions nocturnes de Smith qui permet d'alléger sa conscience. Ce type de problème est tout à fait étranger à ce que l'on trouve dans les deux autres discours que nous allons analyser.

### *Le discours de la sexualité*

Le discours de la chair ne gouverne plus les mentalités comme il le faisait encore jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, car il a été graduellement éclipsé par un autre discours, celui de la sexualité. L'émergence de ce nouveau discours au milieu du dix-neuvième siècle est facilement repérable par l'invention d'un

---

<sup>30</sup> ANON. (1723 : 135).

<sup>31</sup> ANON. (1723 : 137).

nouveau lexique: « sexualité », « homosexualité », « hétérosexualité », « sadisme », « masochisme », « exhibitionnisme » – autant de mots qui sont apparus il y a moins de deux siècles et que nous employons encore aujourd’hui. À strictement parler, « l’histoire de la sexualité » ne devrait avoir pour objet que ce discours.

Une analyse complète du discours de la sexualité reste encore à écrire et déborderait de beaucoup le cadre de cette introduction. Nous nous limiterons donc à une brève description de ses deux caractéristiques principales. En premier lieu, ce discours a la particularité d’établir l’existence de divers types d’« instinct sexuel », tels que l’instinct hétérosexuel, homosexuel, sadique, masochiste ou exhibitionniste. Alors que le discours de la chair présupposait la volonté libre du sujet en matière de sexe, sauf en cas de circonstances accidentelles comme le sommeil, le discours de la sexualité présuppose au contraire l’absence de libre arbitre: on ne choisit pas d’être homosexuel ou hétérosexuel, parce qu’on ne choisit pas son instinct. Celui-ci nous a été donné par la Nature. Sur ce point, le conflit entre les deux discours est directement apparent dans les débats encore récents sur l’innéité de l’homosexualité. Les représentants du discours de la sexualité cherchent à l’établir, notamment par des études génétiques<sup>32</sup>, tandis que les représentants du discours de la chair, qui aujourd’hui sont clairement minoritaires, affirment que l’homosexualité est le résultat d’un choix libre et, donc, coupable<sup>33</sup>.

Le discours de la sexualité est aussi un discours identitaire. Avoir un instinct homosexuel ou hétérosexuel n’est pas la même chose qu’avoir des cheveux blonds ou bruns: l’instinct sexuel est censé nous définir en profondeur, il est présent dans nos rêves, même à notre insu, il est à la source de beaucoup de nos préférences – amoureuses bien sûr, mais aussi professionnelles, vestimentaires, etc. Les historiens de la sexualité ont donc raison, à notre avis, d’affirmer que la sexualité est affaire d’identité; mais il est absolument crucial de préciser que dans le discours de la sexualité le concept d’identité est lié à celui de l’instinct. Les

32 Voir par exemple LEVAY (1991).

33 Voir par exemple SATINOVER (1996).

manuels de psychiatrie qui définissent la sexualité au dix-neuvième siècle ne laissent aucun doute sur le rôle central de l'instinct, sans lequel le concept de sexualité perd tout son sens. C'est ce qui interdit de retrouver de la 'sexualité' avant le dix-neuvième siècle, quand bien même on y verrait les traces de quelque chose qu'on pourrait vaguement qualifier d'identité sexuelle.

La catégorisation des identités a survécu jusqu'à aujourd'hui grâce à l'influence toujours croissante de la psychiatrie dans la culture occidentale, mais aussi grâce à ceux qui, en voulant se libérer des catégories nosologiques qu'on cherche à leur imposer, ont organisé des groupes de résistance qui ont alors renforcé le sentiment d'appartenance à une classe distincte, en raison de l'oppression dont elle est victime. C'est bien là l'un des messages de l'œuvre de Foucault sur la sexualité : la politique de libération sexuelle, telle qu'elle s'est mise en place dans les années 1960, s'appuie ironiquement sur un durcissement des catégories contraignantes du discours de la sexualité dont il est désormais difficile de s'affranchir. On a peut-être libéré sa sexualité, comme le progrès incontestable des droits des homosexuels l'indique, mais on ne s'est pas encore libéré de la sexualité elle-même, puisque l'on continue de penser et de vivre le sexe selon les catégories de ce discours<sup>34</sup>.

Le psychiatre Richard von Krafft-Ebing (1840–1902) est peut-être le plus important représentant du discours de la sexualité au dix-neuvième siècle. Dans *Psychopathia Sexualis*, son célèbre ouvrage qui connut une multitude d'éditions et de traductions, Krafft-Ebing a utilisé beaucoup d'observations tirées de récits écrits à la première personne. Pour illustrer le discours de la sexualité, nous transcrivons ici un court extrait de l'une de ces observations, écrite par un masochiste :

De tout temps, mon imagination fut très vive, et, de bonne heure, elle fut portée vers les choses sexuelles. En même temps, j'étais, autant que je puis me rappeler, adonné à l'onanisme, longtemps avant ma puberté, c'est-à-dire avant d'avoir des éjaculations. À cette époque déjà, mes pensées, dans des rêveries durant des heures entières, s'occupaient des rapports avec le sexe féminin. Mais les rapports dans lesquels je me mettais idéalement avec l'autre sexe étaient d'un genre bien étrange. Je m'imaginai

34 Voir en particulier les pages finales de FOUCAULT (1976).

que j'étais en prison et livré au pouvoir absolu d'une femme, et que cette femme profitait de son pouvoir pour m'infliger des peines et des tortures de toutes sortes. À ce propos les coups et les flagellations jouaient un grand rôle dans mon imagination, ainsi que d'autres actes et d'autres situations qui, toutes, marquaient une condition de servitude et de soumission. Je me voyais toujours à genoux devant mon idéal, ensuite foulé aux pieds, chargé de fers et jeté en prison<sup>35</sup>.

Comme c'était le cas avec le discours de la chair, le discours de la sexualité invite à s'intéresser non pas seulement à ce que les gens font, mais aussi à ce qu'ils pensent et à ce dont ils rêvent. C'est l'intérieur de l'être qui importe avant tout<sup>36</sup>. Mais cet intérieur n'est pas précisément le même, car dans le discours de la sexualité les rêves et les pensées secrètes fonctionnent comme révélateurs de l'identité profonde, comme symptômes de la 'personnalité'. La production d'identités fondées sur les différences d'instinct est une particularité du discours de la sexualité. Le masochiste de Krafft-Ebing soulignera lui-même sa singularité profonde :

Bientôt je reconnus que je n'étais pas comme les autres hommes<sup>37</sup>.

Le discours de la chair, lui, ne donne pas d'épaisseur ontologique aux hommes. Le sodomite, par exemple, n'est pas un homme profondément différent des autres, il n'a pas une structure psychique anormale – il a seulement choisi de s'adonner à une pratique illícite, tel un voleur de bas chemin. Son intériorité n'est pas explorée par le confesseur pour y trouver les racines de sa personnalité, mais pour y déterminer l'exact degré de sa culpabilité.

#### *Le discours de la semence: L'Onanisme*

Entre le discours de la chair et celui de la sexualité se glisse un troisième que nous avons appelé le discours de la semence. C'est à ce discours que Tissot et ses correspondants appartiennent. Ses

35 KRAFFT-EBING (1895: 124).

36 C'est ce qui a permis à Foucault de souligner la continuité entre la confession chrétienne et la psychanalyse.

37 KRAFFT-EBING (1895: 125).

origines remontent à l'Antiquité, mais il semble peu probable, au vu de l'influence limitée de la médecine officielle avant l'ère moderne, qu'il ait véritablement pénétré les mentalités avant le dix-huitième siècle. Aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, il n'existe plus vraiment, et c'est pourquoi les lettres adressées à Tissot peuvent nous paraître parfois si étranges. Pour mieux saisir les règles de ce discours, nous allons décrire le livre qui en est non seulement une parfaite illustration, mais qui sert aussi de toile de fond à bien des lettres adressées à Tissot.

*L'Onanisme; ou Dissertation physique, sur les maladies produites par la masturbation* a paru en 1758 en latin, avant d'être traduit en français et augmenté en 1760. Il s'est vite répandu dans toute l'Europe au travers de multiples éditions et traductions, notamment en allemand, anglais, italien, espagnol et russe<sup>38</sup>. Il s'agit du premier livre de médecine entièrement dévoué à la masturbation – ce qui ne veut pas dire qu'il contienne grand-chose d'original.

En guise d'introduction à ce livre et pour en donner le ton, nous allons citer en son entier le cas le plus célèbre qui y est décrit. C'est une tragédie miniature en quatre actes: Santé, Masturbation, Maladies, Mort. Tissot lui-même n'y vient jouer qu'un rôle secondaire, celui d'aide au mourant. En aucune façon il ne peut arrêter le cours d'une inexorable déchéance physique, sociale, et psychologique:

L. D.\*\*\*, horloger, avait été sage et avait joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. À cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitérait tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, et l'éjaculation était toujours précédée et accompagnée d'une légère perte de connaissance et d'un mouvement convulsif dans les muscles extenseurs de la tête, qui la retiraient fortement en arrière, pendant que le col se gonflait extraordinairement. Il ne s'était pas écoulé un an, qu'il commença à sentir une grande faiblesse après chaque acte. Cet avis ne fut pas suffisant pour le retirer du bourbier. Son âme déjà toute livrée à ces ordures n'était plus capable d'autres idées, et les réitérations de son crime devinrent tous les jours plus fréquentes, jusqu'à ce qu'il se trouva dans un état qui lui fit craindre la mort. Sage à tard, le mal avait déjà fait trop de progrès pour pouvoir être

38 Voir la recension des différentes éditions de *L'Onanisme* dressée dans EMCH-DÉRIAZ (1992: 324–326). Il y a lieu de soupçonner que cette recension n'est pas exhaustive.

guéri, et les parties génitales étaient devenues si irritables et si faibles qu'il n'était plus besoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné pour faire épancher la semence. L'irritation la plus légère procurait sur le champ une érection imparfaite, qui était immédiatement suivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentait journellement sa faiblesse. Ce spasme, qu'il n'éprouvait auparavant que dans le temps de la consommation de l'acte, et qui cessait en même temps, était devenu habituel, et l'attaquait souvent sans aucune cause apparente, et d'une façon si violente, que pendant tout le temps de l'accès, qui durait quelquefois quinze heures, et jamais moins de huit, il éprouvait dans toute la partie postérieure du col des douleurs si violentes, qu'il poussait ordinairement non pas des cris, mais des hurlements; et il lui était impossible pendant tout ce temps là d'avaler quoi que ce soit de liquide ou de solide. Il avait pris une voix enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fut plus dans le temps de l'accès. Il perdit totalement ses forces. Obligé de renoncer à sa profession, incapable de tout, accablé de misère, il languit presque sans secours pendant quelques mois, d'autant plus à plaindre, qu'un reste de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouir, ne servait qu'à lui rappeler sans cesse les causes de son malheur, et à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris son état, je me rendis chez lui. Je trouvai moins un être vivant qu'un cadavre gisant sur la paille, maigre, pâle, sale, répandant une odeur infecte, presque incapable d'aucun mouvement. Il perdait souvent par le nez un sang pâle et aqueux, une bave lui sortait continuellement de la bouche, attaqué de la diarrhée, il rendait ses excréments dans son lit sans s'en apercevoir. Le flux de semence était continuel. Ses yeux chassieux, troubles, éteints, n'avaient plus la faculté de se mouvoir; le pouls était extrêmement petit, vite et fréquent; la respiration très gênée, la maigreur excessive, excepté aux pieds qui commençaient à être cédémateux. Le désordre de l'esprit n'était pas moindre: sans idées, sans mémoire, incapable de lier deux phrases, sans réflexion, sans inquiétude sur son sort, sans autre sentiment que celui de la douleur, qui revenait avec tous les accès au moins tous les trois jours. Être bien au-dessous de la brute, spectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur; l'on avait peine à reconnaître qu'une fois il avait appartenu à l'espèce humaine. Je parvins assez promptement à l'aide de remèdes fortifiants à détruire ces violents accès spasmodiques, qui ne le rappelaient si cruellement au sentiment que par les douleurs. Content de l'avoir soulagé à cet égard, je discontinuai des remèdes qui ne pouvaient pas améliorer son état. Il mourut au bout de quelques semaines, en juin 1757, cédémateux par tout le corps<sup>39</sup>.

Après avoir décrit le sort de cet horloger, Tissot admet que « tous ceux qui se livrent à cette odieuse et criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui

<sup>39</sup> TISSOT (1760: 29–33).

ne s'en ressentent du plus au moins. La fréquence des actes, la différence des tempéraments, plusieurs circonstances étrangères, occasionnent des différences considérables<sup>40</sup> ». Cette concession de Tissot n'a dû être que de peu de poids face à sa liste presque infinie de maladies que la masturbation peut causer. C'est bien la peur et le désespoir que Tissot est parvenu à instiller chez ses lecteurs :

La lecture de votre livre [*L'Onanisme*] m'a fait un effet singulier, j'ai été obligé de l'interrompre quelquefois. Tous les malheurs que vous y décrivez semblaient fondre sur moi » (lettre 63).

Comme le dira Louis de Lignac (1740–1809) à propos de *L'Onanisme*, « l'impression terrible que firent des tableaux aussi lugubres, peints par un grand maître, agit efficacement sur les lecteurs<sup>41</sup> ».

On aurait donc tort de réduire *L'Onanisme* à une théorie médicale abstraite; Tissot communique non seulement des idées, mais aussi des émotions. Il est néanmoins crucial de prendre au sérieux la cohérence de ses idées, si l'on veut comprendre l'impact qu'a pu avoir son livre sur ses contemporains. La validité de ces idées est évidemment branlante, mais faire l'économie d'une analyse conceptuelle de *L'Onanisme* risquerait de conduire, comme nous allons le montrer, à une lecture faussée du livre lui-même ainsi qu'à des interprétations anachroniques des lettres adressées à Tissot.

On a coutume de dire que *L'Onanisme* n'est qu'une version un peu plus sérieuse d'*Onania*, que nous avons cité plus haut<sup>42</sup>. Tissot aurait habillé d'un jargon un peu plus médical ce que l'auteur d'*Onania* affirmait déjà, mais de manière maladroite. Il existerait une « continuité » entre *Onania* et *L'Onanisme*, puisque personne ne nie le caractère religieux du premier livre, tandis qu'une « étude lexicale révélerait [...] sans peine le propos moralisateur, voire théologique, sous-jacent » du second<sup>43</sup>.

40 TISSOT (1760: 33).

41 LIGNAC (1774: vol. 1, 15). Sur le large usage de l'hypotypose dans la littérature anti-masturbatoire, voir WENGER (2011: 30–41).

42 Voir par exemple STENGERS & VAN NECK (1984); LAQUEUR (2003).

43 BOUCÉ (1985: 235–236).

Cette interprétation des rapports entre *Onania* et *L'Onanisme* est le résultat d'une méthodologie très insuffisante, insensible aux différences conceptuelles et se contentant de repérer des similitudes lexicales<sup>44</sup>. Montrer en quoi *L'Onanisme* diffère d'*Onania* va faire apparaître le fossé conceptuel qui sépare le discours de la chair de celui de la semence.

Notons en premier lieu qu'un rapide coup d'œil sur les deux livres pourrait en effet laisser croire qu'ils sont semblables. Tous deux dénoncent le 'crime' ou le 'péché' de la masturbation, adoptant donc une posture morale et chrétienne, et tous deux expliquent que la masturbation est la cause de terribles maladies physiques. Les historiens qui se sont intéressés à ces deux livres ont alors eu beau jeu d'y voir des exemples de médicalisation ou de sécularisation de la moralité : un interdit théologique aurait été traduit en langage médical, le médecin aurait prit la place du prêtre. Les deux livres partageraient la même parenté patristique<sup>45</sup>.

*Onania* et *L'Onanisme* appartiennent en réalité à des discours radicalement différents. Le meilleur moyen de s'en apercevoir est de considérer leur position respective au sujet du problème de la masturbation thérapeutique. Depuis l'Antiquité les médecins avaient affirmé qu'un surplus de semence peut causer des maladies<sup>46</sup>. Des autorités comme Galien (129–~210) ou Ambroise Paré (~1510–1590) et des livres de médecine populaire comme ceux désignés par le nom collectif de *Trotula* au douzième siècle ou *Aristotle's Masterpiece* au dix-septième siècle, s'accordaient sur ce point<sup>47</sup>. Dans cette conception des choses, la masturbation pouvait avoir un rôle thérapeutique

44 Pour plus de détails sur ce problème méthodologique, voir SINGY (2003).

45 Voir par exemple STENGERS & VAN NECK (1984); FLANDRIN (1981: 298); MAINIL (1996: 184); STOLBERG (2000a: 61); LAQUEUR (2003).

46 Voir ELSÄSSER (1934); STENGERS & VAN NECK (1984: 36–44); LEIBBRAND (1972: vol. 2, 11–30); ROUSSELLE (1983: 85–102); DIXON (1995: 20–24); ECCLES (1982: 77–83).

47 GALIEN (1994: 6.5–6.252–274 = 8.413–437 K.); PARÉ (1573: 225–240); ANON. (2001: 85); ANON. (1684: 6.77–78). Au dix-septième siècle, Robert Burton avait déjà dressé une longue liste d'auteurs ayant écrit sur ce sujet: BURTON (2001: 234–235).

lorsqu'on souffrait d'un surplus de semence<sup>48</sup>. Or la doctrine de l'Église était là-dessus sans équivoque : toute espèce de masturbation est un péché mortel, même si elle n'est pratiquée que pour des raisons de santé<sup>49</sup>.

Pour *Onania*, c'est très clairement le point de vue de l'Église qui doit être adopté. Son auteur expliquera de deux façons différentes et complémentaires pourquoi la masturbation thérapeutique doit être exclue. En premier lieu, il doute – contrairement à Galien et à toute la tradition médicale occidentale – qu'un surplus de semence puisse causer des maladies, car il croit que tout surplus retourne naturellement dans le sang<sup>50</sup>. Deuxièmement, il explique que même si le surplus de semence était une cause possible de maladie, il faudrait néanmoins chercher la guérison non pas dans la masturbation, mais dans le régime, l'exercice et la saignée<sup>51</sup>.

Tissot, au contraire, se range du côté de la tradition médicale dont il se veut le continuateur. Il traite du sujet délicat de l'évacuation volontaire de la semence dans une « courte digression » qui apparaît en latin dans certaines éditions pour des raisons évidentes de censure. En voici le début :

Galien nous a conservé l'histoire d'un homme et d'une femme que l'excès de semence rendait malade et qui furent guéris l'un et l'autre en renonçant à la continence qu'ils s'étaient imposé ; et il regarde la rétention de cette humeur comme capable de produire des accidents très fâcheux. J'ai vu à Montpellier une observation semblable en tout à celle de la femme dont ce grand homme parle. Une veuve très robuste, âgée de près de quarante ans, qui avait joui très souvent pendant longtemps du physique de l'amour, et qui en était privée depuis quelques années, tombait, de temps en temps, dans des accès hystériques si violents, qu'elle perdait l'usage de ses sens ; aucun remède ne pouvait dissiper les accès ; on ne pouvait les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales, qui lui procuraient un tremblement convulsif suivi d'une abondante éjaculation ; et dans le même instant elle recouvrait ses sens<sup>52</sup>.

48 Voir LEMAY (1981 : 177-178) ; JACQUART & THOMASSET (1985 : 202-213 et 236-242) ; CADDEN (1993 : 259-277) ; ELSÄSSER (1934).

49 Voir FLANDRIN (1981 : 263) ; STENGERS & VAN NECK (1984 : 29-41).

50 ANON. (n.d. : 66-75). Le *Supplement* était relié avec *Onania* et vraisemblablement écrit par la même personne.

51 ANON. (1723 : 113).

52 TISSOT (1760 : 196-197).

Ces « fortes frictions des parties génitales » placent à elles seules Tissot dans un lieu de la culture différent de celui occupé par l'auteur d'*Onania*. Pour Tissot, selon la logique d'une morale naturelle, la moralité d'un acte sexuel est déterminée par ses effets sur le corps. Il est en ceci bien plus proche du cercle des libertins que du monde clérical<sup>53</sup>. Si le corps a besoin de conserver la semence, comme c'est le plus souvent le cas, alors la masturbation doit être proscrite, et l'on peut parler du crime ou du péché de la masturbation. Mais si le corps a besoin d'évacuer de la semence à cause d'un trop-plein, alors la masturbation peut être prescrite, sans craindre d'enfreindre une quelconque loi morale.

Tissot subordonne donc la théologie à la médecine, tandis qu'*Onania* faisait exactement l'inverse. Les deux livres mélangent les condamnations morales, les invocations religieuses, les menaces médicales ; mais ils ne les mélangent pas de la même manière.

Le problème principal du discours de la semence est un problème strictement quantitatif et hydraulique : le corps a besoin d'une certaine quantité de semence pour bien fonctionner, ni trop ni trop peu. Ce problème ne se pose ni à l'intérieur du discours de la chair ni à l'intérieur de celui de la sexualité, puisque ces deux discours s'intéressent non pas à la semence et à sa quantité, mais aux actes, aux intentions, à l'instinct et à la personnalité.

Il existe beaucoup de variations théoriques pour expliquer de quelle manière le manque ou le trop-plein de semence peuvent influencer sur la santé, mais ce ne sont que des variations à l'intérieur d'un même discours. Le discours de la semence est un socle épistémologique sur lequel se sont construites nombre de théories et de pratiques, qui ne sont pas toujours en parfait accord entre elles, comme Tissot le reconnaît par exemple après avoir résumé les opinions de divers auteurs sur l'importance de la semence :

---

53 Voir WENGER (2005).

Quoique plusieurs de ces sentiments diffèrent en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse<sup>54</sup>.

En ce qui concerne Tissot lui-même, on peut résumer son raisonnement général dans *L'Onanisme* de la manière suivante: le corps est une machine qui s'use naturellement, mais qui se répare aussi continuellement grâce à la nutrition; pour que la nutrition se fasse correctement, le corps a besoin de diverses humeurs qui sont 'travaillées'; plus l'humeur est travaillée, plus elle est importante pour une bonne digestion; le lait est moins travaillé que le sang, qui est moins travaillé que la semence, donc la perte excessive de celle-ci est particulièrement dangereuse pour la santé<sup>55</sup>.

Faisons quatre remarques au sujet de cette théorie médicale. D'abord, et Tissot ne s'en cache pas, elle n'est pas originale. *L'Onanisme* se lit essentiellement comme un recueil de citations d'autorités médicales diverses, auxquelles Tissot a ajouté quelques observations personnelles. On y retrouve Hippocrate (~460--~377), Galien, Sanctorius (1561-1636), Hoffmann (1660-1742), Albrecht von Haller (1708-1777) ainsi qu'un nombre incalculable de grands noms de la tradition médicale occidentale.

Deuxièmement, le sexe n'est pas un domaine clairement isolé conceptuellement. Pour Tissot, il n'y a d'une certaine manière qu'une différence de degré entre la semence et les autres sécrétions du corps. Dans *L'Onanisme*, c'est la semence qui est bien entendu centrale, mais les médecins de l'époque parlaient des dangers de l'évacuation immodérée ou insuffisante de semence comme d'un problème particulier à ranger dans la catégorie générale «excrétion et rétention». C'est le cas, par exemple, de Hieronymus Gaubius (1705-1780), que Tissot mentionne avec approbation dans *L'Onanisme*, ou de Le Bègue (~1735-1807), un auteur influencé par Tissot<sup>56</sup>. Pour ces auteurs comme

54 TISSOT (1760: 58).

55 TISSOT (1760: 1-3).

56 GAUBIUS (1762: 192-198); LE BÈGUE DE PRESLE (1763). Dans le dixième chapitre, intitulé «De la transpiration, de la sueur, de la salive, des urines et autres

pour Tissot, la semence se place sur le même plan que la salive, l'urine, les selles, la transpiration, le lait ou le sang, qui peuvent tous causer des symptômes différents, mais toujours pour les deux mêmes raisons : l'excrétion excessive ou la rétention excessive. La seule différence entre la semence et les autres sécrétions est qu'un excès dans sa rétention ou son excrétion est plus dangereuse pour la santé :

De toutes les évacuations, il n'y en a point, soit qu'elle soit excessive, soit qu'elle soit insuffisante, qui ait des suites plus funestes que celles des humeurs destinées chez l'un et l'autre sexe à la reproduction de l'espèce<sup>57</sup>.

Troisièmement, puisque le problème de base est de nature quantitative, la façon dont la semence est évacuée n'a pas d'importance selon cette théorie. Ainsi, qu'un homme éjacule dans le vagin de sa femme ou de sa maîtresse, dans l'anus d'un homme ou d'un enfant, qu'il utilise sa main ou une chèvre, qu'il soit victime d'une pollution nocturne involontaire ou coupable d'une pollution volontaire, ne revêt aucune importance dans le discours de la semence. Ce raisonnement quantitatif place Tissot en position de rupture par rapport aux discours de la chair et de la sexualité, pour lesquels le 'comment' est bien plus important que le 'combien'.

Notre quatrième remarque vient pondérer la précédente. Car si Tissot a recours à une théorie qui devrait être aveugle à la façon dont la semence est évacuée, il intitule bien son livre *L'Onanisme*, et non *Dissertation sur les dangers de la perte excessive de semence*. Il y a ici une ambiguïté intrinsèque à *L'Onanisme* que nous devons expliquer plus en détail.

En tant que pratique sexuelle non procréative, la masturbation avait depuis des siècles été incluse dans la liste des péchés mortels de la chair, à côté de la bestialité, des relations entre personnes du même sexe, des pratiques contraceptives, ou de la fellation, par exemple<sup>58</sup>. Mais avant la publication d'*Onania* en 1716, elle n'avait pas été isolée comme problème spécifique

---

excrétions qui sont trop abondantes, ou qui ne le sont pas assez » (292–335), Le Bègue parle de la semence et cite Tissot, mais sans toutefois le nommer.

57 TISSOT (1778 : Partie I, Tome 2, 83).

58 Voir par exemple « L'Ordre de gravité entre les espèces de la luxure » dans D'AQUIN (1985 : part. II-II, q. 154, art. 12, 882–883).

nécessitant un ouvrage entier pour en dénoncer les dangers et l'immoralité.

Les raisons historiques pour lesquelles la masturbation est devenue un problème en soi restent à notre avis encore obscures, malgré les efforts répétés d'historiens pour percer ce mystère. Voici trente ans, Théodore Tarczylo passait en revue et critiquait déjà quelques hypothèses proposées à ce sujet<sup>59</sup>. Plus récemment, Thomas W. Laqueur a offert une nouvelle hypothèse particulièrement séduisante. Selon lui, la masturbation serait une pratique qui met nécessairement en jeu trois problèmes : l'excès, la solitude, et surtout l'imagination. Or ces trois problèmes seraient aussi, depuis le début du dix-huitième siècle, ceux de l'époque moderne. La masturbation se serait donc démarquée de la liste des autres péchés de la chair parce qu'elle seule met en jeu les trois problèmes de la modernité<sup>60</sup>.

Nous avons signalé ailleurs que la thèse de Laqueur repose malheureusement sur une lecture maladroite d'*Onania*<sup>61</sup>. Laqueur cherche à montrer que le problème central d'*Onania* est un problème caractéristique de l'époque moderne : celui de l'imagination comme échappatoire à la réalité. *Onania* appartiendrait ainsi aux Lumières. En réalité, dans une perspective de théologie morale classique très éloignée des Lumières, l'auteur d'*Onania* s'inquiète du caractère impur des fantasmes utilisés par les masturbateurs, ce qu'il appelle « the impure imaginations ». Ce n'est pas le fait que les masturbateurs utilisent leur imagination pour échapper à la réalité qui contrarie l'auteur d'*Onania*, mais c'est le contenu même de ce qui est imaginé par eux. Remarquons encore que Laqueur a appuyé son interprétation sur une citation tronquée et déformée d'*Onania*, puisqu'il a remplacé l'expression originale « the impure imaginations », qui fait référence au caractère impur de ce qui est imaginé, par un seul mot au singulier, *the imagination*, faisant ainsi croire que ce qui est en jeu est la faculté imaginative des masturbateurs et, par implication, leur désir d'échapper à la réalité.

59 TARCZYLO (1983 : 140–157).

60 LAQUEUR (2003).

61 SINGY (2004).

Dans un autre essai<sup>62</sup>, nous avons aussi montré – et ceci est à rapprocher de nos remarques de la section précédente – que Laqueur a travaillé avec une conception anhistorique de la masturbation : l'excès, la solitude et l'imagination seraient selon lui des problèmes constitutifs de la masturbation, et ce qui se serait transformé historiquement n'aurait pas été la masturbation elle-même, mais le contexte culturel général qui aurait fait ressortir la masturbation comme problème spécifique. Or le lecteur verra, à la lecture des lettres adressées à Tissot que nous publions ici, que si le problème de l'excès est bien au centre de l'expérience masturbatoire des correspondants de Tissot, les problèmes de l'imagination et de la solitude semblent bien n'avoir aucune espèce d'importance pour eux. La masturbation ne doit pas être conçue comme un phénomène naturel, stable, transhistorique, mais plutôt comme le point d'intersection de règles discursives contingentes et toujours susceptibles de se transformer.

Quoi qu'il en soit des raisons historiques qui pourraient expliquer la publication d'*Onania* au début du dix-huitième siècle, c'est dans ce livre que Tissot semble avoir trouvé l'inspiration de son sujet. *Onania* est mentionné très souvent dans *L'Onanisme*, soit pour en dénoncer l'ineptie, soit pour en reprendre des observations. D'où l'ambiguïté de *L'Onanisme* : d'un côté, Tissot hérite d'*Onania* le sujet spécifique de la masturbation, mais d'un autre côté il met en œuvre des idées médicales qui effacent la pertinence d'une distinction entre la masturbation et les autres pratiques sexuelles ; d'un côté, il affirme que « la forme fait ici autant que le fond » – c'est-à-dire que la façon dont la semence est évacuée est importante – mais d'un autre côté, et dans le même paragraphe, il affirme qu'il existe « une liaison intime » entre les maux causés par la masturbation et ceux causés par « un commerce naturel », ce qui « empêche d'en séparer le tableau »<sup>63</sup>.

Tissot a bien dû avoir conscience du problème causé par ce vacillement théorique, et c'est sans doute pourquoi il a inclus un chapitre entier intitulé « Causes de danger, particulières à la

62 SINGY (2006a).

63 TISSOT (1760 : 3-4).

masturbation»<sup>64</sup>. Dans ce chapitre, qui contient des idées plus originales que celles du reste du livre, Tissot donne huit causes qui expliquent pourquoi la masturbation est particulièrement dangereuse. Certaines exploitent la théorie hydraulique épousée par Tissot dans le reste de son livre. Par exemple, le masturbateur ne serait pas poussé à l'acte par «la nature», ce qui implique qu'il risque d'éjaculer de la semence quand son corps en aurait besoin pour fonctionner; ou encore, le masturbateur éjaculerait plus fréquemment que celui qui ne se masturbe pas. D'autres causes semblent moins solidement ancrées dans une théorie médicale de l'époque. Ainsi, selon Tissot le masturbateur se fatiguerait plus parce que durant l'acte il se tient debout et non couché, et parce qu'il perd de la transpiration alors que durant le coït on compense la transpiration perdue en inspirant la transpiration de son partenaire.

La lecture seule de *L'Onanisme* laisse déjà deviner que Tissot a dû avoir de la peine à convaincre ses lecteurs qu'une «quantité trop considérable de semence perdue dans les voies de la nature jette dans des maux très fâcheux, mais qui le sont bien davantage quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature»<sup>65</sup>. Les lettres de ses correspondants viennent confirmer le peu de succès que Tissot a eu sur ce point : aucune lettre ne mentionne l'une ou l'autre des huit causes de danger particulières à la masturbation. Le problème qui est au cœur de beaucoup de lettres, comme nous allons le voir, est le problème quantitatif qui traverse tout *L'Onanisme* : l'excès de perte ou de rétention de semence.

## ANALYSE DES LETTRES ADRESSÉES À TISSOT

Auteur de très célèbres ouvrages de médecine, lié d'amitié avec les grands médecins de l'époque tels Albrecht von Haller et Johann Georg Zimmermann (1728–1795), respecté par Rousseau (1712–1778), Voltaire (1694–1778) et les Encyclopédistes, membre

64 TISSOT (1760 : 84–103).

65 TISSOT (1760 : 3–4).

de la *Société royale de médecine* ainsi que de la *Royal Society*, médecin des pauvres consulté par les têtes couronnées, Tissot est sans nul doute l'un des médecins les plus influents de son époque, même si on ne peut lui faire crédit d'aucune découverte médicale majeure<sup>66</sup>. Pour les historiens, son importance est renforcée encore par l'existence de sa correspondance, et avant tout par le grand nombre de lettres écrites pour ou par des malades. C'est une transcription d'une sélection de lettres de consultation appartenant à ce corpus que nous proposons dans cet ouvrage.

L'émergence de la médecine moderne au dix-neuvième siècle rendra caduque et dangereuse la pratique de la consultation par lettres, mais au dix-huitième siècle cette pratique avait encore cours, y compris pour des médecins qui, comme Tissot, prônaient l'observation clinique<sup>67</sup>. Pour connaître l'avis médical de Tissot sur des cas épineux, on lui écrivait de toute l'Europe. Le correspondant pouvait être le malade lui-même ou une tierce personne telle qu'un parent, un ami, le médecin de famille, un chirurgien ou le prêtre du village<sup>68</sup>.

Ces lettres donnent à voir un impressionnant éventail des drames, petits et grands, qui émaillaient l'existence des gens de l'époque. Le gendarme Des Bordes, qui souffre d'«écoulement», raconte son voyage en Amérique, ses relations avec une «négresse» après la mort de sa femme, son chagrin lorsqu'il perd une habitation à cause de la «révolte de nègres» (lettre 50). Golyon la mère, soixante ans, écrit une lettre particulièrement poignante où elle se plaint de «douleurs inouïes» dans le fondement qui semblent être le résultat de scènes de violences

66 Sur la vie de Tissot, voir EMCH-DÉRIAZ (1992); EYNARD (1839).

67 La contradiction apparente entre la pratique de la consultation à distance et l'apologie de l'observation s'explique par le sens bien particulier qui était donné à l'observation scientifique et médicale au dix-huitième siècle. Sur ce sujet, voir SINGY (2006b). Tissot souligne l'importance de l'observation clinique dans TISSOT (1785).

68 Au moins depuis Galien les médecins ont consulté par lettres, mais cette pratique n'est devenue courante que depuis le dix-huitième siècle. Les études sur le sujet se sont développées récemment. On peut consulter STOLBERG (2003); STEINKE, STUBER & HÄCHLER (2004); WILD (2006); DINGES & BARRAS (2007); WESTON (2013); PILLOUD (2013a); PILLOUD (2013b); BARRAS & DINGES (2013).

conjugales. Seule la religion l'empêche d'en finir (lettre 88). Alors qu'il est en train d'essayer d'avoir une relation sexuelle avec une jeune fille à la lisière d'un petit ruisseau au bas d'un grand chemin, le baron de Laugier se trouve soudainement dans l'incapacité de parler; sa bouche et ses yeux se mettent de travers (lettre 53). Tissot diagnostiquera le résultat de cette escapade champêtre en ces termes: «spasme *ex genitalibus*». Au rythme des événements de la vie quotidienne, les viscères se délabrent, les os s'effritent, les peaux s'assèchent, les corps s'effondrent. C'est le sang de la mort que l'on sent pulser sous le tracé des écritures.

Toutes les lettres adressées à Tissot sont sensiblement différentes. Au lieu de nous livrer à une analyse détaillée de chacune d'entre elles, nous allons nous placer à un niveau plus général afin de dégager les règles discursives qui organisent ces lettres dans leur ensemble. Le contraste que nous avons mis en évidence entre le discours de la semence et les discours de la chair et de la sexualité va nous permettre de faire ressortir certaines particularités de ces lettres. Nous espérons qu'entre les mains de nos lecteurs ces lettres ne serviront pas de miroirs où l'on retrouverait notre sexualité familière, mais de fenêtres par lesquelles entrevoir un autre monde.

### *Un problème parmi d'autres*

En lisant l'ensemble des lettres que nous publions dans ce recueil, on se rend vite compte de quelque chose d'assez particulier: les correspondants de Tissot n'isolent souvent pas le sexe d'autres problèmes que nous, modernes, aurions tendance à nettement séparer. Le capitaine Romatet, par exemple, parle dans la même foulée de ce qu'il boit, de ce qu'il mange et de sa manière de se comporter sexuellement:

J'ai fait très rarement des excès relativement au vin, mais vis-à-vis des femmes je me suis conduit comme une bête. Mes excès à ce sujet ont commencé à dix-sept ans et je n'ai depuis ce jour-là presque point manqué de jour sans satisfaire mes désirs au moins une fois par jour et quelquefois

deux. J'ai eu des intervalles d'un mois où j'ai été sage, mais ces mois de sagesse ont été rares. Toutes les fois que je bois du café, du vin ou des liqueurs, j'ai la migraine le lendemain, aussi ai-je renoncé à tout cela comme aux femmes. Je prends quatre tasses de thé par jour : deux le matin et deux aux quatre heures après mon dîner. Je mange fort vite et je mange de tout, excepté du bouilli, de la soupe et du laitage (lettre 7).

Bertrand Duclaux, qui écrit pour un ami malade, groupe les « actes vénériens », la masturbation, l'étude des sciences abstraites, et la nourriture :

Il est tombé dans quelques excès, par des actes vénériens ou la masturbation, en petit nombre à la vérité, mais depuis huit ou neuf ans il n'use ni de l'un ni de l'autre. On ne le regarde point atteint d'aucune maladie vénérienne. Il s'est fatigué dans son temps à l'étude, et surtout à celle des sciences abstraites, s'étant vu forcé, par ses incommodités, de les abandonner depuis quinze ou dix-huit ans. Il n'a jamais été délicat sur le manger (lettre 17).

Cet autre correspondant regroupe une diversité de facteurs étiologiques en une seule cause :

Des veilles presque continuelles pendant deux années et un travail forcé pendant le même espace de temps, des marches longues, violentes, et la chasse dans le marais en hiver et été, peuvent être la cause de la maladie dont je suis attaqué et particulièrement des débauches excessives du côté des femmes (lettre 2).

On pourrait facilement multiplier les exemples.

Café, alcool, nourriture, études, danse, jeux, chasse, veilles, marche – et sexe. Tous ces sujets et d'autres encore pouvaient être pensés en utilisant la liste des 'six choses non-naturelles', c'est-à-dire les six facteurs de santé et de maladie que la tradition médicale occidentale, de Galien au dix-huitième siècle, a utilisés pour la détermination des diagnostics et des remèdes : 1) l'air, 2) les aliments et les boissons, 3) l'exercice et le repos, 4) le sommeil et la veille, 5) l'excrétion et la rétention, 6) les passions de l'âme<sup>69</sup>. Nous avons vu plus haut que la semence entrait dans la catégorie « excrétion et rétention » avec, par exemple, l'urine, les selles ou la transpiration ; le café, l'alcool et la nourriture font évidemment partie de la catégorie « aliments et boissons » ; les études peuvent soulever des problèmes liés à la catégorie

69 Voir RATHER (1968) ; JARCHO (1970) ; NIEBYL (1971).

« sommeil et veille » (par exemple si l'on reste debout trop tard pour étudier); et ainsi de suite pour les autres activités qui rentrent facilement dans l'une ou l'autre des catégories.

Le sexe faisait donc partie d'un ensemble très large de problèmes médicaux. La sexologie est une spécialité médicale qui n'apparaîtra qu'au siècle suivant, avec Krafft-Ebing et bien d'autres. Tissot, lui, n'est certainement pas « le premier sexologue de l'Europe<sup>70</sup> ». Toutes les six choses non-naturelles sont de son ressort, et toutes peuvent être également importantes pour expliquer les maladies de chaque patient. Il n'est pas inutile de remarquer que parmi les lettres adressées à Tissot qui ont été conservées, à peine plus d'un dixième d'entre elles mentionnent quelque chose de sexuel, et assez souvent en passant.

### *L'excès*

La plupart des six choses non-naturelles soulèvent le même problème, celui de l'excès. Pour rester en bonne santé, tout doit être soumis à un calibrage quantitatif minutieux. *Ne quid nimis*, disaient les Anciens. Alors que l'on compte aujourd'hui les calories de nos aliments, les correspondants de Tissot régulaient de manière similaire un grand nombre de leurs activités qu'ils mettaient toutes sur le même plan. La modération dans une activité pouvait compenser l'excès dans une autre :

L'eau était mon unique boisson, je buvais du vin et du café que fort rarement et fort peu. Bacchus n'était donc pas la divinité que j'adorais, mais en revanche les encens que j'offrais à Vénus étaient souvent immodérés, pourtant sans jamais m'attirer une maladie vénérienne (lettre 73).

Toutes les pratiques sexuelles sont a fortiori elles aussi mises au même niveau dans la mesure où toutes peuvent contribuer de la même manière à un affaiblissement général de la machine. M. Cranfurd avoue à Tissot qu'il a fait « des excès fréquents aussi bien dans ce genre [la masturbation] que dans la voie naturelle » (lettre 41).

---

<sup>70</sup> TEYSSEIRE (1995: 78).

Les libertins et les vertueux, que tout semblerait opposer, pensent cependant le sexe de la même manière. M. Rochebrune décrit ainsi ses aventures :

J'ai eu, les quatre dernières années de ma vie, les liaisons les plus particulières avec cinq femmes à la fois, et je n'ai presque pas passé de jours sans en voir au moins une, souvent deux et quelquefois trois ou quatre. Cette diversité de femmes me donnait des désirs que je n'aurais pas eu sans cela, et que la plupart du temps je ne satisfaisais que par amour propre, ou pour d'autres raisons qu'il est inutile de dire. Quoi qu'il en soit, je soupçonne fort cette conduite d'être la cause de la maladie dont je me plains (lettre 94).

Un malade non identifié semble par contre avoir été beaucoup plus sage :

Les approches conjugales furent assez rapprochées, sans néanmoins qu'il y eut de l'excès en ce genre (lettre 93).

Au-delà de tout ce qui les distingue, le donjuanisme de M. Rochebrune et la retenue de l'autre malade soulèvent une seule et même question, celle de l'excès.

Si dans les lettres adressées à Tissot la masturbation se détache légèrement des autres activités sexuelles, c'est seulement parce qu'elle se prête plus facilement à la répétition fréquente, et parce qu'elle semble souvent être la première étape de la vie sexuelle des correspondants qui s'épuiseront ensuite par d'autres moyens :

Vers 13 à 14 ans, entraîné par l'exemple de mes camarades, je contractai l'habitude funeste de me polluer. Il me souvient qu'il fallait des mouvements violents pour découvrir quelques gouttes d'une liqueur encore aussi claire que de l'eau. Elle dura quelque temps. Je ne me bornai pas là. Ceci ne fit qu'avancer une passion qui m'apparaissait devoir se développer de bonne heure chez moi. La facilité que je trouvai dans la femme de chambre de ma mère m'enhardit. Je menai un commerce réglé avec elle pendant plus de six mois (lettre 18).

### *Compter*

La plupart des correspondants de Tissot ne se réfèrent qu'à une notion très intuitive de l'excès. Quelques-uns cependant éprouvent la nécessité de se montrer un peu plus précis, même si c'est encore avec une certaine retenue :

Je m'y suis livré [à la masturbation] jusqu'à l'âge de 17 ans avec une fureur dont il n'y a pas d'exemple, puisque cela m'arrivait tous les jours et quelquefois jusqu'à 5 à 6 fois chaque (lettre 83).

Mais le décompte des éjaculations peut aussi se faire beaucoup plus précis. Les pollutions nocturnes de M. Jaquet, ancien conseiller d'État de Genève, sont répertoriées avec grand soin : il en offre un décompte mensuel dont le total se monte à 27 pollutions en 9 mois (lettre 42).

En pensant le sexe en termes quantitatifs, les correspondants de Tissot échappent à certaines caractéristiques des discours de la chair et de la sexualité. Ces deux discours imposent en effet un découpage essentiellement catégoriel du vécu sexuel : catégories des actes ou des pensées liées à ces actes tels que la sodomie, la bestialité, l'adultère et l'inceste, et catégories des personnes telles que l'hétérosexuel, l'homosexuel, le sadique et le masochiste<sup>71</sup>. Le discours de la semence place par contre tout sur un même continuum où les dépenses de semence ne varient que du plus au moins.

### *La norme interne*

Si la quantité des éjaculations peut en principe faire l'objet d'un décompte précis, le rôle étiologique de la semence ne peut pourtant pas en être déduit directement. Car la notion d'excès en médecine est quantifiable certes, mais aussi relative, puisque ce

---

71 L'auteur d'*Onania* s'en prendra d'ailleurs explicitement au type de raisonnement quantitatif prôné par Tissot et ses correspondants, en dénonçant ceux qui « rendent l'acte lui-même innocent, et seulement sa fréquence ou son abus criminels » ; ANON. (n.d. : IV).

qui est excessif pour un individu ne l'est pas pour un autre. C'est ce que Tissot lui-même explique dans un manuscrit :

Un sage médecin, consulté sur les règles à suivre pour conserver la santé, dans un homme d'un bon tempérament, les réduit toutes à celle-ci : évitez l'excès. On comprend bien que le mot d'excès doit se prendre ici relativement à l'âge, aux forces, au sexe<sup>72</sup>.

Les correspondants de Tissot ont eux aussi bien senti que tout excès dépendait de leur constitution propre. Parlant de l'onanisme, le chevalier de Belfontaine se demande si « peut-être sans l'avoir plus goûté qu'un autre, m'y suis-je trop adonné relativement à la disposition naturellement faible de mes fibres » (lettre 21). Un autre malade, un homme de 68 ans, « a vécu dans le monde et a goûté étant jeune de tous les plaisirs. Ce qui pouvait n'être pas des excès pour d'autres, pouvait l'être pour lui qui n'était pas d'une constitution bien forte, quoique sans infirmité ni faiblesse marquée » (lettre 42).

Le discours de la chair impose à chacun de prendre un point de référence extérieur à soi, un idéal de sainteté auquel on doit aspirer – *imitatio Christi*. De même, dans le discours de la sexualité le point de référence est une certaine idée de l'homme et de la femme naturels, tels qu'ils ont été sélectionnés par l'évolution. Avec le discours de la semence, le point de référence est par contre placé fermement en soi. Ce qui est en jeu pour Tissot et ses correspondants, c'est la distance qui peut exister entre ce que l'on est par nature, qui varie notamment selon l'âge et le sexe, et ce que l'on est effectivement, qui varie suivant la gestion qui est faite des six choses non-naturelles. C'est dans cet écart entre soi et soi que les maladies se développent.

### *L'aveu*

Certains historiens ont vu chez Tissot la figure d'un confesseur. Ludmilla Jordanova, par exemple, souligne « le ton confessionnel d'une grande partie de l'ouvrage [*L'Onanisme*] », et affirme que « Tissot prend un rôle sacerdotal, se donnant le droit de creuser,

<sup>72</sup> TISSOT (n.d. : fol. 41).

de savoir et de donner son jugement sur une existence secrète. L'exigence de connaître la sexualité des autres en leur demandant de se raconter, ce sur quoi Foucault a écrit [dans le premier volume de *l'Histoire de la sexualité*], est donc bien établi chez Tissot<sup>73</sup> ». D'autres historiens, en décrivant les lettres adressées à Tissot, ont prétendu que leur écriture a été influencée par le modèle de la confession religieuse<sup>74</sup>. Cette caractérisation de Tissot et des lettres qui lui ont été adressées occulte pourtant une particularité du discours de la semence.

Pour Tissot, il est certain que les masturbateurs ont pour devoir de ne pas cacher la cause de leurs maladies, et qu'il faut, si nécessaire, mettre en place un dispositif de surveillance permettant de révéler ce que le malade préférerait cacher. On doit « apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, et veiller sur lui et sur son élève de cette vigilance qui, dans un père de famille attentif et éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison, de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échappé à tous les autres yeux<sup>75</sup> ». Martin, un élève chirurgien en charge d'un malade récalcitrant, explique à Tissot comment il a réussi à faire avouer à ce malade sa pratique de la masturbation :

Après quelques réflexions, et la lecture que j'avais faite depuis peu de votre excellente dissertation [*L'Onanisme*], je crus voir tous les effets de la masturbation, et je vins à bout, non sans beaucoup de peine, d'arracher à cet infortuné un secret qu'il ne me décéla qu'en versant des larmes, avouant même que c'était la cause de sa maladie (lettre 92).

Les malades doivent donc avouer leurs comportements sexuels. Mais le but de tels aveux reste extrêmement limité : donner une idée au médecin de la quantité de semence qui a été éjaculée. Nous sommes très loin de la confession religieuse telle qu'elle se pratique depuis le Concile de Trente, puisque ni Tissot ni ses correspondants ne s'intéressent aux pensées ou aux désirs secrets. C'est *Onania*, et non *L'Onanisme*, qui appartient à une tradition théologique dans laquelle « le facteur déterminant

73 JORDANOVA (1987 : 72).

74 Voir RIEDER & BARRAS (2001 : 215).

75 TISSOT (1760 : 48).

pour établir la gravité d'un acte n'était pas en premier lieu sa nature objective, les parties du corps ou l'acte qui étaient impliqués, mais, de manière caractéristique pour la période post-tridentine, le facteur subjectif, les sentiments et les désirs qui déterminaient la signification des actes<sup>76</sup> ».

Les lettres adressées à Tissot ne ressemblent en rien non plus à des confessions de type psychanalytique. Comme dans la confession religieuse post-tridentine, les psychanalystes, ainsi que nombre de psychiatres, s'intéressent à la vie intérieure de l'homme : aux jeux du refoulé, aux désirs de l'inconscient, aux rêves et aux pensées inavouables. Toute cette vie intérieure n'a pas de place dans le discours de la semence. Que le masturbateur s'imagine en train d'avoir une relation sexuelle avec une femme ou avec un homme, par exemple, n'est pas une information pertinente pour Tissot.

C'est pourquoi les lettres adressées à Tissot peuvent souvent nous paraître un peu sèches. On aurait pu s'attendre à plus d'angoisses existentielles et de conflits intérieurs, on aurait voulu y voir l'aiguillon de la chair dardant les âmes et y laisser sa trace. Mais les correspondants restent à peu près muets sur les replis de leurs désirs. La seule chose qu'il faut avouer, et la seule chose qu'ils avouent en effet, c'est l'excès d'activité sexuelle. Une pensée quantitative s'accommode mal de descriptions qualitatives subtiles.

Le fait que les correspondants de Tissot ne confessent pas leurs désirs secrets et leurs rêves n'implique pas que, sortes d'animaux à deux dimensions, ils n'en avaient pas et n'en faisaient pas. Il est évident que la vie réelle des correspondants déborde de toute part la présentation très étroite qu'ils en font dans leurs lettres. Pourtant, à moins de ne considérer les lettres adressées à Tissot que comme de pures fictions – mais rien ne permet une telle interprétation –, il existe bien un rapport entre la réalité vécue et la présentation de cette réalité à Tissot. Dans le cas des rêves, ce que les lettres révèlent est limité, mais

---

76 HURTEAU (1993 : 12–13). Sur l'histoire de la confession religieuse, voir LEA (1968) ; TENTLER (1977) ; DELUMEAU (1992) ; GROUPE DE LA BUSSIÈRE (1983) ; FOUCAULT (1999 : 155–186).

significatif: le discours de la semence dénoue le lien entre le monde onirique et le sexe, un lien que le discours de la chair avait mis en place et que le discours de la sexualité retrouvera et resserrera plus encore, avec Freud (1856–1939) notamment. Ou plus précisément, le rêve chez Tissot et ses correspondants n'a d'intérêt que par ses effets :

Pendant la nuit, j'ai fait un rêve qui me représentait des objets de volupté et qui a produit ce qui est l'effet des actes (lettre 15).

### *Le sexe n'est pas une maladie*

'L'usage des femmes' ainsi que l'usage de l'alcool ou de café, sont conçus par les correspondants de Tissot comme des facteurs étiologiques, mais pas comme des maladies en soi. Au dix-huitième siècle, il n'existe pas de maladies sexuelles autres que les maladies vénériennes. Un comportement sexuel déviant n'est pas le signe d'une maladie; il n'en est qu'une cause possible.

Il y a donc eu sur ce point un renversement entre l'époque moderne et le dix-huitième siècle. Aujourd'hui, dans les sociétés occidentales, les théories de Tissot et de ses contemporains ne sont plus prises au sérieux: on ne croit plus que la perte de semence puisse affaiblir le corps et causer de multiples maladies. Par contre, depuis le dix-neuvième siècle, avec le discours de la sexualité, les comportements sexuels anormaux sont devenus des signes de déviations fonctionnelles de l'instinct sexuel, et donc de maladies psychiatriques. La foisonnante arborescence des « perversions sexuelles » a poussé sur ce sol.

Les correspondants de Tissot ne sont jamais conçus comme des pervers, c'est-à-dire comme des gens atteints d'une maladie de l'instinct sexuel. On peut raisonnablement imaginer que certains d'entre eux avaient une prédilection pour des pratiques sexuelles inhabituelles. S'ils ne les mentionnent jamais, ce n'est pas forcément par prudence. Dans les lettres adressées à Tissot on ne trouve aucune trace de comportements sadiques, masochistes, ou même homosexuels, parce que les différents types

de comportements sexuels ne sont pas des signes de maladies distinctes, et n'ont par conséquent aucune pertinence médicale.

Il est vrai que l'une des lettres mentionne une fille qui « couchait [...] avec une autre fille » (lettre 77). Mais encore une fois, ceci n'a rien à voir avec ce que les psychiatres du dix-neuvième siècle appelleront 'homosexualité'. Le problème qui se pose dans ce cas est lié aux maladies vénériennes: on craint que la fille, « certainement innocente », ait pu attraper une maladie vénérienne en ayant partagé un lit avec une fille malade. Il s'agit dans cette lettre de déterminer une source de contagion et non pas d'identifier une perversion de l'instinct sexuel. L'instinct sexuel n'existe pas dans les lettres adressées à Tissot; c'est pourquoi l'on ne peut pas parler d'une « sexualité » des correspondants de Tissot.

#### Masturbatio interrupta

Nous avons vu que le discours de la semence impose certains soucis (en particulier celui de l'excès de perte de semence), incite à certaines pratiques (telles que le comptage des éjaculations), permet de mettre d'autres pratiques de côté (telles que la confession des désirs secrets et des rêves) et encourage plus généralement une façon bien particulière de penser le sexe (en ne l'isolant pas d'autres activités comme celles de manger, boire et dormir, en n'y voyant qu'une cause possible des maladies mais jamais une maladie en soi, et en prenant comme étalon une norme physiologique interne plutôt qu'un idéal religieux ou évolutionniste externe). Les lettres adressées à Tissot présentent ainsi un certain nombre de particularités qui rendent incommode l'usage des deux grilles interprétatives qui nous sont les plus familières, celle de la théologie morale chrétienne et celle des sciences 'psy'.

Mais le discours de la semence a-t-il eu aussi des effets jusque dans la façon de se comporter sexuellement? Étant donné que les correspondants de Tissot ne se sentent pas l'obligation de se livrer à des confessions intégrales, nous savons finalement assez peu de choses sur leurs comportements sexuels. Certains d'entre

eux font référence toutefois à une pratique sexuelle bien particulière et tout à fait symptomatique du discours de la semence, puisqu'elle s'inscrit parfaitement dans la logique de ce discours mais n'aurait aucun sens dans les discours de la chair et de la sexualité.

Pour mieux cerner la singularité de cette pratique sexuelle, il n'est pas inutile de la comparer avec ce que l'on trouve dans les lettres adressées à l'auteur d'*Onania*, puisque l'on y voit décrit une pratique pour ainsi dire inverse de celle des correspondants de Tissot<sup>77</sup>.

Dans une lettre datée du 31 décembre 1719, un certain C. T. explique à l'auteur d'*Onania* qu'il lui est arrivé de tomber malade parce qu'il n'avait pas évacué assez de semence. C. T. joue donc ici le jeu du discours de la semence, en désaccord avec le destinataire de sa lettre, et en parfait accord avec ce que Tissot écrira quelques décennies plus tard. Mais C. T. s'inquiète aussi de l'articulation de ce discours au discours de la chair. Contrairement à Tissot, pour lequel le plaisir ne joue aucun rôle – que le masturbateur ressente du plaisir ou non n'est pas pertinent –, C. T. veut montrer que l'on peut se masturber sans rechercher le plaisir: «la plupart du temps, je l'avoue, j'ai pratiqué cette obscénité [*i.e.* la masturbation] pour cette plaisante titillation qui accompagne l'acte; mais d'autres fois je l'ai fait pour des raisons plus rationnelles», c'est-à-dire pour décharger un trop-plein de semence. Il est «tout à fait possible», continue C. T., de «séparer l'action de ce qui lui est habituellement attaché»<sup>78</sup>. Selon C. T., on peut donc se masturber sans pensées impures et sans rechercher le plaisir, et ce type particulier de masturbation ne devrait pas être considéré comme un péché.

L'auteur d'*Onania* ne sera pas d'accord avec son lecteur. Croire que l'on peut se masturber pour des raisons purement thérapeutiques et non pas pour le plaisir, c'est «donner de fausses apparences aux motifs de nos actions»<sup>79</sup>. Cette divergence entre l'auteur d'*Onania* et C. T. ne doit pas masquer le

77 Une partie de l'analyse qui suit est tirée de SINGY (2006a: 445–446).

78 Lettre de C. T. à l'auteur d'*Onania*, dans ANON. (1723: 108–109).

79 ANON. (1723: 120).

fait qu'ils conçoivent le problème de la masturbation de manière identique; ils pensent tous deux que l'un des critères déterminant la moralité de la masturbation est le plaisir, lequel est donc pour eux bien plus qu'une simple réaction physiologique. C'est un élément qui structure la masturbation en tant qu'expérience. Le masturbateur qui joue le jeu d'*Onania* se trouve dans la position difficile de toujours avoir à douter de ses propres motifs, de devoir sans cesse étouffer ses sensations avant même qu'elles ne se manifestent, ou de se convaincre que la moindre «plaisante titillation» est involontaire. On retrouve bien ici toutes les angoisses que nous aurions héritées du discours de la chair.

De tels problèmes n'ont aucun sens pour Tissot et ses correspondants. Non que ceux-ci ne ressentent pas du plaisir, mais ce plaisir ne joue aucun rôle structurant. La peur de la perte excessive de semence les conduit alors à une pratique masturbatoire radicalement différente. Le chevalier de Belfontaine écrit par exemple :

Je me suis branlé avant l'âge de puberté, c'est-à-dire avant celui où l'on décharge, qu'à cet âge de puberté, dans la crainte de m'exténuer, je me branlais jusqu'au moment du plaisir sans chercher à le consommer par l'éjaculation (lettre 21).

Des allusions à cette pratique, que l'on pourrait appeler *masturbatio interrupta*, apparaissent dans d'autres lettres :

Il y a au moins 8 à 10 ans que je n'ai fait aucun attouchement sur moi, du moins jusqu'à pollution (lettre 16).

Ou encore :

Il m'est encore arrivé bien des fois, soit en voyant des femmes, soit en me manualisant, de retenir ma semence et de m'arrêter au moment de l'éjaculation (lettre 36).

Cette pratique, manifestement motivée par la peur d'une perte excessive de semence, pouvait occasionner à son tour une autre inquiétude :

Lorsque la veille sur le point de l'éjection de la semence il se faisait violence et se retenait, alors la nuit suivante cette partie de la semence à ce qu'il croit se perdait sans qu'il s'en aperçoive. Il demande à ce sujet s'il se

faisait plus de tort en se retenant qu'en continuant, la semence étant déjà dans le canal de l'urètre (lettre 63).

Tandis que les lecteurs d'*Onania* voulaient éjaculer sans ressentir de plaisir, ceux de Tissot recherchent le plaisir sans l'éjaculation et n'accordent de l'importance qu'à la quantité de semence évacuée. Une question telle que « puis-je me masturber si je ne le fais pas pour le plaisir ? » n'a donc de sens qu'à l'intérieur du discours de la chair, et n'en a plus du tout dans le discours de la semence. Ces deux discours rendent possibles des types d'expériences radicalement différentes qui ont des ramifications jusque dans les pratiques sexuelles les plus concrètes.

L'effet du discours de la semence n'a donc pas été contenu dans l'enceinte de la pensée et de la langue. Il a eu des répercussions sur toutes les modalités de l'être, y compris sur les comportements sexuels. Les correspondants de Tissot ne pensaient pas comme nous, ne ressentaient pas les choses comme nous, n'étaient pas comme nous.

## CONCLUSION

Nous sommes les héritiers de St Paul (~8–~67) et de Freud; nous ne sommes pas ceux de Tissot. Le discours de la semence est étranger aux catégories morales et psychologiques qui organisent aujourd'hui encore nos vies sexuelles.

On croit souvent voir dans le Marquis de Sade (1740–1814) une figure pionnière de la libération sexuelle; il aurait été l'esprit « le plus libre qui ait encore existé<sup>80</sup> ». Tissot pourtant, tout engoncé qu'il ait été dans sa bourgeoisie lausannoise, nous offre quelque chose de bien plus dépaysant. Car Sade, dans ses éructions littéraires infinies, adhère en réalité à un ordre moral assez traditionnel – mais inversé:

---

80 APOLLINAIRE (1912: 17).

La conscience du débauché libertin se complait, tout en les intervertissant, à demeurer dans la sphère de ces catégories morales que la conscience athée dénoncera comme forgées par le faible<sup>81</sup>.

Dans le château des *Cent vingt journées de Sodome*, les libertins promulguent un « code de lois » auquel tous les sujets doivent adhérer. Les règlements de ce code organisent les activités quotidiennes, heure par heure, à la manière des cénobites<sup>82</sup>. Le monde de Sade a pour base une série de principes, dont celui-ci :

Jamais le foutre ne doit ni dicter, ni diriger les principes; c'est aux principes à régler la manière de le perdre<sup>83</sup>.

Il y a ici, comme dans la théologie morale, une subordination du corps à des principes idéaux.

Pour la philosophie immanente de la nature que propose Tissot, le sexe est par contre un phénomène purement physiologique comme la soif et la faim. Ses principes se lisent dans le corps de chacun. Loin de Sade et de l'Église, loin des chantres de la libération sexuelle et de leurs opposants, Tissot propose que nos comportements sexuels soient régulés par l'économie spermatique. Le plaisir et le désir, ces grands concepts qui ont servi et servent encore à découper nos vécus sexuels, sont hors discours pour Tissot et ses correspondants. Ils leur ont substitué quelque chose de beaucoup plus mystérieux : le corps et ses besoins.



---

81 KLOSSOWSKI (1947 : 107).

82 SADE (1990 : 59-65).

83 SADE (1990 : 284).

## PRINCIPES DE TRANSCRIPTION

Dans le dernier chapitre de son *Avis au peuple* (1761) Tissot note qu'il « faut beaucoup d'attention et d'habitude pour bien juger de l'état d'un malade qu'on ne voit pas, lors même qu'on est instruit aussi exactement qu'on peut l'être de loin. Mais cette difficulté est fort augmentée, et même changée en impossibilité, quand l'information n'est pas exacte »<sup>84</sup>. Pour remédier à ce problème, Tissot publie dans ce chapitre une liste de « questions auxquelles il est absolument nécessaire de savoir répondre quand on va consulter un médecin », en commençant par « Quel âge a le malade ? » et en finissant par « Son sommeil est-il tranquille ? »<sup>85</sup>.

À lire les plus de 1300 lettres de consultation adressées à Tissot, on se rend vite compte que les correspondants ne maîtrisaient pas tous au même degré l'art de la consultation à distance. Certains écrivaient de courtes notes ne faisant état que des symptômes les plus aigus ; d'autres s'épanchaient au contraire en confiant à Tissot tous les tourments de leur vie ; d'autres, enfin, préféraient un format plus étroitement médical et produisaient des « mémoires » relatant dans le détail l'histoire des maladies du patient, en remontant au jour de sa naissance, voire aux maux de ses aïeux.

En publiant une sélection des lettres adressées à Tissot, nous voulons rendre accessible au lecteur d'aujourd'hui quelques-unes de ces voix un peu cacophoniques des patients de Tissot. L'ampleur de ce fonds d'archive invite à des lectures très variées ; d'autres historiens s'en sont déjà servi pour étudier la figure du patient<sup>86</sup>, l'objectivation du corps<sup>87</sup> ou, plus généralement,

---

84 TISSOT (1761 : 527). Sur l'*Avis au peuple* et son appropriation par ses lecteurs, voir SINGY (2010).

85 TISSOT (1761 : 527-531).

86 RIEDER (2010).

87 LOUIS-COURVOISIER (2003).

l'expérience de la maladie<sup>88</sup>. Pour ce recueil, nous avons décidé de nous intéresser uniquement aux lettres qui mentionnent des problèmes sexuels liés par exemple aux relations sexuelles entre hommes et femmes, à la masturbation, aux pollutions nocturnes, aux maladies vénériennes ou à l'impuissance<sup>89</sup>. Par notre analyse historique et la transcription de ce corpus de lettres, nous avons voulu faciliter pour des lecteurs modernes l'accès à une source historique extraordinairement riche pour l'histoire du dix-huitième siècle, de la médecine et de la « sexualité » – les guillemets, nous l'avons vu, sont de rigueur.

Malgré l'intérêt historique de ces lettres, il faut admettre qu'elles n'offrent souvent que des portraits très incomplets. Il n'est pas rare que l'on ne connaisse pas le nom du malade, son âge, son occupation ou son niveau social. On ne sait pas non plus forcément qui écrit. La date et le lieu des lettres restent aussi souvent inconnus, ou on ne peut que les deviner de manière approximative au moyen d'indices divers. La frustration du chercheur qui veut se plonger dans les lettres adressées à Tissot est encore redoublée par le fait que les écritures sont parfois difficiles à déchiffrer. En quelque sorte, ces lettres forment comme un archipel de plus de 1300 icebergs dont on ne verrait que les pointes. Elles posent inévitablement la question de la méthode à suivre pour rendre compte d'un tel objet, si riche et pourtant si lacunaire.

Pour faciliter la tâche de nos lecteurs, nous avons adopté huit principes :

1. Nous nous sommes limité aux lettres de consultation médicale qui mentionnent des aspects de la vie sexuelle. Selon notre comptage, cela représente 144 lettres (sur 1346 lettres) ;
2. nous nous sommes limité aux lettres écrites en français (126 lettres sur les 144 restantes) ;

---

88 PILLOUD (2013a).

89 Quelques travaux se sont déjà penchés, mais très brièvement, sur les lettres de consultation adressées à Tissot qui concernent le sexe, en particulier STOLBERG (2000b) ; BARRAS (2005).

3. nous avons exclu 28 lettres, jugeant que leur intérêt historique était trop mineur, du moins en ce qui concerne le sujet du sexe. Il s'agit par exemple de lettres qui mentionnent l'existence passée d'une maladie vénérienne sans expliquer comment celle-ci a été contractée ou soignée;
4. étant donné que certaines lettres très longues ne mentionnent qu'en passant un problème sexuel, nous n'avons retenu que les seuls passages pertinents de ces lettres. En règle générale, nous avons transcrit intégralement les lettres dans lesquelles un problème sexuel est central ou celles que nous avons jugées particulièrement intéressantes d'un point de vue historique<sup>90</sup>;
5. les lettres ont été transcrites au lieu d'en proposer des reproductions photographiques. Les écritures, parfois difficiles à déchiffrer, ont rendu nécessaire cette tâche ardue. Les mots qui sont restés illisibles malgré nos efforts sont signalés dans la transcription;
6. l'orthographe et la ponctuation ont été modernisées. Le texte a été organisé en paragraphes quand nous l'avons jugé nécessaire;
7. chaque lettre est précédée d'une courte fiche signalétique indiquant, s'ils sont connus, le nom du malade, son sexe (signalé par «(H)» ou «(F)»), son âge et son occupation; le nom de l'auteur de la lettre et sa relation avec le malade; le lieu et la date de la lettre; le diagnostic donné par Tissot qui prenait parfois quelques notes sur la première ou dernière page d'une lettre, ou sur une lettre servant d'introduction à la lettre transcrite, sans doute pour garder une trace du contenu de sa réponse; le nombre de

---

90 Ce quatrième principe soulève un problème au vu de l'analyse historique fournie plus haut. Nous avons montré en effet comment dans les lettres adressées à Tissot le sexe n'est pas clairement isolé d'autres sujets tels que l'exercice physique ou la consommation de nourriture et de boisson. Or en faisant parfois des coupures dans les lettres et en nous focalisant essentiellement sur des extraits qui parlent de sexe, nous risquons d'encourager précisément le type d'interprétation anachronique que nous avons dénoncé. C'est un risque qu'il nous a pourtant fallu prendre pour garantir à cet ouvrage une taille raisonnable ainsi qu'une cohérence thématique.

pages constituant la lettre; la cote de la lettre. Dans certains cas, une note clarifiant tel ou tel aspect de la lettre a été ajoutée;

8. nous avons inclus à la fin de l'ouvrage un glossaire des termes vieillis ou obscurs qui apparaissent dans les lettres. Ils sont signalés par des astérisques (\*).



On peut débattre du bien-fondé de chacun de nos choix de transcription qui s'expliquent avant tout par des raisons d'ordre pratique. Reproduire *in extenso* le corpus des lettres en fac-similé aurait permis d'éviter certains écueils, mais la raison d'être d'un tel ouvrage aurait diminué en proportion de sa similitude avec la source originelle; on pense ici à la fameuse carte à l'échelle 1:1 de Jorge Luis Borges.

Heureusement, les lecteurs qui voudraient passer outre les limitations qui résultent de nos choix auront la possibilité d'aller consulter les lettres d'eux-mêmes sans avoir à se déplacer à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, où elles sont conservées dans le fonds Tissot, cote IS 3784. Grâce à un travail de longue haleine entrepris par Séverine Pilloud, Micheline Louis-Courvoisier et Vincent Barras, l'entièreté du corpus des lettres de consultation médicale adressées à Tissot a été scanné (mais pas transcrit) et intégré dans une base de données qui permet de faire des recherches à l'aide de nombreux critères, tels que mots-clés, symptômes, auteurs, dates, lieux ou remèdes. Cette base de données est disponible en ligne sur le site internet de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique à Lausanne<sup>91</sup>.

Prenons par exemple la première lettre de notre recueil, écrite par le D<sup>r</sup> Sidenier au sujet d'un malade non identifié, diagnostiqué par Tissot comme souffrant d'épilepsie. Étant donné que cette lettre n'a été ici transcrite que partiellement, certains de nos lecteurs voudront peut-être utiliser la base de données pour accéder à la version scannée intégrale de la lettre. D'autres lecteurs s'interrogeront peut-être sur l'existence d'éventuelles

91 PILLOUD, LOUIS-COURVOISIER & BARRAS (2013).

lettres du même D<sup>r</sup> Sidenier, qui n'auraient pas été incluses dans notre ouvrage parce qu'elles ne touchent pas à un problème sexuel. La base de données leur permettra d'identifier une seconde lettre du D<sup>r</sup> Sidenier que nous n'avons en effet pas incluse. Enfin, certains lecteurs pourront même se lancer dans l'exploration de questions beaucoup plus larges, telle que le vécu de l'épilepsie au dix-huitième siècle, et pourront lire les 88 lettres, identifiées par la base de données, qui mentionnent l'épilepsie. Nous concevons donc le présent ouvrage comme un matériau brut qui a sa cohérence et sa valeur propre, mais qui peut aussi être retravaillé et prolongé dans de multiples directions à l'aide de cet outil très puissant qu'est la base de données des lettres de consultation adressées à Tissot.

Lors de l'établissement des fiches signalétiques nous avons dû faire face au problème de 'l'auteur'. Pour déterminer qui est l'auteur d'une lettre, nous avons en règle générale utilisé comme critères la signature et l'emploi de la première personne du singulier. Ces critères ne sont malheureusement pas toujours fiables. On sait en particulier que les malades se décrivaient parfois à la 3<sup>e</sup> personne quand ils écrivaient des 'mémoires', c'est-à-dire des rapports médicaux sans formules d'introduction et de conclusion qu'on pouvait facilement faire circuler d'un médecin à un autre. Comme ces mémoires n'étaient pas toujours signés, il est parfois impossible de déterminer si c'est le patient lui-même qui en est l'auteur ou quelqu'un d'autre. Dans certains cas, des indices dans le texte permettent de ne pas tenir compte de nos critères. Ainsi, la lettre 98 est écrite à la 3<sup>e</sup> personne et n'est pas signée, mais un médecin prend la plume pour ajouter une observation et nous laisse savoir que c'est le malade lui-même qui a écrit la lettre. Dans la plupart des cas cependant, on ne saura jamais qui est l'auteur d'un mémoire non signé et écrit à la 3<sup>e</sup> personne.

Enfin, nous avons transcrit les lettres selon un ordre chronologique et placé les lettres non datées à la fin.





LETTRES  
ADRESSÉES AU D<sup>R</sup> TISSOT

– Lettre 1 –

Malade : Non identifié (H). 36 ans.

Auteur : D<sup>r</sup> Sidenier.

Lieu : Poligny, France.

Date : 22 mai 1765.

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.03.11.

[p. 1] M. le consultant est âgé d'environ trente-six ans, d'un tempérament robuste, il a le teint vermeil et, quoiqu'il prenne beaucoup d'exercice, il a de l'embonpoint. L'objet de sa consultation est une épilepsie et un soupçon de vérole. En voici le détail.

Il y a dix-huit ans qu'il contracta une gonorrhée\* vénérienne. Depuis cette époque il en a contracté deux en différents temps. Il a même contracté des chancres qui parurent après un commerce impur il y a environ six ans. Ces chancres, quoique bénins et superficiels, ont reparu une deuxième fois et même une troisième fois, et cette troisième fois ils ont disparu sans remède.

Les premières gonorrhées\* ont été traitées peu méthodiquement et sans presque de mercure\*. La 3<sup>e</sup> gonorrhée\* fut confiée, il y a environ une année, aux soins d'un apothicaire de cette ville qui, pris égard aux signes commémoratifs tirés des chancres qui n'avaient point été traités, employa dans le traitement de la gonorrhée\* environ une once\* d'onguent mercuriel\* et cent grains de panacée<sup>92</sup> à dose graduée. Le malade ne fut préparé à ce traitement ni par des bains ni par d'autres humectants quelconques. On négligea même pendant le traitement de

92 Sans doute une référence à la «panacée mercurielle\*», remède utilisé notamment contre les maladies vénériennes.

faire boire le malade plus qu'à son ordinaire. Sur la fin, il parut quelques aphtes à la bouche avec un léger crachotement.

[p. 2] Quelque temps auparavant le traitement, il y a environ dix-huit mois, le malade avait été surpris, immédiatement après le coït, d'une première attaque d'épilepsie qui dura seulement environ un quart d'heure. [...]

– Lettre 2 –

Malade : Non identifié (H). 29 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Inconnu.

Date : [Juillet 1766].

Diagnostic de Tissot : « Tremblement ».

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.03.05.

Remarque : La lettre n'est pas datée, mais Tissot note sur la première page qu'il l'a reçue le 30 juillet 1766. On remarquera l'oscillation entre la première et la troisième personne, comme si l'auteur/malade adoptait un point de vue plus ou moins subjectif selon le sujet abordé.

[p. 1] La personne affligée d'une maladie chronique fait un aveu de ce qui peut l'avoir occasionnée.

Des veilles presque continuelles pendant deux années et un travail forcé pendant le même espace de temps, des marches longues, violentes, et la chasse dans le marais en hiver et été, peuvent être la cause de la maladie dont je suis attaqué et particulièrement des débauches excessives du côté des femmes.

La maladie et ses symptômes.

Le malade est attaqué d'un violent tremblement dans la tête et presque continuellement ou du moins avec quelque intervalle de maux de reins. Ces tremblements ne lui prennent jamais pendant le jour, mais seulement la nuit et particulièrement quand il est couché à la renverse ou sur la partie gauche. Il se réveille en sursaut dans le fort [p. 2] du sommeil et alors le tremblement est si fort que, s'il ne se jetait en bas du lit, il tomberait infailliblement, et toutes les forces ont peine à soutenir l'effort des secousses qu'il éprouve. Ces accidents durent environ une minute ou plus et le laissent après avec une palpitation de peu

de durée, mais avec une longue faiblesse. Ces accidents sont toujours prévenus et suivis d'un bourdonnement dans les oreilles et d'une difficulté dans la digestion. Sentant une pesanteur sur l'estomac et ne pouvant aller du corps, le malade n'a été attaqué d'aucun mal vénérien. Tout ce qui a paru sur son corps, ça a été des petites vessies autour du gland qui ont paru par intervalles et qui depuis longtemps n'ont plus reparu, sans qu'il y ait fait aucun remède. Il est attaqué de cette maladie depuis environ deux ans et est âgé de 29 ans.

– Lettre 3 –

Malade : Pictet (H). 54 ans. Colonel.

Auteur : Le malade.

Lieu : Genève.

Date : 17 juillet 1767.

Diagnostic de Tissot : « Mobilité ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.05.25.

[p. 2] Cependant je n'ai jamais fait d'excès dans le vin, je me le suis à peu près interdit, j'ai renoncé à l'usage du café avec un peu de crème dont j'usais journellement, je me suis interdit le lait et c'est depuis cette seconde privation qu'ont cessé les coliques, je fais aussi une grande attention dans ma nourriture, point de pâtisserie ni aucune chose de difficile digestion. Je prends après souvent pendant 2 ou 3 mois du petit lait le matin, j'use dans les grandes chaleurs de bains tièdes. Mon tempérament me portant aux femmes, [p. 3] je puis avoir à me reprocher d'en avoir abusé et même encore actuellement avec ma femme que j'aime beaucoup, aimant à me flatter que cela ne m'est pas contraire. [...]

– Lettre 4 –

Malade : A. Alvard (H). 34 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Genève.

Date : 30 octobre 1767.

Diagnostic de Tissot : « Erreurs des yeux ».

- Taille du document : 4 pages (transcription partielle).
- Cote BCU : 149.01.06.07.

[p. 1] Monsieur,

Sachant que vous êtes des plus expérimentés dans l'art de la médecine, oserais-je vous prier de me dire votre avis sur l'état ci-après et me donner quelques directions ?

À l'âge de 7 à 8 ans, les yeux fermés ou ouverts, je voyais des millions de figures d'hommes se changer sous de différentes formes, ce qui s'est soutenu jusqu'à 14 ans ou 13 peut-être. À 13, soit au grand air soit à la maison, ma vue porta à [illisible] pas dans un espèce de trouble des hommes rangés, mais c'était nuit. Au grand jour, rien quelque temps, après j'aperçus au grand jour des tortillages comme si c'était des espèces de serpents et d'autres choses en forme de petits animaux. Il fallait lever les yeux pour apercevoir ce tout ; en les baissant, le tortillage paraissait se ranger au bas des yeux. Quelque temps après encore, une espèce de figure parut à côté de l'œil droit en forme de serpent, comme si c'eût été vivant, se tenant comme le plus sûr animal. Tout ce qui est exposé ci-dessus subsiste, à part les figures d'hommes. [...]

[p. 2] Je [illisible], si toutes ces choses avaient été nourries et entretenues par quelque mauvaise conduite, cela pourrait être. Voici le fait.

Au moment que force d'homme se fait connaître, au moment vous trouvez mauvais exemple. Depuis donc 15 à 20 ans j'ai très peu cessé [p. 3] à nourrir la malheureuse habitude [illisible] dans votre livre intitulé *L'Onanisme*, et depuis 20 ans à 30 mais infiniment moins, de 30 à 32 peu, et de 32 à 34 point. De 20 à 30, de grandes érections et de grandes chaleurs dans tout le corps au dos et sur les mains (la paume) et plante des pieds principalement, et le ventre resserré.

Une femme de Lausanne me recommanda à peu près à 27 ans et me semble qu'à présent j'aurais besoin de remède et la bénédiction de Dieu avec. Le fondement est très serré, suivi d'hémorroïdes un peu sèches ; relâché dans les nerfs, au bras, et

aux jambes. La maladie des yeux y contribue à cause d'une sorte de découragement. [...]

[p. 4] Il aurait été à souhaiter pour moi qu'on m'eût appris à aimer les femmes avec modération et non à me corrompre, aussi malheureusement cette conduite fait bien manquer des fortunes à cause du découragement qui s'en suit. J'ai 34 ans, et paraît en très bonne santé sur mon visage. [...]

– Lettre 5 –

Malade : Non identifié (H). 25 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Paris, France.

Date : 27 mai 1768.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.03.07.

Remarque : Tissot note sur la lettre : « Onanisme. Non répondu ».

[p. 1] La réputation dont vous jouissez dans toute l'Europe à si juste titre, Monsieur, et les excellents ouvrages que vous avez donnés au public, m'engagent à m'adresser à vous avec confiance, et votre amour pour le bien de l'humanité me fait espérer que vous voudrez bien écouter avec bonté le récit de mes malheurs et m'indiquer les moyens que vous croirez capable de remédier à mes infirmités.

Instruit dès l'âge de douze ans à l'horrible péché d'Onan, je m'y suis livré avec fureur sans égard pour mon tempérament qui, dès ma plus tendre enfance, avait été faible et languissant. Si j'eusse été à portée de lire alors dans votre traité de *L'Onanisme* la peinture effrayante des malheurs auxquels s'exposent les masturbateurs, peut-être la violence de mes passions aurait-elle cédé à la crainte des maux que j'aurais vu très clairement devoir en être la suite nécessaire. Mais malheureusement j'étais privé de la lecture de cet excellent ouvrage, et même des avis qu'auraient pu me donner mes supérieurs, car ils ne se doutaient seulement pas que j'eusse contracté cette criminelle habitude.

La facilité de me cacher de mes supérieurs m'a fait continuer mon libertinage jusqu'à l'âge de vingt ans, sans songer que

mon tempérament devait avoir été fatigué par une croissance extraordinaire, et, par une conséquence nécessaire, ma santé en a été de plus en plus dérangée. J'ai éprouvé dans les commencements de violents maux d'estomac et la moindre chose me donnait une indigestion. J'étais exposé à des sueurs violentes pour peu que je fisse d'exercice et je me trouvais souvent en sueur à mon réveil, même dans l'hiver. Non content de m'être épuisé par cette horrible manœuvre que je ne croyais pas être la cause de mes infirmités, je me suis livré pendant un an à une créature qui heureusement ne m'a donné aucune espèce de mal vénérien, mais qui a achevé de ruiner ma santé. Il y a deux ans et demi que j'ai cessé tout commerce avec les femmes et renoncé totalement à la honteuse pratique de la masturbation. Mais je vous l'avouerai à ma honte, je m'en suis détaché, Monsieur, moins [p. 2] par raison que par manque de force, car mes débauches passées m'ont plongé dans l'état le plus misérable. Tous mes organes étaient devenus d'une faiblesse extraordinaire, les parties de la génération étant dénuées de toute espèce de ressort. Je tombais dans de fréquentes pollutions nocturnes et je perdais alors une quantité prodigieuse [de] semence. J'avais aussi un écoulement d'une humeur muqueuse et qui ne tachait point le linge, à peu près comme dans la gonorrhée\* simple. Toutes ces pertes involontaires, jointes à mes débauches passées, m'ont jeté l'année dernière dans une maigreur extrême. J'éprouvais des coliques d'estomac très vives, j'avais le teint pâle et plombé, je sentais de grandes douleurs dans les jambes, dans les jointures et presque partout le corps. J'avais de temps en temps des douleurs de poitrine, une espèce d'humeur rhumatismale se portait très fréquemment sur ma tête et sur mon cou, et m'y occasionnait des douleurs très vives. Ma vue s'était un peu affaiblie. Enfin, j'étais si lâche et si indolent que je ne faisais que très peu d'exercice, ce qui peut-être augmentait encore mon mal.

Malheureusement pour moi le médecin qui me voyait et à qui j'avais caché la cause de mon mal, me faisait prendre beaucoup de remèdes fondants et me purgeait fréquemment. J'éprouvais alors, Monsieur, ce que j'ai lu depuis dans vos ouvrages: ces remèdes me soulageaient pour le moment, mais

les accidents revenaient peu de temps après et même avec plus de violence. Pour comble de malheur cinq saignées que l'on fit au printemps de l'année dernière à l'occasion d'une esquinance\* dont je fus attaqué, et plusieurs purgatifs administrés dans la même occasion, m'avaient rendu si faible que je ne pouvais marcher quelque temps ni monter un escalier sans être horriblement essoufflé.

Voilà, Monsieur, le détail exact de tout ce que j'ai souffert l'année dernière et de la manière dont on m'a traité. Au commencement de l'automne dernier je fus passer trois mois en campagne et le changement d'air joint à un peu d'exercice me firent du bien. De l'eau de cloux [*sic*]<sup>93</sup> que j'ai prise ce printemps pour arrêter les pollutions et l'espèce de gonorrhée\* simple dont j'ai eu l'honneur de vous parler (et qui effectivement les ont considérablement diminuées) et l'habitude que j'ai contractée de boire beaucoup moins d'eau qu'à mon ordinaire, toutes ces choses, dis-je, ont un peu rétabli ma santé et fortifié mon estomac qui digère actuellement assez bien, pourvu toutefois que j'aie attention de m'observer sur la quantité et la qualité des aliments que je lui confie.

[p. 3] Les funestes suites de mes débauches ont, comme vous voyez, occasionné un furieux dérangement dans toute ma machine, mais la partie qui a été l'instrument du crime en a été aussi la plus punie. Mes testicules ne sont pas de la grosseur dont ils devraient être; ma verge dans le temps de l'érection est totalement penchée du côté gauche et n'a aucune force de côté; un gros vaisseau qui prend depuis le bout de la verge, qui la suit inférieurement, passe entre les testicules et va se rendre auprès du fondement, ce vaisseau, dis-je, qui à ce que je crois s'appelle le cordon, s'est également jeté du côté gauche. Non seulement ma verge est totalement penchée à gauche, mais encore elle s'est un peu tournée de biais, de façon que l'ouverture qui se trouve à l'extrémité du gland qui sert à l'écoulement de l'urine et de la semence, cette ouverture, dis-je, a suivi comme de raison le mouvement qu'a fait la verge et, au lieu d'être placée longitudinalement à l'extrémité du gland, elle se trouve dans le moment

93 Il faut sans doute comprendre « eau de clous de girofle »\*.

de l'érection un peu en travers, et si cela continuait elle se trouverait dans le même sens où nous avons la bouche. En un mot, depuis quelque temps je ne suis susceptible d'aucune érection parfaite. Je craindrais, Monsieur, que le détail que j'ai l'honneur de vous faire ne vous parut obscur, si je n'étais convaincu que la supériorité de vos lumières suppléera à mon insuffisance. Du reste, vous conviendrez avec moi qu'il est bien difficile de s'expliquer quand on ne connaît ni les principes ni même les termes de l'anatomie.

Il ne sera pas inutile au surplus de vous dire ici en abrégé quel est mon tempérament. Quoique fort humide, mon sang s'enflamme aisément. Je suis sujet à des hémorroïdes qui ne fluent point. J'ai de temps en temps des maux de gorge occasionnés à la vérité par des sérosités. J'ai la poitrine délicate, sans qu'elle soit cependant endommagée, et je m'enrhume assez facilement. Enfin, je suis, rarement à la vérité, mais enfin quelquefois incommodé de la bile. Au reste, je suis entré au mois de février dernier dans ma vingt-cinquième année.

[p. 4] Pardon, Monsieur, de la longueur de ma lettre, et de l'ennui que vous causeront les tristes détails qu'elle contient. Il faut être aussi affligé que je le suis de mon état et compter beaucoup sur vos bontés, pour avoir entrepris de vous dérober des moments que vous employez si utilement pour le bien de l'humanité. J'espère néanmoins que vous voudrez bien me faire l'honneur de me répondre. J'ose même vous demander que ce soit le plus tôt possible, attendu que je dois faire un voyage à la fin du mois prochain et rester longtemps absent. Je vous serais infiniment obligé de vouloir bien me mander si je puis espérer de guérir. Quels sont les ménagements et le régime que je dois suivre? Quels sont les médicaments internes ou locaux dont je dois faire usage? Je vous prie d'être bien persuadé d'avance de la docilité avec laquelle je suivrai tous vos avis, et des sentiments de respect, d'estime et de reconnaissance que je conserverai éternellement pour vous.

Excusez, Monsieur, si je ne signe pas ma lettre, mais vous conviendrez avec moi que, quand on est coupable d'un crime comme celui dont je viens de vous faire l'aveu, on est

pardonnable d'être honteux de se faire connaître. Si vous me faites l'honneur de me répondre comme j'ai lieu de l'espérer de vos bontés, vous pourrez, Monsieur, adresser votre lettre à Monsieur Neptune chez Madame Legrand, marchande de vin au petit carreau à l'enseigne de l'Aigle d'Or, à Paris. Les dites personnes auront soin de me la faire tenir.

– Lettre 6 –

Malade : de Bournonville (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Versailles, France.

Date : 4 janvier 1769.

Diagnostic de Tissot : « Répondu le 14, a eu une fièvre catarrhale\* ».

Taille du document : 5 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 139.01.13.

Remarque : M. de Bournonville écrit cette lettre pour rendre compte des effets des remèdes prescrits par Tissot.

[p. 4] Dans les intervalles des accès j'éprouvais ci-devant le besoin naturel qu'ont tous les hommes bien constitués de voir des femmes; mais depuis le moment que j'ai commencé l'usage des remèdes que vous m'avez prescrits, je n'ai pas eu jusqu'ici le moindre signe de ce besoin ni la plus petite velléité.

De tout cela je conjecture, Monsieur, que les remèdes peuvent agir trop fortement sur les nerfs et en conséquence j'en discontinuerai l'usage jusqu'à ce que vous ayez eu la bonté de me donner vos avis. [...]

– Lettre 7 –

Malade : Capitaine Romatet (H). 31 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Metz, France.

Date : 22 mars 1769.

Diagnostic de Tissot : « Migraine ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.03.10.

[p. 1] J'ai trente et un ans. Je suis d'un tempérament sec et bilieux. Les objets [illisible] me font une forte impression. Je passe [p. 2] souvent de la joie au chagrin et de la gaité à la tristesse. J'étudie, mais mon travail n'est point assez pénible pour que ma santé en soit dérangée. J'évite surtout de travailler après mes repas. J'ai fait très rarement des excès relativement au vin, mais vis-à-vis des femmes je me suis conduit comme une bête. Mes excès à ce sujet ont commencé à dix-sept ans et je n'ai depuis ce jour-là presque point manqué de jour sans satisfaire mes désirs au moins une fois par jour et quelquefois deux. J'ai eu des intervalles d'un mois où j'ai été sage, mais ces mois de sagesse ont été rares. Toutes les fois que je bois du café, du vin ou des liqueurs, j'ai la migraine le lendemain, aussi ai-je renoncé à tout cela comme aux femmes. Je prends quatre tasses de thé par jour: deux le matin et deux aux quatre heures après mon dîner. Je mange fort vite et je mange de tout, excepté du bouilli, de la soupe et du laitage. [...]

## – Lettre 8 –

Malade : Villayre (H). 39 ans (« j'approche de ma quarantième année »).

Ingénieur ordinaire du roi.

Auteur : Le malade.

Lieu : Saint-Papoul, France.

Date : 28 novembre 1769.

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.01.02.

[p. 1] Monsieur,

Le hasard m'a procuré un de vos ouvrages sur la masturbation, intitulé *L'Onanisme*<sup>94</sup>. Après l'avoir lu, j'ai pensé au bien qu'un tel ouvrage fera dans le public, j'ai réfléchi sur mon état et j'ai bien senti que mes maux ne pouvaient venir que d'une suite de masturbations. Mais quoique votre ouvrage donne un grand jour au mal que vous y traitez, je sens cependant avoir besoin de vos conseils particuliers pour me conduire; la [illisible] dont vous me paraissez être dévoué à l'humanité m'enhardit à vous les demander.

94 *L'Onanisme* est en réalité le seul livre de Tissot sur la masturbation.

J'eus, étant encore bien enfant et dont à peine je me ressouviens, une légère attaque d'épilepsie qui était apparemment une espèce d'attaque de vers. J'étais en même temps sujet à des soulèvements d'estomac qui allaient jusqu'à me faire trouver mal et sans connaissance. Étant dans un âge plus avancé, je m'adonnai à la masturbation, et surtout pendant les deux ans que je fus en garnison à Maastricht avec le régiment de Normandie. C'était à la paix de quarante-huit et j'étais pour lors âgé d'environ vingt-deux ans. Ayant été réformé, je revins en France puis, chez moi, je m'appliquai aux mathématiques, j'entrai dans le corps du génie où je suis encore. Je sentais confusément que mon corps devait avoir une force que je n'avais pas. [...]

– Lettre 9 –

Malade : Chevalier de Bouchet (H). 25 ans. Militaire.

Auteure : M<sup>me</sup> de Bouchet. Mère du malade.

Lieu : Salins, France.

Date : 12 décembre 1769.

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.07.04.

[p. 2] De là, étant entré au service, il fut dans différentes garnisons ou livré à lui-même et aux compagnies de son âge et, quoique né avec des passions douces et modérées, il s'abandonna à tous les excès de la grande jeunesse : le vin, les liqueurs, le café, les veilles et surtout les femmes ; il en résulta des accès plus forts et plus fréquents. [...]

– Lettre 10 –

Malade : Puihabilié (H). 42 ans. Avocat.

Auteur : Le malade.

Lieu : Bordeaux, France.

Date : 21 août 1770.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 7 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.05.18.

[p. 1] Je suis garçon, de l'âge de 42 ans. Mon tempérament, sans être robuste, ou plutôt étant un peu délicat, est pourtant assez bon ; il est vrai que je le ménage et très rarement je fais des excès : j'entends même de ceux qui ne seraient que relatifs, car telle chose qui ne nuirait point du tout à un autre [p. 2] pourrait m'être extrêmement préjudiciable. Les premières années de ma jeunesse ou de mon adolescence se sont passées comme celles de la plupart des jeunes gens sur qui les parents les mieux intentionnés ne peuvent pas toujours veiller d'assez près : des condisciples un peu libertins, des précepteurs qui l'étaient encore davantage... Cette première effervescence de la puberté... Vous m'entendez, je pense, sans que je m'explique davantage : il me suffira de vous dire qu'avant d'être en état de satisfaire mes désirs, j'en avais et qu'on m'avait enseigné le fatal secret de tromper la nature. Quelle peste que de pareils maîtres dans la société! [...]

## – Lettre 11 –

Malade : Non identifié (H). 44 ou 45 ans.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Paris, France.

Date : 4 juin 1771.

Diagnostic de Tissot : « Crainte chimérique de vérole », « Point de vérole, jamais eu de virus ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.02.19.

Remarque : Ce document est constitué de deux textes. Le premier (jusqu'au milieu de la 3<sup>e</sup> page) est une copie d'un mémoire rédigé en 1770 à l'intention du D<sup>r</sup> Tronchin. Le deuxième est une consultation adressée directement à Tissot.

[p. 1] Un particulier de province, âgé de 43 à 44 ans et prêt à se marier, souhaite avoir une consultation sur son état. Voici ce qui cause son inquiétude.

Il y a environ dix ans qu'il a vu une fille qui n'était pas saine et qu'il croit avoir eu une gonorrhée\*, mais cette fille a prétendu n'avoir eu que des fleurs blanches\* d'une très mauvaise qualité. [...]

[p. 3] Le mémoire ci-dessus a été fait en 1770 pour M. Tronchin qui a donné sa consultation que l'on joindra ici. Le

malade a fait le remède qui y est indiqué, mais il n'en a point été soulagé, en conséquence il n'a pas osé se marier, malgré le conseil très décidé de M. Tronchin. On lui propose un nouveau mariage et, comme ses douleurs continuent, les mêmes inquiétudes se renouvellent. C'est ce qui l'engage à demander une nouvelle consultation. Il croit ne pouvoir mieux s'adresser pour cela qu'à Monsieur Tissot dont la réputation s'est étendue dans toute l'Europe par la célébrité de ses écrits et de plusieurs cures. Il ajoutera aux observations ci-dessus que les douleurs qu'il éprouve dans les cuisses [p. 4] après l'éjaculation deviennent chaque fois plus considérables, qu'il en résulte une espèce d'abattement dans tout le corps et que cependant, lorsqu'il est longtemps sans éjaculer, il éprouve un malaise, une lourdeur qui semble lui en indiquer le besoin; que cela l'oblige quelquefois à se livrer à la masturbation, mais cela lui arrive rarement et il n'en faut pas conclure que ce soit la cause des douleurs. Il est bien certain qu'elles ont pour premier principe la maladie qu'il a eue il y a environ dix à onze ans. Il observera encore que quand il a été longtemps sans éjaculer, il ressent une petite douleur à la verge en éjaculant et après l'éjaculation la semence continue à couler quelques minutes sans plaisir ni douleur. [...]

## – Lettre 12 –

Malade : Chevalier de Rotalier (H). 45 ans. Capitaine au régiment de Soissonnais.

Auteur : Le malade.

Lieu : Lons le Sauniers, France.

Date : 1<sup>er</sup> novembre 1771.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 8 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.04.08.08.

[p. 6] J'ai cinq pieds sept pouces, la poitrine ouverte, les épaules effacées, l'équarrure médiocre, je suis naturellement sérieux. Autant que le métier que je fais me l'a permis, j'ai toujours mené une vie assez sédentaire, mangeant beaucoup, ne digérant pas toujours bien, buvant très peu de vin, encore moins de liqueurs et très rarement du café. Soit à cause de mes mauvaises digestions

ou de mes rhumes j'ai fait un usage assez fréquent d'eaux chaudes. Depuis que je suis au service, j'ai eu 4 ou 5 fièvres tierces\* que je guérissais par la diète, une ou deux médecines et du quinquina\* infusé dans un gobelet de vin. À la fin de la campagne de 1761, j'en eus une que je ne pus pas traiter de même. Parce que le régiment était toujours en l'air, je ne voulais pas le quitter et je n'osais point prendre médecine, crainte qu'on ne battit la générale avant que je l'eus rendue. Les jambes et les cuisses m'enflèrent au point que je ne pus plus me tenir à cheval. On me transporta à Cologne où je pris pendant cinq ou six semaines des bols apéritifs\* et de la tisane des cinq racines apéritives\* que je mêlais sur la fin avec du vin de Moselle\*. M. Fabricius, médecin à Cologne, me donna un élixir qui me fortifia l'estomac et il me conseilla de prendre à déjeuner de la bouillie de farine d'avoine. Je m'en trouvai très bien.

Voilà quelle a été ma plus grande maladie. Je n'en ai jamais eu d'aiguës ni de vénériennes. Je n'ai jamais eu affaire à des libertines décidées. Je suis entré au service à seize ans avec mon innocence baptismale, mais à 19 ans et à 21 j'ai eu deux maîtresses avec lesquelles je me suis peu ménagé. Depuis, j'ai connu peu de femmes. Il y a 13 mois que j'en ai pris une que j'ai vue rarement, quoique j'eusse près d'elle des désirs très fréquents. Mais je ne les satisfaisais pas parce que je ne pouvais le faire sans lui causer des douleurs très vives. Soit la facilité avec laquelle je m'enrhume du cerveau, soit quelqu'autre raison [p. 7] que j'ignore, je suis souvent obligé de tenir la bouche ouverte pour respirer quand je suis au lit ou que je marche contre un air un peu fort. J'ai été toute ma vie sujet aux engelures. Après avoir essayé vainement plusieurs topiques, ce n'est que depuis peu d'années que je m'en suis délivré en me tenant très chaudement les pieds et les jambes. [...]

– Lettre 13 –

Malade : Duroussin (H). 19 ans. Étudiant en droit.

Auteur : Duroussin, père du malade.

Lieu : Louhans, France.

Date : 13 janvier 1772.

■ Diagnostic de Tissot : « Du foie [*sic*] », « Bile qui s'épaissit pendant un certain temps et distend les vaisseaux ».

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

■ Cote BCU : 144.01.08.04.

[p. 1] Monsieur,

Votre réputation et les avis salutaires que j'eus plusieurs fois puisés dans votre *Avis au peuple*, m'engagent à vous consulter sur l'état où se trouve un de mes fils âgé de dix-neuf ans. Il est sujet à une douleur périodique dans la région du foie depuis l'âge de trois ans. Cette douleur qui dure exactement trois jours revient régulièrement tous les trois mois à peu près, ou du moins c'est ainsi qu'elle s'est manifestée jusqu'au mois de novembre dernier, mais depuis environ cinq semaines il l'a ressentie deux fois. La douleur était violente et n'a duré que trois jours comme à [p. 2] l'ordinaire.

Dans les premières époques de cette maladie, j'eus recours à un médecin, mon parent, en qui j'avais grande confiance. Il lui fit tirer un peu de sang et lui ordonna le safran de mars dont il usa pendant deux printemps, mais la douleur reparut toujours dans son temps.

Je consultai un médecin de mes amis il y a quatre ans et demi. Il lui palpa le côté, il sentit ou crut sentir des tubercules de la grosseur d'une noisette dans la partie latérale du foie. Il le traita en conséquence et lui donna pendant environ trois semaines les remèdes qu'il jugea nécessaires pour guérir les obstructions. Après ce temps-là, il le palpa de nouveau et ne sentit plus de tubercules, mais la douleur revint à son ordinaire et a continué jusqu'à présent comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

J'ajoute qu'il a de l'embonpoint, le tempérament un peu atrabilaire, le visage boutoné et je suis bien éloigné de penser qu'il vive chastement. Je crois au contraire qu'il fait quelquefois des excès en ce genre. La promenade est son exercice, l'étude du droit son application et la lecture son passe-temps ordinaire.

Voilà, Monsieur, tout ce que je crois devoir vous en dire pour vous mettre au fait. J'espère que vous voudrez bien me prescrire

les remèdes et le régime qui lui conviennent, mais en ce cas ayez la bonté de spécifier en toutes lettres les drogues que vous ordonnerez [p. 3] parce que je crains de ne pas trouver ici des gens assez éclairés pour deviner à demi-mot. Permettez-moi de vous offrir douze livres que j'ai mis à la poste à votre adresse comme une faible marque de ma reconnaissance, et soyez bien persuadés de l'estime la plus respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur, Duroussin avocat. À Louhans, Bresse Chalonnaise, le 13 janvier 1772.

## – Lettre 14 –

Malade : de Barbazan (H). 28 ans et demi. Lieutenant des vaisseaux du roi, aide major de marine.

Auteur : Le malade.

Lieu : [Toulon, France].

Date : [22 février 1772 ?].

Diagnostic de Tissot : « Viscères sains, ni étisie ni consommations\* ».

Taille du document : 7 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.04.17.

Remarque : Le lieu et la date peuvent être établis grâce à la lettre d'introduction au mémoire (lettre 149.01.04.16, non transcrite). On remarquera qu'il y a presque deux ans d'écart entre cette lettre d'introduction et les notes écrites par Tissot sur le mémoire, datées du 4 janvier 1774. Ceci peut indiquer soit que Tissot a été exceptionnellement lent à répondre – il semble habituellement répondre dans les semaines qui suivent l'envoi d'une lettre –, soit que la lettre d'introduction accompagnait en réalité un autre mémoire qui aurait disparu des archives. L'auteur de la lettre est le même que celui de la lettre 33.

[p. 1] Je suis né d'un père à qui l'usage des femmes, et d'autres excès, avaient laissé quelques infirmités. Il avait des dardres aux poignets. Il était cependant d'une complexion robuste. Ma mère, avec une santé délicate, n'a été malade que rarement. Elle est fort maigre et a le sang fort échauffé. [...]

[p. 6] J'ai 28 ans et demi. J'ai 5 pieds 7 pouces. Je suis blond, très maigre, et l'air délicat. Quoique avec peu de couleurs, j'ai cependant la carnation assez bonne. Je supporte autant que

qui que ce soit la fatigue d'une marche forcée. Je crains plus le froid que le chaud. Je suis d'un caractère très vif et cependant fort mélancolique, surtout depuis que je souffre. Je me livre avec la plus grande ardeur à toutes les idées que j'adopte. Je suis peu sensible à la joie et beaucoup à la peine. Je n'ai jamais fait d'excès en aucun genre, je vois des femmes fort rarement et je ne m'aperçois pas que cette fréquentation m'incommode. [...]

[p. 7] Le lait d'ânesse que j'ai pris le printemps me causait presque toutes les nuits des évacuations de semence involontaires. Peu de temps après, j'ai eu un écoulement assez abondant qui a passé sans remèdes. Je n'en suis point surpris, la malheureuse habitude, que j'ai eue pendant plusieurs années, de me nourrir et de m'absorber souvent dans des idées luxurieuses, doit avoir affecté les vaisseaux spermatiques. J'éprouve en effet que, lorsque quelque image m'émeut, il me semble qu'il s'écoule quelque chose de la verge. [...]

– Lettre 15 –

Malade : Magot (H). 43 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Bar-le-Duc, France.

Date : 10 avril 1772.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 13 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.04.08.20.

Remarque : Le lieu a pu être établi grâce à la lettre d'introduction au mémoire (lettre 144.04.08.18, non transcrite).

[p. 3] Je rougis d'une observation que je vais faire, mais qui peut être essentielle pour rendre ma confession bien exacte.

Depuis plusieurs jours, je me trouvais à mon réveil la poitrine chargée d'humeurs qui me faisaient tousser un peu le matin et cracher beaucoup, et hier au soir j'en souffrais plus que de coutume. Pendant la nuit, j'ai fait un rêve qui me représentait des objets de volupté et qui a produit ce qui est l'effet des actes. En m'éveillant, j'ai été surpris de me trouver la poitrine dégagée, le bas-ventre plus tranquille qu'à l'ordinaire, quoiqu'hier j'en ai souffert beaucoup.

Ce n'est pas la première fois que j'ai remarqué que dans les temps où mon oreille coulait, des aventures pareilles à celle de la nuit dernière semblaient me soulager, et j'ai vu souvent après mon linge des taches qui ne pouvaient être que la suite d'un écoulement involontaire, mais dont la couleur entre le jaune et le vert pouvait aussi me faire appréhender une espèce d'abcès aux environs de la vessie. J'ajouterai qu'ayant été dans ma jeunesse du nombre de ceux pour et contre lesquels Monsieur Tissot a fait un ouvrage particulier, je vis dans le célibat depuis une douzaine d'années, j'en ai [p. 4] actuellement 43. Je regarderais un changement d'état comme bien décidément nuisible dans ma situation, à cause de la délicatesse des nerfs. Et ce serait en tout cas le remède auquel je répugnerais le plus.



L'observation<sup>95</sup> a pu encore être faite depuis un an, et je suis toujours dans le même état<sup>96</sup> et avec le même désir de n'être point dans l'obligation d'en changer. Ainsi, à moins que l'objet de cette observation ne doive avoir des suites extrêmement intéressantes, je prie Monsieur Tissot de la regarder comme très nulle. [...]

– Lettre 16 –

Malade : Dauphin (H). 31 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : [Aix-en-Provence, France].

Date : [5 juin 1772].

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie ».

Taille du document : 6 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.07.06.

Remarque : Le lieu et la date de ce mémoire peuvent être déduits de la lettre d'introduction (lettre 144.01.07.05, non transcrite).

[p. 1] Je suis actuellement âgé de 31 ans accomplis depuis le 15 décembre passé. Depuis l'âge de 13 à 14 ans environ j'éprouve les plus cruels accidents, caractérisés par divers médecins d'Italie et de France, tantôt de vapeurs\*, tantôt d'épilepsie, et tantôt de

95 C'est-à-dire l'observation d'une pollution nocturne.

96 Célibataire.

vertiges convulsifs. Différents remèdes tant en saignées qu'en purgations ont été jusqu'à ce jour inutiles. Et 28'000 à 30'000 livres consumées en divers traitements ont été dépensées en vain pour rattraper une santé perdue depuis mon enfance.

J'ai été fort adonné dans mon bas âge aux excès de libertinage, parlons clair, à la masturbation, [*illisible*] depuis faible complexion, quoique d'un tempérament fort robuste; débilité extrême d'estomac, faiblesse inconcevable dans mes nerfs et aux gras de jambe. [...]

[p. 5] J'oubliais de dire dans mon mémoire qu'aucun de mes parents, aïeux ou bisaïeux, n'ont été atteints d'une pareille maladie; et qu'il y a au moins 8 à 10 ans que je n'ai fait aucun attouchement sur moi, du moins jusqu'à pollution. [...]

– Lettre 17 –

Malade : Un ami non identifié de l'auteur (H). 46 ans.

Auteur : M. Bertrand Duclaux.

Lieu : Mirabel dans le Bas-Dauphiné, France.

Date : 7 juillet 1772.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.07.12.

[p. 3] Quoiqu'il ait toujours paru être d'une complexion faible et délicate, il était néanmoins robuste, ayant résisté à la faim, à la soif, au froid, au chaud et à des fatigues violentes, mais non pas fréquentes. Il est tombé dans quelques excès, par des actes vénériens ou la masturbation, en petit nombre à la vérité, mais depuis huit ou neuf ans il n'use ni de l'un ni de l'autre. On ne le regarde point atteint d'aucune maladie vénérienne. Il s'est fatigué dans son temps à l'étude, et surtout à celle des sciences abstraites, s'étant vu forcé, par ses incommodités, de les abandonner depuis quinze ou dix-huit ans. Il n'a jamais été délicat sur le manger. [...]

– Lettre 18 –

Malade : Ouvrard de Linière (H). 21 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Le Mans, France.

Date : 12 août 1772.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 5 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.07.26.

[p. 1] Monsieur,

Sensible comme vous l'êtes aux maux qu'éprouve l'humanité, et par l'étendue de vos lumières étant parvenu un des plus avant dans l'art précieux de les faire finir, ou de les soulager, j'ose m'adresser à vous, Monsieur, dans la douce espérance que vous voudrez bien prendre pitié d'un malheureux qui à la fleur de son âge (vingt & un an) est en proie, depuis plus de deux ans, aux progrès d'une maladie aussi opiniâtre que destructive. La lecture de votre traité de *L'Onanisme* m'en a instruit et me fait trembler sur ses suites funestes. Mon unique espoir est en vous, vous regardant comme étant presque le seul qui puisse m'indiquer les vrais moyens qui peuvent opérer une guérison. J'ose espérer que ma triste situation vous touchera et me tiendra lieu de recommandation. Il suffit d'être homme pour intéresser la bonté de votre cœur qui se peint dans chacun de vos ouvrages et qui vous fait aimer autant qu'admirer. J'ai cru qu'un petit détail des différentes périodes de ma vie vous donnerait plus de facilité à découvrir le vrai principe du mal. Je serai le moins long que je pourrai.

Je suis né avec un tempérament fort vif et fort sensible, plutôt bilieux que sanguin. J'ai essuyé la petite vérole\* dès le berceau, la rougeole à huit ans, sans que de l'une ni de l'autre il ne me soit resté aucune suite. Confié ensuite à des gens faciles et peu soigneux, je fus abandonné aux goûts de cet âge. Jeux, courses excessives, exercices violents, furent l'emploi de mon temps. Soit négligence, soit que j'en eusse le principe en moi, il me survint vers onze ans une dartre farineuse au sommet de la tête, qui par négligence vint à suppuration et me gagna toute la tête. Je

fus saigné, purgé, et on me frotta avec une pommade siccativie qui, au bout de quelque temps, fit disparaître le mal. Je me suis échauffé en différents temps. Pour y remédier la seule chose qu'on pouvait m'engager à prendre était du lait chaud sortant du pis de la vache. Il m'a guéri plusieurs fois. À douze ans, ayant appris à nager, je pris l'habitude de me baigner, qui dégénéra en passion. Il m'est arrivé de rester jusqu'à 5 à 6 heures de suite dans l'eau et souvent par les temps les moins convenables. Cela a duré deux étés. Je devins alors d'une maigreur sensible, qui déplut à mon père et il me proposa les secours d'un médecin. On ne put obtenir autre chose de moi que de prendre encore du lait, à la campagne, qui heureusement rappela ma santé et mes forces. J'ai tout lieu de croire que des crampes violentes qui me prennent de temps en temps en sont des restes.

Vers 13 à 14 ans, entraîné par l'exemple de mes camarades, je contractai l'habitude funeste de me polluer. Il me souvient qu'il fallait des mouvements violents pour découvrir quelques gouttes d'une liqueur encore aussi claire que de l'eau. Elle dura quelque temps. Je ne me bornai pas là. Ceci ne fit qu'avancer une passion qui m'apparaissait devoir se développer de bonne heure chez moi. La facilité que je trouvai dans la femme de chambre de ma mère m'enhardit. Je menai un commerce réglé avec elle pendant plus de six mois. Je me baignais fréquemment pendant ce temps. [p. 2] Je n'avais que 14 ans. Sa sortie rompit la liaison et je restai assez tranquille jusque 16 ans.

La perte malheureuse que je fis alors de mon père m'obligea d'aller à Paris dans la vue d'obtenir une charge qu'il avait chez le roi. J'y séjournai 9 mois. La facilité que je trouvais en ce pays de satisfaire mes goûts, me fournit nombre d'occasions sur lesquelles je n'étais pas difficile. Les conseils de quelques amis et le danger auquel j'avais heureusement échappé me rendirent plus circonspect. Ma crue qui avait été marquée dès l'année précédente augmenta de 4 pouces dans 9 mois, elle a peu augmenté depuis, et est restée à 5 pieds 3 pouces, et très effilé. Vers le mois de juillet 1767 je me rendis au Mans, ma patrie, où j'ai vécu dans la plus exacte continence et sans aucun retour de ma vie passée. À la fin de l'hiver suivant, il me prit une fièvre violente

qui ne dura qu'un jour, et fut suivie peu après de maux de tête violents et rhumes. Cela finit par l'éruption d'une humeur âcre et maligne qui sortit sous forme de dartre par le sommet de la tête et y prit cours avec assez d'abondance. Un chirurgien qu'on appela me saigna, me prescrivit un régime rafraîchissant et me conseilla les pilules de Bellosté\*. Le dégoût et la gêne m'empêchèrent d'en faire usage. Cependant l'humeur continuant son cours m'obligea à quitter mes cheveux. Cette sorte d'écoulement me dura le reste de l'hiver et une partie de l'été suivant. Malgré mon éloignement des remèdes ma santé n'en parut pas dérangée. Je retournai à Paris au mois de mai 1768. Pendant 4 mois que j'y passai, j'y menai une vie fort errante et assez déréglée, cependant sans aucun excès pour les femmes, mais en récompense je jouais à la paume plusieurs heures de suite par les temps les plus chauds. De retour au Mans, mon principal exercice fut la chasse. Entraîné par l'exemple je m'y livrai avec excès. Malgré les désagréments d'un automne très pluvieux, au bout de quelques semaines il me prit une fièvre continue (qu'on crut être putride). Mon mal augmentait de jour en jour, et je fus même quelques jours en danger. Un médecin prudent ménagea mon tempérament délicat et me tira d'embarras. Des affaires qui lui survinrent l'obligèrent de me quitter lorsqu'il en était aux purgatifs. J'en avais déjà pris deux et il laissa des ordres pour qu'on continuât. Mes forces revenant avec mon appétit, je me crus guéri et ne songeai plus à me purger. À son retour, mon médecin fut fâché de ma désobéissance et finit par me conseiller de me ménager davantage.

Cependant au sortir de cette maladie qui avait été longue et violente, je restai très faible, du moins quelque temps. L'hiver vint, sur la fin je fus entraîné à des veilles et des plaisirs qui m'empêchèrent de recouvrer une parfaite santé jusqu'à l'été suivant. J'attribue la langueur que j'éprouve aujourd'hui aux restes de cette maladie. Je passai la fin de cet été sur les confins du Mans et de la Basse Normandie. Dans ce pays, les gens les plus aisés vivent d'un pain très lourd (de seigle, et le plus commun est celui de sarrasin) et de viandes presque toutes salées. Leur boisson est un cidre fort épais, leur régal de l'eau de vie de cidre.

Demeurant avec de pareilles gens, il me fallut vivre comme eux, quelque peu de goût que j'y trouvasse. La chasse est presque le seul amusement qu'on y connaisse. Je m'y livrai encore avec excès et cela souvent par les plus mauvais temps.

Au retour de ce pays je me trouvai fort échauffé et n'y fit rien. À cela se joignirent les justes inquiétudes que me donna une affaire malheureuse arrivée à l'un de mes frères. [p. 3] Alors je perdis presque entièrement le sommeil, des pollutions involontaires survinrent, je n'avais presque plus d'appétit. Un rhume, de violents maux de tête, accompagnèrent cela. Je n'étais cependant pas inquiet sur mon sort et crus n'avoir besoin que de dissipation. Pour cela je fus passer 2 mois à Paris pour voir les fêtes du mariage de Monseigneur le Dauphin. Pour y parvenir, il fallut essuyer beaucoup de peines, de voyages et de fatigues et, qui pire est, de veilles. Heureusement que je fus retenu sur l'article des femmes, je commençais à penser plus mûrement.

De retour dans ma patrie, je me tranquillisai et j'y jouis d'une santé assez passable quoique toujours affaiblie. Aux approches de l'hiver, les pollutions, toujours involontaires, devinrent plus fréquentes et commencèrent à m'inquiéter. Je restai dans cet état qui variait souvent, jusqu'au mois de février 1771, sans en faire part à personne. Dans cette situation qui commençait à devenir sérieuse, je demandai quelque secours à un jeune médecin de mes amis qui, sur ce que je lui en dis, traita mon mal d'échauffement et y attribua en partie mes pollutions, et en partie au feu de la jeunesse, les regardant comme une suite nécessaire de ce que j'avais connu les femmes de très bonne heure. Il me persuada facilement. D'après ses avis, je fus saigné du bras et je fis usage de bouillons et de tisanes rafraîchissantes. Je n'éprouvai de tout cela que de plus grandes chaleurs à la tête, des rêves plus fréquents et plus violents, suivis de pollutions considérables accompagnées d'irritations par tout le corps à la sortie de la liqueur séminale, qui ne me produisait que des sensations brûlantes et désagréables. Pendant le jour, j'éprouvais des érections fréquentes et souvent une émission de la semence que je ne sentais guère plus que de l'eau et par mouvements interrompus, surtout lorsque je me trouvais en compagnie avec

des femmes, qui n'y donnaient aucun lieu, et ce sans même avoir de pressants désirs, ce qui annonçait dès lors, à ce que je pense, un vice dans cette humeur.

Mon jeune médecin ne s'en inquiétait point et relevait même mon courage. Cependant il me fit prendre pendant quelque temps, en me couchant, une émulsion avec les 4 semences froides et du sirop de pavot blanc, et le jour des bouillons de veau\* avec des racines de nymphéa\*. Cela n'eut pas un meilleur succès. Après cela, il me fit prendre pendant un mois et demi, chaque matin, une pinte\* de petit lait avec une once\* de sirop de nymphéa\* et un gros\* de nitre purifié. Dans cet espace, il me fit purger 3 ou 4 fois dans l'intention de débarrasser mon estomac, qu'il parvint à déranger parfaitement. Je sentis quelque soulagement du petit lait, mais les pollutions ne cessaient point. Quand il eut épuisé son art, il me traita de vaporeux, mélancolique et bilieux, et finit par me croire malade imaginaire, mon mal n'ayant pas dû résister à ses remèdes.

Je sortis d'entre ses mains l'estomac délabré, éprouvant une fatigue intérieure qui se faisait sentir par tout le corps, essoufflé d'un rien, presque sans force. Je ne marchais qu'à peine. Mes yeux étaient cavés, ma vue affaiblie, enfin j'offrais l'image d'un spectre. L'esprit inquiet, anéanti, j'étais incapable de presque toute occupation. Je ne sentais que de l'indifférence pour tout ce qui m'avait flatté le plus auparavant, tel que la musique. Je ne pouvais lire quelque temps de suite sans que ma vue et ma tête ne se brouillent. J'ai traîné pendant plusieurs mois cette vie malheureuse. Inquiet, rêveur, abandonné, je n'avais plus ni gaité ni courage. Au contraire, tout me chagrinait, m'impatientait. J'étais d'une humeur fort colérique et irascible, et très facilement affecté de fort peu de choses.

[p. 4] Un médecin plus éclairé, touché de me voir dans ce triste état, m'interrogea, découvrit une partie de ma situation, et voulut bien prendre soin de moi. Il prit connaissance du traitement qu'on m'avait fait ci-devant, ne l'approuva pas entièrement, surtout la saignée par laquelle on avait commencé. Il commença par m'engager à lire le traité de *L'Onanisme* que j'avais eu le malheur de ne pas connaître. J'y vis les dangers de ma vie passée,

pris le parti d'en profiter, mais c'était un peu tard. D'après ses avis et les vôtres, je fis usage de bouillons de poulet\* et de veau\*, ainsi que de petit lait, ne pris que des nourritures légères, et soupai très peu. Cela me procura un peu de soulagement. Mon médecin crut à propos d'y joindre les bains froids. Je les pris un peu tièdes, ne pouvant les supporter froids. Ils réussirent aussi, me procurèrent du sommeil et une situation plus supportable. Mais malheureusement je fus obligé de les interrompre pour aller, pour plusieurs mois, à la campagne. Là, j'y suppléai par quelques-uns de rivière. J'y continuai l'usage du petit lait, j'y joignis la dissipation, la promenade et l'exercice du cheval, le tout d'après vos principes. Cela me redonna des forces. Elles ont beaucoup varié depuis et peu augmenté.

De retour, mon médecin voulut bien me continuer ses soins. Il me remit au bouillon de veau\* simple et y joignit un peu de chicorée sauvage. Comme c'était l'hiver, pour suppléer aux bains, il me conseilla de fréquents lavements d'eau fraîche tout simplement. J'ai suivi ce régime jusqu'au mois de mai. Pendant quelque temps que je passai alors à la campagne, je voulus faire usage, le matin, de lait de vache, mais je ne m'en trouvai pas mieux. Je revins encore plus maigre et plus mal à l'aise qu'à l'ordinaire. Quoique je fisse 4 repas légers, je croyais sentir des besoins pressants de manger. Peu de sommeil et inquiet. Détourné par quelques embarras, je restai ainsi jusque vers la mi-juin [*illisible*] que, d'après l'avis de mon médecin, je commençai le lait d'ânesse. Je l'ai pris un mois entier. Le commencement me promettait le plus heureux succès (quoique les grandes chaleurs qui survinrent alors ne fussent pas favorables à mon état). Vers le milieu, je me sentis l'estomac embarrassé, mon sommeil était moins tranquille, pour remédier à cet effet du lait. Je me purgeai légèrement et le continuai après, mais cette fin n'a pas répondu au commencement, et je l'ai interrompu tout à fait. Depuis, je n'ai suivi d'autre régime qu'une tasse de chocolat de santé le matin, les nourritures les plus légères et les moins mal-faisantes, etc. On m'avait conseillé l'usage de la bouillie d'orge en me couchant. Soit que cela se trouvât trop près du souper

et troublât la digestion, ou autrement, je ne m'en suis pas bien trouvé et l'ai abandonnée.

Lorsque j'ai eu besoin d'être purgé, deux onces\* de manne\* et un peu de séné\* m'ont suffi. Mais je redoute tous les purgatifs, ils ne font que m'irriter, augmenter la chaleur et m'occasionner des pollutions. J'en éprouve encore fréquemment, jusqu'à deux dans la même nuit, souvent occasionnées par des rêves et quelquefois demi éveillé, sans autre sensation que ferait celle d'un écoulement d'eau, et par petits mouvements, souvent sans érection et avec abondance, quelquefois plusieurs jours de suite. Ensuite, cela me donne du relâche pendant huit ou quinze jours, quelquefois jusqu'à un mois, mais c'est rare. J'éprouve aussi un gonflement aux testicules, avec douleur, qui me fait beaucoup souffrir, m'oblige de m'asseoir souvent, et qui enfin ne se dissipe qu'avec le sommeil. Cela m'arrive dans la journée, ordinairement après quelque érection, quelquefois sans cela. Je suis par ce moyen dans un épuisement continué qui me mine insensiblement.

[p. 5] Mon estomac est anéanti et sans activité. Je sens une chaleur continuelle au cerveau, quelquefois aux extrémités, et souvent elle devient générale. Il me prend des tremblements de nerfs et des palpitations qui ressemblent à la fièvre. Lorsque quelque chose m'oblige à sortir de mon sang froid, alors je ne me connais plus et deviens emporté. Dans cet état, il m'arrive d'entendre et de sentir le battement des artères, surtout au cou et à la tête. Lorsque je marche un peu longtemps à pied, j'éprouve une chaleur sensible à la peau et au cerveau, la sueur qui l'accompagne, ordinairement me rend très faible. J'en éprouve aussi à la moindre action ou mouvement plus violent qu'à l'ordinaire. Cette transpiration est très facile à arrêter, alors elle me porte au cerveau et produit l'enchifrènement\*. Quelquefois la poitrine s'en sent, il s'y fait des expectorations de différentes espèces, épaisses, dures et colleuses. Quelquefois j'éprouve une petite toux sèche qui me fait sentir des tiraillements entre les épaules et aux reins, avec des mouvements convulsifs vers le ventre. La vie sédentaire que je mène depuis plus de deux ans, si opposée à la précédente, la mauvaise qualité de toutes les humeurs,

l'épaississement du sang qu'un rien échauffe, ce que je sens tout de suite à l'extérieur, et un épuisement pareil, me font craindre un engorgement qui pourrait produire quelque obstruction aux poumons, ou ailleurs, et me donne des craintes générales sur ma triste situation. Tel est l'état actuel où je me trouve réduit.

Je serais trop heureux, Monsieur, si vous daigniez jeter un regard favorable sur ce récit, sans ordre, fait par quelqu'un qui n'a aucun principe<sup>97</sup> et qui a plus appris à sentir son mal qu'à le décrire. Heureux si vos lumières et votre pénétration peuvent y connaître quelque chose, et la bonté de votre cœur m'indiquer les moyens qui pourraient me soulager. Je garderai toute ma vie le souvenir d'un si grand bienfait et vous en aurai une éternelle reconnaissance. Eh! que ne devrais-je point à celui qui me rendra la santé!

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments du plus profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Ouvrard de Linière. Mon adresse est à ..... chez M. son frère, lieutenant de l'élection, au Mans. Par Paris. Au Mans ce 12 août 1772.

– Lettre 19 –

Malade : Non identifié (H). 51 ans (« âgé de près de 52 ans »).

Auteur : Un ami non identifié du malade.

Lieu : Inconnu.

Date : 16 août 1772.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 6 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.07.40.

[p. 1] Monsieur,

Un de mes bons amis, âgé de près de 52 ans, qui se trouve dans un état singulier et fort désagréable, a souhaité que j'eusse l'honneur de vous faire passer l'exposé suivant de sa situation qu'il m'a fait connaître dans un grand détail. Sur votre réputation et la lecture qu'il a faite de plusieurs de vos ouvrages, il a

<sup>97</sup> Les principes dont il est question ici sont de toute évidence des principes de théorie médicale, et non pas des principes moraux.

conçu une haute idée de votre mérite et de vos lumières, et il a d'avance une grande confiance aux avis qu'il espère que vous voudrez bien lui donner et qu'il vous prie très humblement, Monsieur, de ne pas lui refuser.

Cet homme est d'un tempérament vif, ardent, sec et assez disposé à la mélancolie, n'ayant eu dans sa jeunesse que peu de goûts pour les amusements de son âge et ayant toujours vécu dans une assez grande retraite.

Il a toujours été beaucoup plutôt maigre que gras, du reste il est grand et exactement conformé.

Réglé dans ses mœurs et ayant l'estomac assez bon, il a longtemps joui d'une assez bonne santé. Il a eu quelquefois de légères indispositions et quelques fièvres intermittentes\*, mais il ne se souvient pas d'avoir eu d'autre maladie considérable que la petite vérole\* dans son bas âge, dont il guérit parfaitement, et dans l'automne de 1764 une fièvre putride et maligne qui le mit en peu de jours au bord du tombeau, mais qui cependant fut terminée en assez peu de temps. La convalescence même en fut courte, le rétablissement parut complet et il n'eut point de rechute.

Pendant un grand nombre d'années avant son mariage cet homme se trouva dans une position fort désagréable. Sa fortune était bien suffisante pour sa condition, il était dans une abondance honnête de ce qui est nécessaire pour les besoins ordinaires de la vie et il n'était ni [p. 2] avare ni prodigue. Mais il était obligé de vivre dans une solitude presque entière et presque continuelle, tant au dedans qu'au dehors de sa maison, dans un désœuvrement presque total et dans une grande gêne de la part de ses parents. Il n'avait guère d'autres ressources que la promenade et la lecture qu'il aimait beaucoup. Ce goût pour la lecture et la méditation, et la nécessité d'en faire usage pour éviter une entière oisiveté, lui firent faire, pour ainsi dire, des excès en ce genre. Il lisait beaucoup le jour et la nuit. Sans être d'aucune profession particulière, il travaillait dans le cabinet sur divers sujets, quelques-uns même très sérieux, et enfin il se livrait aux méditations les plus profondes, les plus abstraites et les plus soutenues. Il n'était guère possible que la solitude et la gêne où il

vivait, jointes à divers autres sujets de chagrin, et n'ayant que des récréations aussi sérieuses, ne lui causassent bien des ennuis et bien des inquiétudes; aussi le firent-elles. Il a éprouvé pendant plusieurs années des ennuis cruels et de vrais tourments d'esprit, qui enfin pendant les deux ou trois années qui précédèrent immédiatement son mariage, lui étaient presque insupportables. Ces ennuis et ces chagrins affectèrent peu à peu le genre nerveux et enfin l'ont jeté dans cet état fâcheux qu'on appelle vapeurs\* hypocondriaques\*. Ce qui le persuade qu'il est dans cet état, c'est 1<sup>o</sup> parce que le genre de vie ci-dessus, la solitude, les chagrins, l'application, les méditations profondes, etc., sont propres à le produire, et 2<sup>o</sup> parce qu'il en trouve en lui plusieurs des symptômes ordinaires, savoir des feux à la tête et au visage, des vents, de la constipation, beaucoup d'urine, la tête douloureuse, pesante, sujette aux vertiges, l'esprit soucieux, des soupirs profonds et fréquents, des bâillements très fréquents aussi, un bourdonnement d'oreilles continuel depuis plusieurs années, une extrême sensibilité aux plus petits événements fâcheux, une grande disposition à la colère et à l'emportement, mouvements qu'il réprime avec peine, mais qu'il réprime néanmoins toujours, car on peut dire qu'il est envers tout le monde fort doux et fort tranquille.

Cet homme est marié depuis près de deux ans avec une femme de 36 ans qu'il aime avec tendresse et dont il est chéri.

Depuis sa jeunesse, il a toujours eu beaucoup de goût pour les plaisirs de l'amour et néanmoins il a toujours été sage. Il est vrai que tourmenté souvent par [p. 3] ses désirs et donnant carrière à son imagination, il lui est arrivé d'avoir des évacuations fréquentes, mais toujours bien éloignées de produire aucun épuisement, et même plusieurs années avant son mariage, écartant plus soigneusement ces images et réprimant plus fortement ses désirs, ces évacuations ne reparaissaient presque jamais. Quelques mois avant son mariage, il se trouva pendant plusieurs semaines bien incommodé, un grand échauffement et un dégoût très considérable, ce qu'il crut devoir en grande partie attribuer à des veilles fréquentes de l'hiver précédent, poussées bien avant dans la nuit, à une chambre fort humide qu'il habitait, et à des

aliments échauffants dont il usait souvent dans une pension où il était alors. Il négligea cependant de faire des remèdes.

À peu près dans ce temps-là, il crut s'apercevoir de quelque affaiblissement dans les parties les plus nécessaires au mariage, cela l'alarma, mais le retour fréquent des désirs, et surtout auprès de l'objet aimé, et l'idée des libertés du mariage tout autrement excitantes que les peintures de l'imagination, le rassurèrent entièrement. Enfin, arriva cette nuit qui devait être si délicieuse. Quelle fut sa surprise et son chagrin de se trouver, malgré la présence d'une épouse chérie, malgré les libertés qu'elle lui permettait, malgré les caresses réciproques, de se trouver, dis-je, dans un état de mollesse et d'incapacité de consommer le mariage! Il pensa d'abord que la nouveauté de sa situation, et l'émotion qu'elle excitait en lui, pouvaient en être en grande partie la cause, mais après plusieurs jours d'une espérance et d'une attente inutile d'un retour de forces, il s'aperçut qu'au contraire les choses allaient en empirant, et enfin depuis près de deux ans de mariage, malgré plusieurs tentatives, il ne peut pas dire encore d'avoir bien réussi dans aucune. Les désirs reviennent assez souvent, surtout dans les premiers mois de son mariage, quoique beaucoup moins vifs qu'autrefois, l'érection se fait et même à peu près complète pour l'étendue et la grosseur de la verge, mais toujours avec de la mollesse et surtout au gland. Et même cette érection insuffisante ne dure que quelques instants et passe entièrement avant que l'introduction ait été considérable et avant que l'évacuation se fasse, laquelle n'arrive que rarement. La verge, pour ce qui est de l'étendue et de la grosseur, n'a point changé. Les testicules [p. 4] sont un peu appauvris, c'est-à-dire diminués de grosseur.

Cet état afflige beaucoup le malade, et ce chagrin même entretient son mal. Son épouse le prend avec une patience et une raison bien remarquable et bien louable, mais elle en craint beaucoup les suites pour le fond de la santé du malade, laquelle pour tout le reste ne paraît pas pourtant beaucoup affaiblie, car le malade mange et boit de fort bon appétit, dort ordinairement fort bien et agit, va et vient presque avec autant de force que dans sa jeunesse. Cependant, il a souvent la nuit, même durant

son sommeil, comme son épouse le lui a rapporté, des agitations et des trémoussements dans plusieurs endroits de son corps.

Voilà en général l'état du malade. Il paraît nécessaire à présent d'ajouter plusieurs circonstances particulières pour plus grand éclaircissement. Quoique le malade vive fort sobrement et aie ordinairement bon appétit, il a plus ou moins le matin la langue chargée et jaune. Quoiqu'il ne se connaisse point de fièvre, il semble qu'il a dans certains jours des espèces d'accès de méseise, d'abattement, et de tristesse, sans nouvelle cause de tout cela et sans aucune période réglée, au moins qu'il ait observé. Il a alors le bout du nez fort froid ainsi que les mains. Il ne sent en son corps aucune douleur excepté à la tête qu'il a souvent embarrassée et presque toujours bourdonnante, ce qui lui cause un méseise plutôt qu'une grande douleur. Il eut néanmoins dernièrement une douleur de tête fort vive pendant quelques heures à la suite d'un bain de rivière qu'il avait pris la veille un peu trop près de son souper et dont la digestion n'était sans doute pas finie. Il s'éveilla le lendemain matin avec ce mal de tête qui fut bientôt suivi d'un mal d'estomac considérable. Le tout dura trois ou quatre heures. Il se purgea le lendemain avec une médecine douce, car il est fort aisé à émouvoir. Elle opéra fort bien et lui fit faire une grande quantité de bile fort épaisse. Il lui semble que le poumon pourrait avoir souffert de toutes les causes ci-dessus décrites, car autrefois il aurait pu lire à voix haute aussi longtemps qu'il aurait voulu, sans peine. Il lit encore aujourd'hui de cette façon avec assez de facilité, mais [p. 5] il se trouve néanmoins de temps en temps essoufflé et obligé de faire de petites pauses. Il ne sent pourtant jamais aucune douleur de poitrine, mais il est rauque de temps en temps, et il lui est arrivé très souvent depuis plus de vingt ans de cracher quelquefois du sang, à la vérité en bien petite quantité, et d'avoir une petite toux sèche. Il y a environ deux ans qu'il lui survint un assoupissement bien nouveau pour lui. Presque d'abord après son souper, souper même ordinairement assez léger, il s'endormait malgré tous ses efforts et sans qu'il lui fut possible absolument d'y résister. Cela a duré longtemps, néanmoins il n'est plus dans ce cas depuis plusieurs mois. Il a eu longtemps une forte

démangeaison au visage sans qu'il parut y avoir de boutons. Quoiqu'il ait été toujours, comme il a été dit, plutôt maigre que gras, il a pourtant maigri considérablement et insensiblement depuis trois ou quatre ans. Il a fait quelques petits remèdes, quelques bouillons de grenouilles\*, tisanes, lavements, petit lait, eau de poulet\*, le tout assez irrégulièrement et peu soutenu. Croyant que la faiblesse des nerfs étant son mal principal, elle demande d'autres remèdes, tels que l'exercice, la distraction, un bon régime, la société, etc. Il a pourtant un peu tenté tout cela, mais sans succès. Il vient de prendre la semaine dernière neuf bains de rivière, il n'en peut encore savoir l'effet, ne venant que de les finir. Il en prenait un le matin à jeun, vers les huit heures, et un autre vers les quatre heures de l'après-midi. Il demeurait dans l'eau environ trois quarts d'heure. Le troisième bain, qu'il avait pris à quatre heures du matin, l'eau étant fort froide, l'éprouva et lui donna un peu de mal de tête et même un peu de fièvre la nuit suivante. Il n'en a plus pris depuis aussi à bonne heure, et aucun autre ne l'a ainsi éprouvé.

Voilà, Monsieur, un exposé exact de l'état de cet homme qui vous prie instamment de vouloir bien l'examiner avec attention, et ensuite lui dire 1° s'il a lieu d'espérer que son état actuel change [p. 6] et que les forces lui reviennent pour agir en mari; 2° s'il doit faire des remèdes et quels remèdes, et lui dire cela d'une façon bien détaillée et bien claire, et de vouloir bien répondre le plus tôt qu'il vous sera possible.

Pardonnez, Monsieur, je vous prie, la longueur de ce détail qu'on a cru nécessaire, ainsi que plusieurs termes dont on a été obligé de se servir dans un écrit tel que celui-ci. J'espère aussi que vous ne trouverez pas mauvais qu'il ne soit pas signé et que vous jugerez suffisant qu'il vous soit adressé par M. Peschier, digne pasteur de Genève qui a bien voulu se charger de cela, tout comme de vous satisfaire d'ailleurs. Veuillez aussi Monsieur lui faire tenir votre réponse que le malade espère que vous aurez la bonté de faire promptement et pour laquelle il aura toujours la plus vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec bien du respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. Le 16 août 1772.

## – Lettre 20 –

Malade : Labrier (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Nancy, France.

Date : 1<sup>er</sup> octobre 1772.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 2 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.07.19.

Remarque : Cette lettre fait référence à une lettre précédente dont il ne reste pas de trace dans les archives.

[p. 1] Monsieur,

Il y a eu un an au printemps que je pris la liberté de vous adresser une lettre dans laquelle j'avais inséré un demi louis qui s'est trouvé perdu. Je fis remettre d'autres honoraires à M. Baulieu à Nancy. Je ne marque ces circonstances que pour rappeler à votre souvenir ce dont il s'agissait et vous faire parvenir un autre mémoire dans lequel j'avais l'honneur de vous détailler les effets d'une habitude de masturbation de 14 ans. Cette maladie consistait en une faiblesse de nerfs qui me faisait chanceler tantôt étant debout, tantôt en marchant, et d'un flux de semence lorsque j'allais à la selle et lorsque j'urinai. [...]

## – Lettre 21 –

Malade : Chevalier de Belfontaine (H). 43 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Paris, France.

Date : 25 novembre 1772.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 7 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.07.02.

Remarque : Au commencement de sa lettre le Chevalier de Belfontaine se plaint de ne pas avoir été pris assez au sérieux par les médecins qui pensent qu'il ne souffre que d'hypocondrie\*. Son médecin actuel est le D<sup>r</sup> Geoffroy.

[p. 4] Je lui [D<sup>r</sup> Geoffroy] avouai que votre traité de *L'Onanisme*, Monsieur, m'avait fait la plus grande impression et que, sans avoir été plus libertin que bien d'autres, je craignais que mes pollutions du collège et celles que j'ai faites depuis avec des filles jusqu'à

l'âge de 24 ans n'eussent affaibli chez moi le genre nerveux. Il m'a répondu qu'il connaissait ce traité dont il fait grand cas, qu'il pourrait se faire que le relâchement de la fibre chez moi vient de cette cause, mais que j'étais fort éloigné des cas fâcheux que vous décrivez d'une façon si énergique et surtout de cette consommation dorsale\*, que toutes les parties nobles étaient chez moi dans le meilleur état, que je n'avais aucune obstruction et que, sans être fort gras, mon visage était bon, rempli, la voix forte et que je ne devais point me troubler l'imagination des craintes que vous faites très bien d'inspirer à la jeunesse.

Cependant, Monsieur, tout cela ne me tranquillise pas, mes mauvaises digestions, mes [p. 5] vents affreux et continuels, mes démangeaisons, mes urines abondantes souvent crues et d'autres fois rouges et épaisses, des froids que j'éprouve dans l'habitude du corps surtout aux pieds, une mémoire et une vue qui me paraissent s'affaiblir, des éjaculations de sperme promptes et abondantes lorsqu'il m'arrive de voir des femmes, ce que je fais on ne peut pas plus rarement, le peu de désir que j'ai pour le sexe et la faiblesse de la partie, qui se met difficilement en érection et la conserve peu de temps, tout cela, dis-je, m'inquiète et me ferait penser que ce malheureux plaisir si commun aux jeunes gens est la véritable cause de mes maux actuels. Peut-être sans l'avoir plus goûté qu'un autre, m'y suis-je trop adonné relativement à la disposition naturellement faible de mes fibres. Dans mes voyages, j'ai été fort sage et je puis même [*illisible*] de 10 à 12 ans avant. [*illisible*, peut-être « C'est je n'espère »] point faire excès que de se livrer à ce plaisir une fois par mois. [*illisible*] m'est arrivé pendant ces dix ans et j'ai passé des années entières presque sans y penser. Il est vrai qu'instruit d'assez bonne heure, je me suis branlé avant l'âge de puberté, c'est-à-dire avant celui où l'on décharge, qu'à cet âge de puberté, dans la crainte de m'exténuer, je me branlais jusqu'au moment du plaisir sans chercher à le consommer par l'éjaculation, et que dans la crainte d'un père sévère qui m'eût pardonné difficilement si j'eusse gagné du mal, je me faisais simplement polluer par des filles. Voilà Monsieur une confession bien honteuse que je vous adresse, mais on ne doit rien cacher de son mal à celui

qui y peut porter remède, [p. 6] et je me flatte que vous me pardonnerez la longueur de tous ces détails que je n'ai l'honneur de vous faire que pour vous mettre à portée de bien connaître mon mal et d'y apporter remède. [...]

– Lettre 22 –

Malade : De Croyer (H). 30 ans. Capitaine aide-major au régiment de La Fère du corps et de l'artillerie de France.

Auteur : Le malade.

Lieu : Laon, France.

Date : 10 décembre 1772.

Diagnostic de Tissot : « Mal de foie », « Épaississement dans la bile produit léger engorgement dans le foie ».

Taille du document : 11 pages (transcription partielle).

■ Cote BCU : 144.01.07.09. ■

[p. 1] Monsieur,

On vous nomme en tous lieux l'ami des hommes et de l'humanité, pour le soulagement de qui vous avez reculé fort au loin les bornes de l'art que vous professez. Vos ouvrages, dépôts précieux des fruits de vos travaux, sont les garants de votre générosité. Vous êtes de notre siècle le philosophe médecin. Ces titres si connus ne peuvent-ils pas faire excuser la liberté que prend un étranger qui vient vous exposer avec toute la confiance possible sa situation, et demander vos avis pour opérer le rétablissement de sa santé ?

Je suis un militaire âgé de 30 ans, qui jusqu'à 28 a joui de la santé la plus brillante et la plus robuste. À 18 et 24, j'ai eu la fièvre maligne ou putride, occasionnée par la fermentation du sang et des humeurs, mises en mouvement par l'usage des liqueurs fortes, les veilles, et autres indiscretions auxquelles les jeunes gens de l'âge dont j'étais alors [p. 2] ne sont que trop enclins. J'en ai été parfaitement guéri.

Je suis d'un tempérament bilieux, d'un bon appétit que les exercices de mon état entretiennent et augmentent, de grande taille, la poitrine haute et large, bien conformé. J'ai, et j'ai eu jusqu'à 28 ans, des dispositions à acquérir un embonpoint considérable. Sans avoir trop donné dans les excès connus des

jeunes gens de mon âge et de ma profession, je dois convenir que je ne les ai jamais craints ni évités. [...]

[p. 5] J'ai pris d'abord 25 à 30 bains à 22 et 24 degrés, j'y restais une heure et un quart, j'y buvais trois bouillons, je me couchais ensuite et dormais une heure, et mangeais à mon réveil avec grand appétit un morceau de pain sec. Mes nerfs en effet se détendirent, mais aussi mes forces m'abandonnèrent, j'éprouvai fréquemment des pollutions involontaires. Les jours entre autres où ces événements [p. 6] avaient eu lieu, j'étais plus abattu et fatigué, ma douleur dessous les épaules se faisait sentir davantage, et surtout après mes repas quoique un régime *[sic]*. Les trémoussements nocturnes des nerfs devinrent moins fréquents, mais ils précédèrent et annoncèrent toujours les pollutions involontaires qui, m'affaiblissant trop, me firent quitter les bains. [...]

– Lettre 23 –

Malade : Non identifié (H), 24 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Inconnu.

Date : [1772 ou 1773].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.07.43.

Remarque : Le document n'est pas daté, mais le malade indique qu'il est né le 25 juin 1748 et qu'il a 24 ans, ce qui implique que la lettre a été écrite entre le 25 juin 1772 et le 24 juin 1773.

[p. 1] Je suis né le 25 juin 1748. J'ai par conséquent tout à l'heure 24 ans. Mes parents, surtout mon père qui a 65 passés, jouit d'une santé robuste et a toujours été bien portant. Il y a 2 ans qu'il eut les hémorroïdes fluides, dont il se trouve bien. Ma mère qui, dans sa jeunesse, était souvent incommodée et qui est actuellement dans sa 48<sup>e</sup> année, se porte bien et a beaucoup d'embonpoint. Elle n'eut jamais que deux enfants, dont je suis l'aîné. Elle m'allaita elle-même pendant près de cinq mois et je ne fus sevré de si bonne heure que parce qu'elle s'en trouva mal et que les médecins l'exigèrent.

Je suis d'une taille médiocre, blond, les yeux bleus, le teint blanc et, à la poitrine enfoncée près, assez bien fait. J'ai beaucoup de tempérament, suis fort sensible, et depuis que j'ai le genre nerveux attaqué, toujours inquiet. Je me portais assez bien jusque vers l'âge de 12 ans. J'eus néanmoins dans ma tendre jeunesse beaucoup de fluxions qui se manifestèrent surtout à la tête. Je me souviens avoir eu une fois mal aux yeux, différents ulcères ou loupes autour du cou et par-ci par-là quelques saignements de nez.

Vers l'âge de 13 ans, je commençais pour mon malheur et, par un effet de mon tempérament et du mauvais exemple, à me masturber, ce que je continuai jusque vers l'âge de 18 ans. À celui de 14 ans, je sentis déjà une certaine faiblesse nerveuse que je ne puis mieux comparer qu'à une espèce de picotement douloureux [p. 2] dans les jambes, tant je me livrais à cet infâme manège, dont je ne connaissais nullement les conséquences, et j'attribuais cette incommodité aux engelures que j'avais pour lors aux pieds.

Depuis l'âge de 18 ans que je devins plus raisonnable et que je renonçais à la masturbation, j'eus de continuelles pollutions nocturnes qui m'incommodent sans cesse et qui m'ont plongé dans l'état maladif où je me trouve depuis près de 3 ans.

Il y a passé 4 ans que j'eus une chaude-pisse<sup>\*98</sup>, je ne savais ce que c'était, je la négligeais, de sorte qu'elle devint sérieuse et qu'elle me procura un chancre. Je me confiai pour lors à un habile chirurgien qui, après une cure de plusieurs mois, me rétablit. J'eus encore bien du temps après mon rétablissement une espèce d'écoulement dont le chirurgien attribua la cause aux fréquentes pollutions nocturnes. J'ai depuis des maux de tête insupportables, ils sont encore plus douloureux après une pollution et m'occasionnent souvent une pesanteur dans les paupières et une faiblesse dans les yeux, que je ne vois que comme au travers d'un nuage épais et que j'ai de la peine à les mouvoir, ce qui fait que je ne saurais m'appliquer longtemps à quelques lectures ou écritures. J'ai presque toujours le nez bouché, suis souvent

---

98 L'auteur écrit « jolpice », mais le contexte ne laisse aucun doute qu'il s'agit d'une mauvaise orthographe du mot 'chaude-pisse\*.

enrhumé et j'éprouve surtout après une pollution, dans tous les membres de mon corps, depuis la tête jusqu'aux pieds, une douleur qui me fait le même effet comme si l'on me piquait avec des aiguilles. Les genoux, les reins et les épaules sont les parties où cette douleur s'arrête le plus longtemps et où [p. 3] après la pollution elle m'occasionne le plus de peine. Mon sommeil est inquiet et souvent interrompu. J'ai depuis 18 mois de temps à autre de fortes coliques que je fais passer par des lavements.

Les médecins de ce pays m'ont fait prendre déjà deux hivers de suite, ainsi que l'été dernier, des bains tièdes d'eau de rivière, plus froids cependant que chauds. Je les pris 3 heures par jour et ils m'auraient peut-être fait du bien si les pollutions eussent cessé.

Il y a 10 mois que les hémorroïdes se présentèrent chez moi. Je les eus une seule fois fluides et pendant longtemps j'éprouvais comme dans une chaude-pisse\* une envie continuelle à uriner, fort douloureuse, que les médecins ne purent définir. Je la sens encore quelquefois, et ordinairement d'abord après une forte pollution. On me saigna dans ce temps au bras droit, ce fut pour la première fois de ma vie, mais je ne saurais me louer de l'effet qui m'en a résulté. Je pris des drogues pour corriger mon sang qu'on trouva fort âcre, on me fit boire une espèce de tisane salutaire et on y injecta vers la fin, à peu près dans les six dernières bouteilles, une portion d'eau de Préal\* dont je me suis assez bien trouvé. Les médecins de ces pays prétendent que mes maux proviennent tous des dispositions hémorroïdaires et d'une sorte de dérangement dans le bas-ventre et relâchement dans les parties nobles génitales.

Ma poitrine, qui était assez bonne autrefois, commence furieusement depuis 4 mois à s'affaiblir. [p. 4] Je n'ai qu'à parler un peu avec véhémence ou m'échauffer tant soit peu, je suis d'abord pris, je sens pour lors des tiraillements et des picotements de poitrine, la faculté de parler me devient difficile, je m'enroue, et je ne monte les escaliers qu'avec peine. Après une pollution, la poitrine m'incommode aussi. Mon estomac est on ne peut plus délabré, j'ai des indigestions continuelles,

des vapeurs\* sans fin, et surtout en mangeant. L'appétit ne me manque point, si j'osais, je mangerais beaucoup.

Autrefois, je pris peu de médecines, cependant depuis près d'un an on n'a pas laissé que de me droguer. [illisible] après les repas le sang me monte à la tête, j'ai pour lors et surtout après le souper des chaleurs affreuses dans la tête. Après les pollutions, j'ai souvent une espèce de fièvre. J'étais élevé fort douillement<sup>99</sup>, en femme, de sorte que je ne suis nullement robuste, que j'ai beaucoup de fluxions, surtout des maux de dents, et qu'en général les moindres riens m'incommodent.

Je vis au reste assez sobrement, je ne bois ni vin, ni café, ni thé, ni [illisible, peut-être « eau de vie »], ni liqueurs, beaucoup d'eau, et depuis longtemps que de l'eau de riz\*. Je ne mange rien non plus qui puisse échauffer, peu de viande, beaucoup de légumes et de laitage, et j'évite surtout tous les échauffements. Je ne joue point, ne danse point et vois peu de femmes car, quoique fort porté pour elles par mon tempérament, je me suis fait une loi de les éviter. Les pollutions continuelles d'ailleurs me rendent déjà que trop faible. Tout chagrin m'affecte beaucoup, je n'ai pas laissé que d'en essayer étant surtout fort sensible. J'aime la solitude et je ne me donne pas beaucoup de mouvements.

L'air du pays que j'habite est extrêmement pesant, l'eau mauvaise et calcaire, les vapeurs\*, consommations\* et apoplexies sont les maladies ordinaires du pays et dont meurent ordinairement les personnes de cette ville. Un bon saignement de nez que j'eus il y a 3 mois m'a fait du bien et m'a beaucoup débarrassé la tête. Les médecins d'ici veulent me faire boire cet été un bouillon rafraîchissant aux herbes, et ensuite les eaux de Seltz\*. J'ai aussi beaucoup de bile.

– Lettre 24 –

Malade : Non identifié (H). 18 ans et demi.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Paris, France.

Date : [1772 ou 1773].

Diagnostic de Tissot : « Maladie purement nerveuse ».

99 Il faut sans doute comprendre « douillement ».

■ Taille du document : 10 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.04.09.

Remarque : Les notes de Tissot sur la première page sont datées du 25 avril 1773. Le mémoire a sans doute été envoyé dans les semaines ou mois précédents. Pour ce malade Tissot recommande la cure suivante : « régime doux, exercice, bains tièdes, lait d'ânesse 3 mois, trois fois par jour, ensuite un voyage ».

[p. 1] Un jeune homme âgé de 18 ans et demi a depuis trois mois des vapeurs\* dont voici le caractère. Il n'éprouve que de légers mouvements convulsifs, mais il pleure, il gémit, il entre en de petites fureurs contre les médecins qui, selon lui, ne lui ordonnent point assez de remèdes, il se croit atteint de tous les genres de maladies, il tâte et examine toutes les parties de son corps, il se croit épuisé et affaibli au point de ne plus rien sentir, il se persuade qu'il va mourir, fait ses derniers adieux et demande avec instance ses sacrements.

Les crises varient beaucoup pour la durée, n'étant quelquefois que de deux heures, d'autres fois d'un jour entier. Elles reviennent aussi plus ou moins fréquemment, selon que le jeune homme se livre plus ou moins à la [p. 2] dissipation. On a cependant remarqué qu'elles sont presque toujours amenées ou par un exercice un peu violent tel que celui du cheval ou d'une longue promenade à pied, ou par le froid auquel il est excessivement sensible, ou par la perte de la liqueur séminale, soit que l'évacuation ait été excitée, soit qu'elle se soit faite naturellement pendant le sommeil.

Le jeune homme a toujours eu bon appétit et dort ordinairement 8 à 9 heures tout d'un somme. Cependant, il a maigri sensiblement depuis six mois. De tout temps, il a été triste, mélancolique, frileux, mol, ennemi de tout genre d'application. Il a connu la masturbation à l'âge de 11 ans et s'y est livré sans réserve jusqu'à l'âge de 16 ans où il en a mieux senti les dangers et les inconvénients [p. 3] par la lecture de divers ouvrages. Il se plaignait dans ce temps d'une douleur qu'il ressentait à la région ombilicale toutes les fois qu'il se mettait à genoux. M. Petit le tâta et trouva dans cette partie une espèce d'engorgement ou

de crispation de nerfs qu'il nomma globe hypocondriaque\*. Il ordonna des bains et beaucoup d'exercices. Le jeune homme prit des bains tempérés pendant trois mois, il monta à cheval, tira des armes et ne parla plus de cette douleur. Il devint fort réservé sur l'article de la masturbation. Il eut quelques histoires de filles, mais de simples attouchements qui ne laissent rien à craindre pour aucune maladie vénérienne. Ce fut cependant après une histoire de ce genre qu'il se crut épuisé sans ressource, qu'il se frappa l'imagination et tomba dans l'état dont j'ai tâché de donner une juste [p. 4] idée.

Il paraît constant que ces vapeurs\* sont produites par une cause physique et une cause morale. On a besoin de lumières pour détruire la première de ces causes. Ses parents réuniront alors tous leurs soins pour faire cesser la seconde. [...]

– Lettre 25 –

Malade : Comte de Morges (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Grenoble, France.

Date : 16 janvier 1773.

Diagnostic de Tissot : « Mouvements irréguliers du cœur ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.03.07.

Remarque : Après avoir posé le diagnostic, Tissot note encore : « cas semblable au mien », ce qui pourrait laisser entendre qu'il souffrait lui aussi de mouvements irréguliers du cœur.

[p. 1] Je n'ai jamais fait d'excès, si ce n'est peut-être un trop grand usage des femmes. Encore cela ne durait que quatre à cinq mois de l'année. Depuis huit ans que je suis marié, j'en ai usé on ne peut pas plus sobrement et ai toujours conservé une assez bonne santé. [...]

– Lettre 26 –

Malade : J. Pierre Gay (H). 45 ans. Ancien maître d'école.

Auteur : Le malade.

Lieu : Lyon, France.

Date : 21 janvier 1773.

■ Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.02.09.

Remarque : Cet extrait est tiré d'une lettre d'introduction pour un mémoire, 144.02.02.10, non transcrit ici car il ne touche pas à la sphère sexuelle. L'âge du malade a pu être établi grâce au mémoire.

[p. 3] Il paraît que vous avez envie de donner un traité où vous indiquerez un régime favorable à la chasteté<sup>100</sup>, et que vous avez été invité à cela par des personnes de considération. Si ma faible sollicitation était de quelque poids, je la joindrais avec empressement à celle de ces grands personnages, et je vous assurerais d'avance que vous rendriez un grand service à la religion et à l'humanité qui mettrait le comble à celui que vous leur avez déjà rendu par vos ouvrages précédents. Car quoiqu'il semble dans votre *Onanisme* que vous n'avez en vue que le bien physique des corps, cependant, je ne puis vous dissimuler que j'ai appris de deux ministres du Seigneur que cet ouvrage leur a fourni des armes puissantes pour intimider, dans le tribunal de la réconciliation, une jeunesse fougueuse et inconsidérée, qui perd en même temps et son corps et son âme et qui se laisse plus facilement toucher au tableau qu'ils lui font, d'après votre ouvrage, des maux présents, qu'aux descriptions les plus vives des peines éternelles. [...]

– Lettre 27 –

Malade : De Gualtien (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Berlin, Allemagne.

Date : 1<sup>er</sup> mars 1773.

Diagnostic de Tissot : « Hypochondrie\* ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.09.20.

100 Dans ses ouvrages, Tissot a en fait dénoncé, comme bien d'autres médecins avant et après lui, les possibles dangers de la chasteté pour la santé.

[p. 1] Monsieur,

J'ai bien de la peine à vous pardonner de ce que vous n'avez pas répondu à la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire l'année dernière. Mais la joie que j'ai de vous savoir en pleine vie, malgré ce qu'on a dit si souvent de votre mort, me fait presque oublier mon ressentiment. [...]

[p. 3] Je suis veuf depuis un an et quoique mon tempérament me sollicite assez peu au mariage, il faudra pourtant que j'y songe à cause de mes enfants et de ma fortune. Qu'en pensez-vous à l'égard de ma santé?

– Lettre 28 –

Malade : Chevalier de Bela (H). 63 ans.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Inconnu.

Date : 15 mars 1773.

Diagnostic de Tissot : « Maladies cutanées ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.01.07.

Remarque : Le mémoire d'où est tiré l'extrait ci-dessous est précédé de deux paragraphes signés par le Chevalier de Bela et destinés à son cousin, M. d'Othassarry. De Bela demande à son cousin de faire parvenir le mémoire à Tissot.

[p. 1] Le malade dont il s'agit ici est âgé de 63 ans. Il n'a pas eu les dents absolument saines dès sa jeunesse. Il est d'un embonpoint ordinaire, n'est point grand buveur ni grand mangeur, et pour l'article des femmes il n'en a pas plus fait que les hommes font communément avec celles non viciées. [...]

– Lettre 29 –

Malade : Goulon de Laborde (H). 32 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Villeneuve d'Agen, France.

Date : 20 mars 1773.

Diagnostic de Tissot : « Non vénérien, inflammatoire ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.02.08.

Remarque : La date et le lieu de ce mémoire ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.02.02.07, non transcrite). Cette lettre d'introduction est signée par la femme du malade et est de la même écriture que le mémoire.

[p. 1] Je suis le fils d'un homme fort sujet à des douleurs rhumatismales, et j'ai reçu le jour d'une mère dont le sang était si acrimonieux et si âcre qu'elle avait des croûtes au visage et qu'elle s'était faite guérir d'une dartre à la cuisse. J'ai été tour à tour victime de toutes les passions. J'ai aimé les femmes avec fureur, j'ai joué toute la vie, et j'ai bu beaucoup de vin et fait un usage continuels du café. La trempe de mon âme a toujours été de saisir tout avec emportement. [...]

– Lettre 30 –

Malade : Chevalier de Kergas (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Guérande, France.

Date : 7 septembre 1773.

Diagnostic de Tissot : « Viscosité et acide » [sur la lettre d'introduction 144.01.08.16, non transcrite].

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.08.17.

Remarque : Le nom du malade a pu être établi grâce à la lettre d'introduction (144.01.08.16, non transcrite).

[p. 3] Je vais vous faire, Monsieur, un précis succinct de mon état actuel et vous verrez que, si je ne souffre pas des douleurs aiguës, que je n'en suis pas moins malheureux par la continuité de mon état.

J'ai presque toujours un appétit vorace, qui vient dit-on par le grand agacement des humeurs, mais que cet appétit soit bon ou mauvais, la digestion ne s'en fait pas mieux. Il y a des temps que j'éprouve des espèces de vertiges, des suffocations, des palpitations de cœur, des douleurs vagues quand elles se portent à la tête. Je souffre des maux inouïs, surtout après des pollutions nocturnes, auxquelles j'ai été fort sujet, et après les plaisirs de l'amour il s'y joignait des crampes aux jambes et dessous la

plante des pieds. Je suis très sensible au froid et à la grande [p. 4] chaleur, cela vient apparemment de ma très grande maigreur. Je suis presque toujours constipé, les matières que je rends sont foncées en couleur et enduites d'une graisse jaune. Si je rends des glaires, ce qui m'arrive souvent, il s'y trouve parmi presque toujours de petits vers blancs. Tout ce que je mange se tourne en vents. J'ai sans cesse des grouillements dans le ventre et dans l'estomac.

Tout se peint à mon esprit sous les couleurs les plus affligeantes, fuyant le monde et tous les plaisirs qu'il offre. Ce qui m'amusait le plus autrefois m'ennuie et m'obsède aujourd'hui. Mon humeur a si fort changé que je crains d'être aussi insupportable aux autres que je le suis à moi-même. Je n'aime que la retraite et je sens que la solitude m'est tout à fait contraire. J'aime la lecture à la passion, quoique ma mémoire soit très affaiblie et que je lise sans fruit, je trouve qu'elle fait diversion à mes peines d'esprit. L'on prétend encore qu'elle m'est pernicieuse. Il y a des jours que ma mélancolie est si forte que je perds jusqu'à la faculté de m'énoncer et même de raisonner.

Je fais ma principale nourriture de bœuf et de veau\* bouillis et de viandes rôties. Je me suis mis tout à fait à l'eau, je me suis aperçu qu'elle m'était meilleure que le vin. Tous les acides me sont contraires, ainsi que le lait. Quand je mange des fruits crus, je sens une très grande chaleur dans l'estomac et dans le ventre, comme s'il se faisait une fermentation. J'ai cru m'apercevoir que les légumes me donnaient plus de vents que la viande.

J'oubliais de vous prier, Monsieur, de vouloir bien me marquer s'il sera toujours nécessaire que je garde mon séton au côté.

Votre humanité aussi connue que votre nom, Monsieur, me fait n'employer près de vous que le titre de malheureux pour toute recommandation. Vous devoir la santé, ce sera tout vous devoir. Rien n'égalera le plaisir que vous aurez de faire encore un heureux, si ce n'est celui que j'aurai de publier le rare bienfait que je vous devrais.

Peut-être allais-je oublier une chose essentielle, qui est de vous prévenir que je n'ai jamais eu aucune maladie vénérienne. Il n'y a pas bien des années que je me suis corrigé de la

masturbation, et je ne le dois qu'à la lecture de votre traité de L'Onanisme.

– Lettre 31 –

Malade : J. François Nomar (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Genève.

Date : 8 octobre 1773.

Diagnostic de Tissot : « Testicule tardif ».

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.03.13.

[p. 1] Monsieur,

Je vous prie de m'excuser de la liberté que je prends de vous consulter sur les indispositions que je ressens, c'est que je ne saurais à qui mieux m'adresser qu'à vous.

Voici présentement la première. Je suis venu au monde avec un inconvénient duquel je n'ai aucun exemple, qui est que je n'ai qu'un testicule dans les bourses du côté gauche, et l'autre dans le bas-ventre du côté droit. Jusqu'à l'âge de treize ans, il s'est conservé comme l'autre comme en dehors et formant une glande et semblant vouloir descendre. Il me survint une maladie occasionnée par ce testicule et que j'attribuai à une marche un peu forcée. Il en résulta que ce testicule enfla de la grosseur de deux poings et qui, en me donnant des points de côté, me donna des souffrances qui me mirent en danger de la vie.

L'on consulta des chirurgiens qui ne voulurent pas seulement y regarder, disant qu'il y en avait d'autres comme moi et que cela voulait descendre. L'on me saigna pour m'apaiser la fièvre et cela ne me fit rien. Mes souffrances se calmèrent un peu, mais il me semblait toujours que l'on me l'arrachait. Je restais trois mois dans cet état, ne pouvant mettre aucune culotte et ne pouvant marcher qu'en m'écartant. Enfin, cela se dissipa et ce testicule a disparu, ou du moins il s'est comme dissous. Mais il me reste toujours une grosseur au même endroit qui est comme un œuf, sans que je puisse apercevoir ce testicule. Car auparavant je le prenais avec la main comme celui qui est dans les bourses.

Quand je suis stable, il paraît peu. Quand je me mouche ou que je me force en allant à la selle, il grossit et ensuite disparaît peu de temps après. Après mes repas, il grossit et se maintient plus longtemps si je marche un peu longtemps. Il enfle de la grosseur du poing, alors il me donne des points de côté et très peu de respiration. Mais si je mets la main dessus et que j'écrase pour empêcher [p. 2] l'enflure, il ne me fait point de mal, et comme cette attitude est un peu gênante, je n'y fais guère. Mais pour me soulager, je mets la main dessus en poussant pour faire rentrer l'enflure, et alors mon mal se dissipe tout de suite. Mais sitôt que j'ôte ma main, le mal revient et l'enflure reparait.

Il y a des fois aussi que cela fait un croassement pendant des demi-heures, qui est qu'en retirant le souffle ça craille en montant, et en poussant le souffle ça fait le même effet en descendant. Quand cela arrive, c'est quand il est très peu enflé et que je suis le mieux. Mais cela arrive très rarement. Ça m'est eu arrivé après le coït.

Venons actuellement à la seconde depuis que j'eus cette maladie. Je fus débauché par des jeunes gens de mon âge à faire l'abominable péché d'Onan. Il est vrai, Dieu merci, que je ne l'ai pas toujours fait, mais pourtant assez pour m'être senti des symptômes qui sont décrits dans *L'Onanisme*. Mais il est arrivé que dans le temps que je pratiquais le plus cette exécration j'eus une maîtresse avec laquelle je m'amusais et de qui j'ai eu un enfant. Depuis ce temps-là, j'ai tout discontinué mais il me reste toujours quelques maux de tête et de tournoiement, de temps en temps avec de petits maux de reins, mais qui proviennent à ce que je crois d'une pollution qui m'arrive des fois deux fois par mois, des fois trois, jusqu'à quatre, et qui sont toujours occasionnées par des songes lascifs. Le jour que ces pollutions m'arrivent, c'est alors que je suis incommodé.

Ainsi Monsieur, si par un effet de votre bonté naturelle vous vouliez bien me savoir à dire par le présent porteur le régime qu'il me faudrait suivre et les remèdes que je pourrais prendre, je vous aurais une entière obligation. J'attends tout de vous et j'espère que vous me donnerez du soulagement. Outre cela je me

porte bien. Je suis leste, fort et vigoureux. Je bois, je mange et je dors bien.

Je suis, Monsieur, Votre très humble et dévoué serviteur,  
J. François Nomar

– Lettre 32 –

Malade : Non identifié (H). 28 ans.

Auteur : Schmid, chirurgien ordinaire du Prince de Waldeck.

Lieu : Arolsen, Allemagne.

Date : 20 novembre 1773.

Diagnostic de Tissot : « Dartres, combinées à [illisible] ».

Taille du document : 2 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.03.22.

[p. 1] Un jeune homme de 28 ans, d'un tempérament délicat quoique très vif, fut incommodé dès sa tendre enfance de dartres, qui contre tous les remèdes adaptés à corriger l'âcreté de la lympe ont été rebelles, et qui ont été jugées héréditaires. Il n'a jamais été débauché à un point jusqu'à ruiner sa santé. À l'âge de 19 ans, il n'avait approché du sexe. Il avoue pourtant qu'il a eu quelques gonorrhées\* qui ont été guéries avec soin, sans laisser des suites fâcheuses [...].

– Lettre 33 –

Malade : de Barbazan (H). 29 ou 30 ans. Lieutenant des vaisseaux du roi, aide major de marine.

Auteur : Le malade.

Lieu : Toulon, France.

Date : 12 décembre 1773.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 149.01.04.22.

Remarque : L'auteur de la lettre est le même que celui de la lettre 14.

[p. 2] Il faut aussi observer que je me suis marié, que par là le calme s'est établi dans mon imagination et la joie dans mon âme. Je ne me suis point aperçu que l'acte vénérien m'ait nuit. [...]

– Lettre 34 –

Malade : Non identifié (H). 20 ans.

Auteurs : Un ou deux auteurs non identifiés. Le premier est un soignant.

Lieu : Inconnu.

Date : [1773].

Diagnostic de Tissot : « Imbécillité ».

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.08.22.

Remarque : La lettre n'est pas datée, mais les indices temporels qu'elle contient laissent supposer qu'elle a été écrite en 1773. Cette lettre est divisée en deux parties. La première est la copie d'un mémoire qui a été envoyé à un autre médecin, tandis que la seconde, d'une autre écriture, relate le peu de succès du traitement de ce médecin ainsi que le progrès de la maladie. On ne sait pas si les deux parties sont de deux auteurs différents, ou si elles sont du même auteur qui aurait par exemple pu utiliser un secrétaire pour l'écriture de la première partie, avant de compléter lui-même la lettre avec la seconde partie.

[p. 1] M...., âgé de vingt ans, que ses études avaient éloigné des soins paternels, et dont on n'a pas été à portée de prévoir les inclinations et de connaître la conduite, arriva ici il y a environ un an et demi : les yeux plombés, maigre, et mangeant cependant beaucoup, indifférent, rebuté même des occupations agréables qu'on avait cherché à lui donner pour remplir ses moments, d'un entêtement insupportable et d'une conception lente.

Cet état me fit soupçonner une masturbation déjà accréditée par le temps et par l'abus. Quelques mois après, le malade se montra peu sensible aux amusements qui intéressent les jeunes gens. Sa mémoire s'affaiblit, il parut distrait.

Ces nouveaux accidents fortifièrent l'idée que l'on avait déjà de sa pernicieuse habitude. On ne négligea rien de ce qui pouvait lui en faire sentir les fâcheuses suites.

Au commencement de l'hiver, cet état empira. Il fuyait la bonne compagnie, recherchait la solitude, ses distractions augmentèrent, on avait peine à le tirer du lit, il était un temps considérable à s'habiller, il essayait de passer sa culotte, n'achevait pas, et souvent il n'en passait qu'un côté. Cette nonchalance était la même pour ses repas : il suspendait la mastication, gardait

le bol alimentaire dans la bouche et ne l'avalait que quelques moments après. Ses intervalles étaient remplis par un air de stupidité qui manifestait l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles. Je fus appelé, il me dit qu'il avait des douleurs dans tout le corps, que sa respiration était gênée, qu'il avait perdu le sommeil, qu'il se redressait avec peine et que ses [p. 2] os craquaient (ce fut son expression). Ce détail fut mille fois interrompu par des grimaces et je m'aperçus que sa mémoire lui refusait les expressions les plus triviales, même les mots que l'on prononce à tout instant. Je n'obtins son aveu que difficilement, je lui présentai avec force les funestes conséquences de cette tyrannique habitude, il parut sensible, promit de se corriger, ne le fit pas et mes soins furent inutiles.

Il y a un mois qu'on le trouva dans l'escalier, la tête inclinée, tenant sa langue avec les deux mains, sans réponse aux différentes questions de sa famille et refusant de rentrer dans son appartement. On m'appelle, j'eus beaucoup de peine à le tirer de cette situation. Il nous dit enfin qu'il était frappé de l'idée d'un chat qu'il avait vu en songe, qu'il en avait l'odeur dans la bouche et que sa posture était le seul moyen qu'il avait trouvé de l'éviter. Il ajouta qu'il reconnaissait dans sa bouche l'odeur de son cerveau, et de temps en temps il nous échappait, s'emparait d'un coin de l'appartement pour reprendre la posture qu'il avait dans l'escalier. J'eus recours à la dissipation, aux bons aliments, aux narcotiques, je le fis observer, j'employai les bains domestiques au vingtième degré de Réaumur. Il en a pris 25, deux par jour, et à l'issue du lait. Pendant qu'il était dans l'eau ses idées étaient distinctes, son jugement sain, ses résolutions belles, mais toujours sans effet. Il eut à plusieurs reprises une légère hémorragie de nez. Je le fis suivre pendant le jour et attacher pendant la nuit, assuré qu'il ne se souillait plus. Je le fis saigner du pied. Il continue le lait et chaque soir un narcotique qui reste souvent sans effet.

Ces moyens sont jusqu'à présent sans succès, les moments [p. 3] lucides sont bien courts et fort rares, en tout son état est le même. Il ne parle point, les yeux toujours bas, les mains presque toujours en mouvement, il est souvent comme immobile et sur

un seul pied, prend quelquefois très précipitamment la course et s'arrête l'instant d'après, change à tout instant la position de son chapeau. Il est indifférent à tout et sans inquiétude sur sa situation. J'ajoute qu'il mâche continuellement, que lorsqu'on veut le tirer de ses rêveries, il se plaint qu'on s'oppose à ce qui lui est avantageux. Son poulx est d'ailleurs excellent et son appétit bon.

Sentant parfaitement l'inutilité des remèdes, tant que la cause de cette maladie existerait, j'ai mis en usage les précautions qui paraissaient certaines, mais que la dépravation du malade rendent insuffisantes. Son linge est inondé jusqu'au sang. On n'a pu découvrir si ces émissions étaient involontaires ou sollicitées. Le sang dont elles sont teintées semble prouver que non, et d'ailleurs il fut surpris ce jour-ci se masturbant.

[*Suit le texte suivant, d'une autre écriture*] Ce mémoire fut envoyé à un fameux médecin à Montpellier le 1<sup>er</sup> avril 1772.

Ce médecin ordonna la continuation des bains et l'usage du lait, ce qui fut exécuté pendant 40 jours, au bout duquel temps, voyant que cela ne faisait pas grand-chose, on discontinua le tout et deux ou trois mois après le malade reprit ses esprits et ses forces et s'engraissa beaucoup. Il a resté six mois ou huit en cet état avec cependant un air distrait et une conception un peu lente, et depuis deux mois il est tombé en rechute, parce qu'on croit qu'il n'a pas fait cesser la cause du mal.

– Lettre 35 –

Malade : Olivier (H). 37 ans. Prieur-curé du Breuil en Normandie.

Auteur : Le malade.

Lieu : Breuil à Croissanville, France.

Date : 2 mars 1774.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 6 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.04.10.

Remarque : Au sommet de la lettre Tissot a écrit « onanisme ».

[p. 1] Je fais partir, Monsieur, cette lettre au hasard. Si elle vous parvient, je m'estime heureux. J'espère trouver dans le régime que je vous supplie de me prescrire, un soulagement que rien n'a encore pu me procurer. Je suis d'un tempérament chaud, vif,

sanguin, courageux et très sensible. J'ai 37 ans. Dès l'âge de 12, j'ai contracté l'affreuse coutume de me polluer tous les jours, rarement point, quelquefois même j'en réitérais l'acte. Que cet aveu est humiliant! Presque dans le même temps, je vis un de mes contemporains tomber dans deux accès d'épilepsie qui m'ont fait craindre cette maladie. Cette peur, qui aurait dû se dissiper, puisqu'elle n'a pas eu cette suite que j'appréhendais, et sans doute mon crime énorme, deux objets qui m'occupaient, m'ont rendu vaporeux sans le savoir; conservant toujours un très bon visage, l'appétit et le sommeil. J'avais la tête embarrassée, surtout aux tempes où je sentais une espèce de serrement. Il se formait aussi devant mes yeux des bluettes<sup>101</sup>. J'avais également quelque lassitude dans les jambes. Je n'y prenais pas garde. Les saignées étaient ma ressource.

En philosophie. Je vis une seule fois une fille de mauvaise vie. Quelques jours après j'eus un écoulement de semence qui sortait goutte à goutte avec chatouillement. Je continuai à me polluer et l'écoulement se dissipa, sans aucun remède. Ayant toujours eu les parties fort saines, j'ai cru que cette fille n'était pas gâtée. Dès ce temps commencèrent des ardeurs\* d'urine. Peut-être 6 mois après je fus attaqué d'une fièvre tierce\*, intermittente\*, qui me dura près d'un an. Les saignées, purgations, kina\*, rien ne fut épargné. Je n'en ai jamais radicalement guéri. Il s'en est suivi une douleur qui me tenait comme une barre un peu plus au-dessous des mamelles qu'au-dessus. Je me sentais un peu gêné de la respiration dans ces parties. J'avais aussi des douleurs dans les cuisses, les jambes et dans le corps, avec des lassitudes.

En théologie. Des accès de fièvre de 30 heures m'attaquaient 3 ou 4 fois par an. Saignées, purgatifs et émétiques étaient employés. À la suite d'un de ces accès, mes convalescences étaient longues. On me faisait prendre des bols dont la base était le quinquina\*. [p. 2] Le mal des reins est survenu, et depuis ma théologie jusqu'à l'année dernière les saignées et l'émétique étaient mes remèdes favoris. Ces remèdes palliatifs, bien loin de diminuer mon mal, ne faisaient que l'augmenter. J'évacuais

---

<sup>101</sup> Étincelles.

beaucoup, et je regardais ces poisons comme nécessaires à cause de la douleur qui me tenait en barre entre la poitrine et l'estomac, de mes maux de reins, de tête avec des chaleurs cuisantes, des étourdissements et des douleurs dans les bras, jambes, cuisses. Quelquefois je sentais des points dans le dos qui me faisaient craindre la pulmonie. Mes remèdes ne me soulageant plus, j'eus une attaque, sans perdre connaissance il y a 10 mois, approchant semblable [*sic*] à celle qu'on ressent dans tous les membres au moment des plus grandes frayeurs. Cette attaque et plusieurs autres qui me sont survenues depuis étaient accompagnées de tournoiemens de tête ou vertiges considérables. Je me fis saigner du pied dès la première fois, et c'est la seule que je l'ai été. Du bras je ne saurais vous en dire le nombre. Ces attaques paraissaient finir par des tremblements de tous les membres et les palpitations me restaient.

Je fis venir au moment de ma saignée de pied un médecin fort habile de Caen, qui décida que ma maladie était une affection nerveuse dépendante de la tension et de l'irritabilité de mes fibres. Il me fit faire usage de l'eau de veau\* 6 jours après, il m'ordonna une médecine composée de deux gros\* de follicules infusés dans un verre de décoction de pimprenelle\*. On y ajoute deux gros\* de sel végétal, une once\* et demi de manne\*. Après ce purgatif, il me mit à l'usage des bains tièdes. Le régime était celui qu'on prescrit en pareil cas.

Malgré ces remèdes (j'avais dès lors renoncé à ma fureur), l'irritabilité augmenta si fort qu'il fallut me tirer quelques onces\* de sang. J'aurais quasi sauté par-dessus les toits. Le sang était toujours très rouge et point d'eau. Pour la même cause, je me suis fait saigner il y a 5 semaines. Toujours même sang. J'oubliais à vous dire que dès ma première attaque le médecin s'aperçut que mon côté gauche était plus attaqué que le côté droit, et craignait que je ne devinsse hypocondriaque\*.

Le régime ne me donnant aucun soulagement, bien plus: souffrant davantage de la tête, surtout d'une douleur qui me tenait comme une barre dans le front, je pris le parti d'écrire

à M. Pomme dont le nom et les ouvrages vous sont sûrement connus<sup>102</sup>. [p. 3] Voici sa réponse :

Je vois à votre récit des fortes attaques de vapeurs\* que certains excès ont produit dans le principe, mais plus encore des remèdes violents dont on vous a abreuvé. Ces remèdes ont agacé les fibres de l'estomac, les ont crispées, le velouté en a souffert et le racornissement en a été la suite. Le dernier médecin a reconnu cette même cause. Il a prescrit les remèdes appropriés, mais malheureusement il leur a associé des purgatifs et autres remèdes pharmaceutiques qui ont détruit les bons effets des premiers, et vous n'en avez retiré aucun profit. Le traitement curatif sera donc celui d'employer le relâchant jusqu'à la cessation des symptômes spasmodiques en prenant tous les jours pendant deux heures les bains tièdes. Pour toute boisson, l'eau de veau\*, pour toute nourriture, beaucoup de fruits fondants bien mûrs et des viandes blanches. Les légumes potagers également permis, excepté l'asperge et l'artichaut.

Dans une autre réponse :

La petite enflure qui est au côté gauche de la verge est une douleur aérienne et ne mérite aucun secours particulier. Elle se dissipera avec les engourdissements, assoupissements, douleurs de tête, d'estomac, mauvaise bouche, langue chargée, etc., en continuant le régime avec opiniâtreté.

Les autres lettres sont de même. J'ai suivi ce régime avec le plus grand scrupule pendant plus de 3 mois. Mes douleurs paraissaient augmenter au lieu de diminuer, surtout celles de la tête. En remuant les yeux, il me paraissait remuer deux maisons. Mon estomac et ma poitrine ne supportaient presque plus les bains. Enfin, au mois de janvier, je pris le parti de renoncer au régime de M. Pomme. J'ai été depuis longtemps sujet aux aigreurs. Les fruits fondants bien mûrs m'en donnaient encore beaucoup.

Un médecin des environs qui s'est guéri d'une maladie de nerfs qui l'avait jeté dans le marasme, m'a fait prendre des bols dont il m'a dit que la base était des gommés avec une légère infusion de kina\*, et de safran à ce que j'ai cru apercevoir au goût. Ce remède m'a fait cracher beaucoup de glaires et ne m'a pas soulagé.

---

102 Pierre Pomme était en particulier célèbre pour son *Traité des affections vaporeuses des deux sexes* (1763).

Je vous prie, Monsieur, après Dieu d'être mon libérateur. J'oubliais encore à vous dire, que pendant tout l'usage des bains et depuis, que ma soif qui était toujours très grande est devenue inextinguible. Cependant depuis 15 jours elle n'est pas si considérable.

[p. 4] Voici mon état actuel. Je souffre plus du côté gauche que du côté droit depuis la tête jusqu'aux pieds. J'ai donc des douleurs très grandes du côté gauche de la tête, douleurs qui se jettent quelquefois un peu derrière avec serrement. En m'éveillant, j'en sens dans l'oreille gauche. On dirait qu'on m'arrache un nerf. Je souffre aussi dans le front avec chaleur. Les étourdissements me prennent souvent avec une espèce de brouillard qui se forme devant les yeux et des bluettes<sup>103</sup>. J'ai eu depuis hier une grande douleur, comme un point à l'épaule gauche, ensuite du côté de l'épaule droite, et qui est actuellement quasi monté jusque derrière la tête. Les bras engourdis avec des douleurs, surtout le gauche avec des picotements. Les picotements se promènent quelquefois, mais ils se rejettent toujours sur la partie la plus offensée. Cet engourdissement dans le bras gauche a commencé par des froids momentanés que j'y sentais vers la fin de mes bains. J'ai même un des doigts de cette main gauche qui est plus engourdi. On dirait que le nerf y est rétréci. Je souffre prodigieusement des reins. Cette douleur forme un cercle qui me tient tout au tour jusqu'aux parties. Je lâche des urines quelquefois claires, quelquefois épaisses et chargées, et quelquefois des sables rougeâtres. Je ne me lâche jamais sans ardeur\*. Mes douleurs de cuisses de jambes continuent. Et surtout du côté de l'estomac elles se font certains jours plus vivement sentir en descendant du côté gauche des reins. J'ai une douleur aussi dans la verge du côté gauche, comme si c'était des coups de couteau, mais momentanés. J'ai les parties aussi saines qu'on puisse les avoir. J'ai quelquefois des palpitations qui me font pâlir. J'ai aussi une petite toux qui se fait quelquefois sentir, partant du côté gauche, et que je regarde comme convulsive. Mes douleurs dans les bras se font sentir avec des espèces de tiraillements dans les poignets et articulations. J'ai également des douleurs en

103 Voir *supra* note 101.

forme d'élanement dans les gros doigts de pieds, ce qui me fait craindre qu'il roule chez moi une humeur goutteuse. Le sang me fait le même effet dans la tête qu'un tube de baromètre plein de vif argent qu'on renverse. Quelquefois ma voix est enrouée. Mes douleurs dans les mamelles tant au-dessus qu'au-dessous me font beaucoup souffrir. [p. 5] La respiration est assez gênée. Les assouplissements sont fréquents. J'ai quelquefois de bien mauvaises nuits. J'en ai aussi de bonnes. Tous ceux qui me connaissent depuis plusieurs années me trouvent maigri. J'ai un excellent visage qui annonce une santé que je n'ai pas. Je prends beaucoup d'exercice. Malgré mes lassitudes et faiblesses que je sens dans les jambes, dans les genoux, je fais 4, 5, et 6 lieues de pieds. Je ne puis presque pas supporter l'eau froide. J'ai encore de l'appétit qui cependant ne se soutient pas également. Mes digestions sont tardives. J'ai des grouillements dans le bas-ventre plutôt la nuit que le jour, des vents qui roulent et que je ne lâche point ou très difficilement. Par le haut, j'en rends encore. Quand ils s'arrêtent, on dirait que j'ai la poitrine pleine d'eau.

Voilà, Monsieur, ma situation. Tâchez d'y apporter remède. Vous me trouverez aussi docile qu'un de vos malades dont vous faites mention dans vos ouvrages. Assurez-moi aussi, s'il vous plaît, votre adresse afin que je puisse vous faire part des progrès des remèdes et vous faire passer un honoraire qui sera toujours une très faible marque de mon respect et de ma reconnaissance.

Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Olivier, prieur-curé du Breuil à Croissanville, route de Normandie. Du Breuil le 2 mars 1774.

[P.S.] Je sens toujours une chaleur fébrile avec altération. J'ai renoncé à mon affreuse habitude. Je sens souvent cet aiguillon de la chair, mais je me rappelle mes devoirs. Il y a 10 [p. 6] ou 12 jours qu'il s'est écoulé quelque goutte de semence. Cela n'a pas eu de suite. Honorez-moi d'une réponse le plus promptement que vous pourrez. La douleur que je sens dans les mamelles je la sens aussi entre la poitrine et l'estomac avec faiblesse et serrement.

Toutes ces douleurs me font sentir des mouvements irréguliers dans les membres que je regarde comme spasmodiques. Il

n'y a que du plus ou du moins dans mes douleurs. Quelquefois l'irritabilité est si forte chez moi que je sauterais par-dessus les maisons. Les sueurs que j'ai quelquefois les nuits me soulagent un peu. J'ai la peau fort sèche et le poulx dur. Avec des inquiétudes et des grandes tristesses que j'ai souvent. Mes tristesses me font naître les pensées les plus noires. Au moindre relâche je suis gai. On dirait quelquefois que tout ce que j'ai dans la tête s'en va. J'ai une fois voulu prendre un bain plus froid que tiède. Je n'ai pu le supporter que quelques minutes. J'en ai tremblé pendant plus d'une demi-heure. L'estomac et la poitrine étaient saisis. Je ressens aussi de temps à autre des points par tout le corps. Je crois que si on pouvait rendre à mon sang une circulation plus aisée, que je ne souffrirais pas tant. Si vous jugez les bains froids indispensables, pourrais-je me servir d'une eau de puits qui est assez bonne? J'ai pris de mon chef depuis 3 semaines une once\* de kina\* infusée dans l'eau. Ce remède m'a paru augmenter ma toux sèche qui m'incommode une ou deux fois la nuit, dans le jour un peu. Elle part du côté gauche et vient sans doute de l'estomac ou de la poitrine. Je fais actuellement usage de la tisane de M. de Sainte-Catherine dont je ne me trouve pas mal. Quand je marche, je sens une douleur au bas du ventre du côté gauche. J'ai quelquefois aussi les jambes un peu raides en marchant. Je crois qu'il y a du rhumatisme dans tout ceci.

## – Lettre 36 –

Malade : Roussy (H). 37 ans. Lieutenant aux gardes françaises.

Auteur : Le malade.

Lieu : Paris, France.

Date : 10 juin 1774.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 11 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.05.23.

[p. 2] Le 15 mai 1754, je passai la nuit à un bal où je dansais sans discontinuer depuis minuit jusqu'à sept heures du matin. J'étais si fatigué en sortant qu'à peine pouvais-je me soutenir sur mes jambes. Après avoir reposé dans mon lit quelques heures, je me

levai avec une douleur dans le haut de la cuisse gauche transversalement et dans la hanche exactement. J'attribuai le ressenti de cette douleur à l'excessive danse de la nuit, ou à une fraîcheur que je pouvais avoir pris en sortant et que je crus avoir intercepté la transpiration dans cette partie [*sic*].

Il est bon d'observer que pendant le bal il ne m'arriva aucun accident, je ne ressentis aucune douleur, et la partie gauche ne me parut pas plus fatiguée que la droite.

Le lendemain et les jours suivants cette douleur continuant dans le même endroit j'eus recours à un médecin de Paris, où je me trouvais alors, qui traita cette indisposition de bagatelle et m'ordonna de frotter la partie malade avec de l'eau de vie, de l'eau de lavande ou quelque autre liqueur spiritueuse, ce que je fis sans ressentir de soulagement. [...]

[p. 5] L'exercice des femmes et encore plus la manualisation sont très contraires à mon mal. La douleur augmente alors, j'éprouve même des élancements et une faiblesse considérable dans la partie affligée, mais, si je prends du repos et de la nourriture, je souffre infiniment moins. Il semble que je reprends des forces en mangeant et que c'est un baume que je mets dans mon sang. [...]

[p. 7] Depuis 1751 (j'avais alors quatorze ans) jusqu'à aujourd'hui, je me suis accoutumé à des pollutions fréquentes, surtout lors de l'époque de 1754 qui est celle de ma douleur. J'avais si fort contracté cette habitude que je me polluais même en dormant et, quoiqu'elle soit aujourd'hui moins forte, je n'ai pas encore pu m'en défaire. Je ne puis pas même passer un mois entier sans y retomber. Alors je sens augmenter la douleur et la faiblesse de ma cuisse. Il m'est encore arrivé bien des fois, soit en voyant des femmes, soit en me manualisant, de retenir ma semence et de m'arrêter au moment de l'éjaculation. J'ai aussi exploité souvent des femmes debout. [...]

– Lettre 37 –

Malade : Rossary (H), 25 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Paris, France.

Date : 13 juin 1774.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.04.11.

Remarque : Au sommet de la lettre Tissot a écrit « onanisme ».

[p. 1] Monsieur,

Vous êtes le bienfaiteur de l'humanité, veuillez être le mien. Ne refusez pas vos conseils à un jeune homme dont l'état est déplorable, mais peut-être pas sans espérance. Vous pressentez déjà sans doute qu'il s'agit d'une nouvelle victime de ce vice affreux (la masturbation). Il n'est que trop vrai, et je vais vous faire le détail le plus succinct de ma situation.

Il n'est pas inutile, je crois, de faire une courte description des infirmités de mon enfance, et l'époque de ces infirmités suit de bien près celle de mon existence. Je suis né à Lyon de parents honnêtes. On me mit pour mon malheur en nourrice chez une malheureuse dont le sein ayant tari au bout de quelques mois, elle se garda bien d'en instruire mes parents. Ils le surent cependant et, m'ayant retiré de chez cette femme, me mirent chez une autre qui me rétablit autant qu'il était en elle. Je fus enfin sevré tout à fait, mais avec un estomac faible et débile. Je fus envoyé à l'âge de 7 ans en pension, chez un curé de campagne, où la nourriture grossière et malsaine n'en rétablit pas les fonctions. À 10 ou 11 ans, je changeai de pension, mais toujours éloigné de mes parents. Les aliments y étaient meilleurs, mais mon estomac n'en digérait pas mieux. J'avais autant et même plus d'intelligence que la plupart de mes condisciples; mais j'étais dépourvu de mémoire et, sans doute par une autre suite de mon infirmité, je suis bien plus aisément qu'un autre dans nos exercices de fatigue, et j'étais plutôt essoufflé. Je fus retiré avec cette incommodité de l'estomac, qui ne m'abandonna même pas chez mes parents. Les déjections étaient toujours liquides, souvent en diarrhée, quelquefois je rendais avec les excréments des matières blanchâtres qui me paraissaient gluantes et qui étaient mêlées de quelques teintes de sang. Le développement et l'accroissement se ressentaient de ce vice de constitution.

À l'âge de 16 ou 17 ans, je fus instruit de la masturbation que mon tempérament tardif m'avait jusqu'alors laissé ignorer. Ayant atteint 18 ans et les affaires de mon père s'étant dérangées, je pris le parti d'aller chercher un asile chez un oncle que j'avais en Bretagne, âgé de 24 ans (j'en ai actuellement 25).

Voici l'exposé de ma situation que j'envoyai à un médecin de Rennes :

Un usage trop prématuré de cette pratique plus pernicieuse aux jeunes gens qu'une jouissance réelle a d'abord hâté mon tempérament naturellement tardif. Des amis de collège m'ont instruit de bonne heure de ce dont je n'avais aucune idée. Cette instruction précoce excita des désirs sans pouvoir les satisfaire, et ce ne fut qu'après des leçons souvent répétées que je ressentis un chatouillement voluptueux mais sans émission de semence. La nature irritée se manifesta enfin, mais avec économie. Des servantes toujours clairvoyantes ne tardèrent pas à s'apercevoir de cette nouvelle existence chez moi, et elles voulurent la partager; mais elles durent être peu satisfaites de ma vigueur. Au reste, j'ai peu vu les femmes, et ce n'a jamais été que la facilité avec laquelle elles se sont prêtées elles-mêmes à mes désirs plutôt qu'à mes instances qui m'a quelquefois livré à elles : une timidité naturelle, en outre, une répugnance insurmontable pour les lieux publics et sans doute la faiblesse de mon tempérament, m'ont toujours tenu dans la réserve à leur égard; mais je me manualisais fréquemment.

M'étant éloigné du lieu de ma naissance, je crus et j'espérai que le changement en opérerait un autre, à l'aide de mes résolutions; car le penchant funeste m'entraînait malgré moi. Mais une longue habitude en avait fait un besoin : l'âge ne fit que l'accroître, et les actes furent plus fréquents. Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il se passât presque un jour où je ne mis en usage ce pernicieux exercice que je répétais souvent jusqu'à 2 et 3 fois. Le repentir et les résolutions de changer succédaient toujours à ces séances, mais toujours en vain. Je m'aperçus enfin de la diminution de mes forces et de mes pouvoirs à des érections moins fréquentes et moins complètes. Il était temps encore de les rappeler mais le mal était trop enraciné. [p. 2] Je persistai donc avec une sorte de désespoir : je sentais mon état, mais l'habitude avait pris un tel ascendant que je n'avais pas la force de résister.

L'épuisement ne tarda pas à se manifester : je ne pouvais supporter longtemps un exercice tant soit peu pénible, comme la danse, la course, etc. Une sueur abondante, une difficulté de respirer, des lassitudes dans toutes les parties du corps m'obligeaient de cesser. Un nouveau symptôme se déclara : j'éprouvai la nuit et en songe des pollutions précédées de toutes les circonstances imaginaires de l'acte vénérien. En un mot, je croyais jouir et cette jouissance illusoire se terminait par les mêmes effets.

Ce triste supplément m'inquiéta peu dans son principe et je ne songeai qu'à réparer l'épuisement qui devenait de jour en jour plus complet. Je me proposai pour y parvenir de faire usage des remèdes indiqués dans le dictionnaire de santé aux articles épuisement, impuissance, faiblesse et, pour arrêter cet écoulement qui devenait très fréquent et que je sentais bien être un obstacle à mon rétablissement, je pris la résolution d'assujettir la partie, de manière que l'érection ne put avoir lieu sans me causer de la douleur et sans m'éveiller. Je commençai donc avec confiance l'application des remèdes, mais ils ne tardèrent pas à devenir sans effet par la continuation des pollutions nocturnes qui pour lors avaient lieu sans qu'il y eut presque d'érection (depuis longtemps l'érection n'était plus complète), quoiqu'elles fussent toujours l'effet d'une jouissance d'imagination. Il arrivait quelquefois que la semence s'écoulait sans autre cause que la détention des parties. Et tel était mon état que les actes nocturnes ne devinrent moins fréquents que par une disette extrême de semence.

Il est encore à observer que dans tous les temps le coït n'a jamais été accompagné d'une éjaculation rapide, mais s'est toujours manifesté par un écoulement peu précipité. Le relâchement était tel que dans mes rêves de simples atouchements imaginaires excitaient une pollution. Quelquefois même, dans le sommeil, un mouvement répété et facilité par l'attitude suffisait pour m'occasionner un épanchement.

Voici en substance sur cet exposé ce que l'on m'a prescrit :

Prendre les bains froids; se nourrir d'aliments fortifiants, comme chocolat au lait, riz, potage, œufs frais, viande bouillie, mais surtout rôtie; s'abstenir de salade, fruits, pâtisserie, lait apprêté, de viande le soir, etc. Prendre le lait au mois de mai et les eaux minérales de Dinan\* au mois de septembre.

Pendant 2 mois et demi, j'ai observé ce régime et l'ordonnance prescrite, seulement je n'ai pas pris les eaux: mon estomac, qui s'était fortifié depuis que j'habitais la Bretagne, se rétablit presque entièrement. Mais d'ailleurs je ressentis un changement peu considérable: le lait seulement m'avait procuré de l'embonpoint. Mais ce léger avantage était désagréablement compensé par un écoulement pur et simple dans les efforts que je faisais pour rendre les excréments et qui succédait à l'écoulement des urines. Il est vrai que mes songes amoureux étaient un peu plus rares. (Comme il m'était prescrit de prendre le lait le matin et de dormir après l'avoir pris, ce sommeil assez souvent m'occasionnait une pollution.) Mais j'étais toujours faible et presque impuissant et avec les apparences de la virilité, avec

un extérieur de force et de santé. Un exercice un peu fort était souvent pour moi un travail fatigant.

Voici une observation que je crois juste, c'est qu'avant de renouveler et d'augmenter la semence par la nourriture succulente que je prenais, il eut été nécessaire de donner du ton et du ressort aux parties qui la contiennent et aux canaux par lesquels elle s'écoule, et cela par un usage constant des bains de rivière. Néanmoins, je ne doute pas qu'avec l'observance continuée de ce qui m'avait été prescrit, et surtout par la continuation des bains, je ne me fusse rétabli.

Mais le plus grand des malheurs qui pouvait m'arriver interrompit pour toujours mon régime et la vie paisible que je menais: cet oncle auprès duquel j'étais, cet oncle qui me tenait lieu de père et qui m'aimait comme son fils, cet oncle unique me fut enlevé par la mort. Le chagrin que j'en ressentis me procura la [illisible] maladie (c'était une maladie épidémique [ou «épidermique»] commune en Bretagne). Un ami estimable me donna un asile et des secours; ma maladie m'affaiblit extrêmement, je rendis beaucoup de bile, pris beaucoup de remèdes, je me rétablis enfin, difficilement. Ma convalescence ne fut pas celle d'un jeune homme dans la vigueur de l'âge. J'avais presque totalement perdu la mémoire, ma tête était vide, ma vue était trouble et presque toujours obscurcie, surtout au soleil, par une infinité de petits phosphores apparents qui semblaient s'élever ou s'abaisser suivant la direction de mes prunelles. Le son des instruments me paraissait rauque et m'était insupportable. Mon estomac ne pouvait supporter les aliments qu'en très petite quantité. Ce n'est pas que je les rejetais, mais, après avoir légèrement mangé, je sentais un poids fatigant et j'avais des rapports continuels. Ce genre de faiblesse d'estomac était différent de celui ci-dessus: loin d'être relâché, j'étais extraordinairement resserré. À l'aide de quelques lavements et de quelques infusions de thé en petite quantité, je me rétablis, mais ma situation était triste.

Je vins à Paris avec des recommandations. Pour me conformer au genre de vie du pays, je perdis l'habitude de souper: je ne faisais qu'un bon repas dans toute la journée qui était le dîner,

mais je le faisais copieux et trop sans doute [p. 3] (j'ai toujours eu beaucoup d'appétit). Je mangeais le matin un ou 2 petits pains au lait d'une pâte non levée et le soir une bavaroise au lait ou une carafe de limonade avec un ou 2 pains à café.

Peu de temps après mon arrivée à Paris, je m'avisai un jour de répéter l'acte manuel, par curiosité plutôt que par tout autre motif, fermement résolu de ne pas retomber dans mes premières erreurs. Je m'aperçus que l'érection était un peu plus complète, et l'éjaculation plus prompte et plus rapide qu'elle n'avait jamais été. Je vis avec satisfaction ce petit progrès de vigueur, mais ma joie ne fut pas de longue durée. Le nouveau genre de ma vie animale, surtout après une longue maladie, un travail assidu du cabinet auquel je n'étais point accoutumé (quoique cependant j'en acquis des connaissances avec mon oncle), la différence d'un air salubre (je demeurais à la campagne en Bretagne) avec celui de Paris, que vous dirais-je enfin, l'inquiétude, les chagrins ont mis mon estomac dans la dernière faiblesse. Une diarrhée presque continuelle, souvent même des lienteries\* et deux médecines que j'ai prises et qui ont empiré mon mal, m'ont affaibli plus que je ne l'ai jamais été. Les pollutions nocturnes sont très rares, je n'ai presque plus d'érection, mais n'est-ce pas là encore la preuve d'un extrême épuisement ?

Voici, Monsieur, ce que je couchai sur le papier il y a une quinzaine de jours dans le dessein de vous l'envoyer. Ce retard de 15 jours a été occasionné par l'ignorance où j'étais du lieu précis de votre résidence :

Je suis découragé, inappliqué au travail, inconséquent dans mes désirs, dans mes résolutions, et surtout dans le sentiment intérieur de ma situation. Éprouvant alternativement des mouvements d'angoisse, de désespoir, d'espérance et même quelquefois de satisfaction. Craignant et désirant successivement la mort, souvent en me couchant je désire que ce soit pour la dernière fois. Mais les caractères principaux de mon état actuel sont un affaiblissement extrême de la mémoire, une prompte sueur après un exercice un peu fort, même modéré comme la marche lorsqu'il est continu, un essoufflement, une difficulté de respirer après une légère course, une extrême sensibilité au chaud et au froid, des maux de tête, des étourdissements fréquents surtout lorsque j'ai eu pendant quelques instants la tête en bas ou lorsque j'ai pris un peu de tabac, une chair molle, un visage pâle sans cependant être maigre. Enfin je suis plus faible que je ne

l'ai jamais été: je crois que j'ai besoin d'une nourriture succulente et légère qui, sans charger l'estomac, puisse réparer un appauvrissement extrême de la semence. Mais je crois surtout que j'ai besoin de remèdes toniques, fortifiants, propres à donner du ressort au genre nerveux qui est dans un relâchement extrême. Je suis d'ailleurs bien conformé extérieurement. Le développement et l'accroissement furent sensibles chez moi lorsque j'eus quitté mon pays pour aller habiter la Bretagne. Je suis au moins de la taille de mon père qui est de 5 pieds, 4 ou 5 pouces, j'ai le visage plein quoique pâle habituellement, j'ai l'apparence de la vigueur, j'ai l'agilité et la force de l'instant. Dans presque tous les exercices du corps, j'ai surpassé les jeunes gens de mon âge. Mon estomac est faible, mais je n'ai jamais manqué d'appétit, je crois même que son dérangement actuel provient en partie de ce que je m'y suis trop livré, et c'est actuellement une privation pénible pour moi que de ne pouvoir le satisfaire.

J'ajouterai à ceci, Monsieur, qu'avec beaucoup de ménagements pour mon estomac, beaucoup de réserves sur le manger, je commence à être un peu mieux, je n'ai plus de maux de tête aussi fréquents, mais j'ai encore une espèce d'étourdissement léger mais presque continuel depuis 2 ou 3 jours. Je prends depuis plus d'un mois, par le conseil d'un médecin, 2 fois par jour d'un opiat composé (et ordonné sur la seule indication du dérangement de mon estomac) de thériaque\*, de confec-tion d'hyacinthe\* et d'extrait de genièvre\*. Mes urines sont encore chargées de [illisible] et laissent dans le fond du pot un sédiment. Les excréments ne sont pas toujours consolidés surtout lorsque j'ai un peu mangé le soir. Je vais à la selle une fois tous les jours, et quelquefois de 2 jours l'un, le matin entre 5 et 6 heures. Ce besoin s'annonce par une légère colique. J'ai des vents et je les rends par le haut et par le bas.

Voici le nouveau plan que je me suis proposé de suivre et que peut me permettre mon état. Le matin en me [p. 4] levant à 5 heures, une promenade d'une demi-heure dans un jardin assez spacieux et presque attenant à la pleine campagne. Au retour, je prendrai 2 œufs frais et sans être cuits, 2 heures après, 3 onces\* d'eau de quinquina\*. À 10 heures, je déjeunerai avec une tartine de confiture, ordinairement de gelée de groseilles parce qu'elle est moins chère. Si cependant par son acidité elle m'était contraire, j'en prendrais d'une autre espèce. À midi, une potion de l'opiat ci-dessus, à 1 heure et demie je dîne avec du potage,

du bœuf bouilli, une côtelette de mouton sur le grill ou une moitié de pigeon, quelquefois un biscuit trempé dans de l'eau ou un peu de cerises cuites dans leur jus. Je bois d'un vin de bourgogne rouge dans lequel je mets les  $\frac{2}{3}$  d'eau. Lorsque je le bois pur, j'ai des rapports (tel est l'ordinaire des personnes avec lesquelles je mange). Dans l'après-dîner, un autre verre d'eau de quinquina\*, à 6 heures du soir un bain de rivière d'une heure ou 1 heure et demie, à 8 heures et demie une soupe légère ou 2 œufs frais, à 10 heures et demie je me couche. Mon sommeil est assez bon, mais léger.

Je suis, comme je crois l'avoir déjà dit, contraint de travailler pour ma subsistance. Il est vrai que mes occupations n'ont lieu que le matin, mais je ne puis m'en dispenser. Mon état même n'est pas assuré, mon sort n'est que précaire, et j'en suis redevable à la bonne volonté de M<sup>me</sup> la Duchesse de Rohan pour moi, et à quelques amis qui me veulent du bien.

Il est à propos de vous dire, Monsieur, qu'on me propose une place dans une île voisine de l'Afrique. Située sous la ligne, pays par conséquent très chaud, une place, dis-je, qui m'assure ma fortune. Je dois y être installé au mois d'août. Vos conseils à cet égard feront ma règle. Je refusai ces jours passés un autre emploi dans une campagne éloignée de Paris, bien aérée, parce que je n'aurais pas eu la facilité de prendre les bains de rivière. Il n'y a dans le lieu que des bassins d'eau. Je ne suis point assez heureux pour qu'il s'en présente un qui m'approche de mes parents qui vivent maintenant dans une campagne du Dauphiné, dans [*illisible*, peut-être «l'obscurité»], j'aurais la facilité de profiter plus souvent de vos conseils salutaires.

Je n'ose, Monsieur, vous exprimer quel serait mon désir sur cet objet: je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je n'ai celui d'être connu de vous que par des notions peu avantageuses. Cependant, je vous dirai qu'à ce vice près dans lequel j'espère bien ne plus retomber, je ne suis point un homme mésestimable, que je jouis de la bienveillance et de l'affection (et ce n'est que par là que je me soutiens actuellement) de toutes les personnes que je connais, que j'ai un cœur honnête, sensible et reconnaissant. J'ai les recommandations et les attestations par écrit les

plus fortes et les plus flatteuses. Une place modique mais honnête qui me fixerait près de vous m'assurerait l'existence, ou plutôt, m'en donnerait une nouvelle. L'espérance renaîtrait dans mon âme et ce serait un grand acheminement à ma guérison. Mes connaissances concernent l'administration, la gestion d'un bien, d'une terre, etc.

Veillez bien je vous prie, Monsieur, ne pas laisser ma lettre sans réponse. Votre silence m'ôterait tout espoir de guérison et me réduirait au désespoir. J'ai vu par les remèdes que vous indiquez dans votre admirable traité de *L'Onanisme*, que le mars est un bien essentiel à ma situation; mais j'ignore précisément quelle en est la préparation et surtout la dose que je devrais en prendre, et je ne veux m'en rapporter qu'à vous. Mes facultés ne me permettent pas de prendre les eaux de Spa\*. J'ai oublié de mettre au nombre des caractères essentiels de mon épuisement, des enrouements, des extinctions de voix et l'impossibilité de pouvoir lire haut pendant un long temps.

J'ai l'honneur d'être avec un respect et une impatience extrême, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Rossary.

Mon adresse est à l'hôtel de Rohan Chabot, rue de Varennes.  
Paris ce 13 juin 1774.

– Lettre 38 –

Malade : M. Rossary (H). 25 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Paris, France.

Date : 17 juin [1774].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.04.12.

Remarque : L'année n'est pas indiquée sur cette lettre, mais comme l'auteur ne sent pas nécessaire de rappeler à la mémoire de Tissot qu'il lui a écrit une lettre le 13 juin 1774 (voir lettre 37) et comme il reste dans l'espoir d'une réponse de Tissot, on peut en déduire que cette lettre a été écrite très rapidement après la première, soit en 1774.

[p. 1] Monsieur,

La continuité ou plutôt l'augmentation de mes maux me remet la plume à la main. Le dérangement de mon estomac me jette dans un abattement de corps et d'esprit que je ne puis vous exprimer. La diète m'affaiblit, mon estomac ne peut supporter les aliments et pour surcroît de malheurs mon appétit est extrême. Je ne sais si dans des dispositions semblables je dois faire usage des bains froids et du quinquina\* ainsi que je vous l'ai expliqué dans ma lettre précédente. Je ne sais s'il n'y a point de danger à faire usage d'un élixir dont une personne (qui en a ressenti d'heureux effets pour les maux d'estomac accompagnés de diarrhée) m'a vanté les cures merveilleuses. Cet élixir dont j'ai oublié le nom se vend dans une boutique de quincaillerie à la descente du Pont Neuf appelée *Le Petit Dunkerque*. Peut-être à cette indication pourrez-vous le reconnaître. La faiblesse de mon estomac ne m'occasionne pas de grandes douleurs, mais j'y sens un poids presque continu, des roulements et des vents. Les déjections sont revenues en diarrhée.

[p. 2] Je le répète, ma situation est des plus tristes. Ah! Monsieur, ne refusez pas vos secours, vos consolations à un malheureux dont le découragement est peut-être encore le plus grand de ses maux. Ma confiance en vous est si grande et, privé de vos secours, mon désespoir est tel que j'ai presque la certitude que la continuité de vos conseils et de vos soins peut me redonner la santé et que leur privation me causera la mort.

La crainte de manquer la poste du jour me contraint de finir et je vois que je suis bien éloigné de vous avoir tout dit, tout exprimé. Supplétez, je vous en conjure, par vos lumières à ce qu'il manque à cet exposé: devinez ce que je n'ai pu vous dire et ce que je n'ai osé vous répéter.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus respectueuse et la plus extrême impatience, Monsieur, Votre très humble et très obéissant serviteur, Rossary. Paris ce 17 juin.

## – Lettre 39 –

Malade : Non identifié (H). Âge inconnu, mais vraisemblablement dans la cinquantaine.

Auteur : Ducassé, avocat du roi au Sénéchal à Toulouse. Ami du malade.

Lieu : Toulouse, France.

Date : 27 juillet 1774.

Diagnostic de Tissot : « Paralyse ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.04.29.

[p. 1] Monsieur,

Un de mes amis a préféré de se servir de moi pour vous exposer son triste état sur lequel il vous prie de lui donner votre secours. Voici le détail de sa situation. Il eut le malheur de se livrer à la masturbation à l'âge de dix ou onze ans jusqu'à celui d'environ quarante-cinq, avec des intervalles de trois semaines, de quinze, et de huit jours, etc. Il a été sujet pendant tout ce temps-là à des maladies bilieuses et de glaires qui ont été suspendues par des vomitifs et par beaucoup de purgatifs. Il était sujet aussi à des maux de tête violents. [...]

## – Lettre 40 –

Malade : Châteauneuf (H). 41 ans. Capitaine.

Auteur : Le malade.

Lieu : Aix-en-Provence, France.

Date : 28 juillet 1774.

Diagnostic de Tissot : « Paralyse d'âcreté », « Humeur âcre déposée et qui auparavant donnait du malaise. Cas très fâcheux, si guérissable, c'est par un long usage de remèdes doux ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.04.32.

[p. 3] Je suis d'un tempérament très chaud, très impatient, très sensible et très vif. Je suis très passionné pour les femmes, j'en ai fait l'usage le plus immodéré quoique j'aie commencé à 19 ans.

Comme mon tempérament ne me permettait pas d'être ni délicat ni difficile dans mes choix, j'ai eu 15 à 16 chaudes-pisses\* et une fois des poulains\*. J'ai fait un usage très fréquent et très abusif du mercure\* et je n'ai pas observé de régimes le plus souvent.

[...] Vous observerez que le lait me constipe et me donne des hémorroïdes, j'ai l'estomac très chaud et malgré que je sois très épuisé par les femmes, les veilles, les voyages, les remèdes, les passions qui ne me permettent pas d'être médiocre en rien, cependant il me paraît que j'aurais assez de force pour supporter quelque traitement qu'on voudra.

[...] J'ai lu votre *Onanisme* un peu trop tard, il m'en reste les regrets. J'espère cependant que vous pourrez me soulager et me guérir. [...]

## – Lettre 41 –

Malade : Thomas Craufurd (H). 28 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Naples, Italie.

Date : 28 octobre 1774.

Diagnostic de Tissot : « Irritation nerveuse », « plus d'irritation que de faiblesse ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.05.09.

Remarque : L'auteur se décrit comme un « gentilhomme anglais ».

[p. 1] Monsieur,

La célébrité dont vous jouissez à si bon titre en Europe depuis longtemps me porte à vous décrire l'état fâcheux dans lequel je me trouve, espérant de tirer de vos conseils salutaires ce secours que j'ai jusqu'ici vainement attendu de la médecine.

Je suis anglais de nation et, comme bien de mes compatriotes, d'un tempérament tirant un peu sur le mélancolique. J'ai 28 ans et j'eus le malheur avant l'âge de la raison (à 10 ou 11 ans) d'apprendre cette triste habitude, les suites funestes de laquelle vous faites sentir, pour le bonheur du genre humain, avec tant de force et d'énergie. Nonobstant des excès fréquents aussi bien dans ce genre que dans la voie naturelle, je jouissais d'une santé tolérable jusqu'à ma 24<sup>e</sup> année, quand je fus attaqué d'un relâchement des nerfs, suivi des langueurs ordinaires et, dans cet état, ayant l'imprudence de me livrer à la jouissance immodérée d'une fille pendant un mois de suite, je tombais bientôt après (en septembre 1772) dans des pollutions nocturnes qui se répétèrent

souvent deux fois la nuit et qui ne tardèrent guère à me causer une sensation de froid dans le dos et épaules avec une faiblesse totale des yeux.

L'été 1773, je pris les bains froids et le quinquina\* pendant quelque temps, et renonçai entièrement au souper, déjeunant tous les matins du lait. Quoique je sentis un accroissement considérable des forces par l'usage de ces remèdes, je n'en éprouvai pas tout le soulagement que j'en espérais par rapport aux pollutions qui continuèrent toujours deux et, quelquefois, trois fois par semaine.

L'hiver dernier, sans aucun autre remède que la tempérance et la privation du souper, les pollutions devinrent bien plus rares, ne m'attaquant que deux ou trois fois par mois.

Au commencement de l'été passé, sentant les attaques plus fréquentes, je recommençai l'usage des bains froids que je continuais à prendre tous les jours pendant près de trois mois, qui n'arrêtèrent cependant pas les progrès de cette triste maladie dont j'éprouvais les attaques quelquefois une et souvent deux fois par semaine, avec de temps en temps un intervalle de 10 jours entre les attaques et, nonobstant tous mes soins, ils vont en augmentant depuis plus d'un mois. [...]

– Lettre 42 –

Malade : Jaquet (H). 68 ans. Ancien conseiller d'État à Genève.

Auteur : Le malade.

Lieu : Genève.

Date : 12 novembre 1774.

Diagnostic de Tissot : « Pollutions nocturnes d'un vieillard ».

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.05.13.

Remarque : Dans une lettre d'introduction (144.02.05.12, non transcrite), le malade se présente comme un « ancien conseiller d'État à Genève ». Le nom du malade, ainsi que le lieu et la date du mémoire, ont été établis à partir de cette lettre d'introduction. Le mémoire commence à la troisième personne et continue à la première.

[p. 1] La personne qui consulte entre aujourd'hui 12 novembre dans sa soixante-huitième année. Elle a vécu dans le monde et

a goûté étant jeune de tous les plaisirs. Ce qui pouvait n'être pas des excès pour d'autres, pouvait l'être pour lui qui n'était pas d'une constitution bien forte, quoique sans infirmité ni faiblesse marquée.

Depuis environ trente ans, il a ressenti une descente ou hernie, laquelle au moyen d'une ceinture ou bandage très bien fait ne lui a jamais causé d'incommodités ni laissé craindre de suites fâcheuses.

Dans l'âge mûr il s'est occupé d'affaires publiques. Et depuis sept à huit ans, il s'est retiré des affaires et du grand monde, vivant chez lui tranquillement la plus grande partie de l'année en campagne avec sa famille et un petit nombre d'amis très familiers.

Depuis le même temps à peu près, il a trouvé ses forces sensiblement diminuées. Quelques petits excès de table lui ont causé des coliques ou dévoiements. La faiblesse s'est fait sentir plus aux jambes qu'ailleurs. Il a fait trois voyages de deux à trois mois chacun il y a quatre à cinq ans dont il s'est fort bien trouvé.

Cependant, depuis ce temps à peu près, il est sujet en dormant à des pollutions toujours avec plus ou moins d'érection. Elles lui affectent la tête, les reins, bras et jambes, le maigrissent et lui causent quelques douleurs qui se dissipent le surlendemain et, si l'intervalle entre ces pollutions se trouve de quinze jours à peu près, il reprend des chairs et son visage se remplit comme auparavant. Ces pollutions lui ont paru toujours précédées d'idées lascives dans le sommeil contre lesquelles il n'a pas été assez en garde pendant un temps, [p. 2] mais, depuis plus d'un an, il évite avec plus de soin toutes les occasions qui pourraient les faire naître.

Il prend depuis plus de six ans du quinquina\* deux fois par jour et, depuis trois ou quatre ans, il est devenu plus attentif à ne se nourrir que de mets simples et en petite quantité, surtout à souper.

Dans l'espace de quinze jours au mois de février de cette année, étant en ville, sortant très peu de sa chambre ou de son appartement peut-être trop réchauffés, il a eu quatre pollutions

..... 4

Plus la nuit du 1 <sup>er</sup> au 2 mars, et du 3 au 4 .....	2
Du 1 au 2 avril, du 20 au 21, et du 29 au 30 .....	3
Au 3 mai et au 13, au 27 .....	3
Le 4 juin, le 13 .....	2
Le 5 juillet en dormant l'après-midi, le 15, le 31 .....	3
Le 22 août, le 24 .....	2
Le 5 septembre, le 20, le 23 .....	3
Le 3 octobre, le 9, le 16 .....	3
Le 2 novembre, le 13 .....	2

En supposant qu'il n'y en ait plus dans ce mois, en voilà 27 en neuf mois. Dans l'intervalle des pollutions, il a ressenti assez souvent de la faiblesse et douleur aux reins lorsqu'il était assujetti quelque temps, comme en écrivant, jouant aux cartes ou au trictrac.

Dès le 1<sup>er</sup> mai jusqu'à la fin de septembre on lui a lavé les reins deux fois par jour avec de l'eau qui avait sa fraîcheur naturelle, cela parut lui causer des démangeaisons au commencement qui se dissipèrent ensuite, et il crut ressentir plus de force aux reins.

Dès le 7 juin, il a bu avec plaisir des eaux de Spa\* pendant un mois, une bouteille à peu près par jour.

Dès le 29 septembre, j'ai pris trois fois par jour une prise de poudre que je crois composée de résine de kina\* et d'ambre blanc pendant quinze jours.

[p. 3] Depuis huit mois environ je ne dors que sur du crin, sans duvet sinon sur les pieds. Je dors comme depuis bien longtemps pendant six à sept heures et couché autant que je le peux sur le côté droit.

Je prends comme depuis longtemps une tasse de chocolat froid avec deux petites mouillettes de pain en m'éveillant, et deux fois par jour une tasse de quinquina\* infusé dans de l'eau.

Je conserve un très bon appétit. Je vais à la garde-robe chaque jour à une heure réglée et ayant des selles d'une matière bien conditionnée.

Depuis deux ou trois mois j'ai moins de faiblesse aux reins et beaucoup moins aux jambes, marchant pendant une demi-heure et plus sans être fatigué.

Le lendemain de mes pollutions, j'en suis généralement affecté par toutes les parties du corps, mais moins vivement et moins longtemps que précédemment.

Je me suis entièrement privé du thé, café ou d'autres liqueurs chaudes. Je bois toujours à la glace en été et très froid en toute saison.

Ma nourriture à dîner consiste ordinairement en viande de boucherie, bœuf, veau, mouton, bouilli, cuit dans son jus ou rôti, une salade de légumes bouillis et un plat de légumes au beurre, quelquefois de la volaille ou du poisson, un œuf frais, une omelette aux œufs et à la viande, une côtelette sur le grill, un peu de beurre sur du pain en été, jamais que deux ou trois plats les plus simples, sans ragoûts, ni soupe, ni gibier, des légumes de toutes sortes suivant les saisons, des fruits de toute espèce en été, mais peu, entre autres des pêches, poires et fraises, quelquefois du melon, mais tous avec bien du sucre.

Je bois à mon dîner un peu moins d'une demi bouteille de vin vieux de trois ou quatre ans, bon et bien choisi et foncé, comme Mâcon et certains vins du Rhône, mais pas trop vifs.

À mon souper un peu de légumes au bouillon et au beurre, du fruit cuit ou cru avec du sucre et un verre d'eau. Au lieu de fruit pendant le mois d'août et une partie de septembre, j'ai mangé à souper d'un fromage glacé [p. 4] ou de crème, ou déjeuné d'œufs avec du lait et du sucre en leur donnant différents goûts entre autres celui du café qui, étant très peu grillé, ne donne à ce que l'on croit que la finesse de son parfum sans âcreté.

— Lettre 43 —

Malade : Non identifié (H), 24 ans.

Auteur : Non identifié. Père du malade.

Lieu : Versailles, France.

Date : 24 janvier 1775.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 8 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.06.03.

[p. 3] Ses études finies, il vint rester auprès de moi. Je lui donnai des maîtres d'écriture et d'arithmétique et le mis dans les affaires. Il me trouva dans la plus grande aisance.

Je m'aperçus alors que sa vue était faible et basse. Il nous survint des malheurs qui affectèrent cet enfant au-delà de ce qu'on peut dire. Sa gaieté le quitta, il se livra au travail avec une passion inexprimable, abandonna toute sorte de dissipation et d'amusement, devint sombre, s'ennuyant, se déplaisant partout, hors dans le bureau. Je le laissai dans cet état à Marseille auprès de sa mère et ses sœurs. Je passai en Corse en qualité de receveur général des droits du roi. Mon fils continua de travailler pendant mon absence, mais sa mélancolie redoubla par le plaisir d'être auprès de moi<sup>104</sup>, sur ce que sa mère m'en écrivit, sur ce qu'il m'écrivit lui-même.

Je l'appelai en Corse, il y vint avec le plus grand plaisir. Je le trouvai plus sombre que je ne l'avais laissé, mais toujours [p. 4] plus ardent au travail. Je le produisis dans les meilleures compagnies. Il s'ennuyait partout. Je désirais qu'il se rendit amoureux, qu'il prit du goût pour quelque femelle. Il n'y a pas eu moyen. Il est auprès du sexe de la plus grande froideur et d'une indifférence sans égale. Il n'a aucune espèce de vice qui lui donna ce dégoût. C'est au point que, craignant qu'il ne fut mal conformé, je le fis visiter. Il ne lui manque rien en apparence. Et je ne sais à quoi attribuer cette froideur qui n'est pas naturelle à son âge.

En Corse où il arriva il y a cinq ans, sa mélancolie me parut augmenter. Quand il était en compagnie, il entrait rarement dans la conversation des autres. On le voyait souvent les yeux fixés, comme préoccupé au point de ne pas entendre ce qu'on disait, ce qui m'a souvent porté à le quereller, à le gronder, peut-être même trop vivement. [...]

– Lettre 44 –

Malade : Thomassin (H). 20 ans.

Auteur : Le malade.

104 Il semblerait que l'auteur ait voulu dire au contraire : « ... la douleur d'être loin de moi ».

Lieu : Besançon, France.

Date : [Mars 1775].

Diagnostic de Tissot : « Pollutions ».

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.08.13.

Remarque : Tissot ne répondra pas à cette lettre, ce qui poussera l'auteur à en récrire une l'année d'après (voir *infra*, lettre 55). C'est grâce à cette deuxième lettre que la date approximative de la lettre 44 a pu être établie.

[p. 1] Monsieur,

Je ne prendrais pas le parti de vous ennuyer d'une longue consultation de ma façon, si j'avais la liberté d'aller moi-même prendre vos avis à Lausanne. Mais engagé dans l'état militaire, je ne puis m'absenter qu'avec des congés qu'il n'est pas facile d'obtenir. Mon dessein était de m'adresser à vous lors de votre passage à Besançon ; un seul de mes camarades a eu le bonheur de saisir cet instant précieux et rapide, et le récit qu'il m'a fait de la confiance que votre honnêteté lui a donné en vous, a ajouté encore au désir que j'ai depuis longtemps d'avoir recours à vos lumières. Ma maladie est intérieure, il n'y a que moi qui la sente ; j'ai cru aussi qu'il n'y avait que moi qui pus la décrire. C'est pourquoi je ne prends point pour interprète quelque docteur de la faculté qui, en se servant des termes de l'art, m'expliquerait peut-être moins bien que ne fera mon faible jargon.

J'ai vingt ans et quelques mois, et c'est depuis l'âge de 13 à quatorze que je suis sujet à des pollutions nocturnes qui, depuis deux ans, ont manifesté de funestes effets. Je dis depuis l'âge de 13 à 14, parce que j'ignore l'instant précis où elles ont commencé. Je suis sorti à cette époque du Collège aussi novice, aussi Agnès qu'on puisse l'être. Cependant, une fluxion que j'y avais eu sur l'oreille, m'avait rendu l'ouïe dure, et mon père, plus au fait des malices d'écoliers, soupçonna la masturbation pour cause de cette incommodité. Il me tourmenta cruellement pour me faire avouer une habitude que je n'avais pas. Ses questions étant vaines, il épia mes actions et, ne pouvant me trouver en faute, il imagina de visiter mes draps. Il y trouva effectivement des témoins d'un délit auquel je n'avais part que passivement

et à mon insu, et me les confronta<sup>105</sup>. Quoique je n'entendisse rien à ce nouveau genre de preuves, je fus semoncé et menacé d'importance, on me mit entre les mains tous les livres pieux et dévots écrits sur cette matière, si bien qu'effrayé d'être impur à mon insu, je pris le parti de veiller très scrupuleusement sur moi-même. Je ne me couchais plus qu'avec frayeur, peu rassuré par l'eau bénite, les signes de croix et prières recommandées par le confesseur. Mes soins furent inutiles, tout ce que je gagnai fut de connaître les nuits où je me rendais coupable. Lorsqu'il m'arrivait de pécher, je me réveillais en sursaut. Et bien que je sentisse des mouvements inconnus, la cruauté de la réprimande m'empêchait d'en goûter le plaisir. (La vigoureuse tension des nerfs dans la partie péchante m'occasionnait plutôt une espèce de petite douleur.) Les pollutions revenaient à peu près tous les 8 ou 10 jours en dépit des macérations, pénitences, jeûnes, etc., que je continuai jusqu'à l'âge de 16 ans.

Je quittai alors la maison paternelle, aussi peu instruit malgré tant de soins qu'à mon retour du collège. En peu de temps, l'innocence de mes idées fit naufrage et je devins un peu plus savant dans la théorie. Mais ne craignant plus les grandes d'un père sévère, je ne songeai plus aux pollutions. Elles revenaient alors tous les 7 ou 8 jours. J'en parlai à mes camarades. «Preuves de vigueur, me dirent-ils, il faut vous voir des filles». Je crus aisément le principe sans adopter la conséquence. Je voulais avoir des mœurs. D'autres prétendirent que c'était faiblesse, relâchement. Je passai mon temps incertain entre ces deux causes jusqu'à la fin de 72 ou commencement de 73.

La fréquence de ces accidents nocturnes commença à m'inquiéter. Il me sembla que ma santé en souffrait. Enfin un beau jour, ouvrant votre terrible livre de *L'Onanisme*, je tombai au chapitre qui traite de cette maladie. Mes yeux s'ouvrirent et je ne fus pas peu [p. 2] effrayé des tristes conséquences des pollutions, et ce fut pis encore lorsque je vins à en reconnaître en moi les funestes effets. J'essayai sur le champ quelques-uns des moyens

---

105 [Dans la marge à ce niveau] À l'âge de 15 ans, je tombai du haut d'une montagne dans le fond d'une carrière. On me trépana, et la surdité disparut. Les pollutions cessèrent pour deux mois.

de curation que vous indiquez dans votre livre. Ils n'opérèrent rien; peut-être les suivis-je mal, ou ne purent-ils s'accorder avec mon régime qui se bornait alors à m'abstenir de vin et à prendre le matin du chocolat qui n'était que pur cacao dans du lait.

L'été vint, les pollutions redoublèrent et les inquiétudes s'accrurent en même raison. Sur deux nuits, et même sur trois, je n'en avais déjà plus qu'une de sauve. Je pris pendant quinze jours des bains froids qui ne firent pas grand-chose. Je sentais les facultés de mon âme diminuer. Je ne pouvais plus m'occuper qu'avec peine des sciences abstraites nécessaires à notre métier. Je prenais chaque jour moins de plaisir aux spectacles, à la musique, qui avant faisaient sur moi tous leurs effets. Enfin, j'ai senti pendant ce fatal été mon cœur s'endurcir par degrés. J'en ai gémi, j'en ai pleuré à chaudes larmes et, pendant les mois d'août et de septembre, j'en ai eu des crises de vapeurs\* qui ont achevé sans doute de détruire ma sensibilité. Cette révolution morale finie, j'ai passé l'hiver qui l'a suivie dans une apathie mélancolique et une froideur désespérante qui subsiste encore, ainsi que l'habitude des pollutions.

Voilà, Monsieur, l'historique de ma maladie. Je vais tâcher à présent de vous expliquer mieux mon état actuel. La suite régulière et périodique des pollutions ne m'a pas empêché de parvenir à la taille de cinq pieds cinq pouces. J'ai les épaules larges et la structure extérieure d'un homme vigoureux. Mais ce grand corps d'apparence robuste est faible et mal. Je me suis même aperçu que mes mains et mes jambes tremblent lorsque je m'ensers pour exercer quelque pression violente. Quelquefois aussi des tiraillements dans le nez et les yeux m'apprennent qu'un état de langueur insupportable n'est pas le seul résultat de mon incommodité. Mais un mal plus violent et dont elle serait plutôt l'effet que la cause, c'est celui que me font tantôt dans l'estomac, tantôt dans les intestins, des vents auxquels je suis très sujet. Je me rappelle d'en avoir souffert dès l'âge de 8 ans. J'ai été aussi assailli cet été passé à plusieurs reprises, et plus vivement à chacune, d'une douleur de côté, nulle dans l'état d'immobilité mais très sensible dans les mouvements pour quitter l'aplomb soit

en avant soit en arrière<sup>106</sup>. Il y a aussi très longtemps que je l'ai remarquée, mais elle était si légère alors que j'y faisais à peine attention.

Voilà les seules irrégularités dont je puisse me plaindre. Du reste, je me porte bien ou, pour parler plus exactement, je végète sans souffrir constamment de grandes douleurs. Je vais et je viens comme tout le monde. Je mange sans appétit et sans indigestion. Je dors presque sans sommeil, c'est-à-dire que le mien n'est pas celui dont Horace dit que l'humidité caractérise l'adolescence, mais un sommeil sec et brûlant. Quant aux pollutions, elles terminent presque toujours des rêves lubriques depuis que je connais la lubricité. Elles arrivent indifféremment au premier ou second somme, soit que je dorme sur le dos ou sur le côté. Ordinairement, une érection bien caractérisée les accompagne et un réveil soudain les suit, réveil qui ne fait que me faire passer dans un engourdissement moins grand. Le jour m'est aussi désagréable que la nuit, rien ne m'émeut, rien ne m'amuse. Tout travail m'est devenu peine, une conception lente en engendre le dégoût, et l'indifférence de l'âme jointe au défaut de présence d'esprit et de mémoire le rend inutile. Cet état d'apathie et d'insensibilité est des plus douloureux quand on peut le comparer à un plus heureux. On sent à chaque instant qu'on devrait être homme et qu'on ne l'est pas. J'ai voyagé. Je me suis promené pour essayer de me distraire. Toute la nature m'a paru froide, parce que je suis froid. Et les regrets m'ont suivi. *Post equitem sedet atra cura*<sup>107</sup>.

[p. 3] J'ai consulté le mois de mai passé un médecin de cette ville et d'après ses avis je me suis mis au lait, jardinages et fruits pour toute nourriture. Je continue encore ce régime, à l'exception des jardinages et fruits auxquels pour cet hiver j'ai substitué

106 [Dans la marge à ce niveau] Cette douleur de côté a varié de position. Je l'ai sentie l'été dernier vers le gauche très vivement et même temps faiblement vers le droit [sic]. Au collège, lorsque je courais, il arrivait qu'au bout de quelque temps de course elle me saisissait vivement de l'un à l'autre. J'étais obligé de me sangler très fortement. Quelquefois après le même exercice je ne la sentais point du tout. Cet hiver en dansant je l'ai souvent éprouvée dans le côté droit.

107 Citation d'Horace (*Odes* 3.1.40), signifiant : « Derrière le cavalier est assis le noir souci ».

le riz, l'orge et les farineux<sup>108</sup>. J'ai fait en même temps un usage très réguliers de pilules de camphre\* et de quinquina\*, en prenant aussi exactement tous les jours un bain d'eau froide d'une demi-heure et même deux dans les grandes chaleurs. Depuis que la saison est devenue froide, je me contente d'un ou deux la semaine. J'ai aussi usé de la liqueur anodine d'Hoffmann\* et de la magnésie blanche\* qu'un médecin m'avait ordonné, assurant que j'étais attaqué d'hypocondrie\* et plus encore d'obstructions, mais avec trop peu de constance pour en pouvoir déterminer les effets.

C'est ici, Monsieur, que je sens toute mon insuffisance. Un homme de l'art joindrait à cet ennuyeux détail des réflexions qui pourraient l'éclaircir. Peut-être aussi ne serviraient-elles qu'à l'altérer et empêcher que les vôtres ne vinsent directement de la vérité. D'après ce doute je n'ajouterais pas ici celles que j'ai faites, si je ne croyais pas qu'elles fussent au moins utiles à me caractériser, quelque fausses et erronées qu'elles puissent être. D'ailleurs mon ignorance complète sur cette matière vous met dans le cas de n'y faire aucune attention. Ce qui m'étonne le plus, Monsieur, dans ma situation, c'est que depuis 7 ans et peut-être plus que les pollutions vont toujours en augmentant, les parties génitales ont conservé une espèce de force tandis que le reste du corps a absolument perdu les siennes<sup>109</sup>. Il me semble voir entre elles et les autres un défaut d'équilibre que j'attribue, ne sachant mieux, à un défaut d'égalité dans la répartition des nourritures. On dirait qu'elles absorbent tout. Quelquefois je crains qu'il n'ait existé et n'existe encore dans les autres membres une lymphe d'une qualité vicieuse, qui refuserait de s'assimiler aux sucres qui lui viennent d'ailleurs, ce qui renverrait ceux-ci à un dépôt commun, occasionnerait l'excès de vigueur de cette partie,

108 [Dans la marge à ce niveau] J'ai abandonné les pilules depuis que la saison ne permet plus de manger froid. Les aliments chauds mettant promptement action [sic] le camphre\* même incorporé de 4 ou 5 heures, me causèrent des maux de cœur et rappelaient une odeur insupportable [sic]. Le même inconvénient avait lieu l'été lors de la digestion, mais avec moins de désagrément.

109 [Dans la marge à ce niveau] Je dis « espèce de force », parce que je n'y reconnais qu'une grande facilité d'érection. Je n'ai jamais éprouvé jusqu'où elle pourrait aller.

vigueur bien inutile lorsque l'imagination ne peut plus s'enflammer et que le cœur est incapable d'amour et de désir. Au reste, on ne pourrait appeler cette espèce de force, vigueur, qu'autant que ses actes ne feraient point souffrir le reste du corps; ce qui n'est point. Chaque pollution m'affaiblit sensiblement tous les sens. Mon incommodité vient-elle de la nature vicieuse de mon tempérament, vient-elle d'obstructions ou de quelque coup ou effort que je me serais donné dans mon enfance sans m'en apercevoir?

Ce qu'il y a de certain et de connu dans ce problème, c'est que, dès ma tendre enfance, j'ai senti des érections très vives. Cette tension inconnue me gênait même alors. Du reste, j'ai été élevé assez durement et nourri presque toujours au pain et à l'eau, quoique d'un pays où le [*illisible*, peut-être «beurre»] et la bière sont les aliments communs. Enfin, né de père et de mère très robustes et très sains et très vifs tous deux, j'avais lieu d'espérer un caractère mâle et une santé ferme.

C'est à vous, Monsieur, que je m'adresse pour réparer le désordre qui m'en a frustré. L'opération est difficile, mais elle n'est pas au-dessus de vos forces. Vos lumières, votre réputation m'en sont un sûr garant. Vous connaissez la nature, vous la remettez dans son chemin. Vous me restituerez une santé qui me tirera de l'inertie et, en me rendant une âme, vous rendrez un citoyen à l'Etat et un homme à l'humanité. La célébrité que vos talents vous ont acquis justifient cette confiance que j'ai en vous. Puissiez-vous y prendre intérêt et ajouter la plus vive reconnaissance [p. 4] aux sentiments d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Thomassin, officier au régiment d'Auxonne du corps royal de l'artillerie, en garnison à Besançon.

– Lettre 45 –

Malade : Chevalier de Champorcin (H). 48 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Toul, France.

Date : 29 avril 1775.

Diagnostic de Tissot : « Spasmes », « Bile épaissie a produit les hémorroïdes et refluant dans le sang les spasmes ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.06.13.

[p. 1] Je suis dans ma quarante-huitième année et quoique d'un tempérament faible en apparence, j'ai soutenu les fatigues de la guerre pendant vingt ans et ensuite des voyages pénibles et des changements de climat sans m'en être ressenti. Je n'ai jamais eu de grandes maladies, n'ayant été saigné que pour quelques accès de fièvre. Mon teint a toujours été peu coloré et pâle et souvent jaune, le corps maigre et [illisible], la poitrine délicate et sujette à s'échauffer, avec des enrouements et des points dans le dos qui m'ont souvent inquiété et dont je me délivrais par l'usage de la véronique\* des Alpes coupée avec le lait. Les masturbations de ma jeunesse et que j'ai poussées même plus loin, m'ont plus usé que les femmes que j'ai cependant connues au-delà du besoin et même jusqu'à forcer la nature. J'eus à vingt ans une enflure à l'aine qu'on traita comme poulain\*, étant accompagnée d'espèce de chancres, et ce fut une glande qu'on me fit fondre. [...]

– Lettre 46 –

Malade : Non identifié (H). 19 ans.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Paris, France.

Date : 30 mai 1775.

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.06.40.

[p. 1] Le jeune homme a 19 ans, né de parents forts et vigoureux. Il l'est aussi lui-même. Il est colère [sic] : la contrariété lui allume le sang et dans ces instants son visage devient gonflé et violet. Les progrès de sa croissance ont varié jusqu'à l'âge de 16 ans et demi, et depuis ce moment elle s'est faite avec assez de rapidité. Il a toujours été sage et retenu du côté des sens et des femmes, quoiqu'il fasse chaque jour une résistance violente à la nature. Mais il s'est

livré à des exercices violents et surtout à son grand appétit sans choix de bons ou de mauvais aliments et, après s'être bien tourmenté, il en résultait de l'agitation dans le sommeil et rarement un léger saignement de nez.

Dans les moindres dangers de l'enfance comme dans les plus grands, il était hardi jusqu'à la témérité, jamais peureux. Aussi ses sens n'ont éprouvé aucune surprise ni du côté des objets physiques ni du côté des objets moraux. Il n'a jamais ni mouché ni craché qu'à la suite de deux saignées qu'on a cru devoir lui faire à la suite de deux accidents qu'on détaillera ci-après. Dès lors, l'écoulement et l'expectoration ont paru devenir plus aisés et plus abondants et l'enchifrènement\* qu'il a presque continué a semblé aussi l'incommoder beaucoup moins. Les crachats qu'il arrache comme par force ont toujours été très gros et très épais. Dès qu'il est en repos il s'assoupit et le soir surtout dès qu'il a soupé. Dès qu'il a resté quelque temps tranquille, il ressent des engourdissements dans les membres aussitôt qu'il se relève. Il est très gai, toujours riant et, aimant singulièrement à s'occuper, il ne peut rester un instant tranquille et à ne rien faire. Il a toujours mangé beaucoup de pain qu'il préférait souvent sortant du four et presque sans boire. Aussi a-t-il toujours répugné et répugne encore à détrempier les aliments les plus compacts et les plus grossiers.

Voici d'autres détails qu'on tire du malade depuis six semaines. Il y a deux ans qu'un écoulement de 3 semaines lui annonça les cinq accidents qu'il a éprouvés jusqu'au 17 de ce présent mois de mai 1775. Depuis ce temps, les pollutions ont été fréquentes et se sont répétées quelquefois jusqu'à 3 fois dans la même nuit. La moindre lecture galante, la moindre idée d'une jolie femme les rappellent fréquemment pendant le sommeil et, dès qu'il est à côté d'une personne qui lui paraît telle, il ressent des attaques très vives de la nature dont il est à peine le maître, bien qu'étant tranquille et sans chercher à la provoquer par l'atouchement, le frottement, etc. Le même écoulement lui reprend ordinairement vers la fin de décembre ou le commencement de janvier pendant un mois ou six semaines. [...]

– Lettre 47 –

Malade : Souveran (H). 19 ans.

Auteur : Joubert. Probablement un médecin.

Lieu : Grenoble, France.

Date : 14 juin 1775.

Diagnostic de Tissot : « Convulsions ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.06.29.

[p. 1] Depuis le mois de mars 1772, Monsieur Souveran est atteint de mouvements convulsifs. [...]

[p. 3] Il faut observer que la famille de M. le consultant est très saine, que jamais ni père ni mère n'ont été atteints d'aucun mouvement convulsif, même en remontant à ses aïeux. Il dit n'avoir jamais eu aucune frayeur ni avoir jamais fait aucune chute qui y ait pu contribuer. Je ne sais si la masturbation y pouvait contribuer pour quelque chose. Depuis son invasion, elle lui a été fort défendue et on assure n'en avoir point fait usage. [...]

– Lettre 48 –

Malade : Élie-de-Beaumont (H). « 42–43 ans ». Avocat.

Auteur : Non identifié.

Lieu : [Paris, France].

Date : 5 juillet 1775.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.01.04.09.

Remarque : Le malade est désigné par le pseudonyme de « Titius ». Daniel Teysseire a publié toutes les lettres du dossier médical d'Élie-de-Beaumont qui se trouvent dans le fonds Tissot, y compris celle-ci et une autre lettre transcrite plus bas (lettre 56), dans TEYSSEIRE (1995).

[p. 1] Titius âgé de 42 à 43 ans a constamment travaillé dès sa jeunesse et sans interruption.

Avocat depuis 23 ans, il s'est livré aux fatigues du barreau et quelques succès heureux multipliant ses occupations, il a pris très peu de délassements surtout depuis 10 ans.

Il y a eu quatre ans d'inaction volontaire dans ces derniers temps, mais le motif même qui l'occasionnait ayant violemment affecté une âme sensible et patriotique, et cette inaction n'ayant pas été oisiveté, mais seulement changement d'objets, à la vérité non contentieux, on peut encore ranger cette année dans la classe du travail.

Point de jeu, très peu de promenade, point de spectacles, quelques conversations du soir en voyant souper, etc., quelques voyages, voilà tout son délassement.

Ayant pris depuis environ deux ans un carrosse, cela lui a encore diminué les occasions de marcher.

Titius a conservé la ceinture ordonnée le 1<sup>er</sup> novembre 1769 par M. Tissot<sup>110</sup> et les frottements à l'eau de lavande.

Il se baigne assez souvent pour transpirer, mais a peine à supporter les bains tièdes et les prend un peu trop chauds. Il jeûne assez fréquemment pour maigrir.

Ne déjeune point, soupe légèrement et ne mange jamais de viande le soir d'un bain. Dort 7h la nuit et travaille, tant en travail effectif qu'en interruptions des siens et autres personnes dans son cabinet de 6h à 2h, de 5h à 9h et demie du soir habituellement.

Il n'a le temps de vaquer à l'usage des femmes par ses travaux, par la santé très délicate de sa femme, par les séjours plus longs que les siens que cette même santé et l'amour maternel la forcent de faire à sa terre près de leur fils unique qu'ils y font élever.

Titius se plaint de trois choses :

1<sup>o</sup> De sa circonférence et de sa pesanteur augmentées. Elles avaient fort diminué pendant six mois qu'il a suivi assez exactement l'ordre du [p. 2] 1<sup>er</sup> novembre 1769. Ensuite, les affaires et le défaut de trouver du vin blanc dans quelques maisons où il était invité, et surtout l'impossibilité de marcher tous les jours une heure avant son dîner le lui ont fait interrompre. Et l'embonpoint et la pesanteur sont revenues surtout depuis 2 ans.

---

110 La consultation de Tissot à laquelle Élie-de-Beaumont fait ici référence a été publiée dans TEYSSEIRE (1995 : 39-41).

2° Un sommeil forcé qui le prend quelquefois même en dînant (quand il est excédé de travail), mais presque tous les jours après dîner, surtout dans l'été, et auquel on est obligé de donner assez fréquemment trois quarts d'heure ou une heure.

3° Une impuissance presque à la folie. Nulle érection, même en la provoquant. Situation molle et flasque, même au moment de l'émission de la semence. De là une répugnance secrète pour un acte où la grosseur fréquente et les mauvais succès réitérés font trouver peu d'attrait. Ou bien, dans un moment de passion, émission instantanée par le simple contact; quelquefois même par l'imagination, et ensuite impossibilité d'acquérir une seconde émission. Ainsi célérité d'abord, impossibilité ensuite, et sur le tout mollesse habituelle et défaut d'érection, quoique avec bonne conformation et même prédominance sur le sexe féminin (n'ayant eu que trois enfants, tous trois mâles). Voilà principalement à quoi on demande remède, la femme de Titius ayant 43 ans et étant d'une santé délicate, ce qui ne laisse peut-être pas deux ans encore pour qu'elle puisse devenir mère.

Titius et sa femme désirent un second enfant mâle, elle plutôt une fille, mais enfin un second enfant.

Le moment paraît opportun. Titius point à son état habituel d'avocat, une charge de considération auprès d'un grand prince qui va lui donner lieu à une absence de trois mois avec suspension de cabinet, et à 450 ou 500 lieues en chaise. Il va à la fin de juillet aller passer d'abord un mois à sa terre à des délassements champêtres et à diriger lui-même des constructions qu'il fait faire. Il a rarement manié le fusil, mais il chassera si on le lui ordonne. Il pourrait pendant ces trois mois qui seront plus du ministère de Marthe que celui de Marie redonner du ton et du ressort à ses nerfs érecteurs, et à toute sa machine, c'est-à-dire à tout son corps affaîssé pour le travail. Sans tenir fortement à la vie, il aime assez à la conserver saine, active, et douée de toutes ses facultés, et fera exactement ce qu'il lui sera prescrit, surtout pour recouvrer la plénitude de ce dernier objet dont il a en lui l'étoffe complète par un fond de santé et par un sommeil paisible la nuit, et d'assez bonnes digestions, mais pourtant un peu moins bonnes depuis un an. Il joint ici sa grosseur (en cette

ficelle) augmentée d'environ 2 pouces depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1769 et d'environ 5 pouces depuis la diminution qu'avait procuré l'exacte observation du régime depuis le 1<sup>er</sup> novembre 1769. Il désirerait pouvoir conserver de temps en temps l'usage de quelques vins de liqueurs, et de la fleur d'orange et du cinnamomum\*, deux liqueurs qui lui sont agréables. Il prie le conseil de s'expliquer spécifiquement si le thé lui est bon ou mauvais, quelques-uns le lui conseillant, et aussi si de faire bidet à l'eau froide une demi-heure tous les matins serait un moyen de n'acquérir l'érection et si l'usage des glaces est bon. Il prie qu'on veuille bien lui donner une consultation très détaillée.

– Lettre 49 –

Malade : Didier (H). 29 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Lausanne, Suisse.

Date : 18 juillet 1775.

Diagnostic de Tissot : « Paralyse après fièvre », « Faiblesse native a facilité le départ de la fièvre ; tout le genre nerveux affaibli ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.06.20.

[p. 1] Monsieur,

Que j'aurais lieu de me féliciter et combien je vous aurais d'obligation, si après toutes les peines que j'ai eues à vous trouver et à me rendre à votre demeure, puisque voilà plus de 140 lieues que je fais à cet effet, que je serais heureux, dis-je, si pour récompense j'[illisible] me flatter d'un heureux succès, me reposant absolument sur vos lumières. Voici ce dont il s'agit.

Je suis un jeune homme âgé de 29 ans contre lequel il semble que la fortune et la nature d'un commun accord aient conspiré à rendre le plus malheureux des hommes. Voici comment. Peu réglé, délaissé de mes parents, la mort m'ayant enlevé l'auteur de mes jours, et pour surcroît je suis plongé dans l'état d'infirmité le plus déplorable que l'on ait jamais vu.

[p. 2] Je jouis d'une santé la plus parfaite en apparence, dormant bien, bon appétit, ne souffrant point, gai, bon teint, l'œil vif, en un mot rien de contrefait, sinon les cuisses et les jambes

menues. Dans cet état de santé apparente, je ne puis marcher depuis 6 ans, suite d'une maladie épidermique qui avait tellement attaqué le genre nerveux que j'avais perdu la vue, la parole et l'usage des mains, ce qui est revenu [*illisible*] mais non pas tout à fait à son état de perfection [*illisible*] la vue, mais pour les jambes rien.

Je crois cependant que ce serait témérité que d'en attribuer toute la cause à une suite de cette terrible maladie, car avant j'éprouvais déjà une grande faiblesse dans tout le genre nerveux. D'abord elle n'était point causée par la débauche des femmes, car je n'en ai jamais vues, ni par le vin, à dix-huit ans je n'en avais point bu. Je ne sais si la masturbation en serait cause, cependant cela m'arrivait peu avant la maladie, sinon après, car elle m'avait laissé tant de chaleur de fièvre. N'étant pas encore assez dans cette grande faiblesse je ne [p. 3] pouvais m'en abstenir. [...]

## – Lettre 50 –

Malade : Des Bordes (H). Âge inconnu. Gendarme du roi sous le titre d'Écossais.

Auteur : Le malade.

Lieu : Lunéville, France.

Date : 10 août 1775.

Diagnostic de Tissot : « Colique de Poitou\* ».

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 149.01.03.05.

[p. 1] Monsieur,

Les grands hommes, que la renommée a soin de faire connaître, n'a pas oublié<sup>111</sup>, Monsieur, de vous donner place parmi eux. C'est une justice qu'on vous doit sans flatterie. La confiance que j'ai en vos talents et les sentiments qui vous sont propres de soulager l'humanité dans ses afflictions, m'encourage, Monsieur, à vous faire une confession générale de ma vie pour vous mettre à même de me soulager dans mes infirmités.

Dès ma plus tendre jeunesse, j'eus la malheureuse habitude de la masturbation. À vingt ans, j'eus une maladie vénérienne

111 Le sujet de ce verbe est manifestement « la renommée ».

dans toutes les règles, accompagnée de tout ce qui lui est propre. Je passais les remèdes et obtins une guérison que je crois avoir été complète.

À 22 ans, je me mariaï et partis pour l'Amérique. J'eus deux enfants qui se sont toujours bien portés. Je devins veuf au bout de quatre ans de mariage. J'eus dans mon veuvage commerce avec une négresse qui m'a toujours paru saine. Cependant, au bout de six mois de veuvage, il me prit un écoulement sans d'autre symptôme de vérole.

Je partis pour l'Europe et fis part au même chirurgien qui m'avait traité de mon écoulement. Il m'en guérit, je me remariaï et repartis pour l'Amérique. Dans [p. 2] ma traversée, ce même écoulement me reprit que je conservais toujours très blanchâtre. De temps en temps, il disparut; les chirurgiens prétendirent que c'était faiblesse qui causait cet écoulement.

En juillet 1772, j'eus des fièvres très violentes, de là j'eus une colique qu'on appelle colique de Poitou\*, j'en fus guéri. Je devins très faible, pouvant à peine marcher. Cette maladie fut suivie par la perte de la vue. Je restai dans cette situation trois semaines, pour ainsi dire abandonné des médecins. Cependant, un chirurgien me rendit la vue par une saignée au pied. En août de cette même année, j'eus encore une colique plus forte que la première, accompagnée de convulsions, ce qui m'affaiblit singulièrement.

Les chagrins que j'eus par la perte d'une habitation, causée par la révolte des nègres, contribua [*sic*] beaucoup à la lenteur de mon rétablissement. Cependant, je devins en état de pouvoir marcher, les médecins me conseillèrent de partir pour l'Europe, ce que je fis en septembre 1772. À peine j'eus fait quinze jours de navigation que cette même colique me reprit et me tint pendant le reste de la route alité, ayant perdu généralement l'usage de mes membres, ne pouvant pas même manger ni me tourner dans mon lit, ne pouvant pas signer mon nom, impossible aussi de porter mes [p. 3] mains dessus ma tête.

Arrivé en Europe, je me transportai à Aix-la-Chapelle où j'ai pris les bains chauds et [*illisible*] les eaux qui vous sont connues. Au bout de huit mois de [*illisible*] et d'usage de ces bains, je

regagnai enfin assez de force pour pouvoir marcher seul, mais non manger ni écrire. Enfin, Monsieur, au bout de dix-huit mois, je fus en état de manger seul et pouvoir écrire, mais difficilement. Actuellement même, quoique je gagne de jour en jour des forces, je n'ai pas encore l'agilité des doigts. Il m'est impossible de pouvoir porter le pouce jusqu'au petit doigt, je n'ai aucune force dans les doigts, beaucoup de peine à ramasser une épingle, beaucoup de faiblesse dans les genoux.

Voilà, Monsieur, quelle est ma situation. Pour mon écoulement, je l'ai toujours conservé. Ce qui l'a augmenté, c'est mon séjour à Paris où je vis une fille qui me donna une chaude-pisse\*. N'ayant pas les moyens de me faire traiter, j'ai toujours conservé un écoulement blanchâtre très faible, mais beaucoup de douleurs en urinant, devant faire des efforts comme si j'allais à la selle. Je me sers de bougies\* qui entrent cinq pouces dans le canal, pour lors je sens de la douleur. Lorsque j'urine, cela fait la [illisible]. J'urine quelquefois goutte à goutte.

Je bois dans de l'eau du sel nitre et tartre vitriolé\* que le chirurgien du corps me donne. Je crains en prenant le [p. 4] mercure\* que cela ne m'attaque les nerfs qui sont très affaiblis. Du reste je me porte bien, mange bien, dors bien, ne fais aucun excès, j'ai bonne couleur comme un homme en parfaite santé. Ma fortune ne me permet pas de me procurer des remèdes qui pourraient m'être nécessaires, même de reconnaître les services que je pourrais espérer de vous, Monsieur. Je me flatte que vous n'avez égard qu'à ce que l'humanité peut vous dicter et que vous m'indiquerez des remèdes qui à peu de frais pourront me procurer une guérison touchant mon écoulement.

Pour la faiblesse de mes nerfs, je crois que jamais cela ne reprendra. Peut-être que l'exercice du cheval, que je suis dans le cas de faire, me fera du bien, je ne l'ai pas encore essayé, n'ayant que très peu de temps que je suis dans le corps de la gendarmerie, place que mon infortune m'a obligé de prendre. Je vous prie, Monsieur, de me faire la grâce de m'accorder une réponse sur les sujets de ma lettre et soyez persuadé que, si la reconnaissance peut suffire, vous la trouverez chez moi aussi parfaite que les sentiments distingués avec lesquels j'ai

l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Des Bordes, gendarme du Roi sous le titre d'Écossais. En quartier à Lunéville en Lorraine, ce 10 août 1775.

– Lettre 51 –

Malade : Marquis de Romira (H). 30 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Gênes, Italie.

Date : 28 novembre 1775.

Diagnostic de Tissot : « Irritabilité ».

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.06.24.

[p. 1] Monsieur,

J'ai lu plusieurs de vos livres, ce qui, joint à la réputation que vous avez dans l'Europe, me fait espérer que vous me tirerez de l'état misérable où je me trouve.

Je suis au désespoir, Monsieur, de vous dire que je suis impuissant, mais la chose n'en est pas moins vraie, au moins à peu près. Imaginez un pauvre diable qui a 30 ans, sur le point d'épouser une fille jeune, belle et riche qu'il adore, devient impuissant. C'est mon histoire. Jugez de mon désespoir et de la reconnaissance que j'aurais si vous me sauviez.

Je m'en vais vous décrire le plus exactement que je pourrai l'état piteux dans lequel je suis tombé.

1) Quand mes désirs sont excités et que je commence à bander ou même avant, je sens des épanchements sans plaisir qui ne sont pas de la liqueur séminale, mais plutôt de cette liqueur qui sert à humecter le passage avant qu'on décharge. Comme chez moi ces écoulements sont quelquefois fort abondants et viennent toujours [p. 2] trop tôt, c'est je crois ce qui amollit et empêche l'érection parfaite;

2) je décharge quelquefois sans bander parfaitement, surtout la nuit dans le sommeil j'ai de ces sortes de pollutions;

3) il m'arrive quelquefois de bander bien au moment de mon réveil, surtout quand j'ai eu soif et que j'ai bu de l'eau froide avant de m'endormir. Il paraît que chez moi pour avoir

l'érection parfaite il faut qu'elle prévienne les désirs, ce qui est pourtant opposé à l'action ordinaire de la nature ;

4) l'éjaculation n'est pas assez forte et la liqueur séminale n'est pas assez dardée, elle paraît au reste être trop épaisse ;

5) quand je suis sage pendant longtemps pour me ménager, il semble que mes nerfs s'appesantissent davantage et j'ai de ces pollutions nocturnes sans érection dont j'ai parlé.

Voilà mon état que j'ai décrit avec toute la naïveté possible et qui agit extrêmement sur mon imagination. Quant à ma constitution, je [p. 3] suis maigre et d'un tempérament mélancolique et bilieux. Je me sens échauffé et je crois que j'ai le sang épais et qui se porte vers la tête. Je suis couperosé.

Les échauffants, comme par exemple le chocolat, ne me font aucun bien. Les remèdes nitreux et salins et ce qui picote et irrite les nerfs paraissent me convenir davantage.

J'attends, Monsieur, vos avis avec une vive impatience et je vous prie de m'adresser votre lettre à Turin parce que je compte y être, ou au moins on m'envoie de là mes lettres partout où je suis et je pars demain d'ici.

Lorsque je ferai vos remèdes, j'espère, Monsieur, que vous me permettrez de vous faire part de leurs effets et de continuer à vous consulter. En attendant, je vous supplie d'agréer les assurances de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, le Marquis de Romira.

Gênes, le 28 novembre 1775. Je compte, Monsieur, sur votre discrétion.

– Lettre 52 –

Malade : Bassaud (H). 54 ans. Avocat.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Non spécifié, sans doute près de Besançon, France.

Date : [1775].

Diagnostic de Tissot : « Mal de tête. Trop de sang à la tête ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.04.05.

Remarque : Ce mémoire n'est pas daté, mais divers indices dans le texte montrent qu'il a sans doute été écrit en 1775.

[p. 4] Du reste il est garçon et, s'il a donné dans les femmes, ce n'a été que depuis 25 à 30 ans. Dès lors il n'a fait de débauche que de travail. Il a continué l'usage du vin, mais il s'abstient de vin étranger, de liqueurs et de café. [...]

– Lettre 53 –

Malade : Baron de Laugier (H). 55 ans.

Auteur : D<sup>r</sup> Martin.

Lieu : Mezel, France.

Date : 21 mars 1776.

Diagnostic de Tissot : « Spasme ex genitalibus » [selon les notes de Tissot sur la lettre 144.02.07.24 (non transcrite), qui est une autre version de cette lettre].

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.07.23.

Remarque : Tissot n'a pas dû répondre à cette lettre car une autre lettre, très similaire, sera envoyée le 20 octobre 1776 (lettre 144.02.07.24).

[p. 1] Mémoire à consulter par Monsieur Tissot pour Monsieur le Baron de Laugier.

Le 7 du mois de mai 1775, le malade dîna fortement et but à proportion. Une heure après, il fut se promener sur un grand chemin, il y trouva une demoiselle qui l'y attendait, ils descendirent dans un petit ruisseau à côté du grand chemin, il le mit pendant deux fois à la demoiselle, mais, comme le grand chemin était proche, elle le repoussait toujours. Ces deux coïts furent faits sans éjaculation. À la troisième fois, elle dit au malade qu'il avait la bouche de travers et les yeux. Effectivement, le malade sentit qu'il ne pouvait plus parler, se releva et la demoiselle le conduisit pendant une demi lieue. Comme il fallait monter à son château, le malade épuisé et suant beaucoup s'assit, la demoiselle fut lui chercher les domestiques et on le porta à son château. Il en monta pourtant les degrés.

Arrivé dans la chambre, on le coucha, un médecin arriva deux heures et demi après. Le malade dans l'intervalle était assoupi, mais ne perdit jamais connaissance. Le médecin débuta par lui faire avaler 28 grains d'émétique; lequel, voyant qu'une demi-heure après ça ne lui faisait aucun effet, il le saigna, lui tira

à la première saignée trois écuelles de sang. Voyant que l'émétique continuait à ne point faire d'effet, il le saigna une seconde fois. Le malade porta alors la main sur la saignée qui venait d'être faite et se fit fermer la plaie. Le médecin alors lui donna des lavements. Le malade s'évanouit et resta dans cet état pendant une heure. Étant revenu de son évanouissement, on lui mit la main dans la bouche et il commença à vomir et alla beaucoup par le bas. Le médecin le lendemain lui fit prendre une tisane purgative qui l'incommoda beaucoup et qu'il discontinua après en avoir pris un verre. Alors il s'aperçut d'une paralysie au bras gauche et à la jambe gauche, et il ressentit en même temps une douleur prodigieuse directement au-dessus du sourcil droit. Cette douleur était insupportable et lui a duré trois mois jusqu'à ce que, ennuyé de ses douleurs, il se fit porter aux bains de Digue qui lui ôtèrent totalement la douleur de la tête, lui rendirent l'usage de la jambe gauche qui était paralysée. Le bras a repris un peu de mouvement, il y a une force prodigieuse, mais quand il a fermé la main il ne peut pas l'ouvrir.

Il est à remarquer que malgré tout ce qu'il a souffert l'érection lui a duré [p. 2] pendant quatre fois vingt-quatre heures. Il est bon d'observer que depuis les bains on le purge une fois tous les deux mois. Le malade se porte bien pour le corps, il mange très peu, ne soupe jamais, mais il mange un morceau de pain avec un peu de confiture ou une soupe, et boit un verre d'eau et du vin. L'érection ne lui est point revenue depuis l'orage qu'il a essuyé. Il marche tous les jours mieux, ayant trouvé dans le mercure\* une mixtion de beurre frais et d'eau de vie. Il s'en est fait frotter le bras et en a été un peu soulagé.

Le malade demande premièrement à M. Tissot de vouloir bien lui dire si c'est véritablement une attaque d'apoplexie qu'il a eue, ou si c'est simplement une irritation dans les nerfs occasionnée par le coït qui a occasionné sa paralysie. Comme bien des médecins de province l'ayant assuré, il demande si les bains aromatiques ou les bains de Digue dont il s'est bien trouvé, lui sont toujours nécessaires. En un mot, il prie M. Tissot de lui dire au vrai ce qu'il doit faire pour rétablir totalement sa santé. S'il doit encore faire usage du beurre après avoir pris les bains de

Digue, le régime qu'il doit suivre, et s'il faut qu'il renonce totalement à l'usage des femmes quand il aura retrouvé sa santé. Le malade est né le 11 décembre 1719. Depuis l'orage qu'il a essuyé, il n'a pas eu la moindre attaque d'apoplexie et le stase qu'il avait au front au côté droit totalement opposé au côté gauche qui était paralysé, est entièrement dissipé et il n'a pas la moindre douleur de tête.

Fait à Mezel le 21 mars 1776. Martin, Docteur en médecine qui a toujours traité le malade.

– Lettre 54 –

Malade : Non identifié (H). 20 ans environ.

Auteur : D<sup>r</sup> Romand.

Lieu : Besançon, France.

Date : 24 mai 1776.

Diagnostic de Tissot : « Folie ».

Taille du document : 12 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.07.11.

[p. 1] Un jeune monsieur âgé d'environ vingt ans, d'un tempérament mélancolique, qui par ses talents et sa naissance pouvait prétendre aux premières places de la magistrature, était sujet dès l'enfance à des dévoiements abondants qui duraient trois ou quatre jours et qui revenaient tous les trois ou quatre mois.

Cette incommodité périodique et qui paraissait lui être salutaire, s'est montrée ainsi régulièrement jusqu'à l'âge de quinze ans, temps auquel Monsieur eut une petite vérole\* des plus confluentes. S'il perdit à cette maladie beaucoup des agréments de sa figure, il parut que son tempérament en était corrigé et qu'il y avait gagné un peu de vivacité et de gaieté. On le vit dès lors moins sérieux, moins taciturne.

Cet état a duré environ trois ans qu'il a employés à l'étude du droit, qu'il a terminée par une thèse publique soutenue avec tant de distinction qu'elle lui mérita les plus grands applaudissements. Ce fut à peu près à cette époque qu'on remarqua qu'il se relâchait sur ses exercices de piété et de religion, qu'il lisait jour et nuit des mauvais livres, qu'il ne fréquentait que des

jeunes gens [p. 2] dont les mœurs étaient suspectes. On aperçut bientôt après le fruit qu'il avait retiré de ses lectures et de ses compagnies. De docile qu'il était, il devint impérieux, il s'emportait dès qu'on n'était pas de son avis. De l'indocilité il passa à l'indépendance et ne voulut écouter aucune remontrance, quoique faite avec beaucoup de ménagement et de douceur.

C'est probablement dans le même temps qu'il contracta cette funeste habitude dont vous avez si bien fait sentir le danger dans l'excellent livre que vous avez publié à ce sujet, livre à mon avis qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes gens et qu'on ne leur met pas assez tôt entre les mains. Il vaudrait bien mieux les préserver de cette malheureuse passion que de les en guérir. Pendant trois ans, on a cherché à ranimer son ancienne ferveur pour le service divin, on lui a représenté le danger de ses lectures et des personnes qu'il fréquentait. Tout a été inutile, le remède venait trop tard, l'esprit et le cœur étaient déjà gâtés.

Il y a environ deux ans qu'il tomba dans une mélancolie si affreuse qu'elle alarma sa famille. Interrogé sur le sujet de sa tristesse, il répondit tout en larmes qu'il était le [p. 3] plus malheureux de tous les hommes, qu'un de ses amis avait révélé un secret qu'il lui avait confié et que, s'il n'était pas absent, il se croirait dans l'obligation d'en tirer vengeance. Quelle était la nature de ce secret, c'est ce que jamais on ne put découvrir. Il resta après cela triste, rêveur pendant plusieurs mois.

Il y a un an qu'il alla voir une de Mesdames ses sœurs, qui est dans une abbaye. Il y passa quinze jours, y mangea et bu avec excès. On s'aperçut qu'il crachait fréquemment, qu'il allait souvent à la garde-robe, qu'il était tourmenté d'envie d'uriner à chaque demi-heure, que sa vivacité et son ton impérieux et d'indépendance prenaient beaucoup d'accroissement. On le mena de là à la campagne où il tomba dans une si grande tristesse qu'il ne voulait pas quitter son fauteuil ni dire un mot. On le questionna souvent sur ce qui pouvait l'inquiéter, il ne répondit jamais que par des vivacités qui n'apprenaient rien, et paraissait comme prêt à pleurer.

Ses crachements, ses envies fréquentes d'uriner, firent soupçonner qu'il prenait des remèdes pour quelque maladie galante.

On lui en parla, mais il ne répondit à tout ce qu'on [p. 4] lui dit que par des plaisanteries.

Cet état dura huit jours pendant lesquels les crachements et les envies d'uriner continuèrent. De la tristesse, il passa au rire, et on le vit rire de choses dont il n'aurait pas ri ci-devant. Un propos équivoque ou un ridicule qu'il avait remarqué lui servait encore pour lors de prétexte et d'excuse. Il est convenu que dans ce temps il ne pouvait quelquefois se débarrasser d'une idée qui lui venait qu'après vingt-quatre heures. On présume de là que son sommeil n'était pas tranquille. On croit aussi qu'il avait des vertiges, ou du moins des frayeurs de se trouver mal parce qu'on lui vit faire usage d'eaux ambrées les plus fortes. On se contenta de l'exhorter à renoncer à toute occupation sérieuse et à ne songer qu'à s'amuser. Il s'y prêta, s'occupa par le jardin, s'y promena, mais toujours au grand soleil. Il prit même des bains dans la rivière, mais comme elle est à une lieue du château, il en revenait plus échauffé qu'il n'y était allé. On lui fit prendre des bains de pied le soir qui parurent lui faire plus de bien.

Au mois de septembre dernier, il éprouva un engourdissement dans la jambe gauche [p. 5] pour lequel il fut saigné, et dont on ne se rappelle pas la durée.

Dans le mois suivant on saigna, on purgea Monsieur, après quoi on lui fit prendre les bains domestiques pendant neuf jours, boire du petit lait, avaler quelques pilules de savon, ce qui parut le mettre mieux.

Quelques jours après avoir quitté l'usage de ces remèdes, Monsieur eut une dysenterie accompagnée pendant quelques jours de vives douleurs dans les entrailles et de déjections copieuses. On le mit à l'eau de riz\* pour boisson, il fut purgé deux fois doucement, après quoi il parut de toute façon plus tranquille. Mais quelques jours après les rires reparurent et se montrèrent plus fréquents qu'auparavant.

Au mois de décembre, il regagna la ville, chercha à s'y dissiper par la comédie, le jeu de paume, mais tout cela ne l'amusa point, l'ennui le suivait partout. La dernière fois qu'il alla à la comédie (c'était le 21 du mois de décembre), il eut une dispute avec un officier qu'il força au sortir de mettre l'épée à la main.

On s'en [p. 6] aperçut, on y courut et on les sépara avant qu'aucun d'eux fut blessé. Jusqu'ici je n'ai fait que rendre ce que la famille m'a appris du malade et de ses maladies, je vais dire à présent ce que j'ai vu et dont j'ai été témoin.

Après l'affaire dont j'ai parlé, la famille se détermina à le faire renfermer dans un fort, et ce fut le 23 décembre, surlendemain de sa détention, que j'allai l'y voir. Mais pour ne lui point déplaire et me procurer les moyens de l'observer dans la suite plus à mon aise, j'eus soin de le prévenir que je ne venais le voir que comme ami de la maison, et je le priai de me permettre de lui rendre tous les jours des visites en cette qualité. Il parut s'y prêter plus par honnêteté que par bonne volonté. Je l'entretins donc de choses indifférentes jusqu'à l'arrivée d'un professeur de notre faculté qui devait le voir avec moi et que je laissai (pour soutenir mon personnage) parler maladie et remèdes sans avoir l'air d'y prendre intérêt, ni répliquer un mot.

Nous observâmes l'un et l'autre qu'il riait sans raison apparente, qu'il avait de temps et temps les yeux furieux, hagards, menaçants, [p. 7] qu'il s'emportait aisément, qu'il était toujours en mouvement, qu'il ne pouvait se tenir assis un instant, qu'il n'avait presque point d'idées, très peu de mémoire, qu'il ne faisait guère de propositions, que bien souvent il ne faisait que répéter celle qu'il venait d'entendre. Néanmoins dans celles qu'il nous fit, nous n'aperçûmes aucun écart dans la raison, et il nous parut toujours raisonner assez juste.

Malgré ses raisonnements qui n'étaient point extravagants ni ridicules, nous ne pûmes nous empêcher de croire sa tête bien malade et bien échauffée. *Sapientia hominis lucet in vultu et ab occurso faciei cognoscitur sensatus*<sup>112</sup>.

Mais quel nous donner à ce dérangement du cerveau, c'est ce qu'il n'était pas aisé de faire? Il avait bien des symptômes de manie, mais il y en avait d'autres qui ne lui appartenaient pas. Les maniaques n'ont que trop d'idées, il ne leur manque que de les bien assortir.

112 [Dans la marge à ce niveau] Ecclésiast. 14,26. [Traduction: «La sagesse d'un homme illumine son visage et l'on discerne à l'air du visage l'homme sensé»].

Malgré cet embarras, on ordonna une saignée au bras, une seconde au pied pour le jour suivant. La purgation suivit les saignées, après laquelle Monsieur prit [p. 8] pendant neuf jours des bains plus froids que chauds, et des bols avec l'extrait d'ellébore noir\*, mais tous ces moyens dont j'ai suivi journallement les effets, loin de diminuer les accidents, ne firent que les augmenter. J'aperçus moins d'idées, moins de cohérence entre elles, des raisonnements justes sur de faux principes et des conséquences fausses déduites de principes vrais.

Le terme fixé pour les bains était fini, mais Monsieur devait encore continuer les bols. Je proposai de les quitter et de ne donner pour tout remède que du camphre\* à grande dose. Les éloges que lui donnent dans la manie Messieurs Lieutaud, Boissier de Sauvages et Cran, l'assurance où j'étais d'un excès dans la masturbation, l'observation 32 de Samuel Formius dans laquelle on lit qu'un jeune maniaque cessa de l'être après avoir été châtré, me firent adopter ce remède qui doit produire une castration momentanée, s'il est bien vrai, comme le disent les auteurs, qu'il éteint les feux de la concupiscence<sup>113</sup>. Je m'imaginai même que s'il avait réussi dans les manies, ce ne pouvait être que dans celles qui avaient eu pour cause de pareils excès. D'après ces autorités et les idées qu'elles m'avaient fait naître, on se détermina à tenter son usage.

Ce fut le 13 janvier qu'il le commença [p. 9] et qu'il en prit six grains soir et matin. On lui fit prendre par-dessus du sirop de vinaigre avec de l'eau. On doubla la dose le lendemain et on le laissa à cette dose quatre à cinq jours, après quoi on augmenta encore de six grains et par degré la dose en a été portée jusqu'à trente grains soir et matin, qui fait à six grains près celle fixée par M. de Sauvages. On ne tarda pas à apercevoir de bons effets de ce remède. On remarqua dans le malade plus d'idées, plus de réflexions, moins d'emportements, rarement des rires, plus rarement encore de la férocité dans les yeux.

On continua ainsi le camphre\* jusque vers le milieu du mois de février où il paraissait assez tranquille et rentré dans son

---

113 [Dans la marge à ce niveau] Teichmeyer conseille aussi la castration dans cette maladie.

caractère qui est d'être morne, taciturne. M. le Professeur dont j'ai parlé proposa alors de saigner Monsieur, de le purger, et de revenir aux bains domestiques. J'y consentis, mais ces remèdes furent suivis d'aussi mauvais effets que la première fois. On fut obligé d'abandonner les bains après le [p. 10] cinquième pour reprendre le camphre\* qui eut le même succès que la première fois et qu'on continua jusqu'aux approches de Pâques. On l'interrompit pour lors pendant une douzaine de jours pour ne pas rebuter le malade qui paraissait s'en lasser. Il le reprit après ce terme et l'a continué jusqu'au commencement de mai, temps auquel on proposa encore de purger après avoir fait deux saignées, une au bras et l'autre au pied. Comme je voyais le visage de M. notre malade un peu rouge, que les chaleurs approchaient et qu'il m'avait dit quelques jours auparavant qu'il avait la bouche amère, je crus ces remèdes bien indiqués, et on les pratiqua. Mais les rires reparurent bien vite, les yeux devinrent menaçants, les discours extravagants et ont été tels pendant quelques jours.

On voyait déjà ces accidents diminuer à proportion qu'on s'éloignait du temps où on avait pratiqué ces remèdes, lorsque Monsieur, le dimanche 12 de ce mois, trouva moyen de s'échapper du fort. Il fit ce jour là et le suivant treize lieues à pied pour se rendre dans une des terres de sa famille, d'où on l'a ramené [p. 11] il y a quatre à cinq jours. Je le vis le lendemain. Son état me parut à peu près le même qu'avant son départ. Je l'ai revu deux fois dès lors, et j'en ai été beaucoup plus content.

J'ai oublié de faire observer 1°. que Monsieur depuis un an a pris beaucoup d'embonpoint qui n'a fait qu'augmenter depuis sa détention au fort ;

2°. que sur la fin d'avril il eut un soir un accès de fièvre précédé de frisson et accompagné de douleurs de tête et dans les membres qui dura toute la nuit, que j'aurais bien voulu voir cet accès suivi de quelques autres, de deux ou mieux de trois jours l'un, ce qui aurait caractérisé une fièvre quarte\* que j'aurais regardée avec Hippocrate comme un puissant remède pour opérer la guérison ;

3°. qu'il n'a jamais été si bien dans les temps humides que dans les temps secs. Cette dernière observation qui peut conduire à la connaissance de la cause de la maladie me paraît de la plus grande importance encore pour le choix à faire du régime et des remèdes.

Romand, À Besançon ce 24 mai 1776

[p. 12] P.S. : Je prie Monsieur Tissot de m'excuser sur la longueur de ce mémoire. Le vif intérêt que je prends à Monsieur notre malade et le désir que j'ai de concourir à sa guérison, m'ont peut-être fait entrer dans des détails qu'on pourrait regarder comme superflus.

– Lettre 55 –

Malade : Thomassin (H). 21 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Carpentras, France.

Date : 28 mai 1776.

Diagnostic de Tissot : « Mobilité locale très jeune ».

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.02.08.14.

Remarque : Cette lettre reprend en partie ce que l'auteur avait écrit dans une autre lettre (lettre 44) à laquelle Tissot n'avait pas répondu.

[p. 1] Monsieur,

J'ai eu l'honneur de vous adresser l'année passée dans le courant du mois de mars une longue consultation, au sujet d'une incommodité affreuse qui m'a tourmenté depuis longtemps. J'ai eu le malheur d'être privé de votre réponse. Je ne sais si elle se sera égarée dans les bureaux des postes. Dans ce cas, c'est pour vous remercier de la peine que vous avez prise, et vous prier de vouloir bien me la réitérer que je vous adresse la présente. Et comme il pourrait être aussi, que ce fut ma lettre qui eut manqué de vous être remise, je vais vous en donner l'analyse la plus succincte et y ajouter les remarques que j'ai faites depuis sur ma maladie.

L'incommodité qui m'oblige de recourir à vos lumières, semble mériter d'autant plus votre attention que malgré les apparences on ne peut la reprocher à mon inconduite. C'est la

nature elle-même qui, dès l'âge de 12 à 13 ans (et j'en ai actuellement 21), a commencé à m'épuiser par des pollutions nocturnes. Ça a été à mon insu jusqu'à l'âge de 16 ans passés. Ce n'est qu'à cette époque que j'ai su à quoi je devais attribuer ces mouvements irréguliers qui terminaient mes songes. Mouvements que j'observais déjà avec attention, parce que mes surveillants, d'après la visite de mon lit, m'accusaient de masturbation, et cette accusation d'un crime, dont je n'avais nulle idée, alarmait et occupait sans cesse mon esprit.

Une fois sorti de tutelle, le mystère s'est bientôt révélé. D'abord je n'attribuais, ainsi que mes camarades, les pollutions qu'à la force de mon tempérament. J'avais toujours été sage, je continuai à l'être, et m'inquiétai peu pendant deux ans. Au bout de ce terme, il me sembla que ma santé en souffrait. Je m'aperçus d'une diminution de mémoire, je me trouvai incapable de m'appliquer à rien. Bientôt suivit un dégoût universel, une indifférence insupportable et, ne sentant plus uniquement que le chagrin de devenir si rapidement insensible, je me livrai à la douleur et au désespoir d'une situation si terrible. Je n'y pensais plus sans répandre des larmes et c'était à tout moment que j'y pensais. On dit que ce sont des vapeurs\* que j'avais alors. En ce cas, il s'en faut beaucoup qu'elles proviennent d'un chagrin imaginaire. Rien de plus réel, rien de plus juste et de plus raisonnable que celui que je ressentais alors. Je prévoyais le triste état où je végète actuellement et il est, à coup sûr, des plus affligeants.

Cependant, au milieu de mes peines, je ne laissai pas de m'occuper du soin de remédier à ce qui les causait. Je me condamnai à un régime frugal. Des voyages nécessaires et la mauvaise saison étant survenus, je ne pus rien faire de plus jusqu'au mois de mai 1774. C'est alors qu'aussitôt mon arrivée à Besançon [p. 2] où nous tenions garnison, je consultai pour la première fois un médecin habile. D'après ses avis je me mis au lait, herbages et fruits pour toute nourriture. Les bains froids et les pilules de quinquina\* et de camphre\* furent employés comme remèdes. Les pollutions ont résisté à tout. Et tout ce que j'ai gagné de tant de peines, a été de résister un peu de mon côté aux attaques des pollutions et de ralentir leurs effets.

Au bout d'un an, je me suis adressé à vous et, n'ayant point eu de réponse, j'ai continué mon genre de vie. Les pilules ont été supprimées à cause de leurs renvois désagréables et je n'ai conservé que l'usage des bains. Enfin, ayant passé mon semestre en maison étrangère, j'ai été obligé de cesser ceux-ci et de me remettre à la vie ordinaire. Beaucoup de sobriété, la privation de toute viande noire, comme aussi de vin, café, liqueurs, etc., de la promenade, et toutes les attentions possibles n'ont pu m'empêcher de me ressentir de l'interruption du régime. Les pollutions continuent toujours et leurs effets deviennent de plus en plus terribles. J'imagine bien qu'il est inutile de vous détailler toute la progression de cette maladie et vous ennuyer d'un journal exact de tous ses ravages. Il suffira de vous dire que les premières années les pollutions n'arrivaient que de dix en quinze jours. Celles d'après elles reviennent tous les huit. Leurs termes se rapprochèrent peu à peu, et j'en étais affligé de 4 en 4 l'hiver qui précéda mes vapeurs\*. Enfin, pendant l'été qu'elles terminèrent (l'été 73), sur deux nuits, souvent sur trois, je n'en avais plus qu'une de tranquille. Elles devinrent moins fréquentes dans le temps où je fis des remèdes. Et depuis cet hiver que j'ai été forcé de les cesser, leurs périodes sont irrégulières. Quelquefois il y a entre elles [*illisible*, peut-être «six»] jours d'intervalle. D'autres, j'en fus tourmenté deux ou trois nuits de suite, d'autres enfin, j'en souffre deux fois dans une seule.

Elles viennent indifféremment sans rêves et avec rêves, au premier ou au second somme. L'instant de l'émission est un peu douloureux et l'érection violente lorsque j'ai eu quelques jours de repos<sup>114</sup>. L'un et l'autre effets sont moins sensibles dans le temps de leur plus grande fréquence. Ordinairement le moment où elles s'achèvent me réveille en sursaut et je passe les 2 jours qui les suivent dans un accablement extraordinaire.

Cet accablement, une grande faiblesse, un état de langueur et d'ennui, quelques digestions laborieuses, une diminution sensible et progressive des facultés intellectuelles, voilà les maux dont je me plaignais avant cet hiver. C'est à présent tout autre chose. Il ne me reste plus que des forces de vieillard. Toute la

114 [*Dans la marge à ce niveau*] La semence est ordinairement épaisse.

machine semble se refuser au mouvement, les nerfs de tous les points qui forment charnière ou joncture, dépourvus de leur élasticité, ont perdu tout à la fois leur souplesse et leur vigueur. La moindre course à cheval est suivie d'une fatigue douloureuse dans tout le buste, occasionnée sans doute par la mollesse des chairs qui au mouvement du trot sont secouées de manière à paraître entièrement détachées des os. Après quelque petit exercice, ce sont tantôt dans une partie, tantôt dans une autre des muscles qui se [*illisible*, peut-être « vibrent »] avec la plus grande rapidité. [p. 3] Dans le plus parfait repos même, il me survient ou des tiraillements multiples, dans le nez, les yeux, lèvres, oreilles, ou des bâillements sans fin qui communiquent leur mouvement jusque dans les bras et l'extérieur de la poitrine. Il est des instants, des jours, où je suis dans l'état d'une personne prête à tomber en défaillance. La respiration est devenue plus difficile, l'appétit est entièrement disparu. Je ne mange que par raison. Enfin, des palpitations, une douleur tranchante qui se fait sentir de temps en temps à chaque côté et qui se soulage quelquefois lorsque je pus rendre quelques vents; une autre, qui m'est restée au talon à la suite de deux pollutions consécutives, qui se réveille chaque nouvelle qui m'arrive et s'affaiblit dans leur intervalle, ne laissent pas de m'inquiéter. Les sécrétions se font encore assez bien. La salive seulement se trouve rare. Pour le sommeil, il est interrompu et souvent sec et brûlant.

Du reste, je ne suis ni gras ni maigre. J'ai même le teint bon et un air extérieur de santé. Il s'en faut cependant de beaucoup que j'en jouisse. Il est vrai que j'en pouvais attendre une très robuste, étant né de père et mère sains et très vigoureux. J'étais moi-même avant ce désordre d'un tempérament vif, sensible et assez gai, quoiqu'un peu porté à la mélancolie. Une conception aisée me faisait trouver des délices dans l'étude. J'ai actuellement perdu tous ces avantages. Le soin d'en recouvrer ce que je pourrai est le seul qui m'occupe. C'est sur vos lumières et vos talents que je fonde mes espérances. Puissent-elles n'être pas vaines, puisse chez moi la nature vous obéir aussi bien que vous savez la connaître et pénétrer ses secrets.

Il me reste à vous dire ce que différentes personnes de l'art ont pensé de mon incommodité. Le chirurgien major du régiment prétend qu'elle est causée par un principe d'hypocondrie\*. Il se fonde sur ce [illisible] naturellement peu gai. Mais je pense moi que la tristesse vient de l'incommodité, et non l'incommodité de la tristesse. À cela, il se retourne et dit qu'elle vient d'obstructions. Cela peut être, mais je n'en sens nulle part. Cependant, par précaution, j'ai fait usage de sa magnésie blanche\*. Je ne sais ce qui en est arrivé. Il en est de même de la liqueur anodine minérale d'Hoffman\*, que d'autres m'avaient recommandée et dont j'ai usé assez constamment. Il y a des personnes qui imaginent que l'abondance seule de liqueur séminale procure les pollutions. Mais quand la nature exclu le superflu, elle ne s'épuise pas, et je suis prêt à l'être. Il pourrait seulement se faire que les parties qui tiennent cette liqueur en réservoir, aient par quelque accident ou défaut de construction, une communication difficile avec le reste de la machine. Dans ce cas, il ne serait pas étonnant qu'elles en fussent surabondamment abreuvées. Les cheveux, les poils et la barbe peu forts, et restés à peu près dans l'état où ils ont commencé à paraître, donneraient peut-être quelque vraisemblance à cette hypothèse, contre laquelle cependant il reste encore bien des objections. [p. 4]

Enfin, le médecin du lieu où je suis veut que je sois tranquille, assure que mon incommodité n'est qu'une espèce de priapisme occasionné par l'âcreté du sang et des humeurs, et qu'avec du régime il ne m'arrivera rien de fâcheux. Et moi je crois bien que j'ai à présent tout ce qui doit m'arriver. Mais je n'y vois rien qui me rassure. Je prends en attendant mieux des bouillons de veau\* et de racine de nymphéa\* qu'il m'a ordonné, et qui me font assez bien dormir.

Telles sont, Monsieur, les diverses opinions sur la nature de mon mal. J'espère que vous voudrez bien y joindre les vôtres, me donner vos avis sur ma situation, et me prescrire le régime et les remèdes qui me conviennent. Et comme je suis par état sujet à changer souvent de pays et de manière de vivre, je vous prie de m'indiquer les divers moyens de produire dans le même cas les mêmes effets. Afin que je puisse dans chaque lieu suppléer à

ce qui y manquera, je désirerais aussi savoir quelles espèces de bains me conviennent le mieux, le degré de froid qu'ils doivent avoir, quelles eaux des ferrugineuses ou sulfureuses, etc., sont à préférer, si les bains de mer peuvent avoir plus d'efficacité. Le tout, parce dans un métier ambulante on peut se trouver dans le cas de profiter de ces ressources à peu de frais.

Pardon, Monsieur, si je vous fatigue d'interrogations. Les personnes qui savent se rendre aussi utiles que célèbres doivent s'attendre à ce petit désagrément. L'ignorance a recours à elles, les ennuie, les importune de ses questions. Elles en sont dédommagées par l'importance des services qu'elles lui rendent. Les hommes les plus savants sont aussi ceux qui pensent le mieux, ceux qui sont le plus sensibles au plaisir d'obliger. Jugez quelle doit être ma confiance en vous, puisque c'est en raison de tous ces titres que vous vous êtes acquis l'estime la plus profonde de celui qui a l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, Thomassin.

Mon adresse est, à Monsieur de Thomassin, officier d'artillerie au régiment d'Auxonne, à Douai en Flandres. Passé le premier de mai, je serai à la [illisible], mais je préférerais recevoir votre réponse à Douai.

– Lettre 56 –

Malade : Élie-de-Beaumont (H). 44–45 ans. Avocat.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Paris, France.

Date : 9 juin 1776.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.01.04.12.

Remarque : Voir la note pour la lettre 48.

[p. 2] Titius n'a qu'un fils qui est si tendrement aimé par sa mère que, si on venait à le perdre, il est moralement sûr que sa mère, dont l'âme est tendre et aimante, n'y survivrait pas six mois, et Titius la suivrait de près, en sorte qu'il est essentiel à leur conservation d'avoir un second enfant; ce qui presse, la mère ayant 46 ans.

Titius, par son embonpoint, par sa vie sédentaire (qui l'est encore pendant 9 mois de l'année), par la désuétude, a presque perdu toute faculté générative. Nulle érection, pas même de désir, d'où il arrive peut-être que la substance générative se tourne en embonpoint. Encore dans le mois de septembre 1770, il atteignait en deux heures de temps trois fois l'émission. Aujourd'hui, à peine en trois heures peut-il atteindre la seconde. Son érection ne commence presque<sup>115</sup> [p. 3] qu'au moment de l'émission, et encore faible et molle, de sorte que, ne voulant pas exposer une femme chérie et respectable à des essais pénibles et désagréables, et surtout qu'il l'opprime par le poids de son corps, ayant d'ailleurs ce sentiment de défiance extrême qui naît des tentatives malheureuses, il n'habite plus avec elle. Il y a près d'un an qu'il n'a fait de tentatives auprès d'elle, et peu heureuses. Lorsqu'il revient d'une longue absence, il apporte un léger hommage qui n'a rien de bien flatteur ni pour lui ni pour elle.

Il ne doit pas dissimuler que pour recouvrer cette faculté, il s'est quelquefois permis avec des femmes faciles des ébats que la Religion ne permet pas à un homme marié, mais que leur objet légitime ou du moins excuse, puisque c'était pour se réhabiliter au devoir du mariage. Il s'en est en général assez mal tiré. Et comme il sent au moment même qu'il viole un devoir, cette idée jointe à la mésestime naturelle pour des femmes de ce genre le saisissant dans l'instant lui rendait ces ressources peu fructueuses. Néanmoins, c'est dans une de ces circonstances qu'est arrivé l'événement du mois de novembre 1770 rapporté plus haut.

Bref, il est comme une chiffe, ou comme dit fort agréablement sur un sujet fort peu agréable Madame de Sévigné, il est comme une citrouille fricassée dans de la neige. Rien ne l'émeut, rien ne l'excite, la vue d'une belle femme, le spectacle de l'opéra, les livres les plus propres à l'objet, tout, en un mot, ce qui flatte et anime les sens, le laisse dans son assiette naturelle, c'est-à-dire nulle. Seulement il a le vin assez tendre et, à la fin

115 Visiblement à cause d'une faute de transcription, le passage allant de «Aujourd'hui ...» à «... presque» n'apparaît pas dans TEYSSEIRE (1995).

d'un grand repas où il aura bu des vins fins et des liqueurs, il se trouve vif et dispos mais peu ferme. [...]

[p. 4] Il est fermement persuadé que s'il pouvait perdre beaucoup de son embonpoint il recouvrerait d'autant la faculté générative, parce que toute la substance que son ventre absorbe tournerait au profit des parties inférieures et qu'elles recouvreraient le ton et le ressort qu'elles ont absolument perdus.

Ce qui le chagrine assez est l'opposition qu'il trouve entre les différents avis que lui ont donnés Messieurs les Médecins. L'un défend le thé, l'autre le conseille; l'un ordonne d'abord le vin blanc, puis le défend tout à fait; l'un ordonne de diminuer beaucoup le travail d'esprit, l'autre n'y trouve pas d'inconvénient. Titius se trouve exactement dans la position de cet homme des *Lettres Persanes* qui mangeait un lapin dans un caravan-séraïl et qui était menacé en cinq ou six manières différentes d'offenser l'Être Suprême en mangeant son lapin. Ces oppositions d'avis l'ont tenu pendant quelque temps dans une sorte de découragement de penser à sa santé.

Il va, à compter de ce jour, se livrer sérieusement à ce soin essentiel, et au recouvrement de ses forces. Pour le faire avec succès, il joint à ce mémoire copie des différents avis qui lui ont été donnés. Il prie Monsieur de vouloir bien les lire avec toute son attention et lui donner une direction de conduite, de vie et d'aliments très détaillée qui se rapporte à ces trois objets: diminution d'embonpoint, diminution de sommeil forcé et presque invincible, recouvrement d'érection ferme, de faculté d'introduire et ralentissement d'une émission trop prompte sans presque aucune sensation de plaisir, et sans pouvoir parvenir à une seconde, ce qui lui rend l'acte conjugal absolument impraticable parce qu'il fait émission dès les premiers attouchements.

Paris, 9 juin 1776.

– Lettre 57 –

Malade : Chevalier Valpergue (H). 44 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Tortone, Italie.

- Date : 24 juillet 1776.
- Diagnostic de Tissot : « Maux de nerfs ».
- Taille du document : 4 pages (transcription partielle).
- Cote BCU : 144.02.08.17.

[p. 1] Monsieur,  
 J'ai l'honneur de vous envoyer une relation aussi exacte que je l'ai pu faire d'une maladie que je souffre depuis six ans, et quoique je puisse me flatter qu'elle ne soit pas dangereuse, je ne laisse pas que d'être continuellement en souffrance et, de fort gros et replet que j'étais, elle m'a réduit, surtout depuis un an et demi, à une maigreur épouvantable. On croit que ma maladie vient d'un dérangement du système nerveux. [...]

[p. 4] Je n'ai pas été beaucoup sage dans ma jeunesse, mais non plus beaucoup débauché. J'ai eu, il est vrai, quelques gonorrhées\*, mais elles ont toujours été traitées avec beaucoup de soin et de prudence, et je ne crois pas que ma maladie puisse dériver de là, car je n'ai aucune marque ni des douleurs ou autre chose qui puisse me le faire soupçonner. [...]

– Lettre 58 –

- Malade : Charavel (H). 48 ans. Avocat.
- Auteur : Le malade.
- Lieu : [Grenoble, France].
- Date : [11 septembre 1776].
- Diagnostic de Tissot : « Incontinence d'urine. Cas singulier ».
- Taille du document : 4 pages (transcription partielle).
- Cote BCU : 144.02.07.17.
- Remarque : L'identification de l'auteur ainsi que la détermination du lieu et de la date ont été rendues possibles grâce à la lettre d'introduction (144.02.07.16, non transcrite).

[p. 1] Je suis âgé de quarante-huit ans. Mon tempérament est sanguin et j'étais autrefois très robuste. Il y eut neuf ans au sept septembre dernier que je me fatiguai beaucoup à la chasse. Je portais une culotte basse dont la ceinture trop serrée me blessa la cuisse droite vers le muscle triceps. J'eus de la peine à me retirer, mais cette douleur cessa bientôt. Le lendemain dans l'après-midi elle

se renouvela et je continuai à faire de l'exercice dans l'espoir de la dissiper. Enfin, il fallut me mettre au lit et j'y souffris pendant quinze jours les douleurs les plus cruelles, semblables à celles de rhumatisme que vous décrivez si bien. [...]

[p. 2] Vous me demanderez peut-être, Monsieur, si je n'ai point eu de commerce avec des femmes suspectes peu de temps avant mon accident. [p. 3] Je pourrais répondre comme la paysanne de Rabelais ... Un tantet à la Magdelaine<sup>116</sup>. Mais il faut parler plus sérieusement. Il est vrai que trois mois avant mon attaque je vis une femme équivoque. Dans ces trois mois je ne me sentis rien. Depuis que je suis un peu rétabli, j'ai vécu avec une autre qui fait des enfants qui se portent bien et à qui je n'ai rien donné, quoique je n'aie pas usé de mercure\* dans mon traitement. [...]

– Lettre 59 –

Malade : Vicomte du Hamel (H), 50 ans environ.

Auteur : Non identifié.

Lieu : [Paris, France].

Date : [15 novembre 1776].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.08.16.

Remarque : Le lieu et la date de ce mémoire ont été établis grâce à la lettre d'introduction (144.02.08.15, non transcrite).

[p. 1] Le malade a environ cinquante ans, son corps est très bien conformé, son tempérament est sec lorsqu'il n'est pas en état de souffrance, son pouls est bon, on n'y trouve ni dureté, ni tension, ni pléthore. Son esprit est naturellement gai. Il aime les plaisirs sans excès. Répandu dans le grand monde dès sa plus tendre jeunesse, il en a usé sans en abuser. L'usage des femmes pris avec modération et les exercices les plus forts, lui ont toujours fait du bien, étant d'une constitution fort robuste. [...]

116 Référence à une poésie d'Edmé Boursault [voir Boursault (1830: 225)].

## – Lettre 60 –

Malade : Comte du Halgouët (H). 48 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Vannes, France.

Date : 17 novembre 1776.

Diagnostic de Tissot : « Diarrhée mal à propos supprimée ».

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.02.07.07.

Remarque : Le titre de noblesse du malade est déduit d'une note de Tissot en haut de la première page.

[p. 2] Mon tempérament est faible, j'ai 48 ans, j'ai fatigué beaucoup au service du Roi. Les femmes m'ont peu fatigué, n'en ayant jamais fait un grand usage. L'estomac après mes repas me fait rarement souffrir, je n'ai point d'aigreur des choses que j'ai mangées dans le courant du jour. J'ai le fond du teint fort bon, même des couleurs, mais fort maigre parce que je souffre toujours. [...]

## – Lettre 61 –

Malade : Comte d'Adhémar (H). 39 ans (« près de quarante ans »).

Auteur : Non identifié.

Lieu : [Soleure, Suisse].

Date : [30 avril 1777].

Diagnostic de Tissot : « Rhumatisme », « Croupissement de la lymphe dans les viscères du bas-ventre, puis partout. Âcreté, irritation, fièvre », « Le rhumatisme plus putride qu'inflammatoire ».

Taille du document : 15 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.01.11.

Remarque : Le lieu et la date ainsi que l'orthographe correcte du nom du patient ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.03.01.10, non transcrite).

[p. 1] Mémoire sur des douleurs vagues, arthritiques et musculaires, dans lequel on donne d'abord l'historique de la maladie, ensuite des observations générales d'après lesquelles il semble qu'on peut statuer sur la cause et le régime. [...]

[p. 12] § 18. Quelque parti que prenne le consultant, croit-on que l'usage [p. 13] du lait lui soit favorable et doit-il le prendre ? Il a adopté depuis plus de deux mois un régime sévère borné aux

viandes blanches, bouillies ou rôties, aux poissons cuits à l'eau et aux végétaux non farineux, tels que carottes, navets, etc. Il boit des eaux de Seltz\* coupées avec du vin du Rhin ou du vin de Champagne. Doit-il continuer ce régime, surtout pour le vin?

§ 19. L'usage modéré des femmes est-il si pernicieux qu'il faille absolument se l'interdire, et comment peut-on croire qu'une évacuation si naturelle provoque une maladie qu'on attribue à surabondance [*sic*] ? Comment le moins aurait-il les mêmes effets que le plus ? Enfin, pourquoi les tempéraments lâches et les hommes studieux seraient-ils en général sujets à la goutte, eux que leur physique ou leurs occupations éloignent des femmes ? Le consultant doit ajouter que dans ces différentes attaques (portant l'observation à tout) il a fait usage des femmes et que, loin d'en sentir de mauvais effets, il a cru se trouver mieux. [...]

– Lettre 62 –

Malade : Gayot (H). 33 ans. Avocat.

Auteur : Le malade.

Lieu : Paris, France.

Date : 14 septembre 1779.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.01.09.

[p. 2] J'ai toujours mené la conduite la plus régulière en tous genres, grâce à l'auteur de *L'Onanisme* aux conseils duquel je dois l'avantage de n'avoir pas abusé de ma jeunesse. [...]

[p. 3] M. Le Roy, docteur en médecine, malgré que je ne sois pas robuste, m'a même conseillé de me marier dans un temps où j'ai refusé ma fortune par un établissement. À propos de quoi il faut, Monsieur, que vous sachiez que, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 24, j'ai combattu avec succès contre les passions, et l'idée frappée que j'étais pulmonique me fait prendre tant de lait et de tisane que je doute qu'actuellement je puisse passer de la célébration à la consommation du mariage. Ce n'est pas que

je sois absolument froid, quand je suis auprès d'une femme que j'aime, la plus petite liberté fait son effet d'abord. En réitérant, tout mon individu devient brûlant, mon corps et mes mains tremblent, une trop prompte éjaculation en est la fin et pendant tout ce bouleversement je n'éprouve qu'une faible érection. Je ne m'en porte pas plus mal ensuite. Je ressens un assouplissement, j'en dors mieux. Il est vrai que cela m'arrive [p. 4] qu'environ 15 ou 20 fois par an. Je ne sais pas, si j'étais marié, ce que j'éprouverais. [...]

## – Lettre 63 –

Malade : Abbé Tinseau (H). 27 ans. Vicaire général de Toulouse et chanoine de Besançon.

Auteur : Le malade.

Lieu : [Paris].

Date : [1781 ou 1782].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 12 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.03.26.

Remarque : L'activité professionnelle du malade ainsi que le lieu où a été écrit le mémoire ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.03.03.25, non transcrite). La date approximative a été proposée suite au recoupement de deux indices dans le texte : novembre 1775 correspond au commencement de la 21<sup>e</sup> année du malade qui a 27 ans quand il écrit son mémoire.

[p. 1]<sup>117</sup> Le consultant, après une enfance assez délicate pour faire craindre à ses parents de lui faire faire ses études, a eu à l'âge de

117 [Dans la marge à ce niveau] Que je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous dites dans votre préface de l'utilité de votre livre [*L'Onanisme*]. Que ne l'ai-je lu plus tôt! Le premier de tous! D'ailleurs, je n'y vois pas le moindre danger.

La lecture de votre livre m'a fait un effet singulier, j'ai été obligé de l'interrompre quelquefois. Tous les malheurs que vous y décrivez semblaient fondre sur moi.

Je ne doute point de ce que vous dites de l'importance de la liqueur séminale, ayant éprouvé chaque fois plus ou moins de faiblesse suivant les temps où je me livrais plus ou moins à mes désordres. En 80 et 81, il me prenait même immédiatement après un assouplissement et une grande tension dans la nuque du col. J'ai remarqué que l'humeur séminale chez moi, au lieu d'être comme de la gelée comme jusqu'à l'âge de 18 à 20 ans, était actuellement liquide et sans

5 à 6 ans une petite vérole\* bénigne, très abondante, sans aucun reliquat. De ce moment-là, sa santé a été meilleure et s'est encore fortifiée pendant trois ans qu'on lui a fait passer exprès à la campagne où il a jeté par la tête une gourme\* très abondante plusieurs années de suite. Il observera en passant qu'ayant été à Paris à l'âge de 12 ans ses gourmes\* cessèrent presque aussitôt. Il revint passer les vacances pendant les mois d'août et de septembre dans le pays où elles avaient commencé, elles reprirent leur cours, mais se passèrent à son retour à Paris si subitement, qu'étant parti de Nivers sa tête couverte de vermines et de galle, les cinq jours de route suffirent pour la faire passer entièrement.

Ce fut ces mêmes vacances à l'âge de 13 ans qu'il sentit les premiers mouvements de la nature et commit sans le savoir le premier acte du crime qui, répété souvent, le prive du bonheur exclusif d'une bonne santé. Jusqu'à l'âge de 20 ans qu'on lui décilla seulement les yeux sur le mal moral et physique qu'il commettait, cela lui est arrivé un nombre infini de fois. Voici ce qu'il observera à ce sujet.

D'abord que le nombre de fois, quelque grand qu'il fût pris collectivement, cependant dispersé dans ce nombre d'années, les actes étaient très éloignés les uns des autres, surtout dans les premières, restant [p. 2] des saisons entières sans retomber.

Cela ne lui étant arrivé qu'une fois deux fois dans la même matinée et presque jamais dans la même nuit.

C'était surtout au retour de la belle saison qu'il était plus fortement agité.

Le matin à son réveil, très rarement dans d'autres moments. Toujours seul, sans aucun attouchement, mais excité par des pensées moroses et lascives. Quelquefois en songes, rarement d'écoulement sans une de ces causes, excepté dans le cas suivant. Lorsque la veille sur le point de l'éjection de la semence il se faisait violence et se retenait, alors la nuit suivante cette partie de la semence à ce qu'il croit se perdait sans qu'il s'en

---

aucune consistance. Actuellement, cette faiblesse se fait sentir plus le lendemain que le jour même, mais plus d'assoupissement et de raideur. Quelquefois mon humeur m'occasionne une légère enflure à la même joue au même endroit que j'ai eu un abcès.

aperçoive. Il demande à ce sujet s'il se faisait plus de tort en se retenant qu'en continuant, la semence étant déjà dans le canal de l'urètre. Quant aux effets de son dérèglement, jusqu'à ce moment il n'en avait remarqué aucun, soit à cause, ou du violent exercice qu'il faisait, de la nourriture bonne mais frugale qu'il prenait, ou de l'ignorance où il était, ou du peu d'attention qu'il faisait à sa santé. Mais quand il a eu ouvert les yeux, la réflexion lui a fait apercevoir quelques misères qui pouvaient bien avoir là leur source. Comme une espèce de nécessité de dormir après son dîner sous peine d'être mal à son aise le reste de la journée, la perte de son appétit, sa croissance arrêtée tout à coup, son embonpoint se perdant tous les jours pour [p. 3] les mollets surtout, sa vue s'affaiblissant ou plutôt se rapprochant pour ainsi dire et s'obscurcissant, le consultant est actuellement ce qu'on appelle myope. Une grande inclination à la paresse et au repos. Quelquefois, avant de s'endormir, un bruit confus dans la tête, comme de gens qui se battraient au loin<sup>118</sup>.

Les sensations qu'il éprouvait pendant l'acte étaient une palpitation dans la partie au-dessous de l'estomac ou dans la poitrine, des tiraillements dans les mollets et une affection considérable dans la vue.

La seconde époque est au commencement de la 21<sup>e</sup> année de son âge au mois de novembre 1775. Étant entré dans un séminaire où on l'instruisit du tort qu'il avait, il coupa court à sa mauvaise habitude et, dans les 4 ans et demi qui ont suivi, cela lui est arrivé à peine cinq à six fois d'année en année. Cependant, c'est dans ce moment-là même qu'il a commencé à sentir les infirmités, au moins en partie, qui empoisonnent sa vie. Soit une suite de son désordre qui (il a oublié de le dire) depuis l'âge de 13 ans avait toujours augmenté insensiblement jusqu'à la fin de l'été et le commencement de l'automne de sa 20<sup>e</sup> année qu'il a été très considérable, soit par la cessation totale et subite de

118 [Dans la marge à ce niveau] De plus, la perte de quelques-unes de ses dents qui se gâtent les unes après les autres sans lui faire de mal. À l'âge de 16 ans, son dentiste à l'inspection de ses dents lui en donnait 24.

Ses cheveux qui ont grisonné de bonne heure et blanchissent tous les jours.

Sa voix qui, de très grave qu'elle était, est devenue plus à l'aigu et est diminuée de moitié.

l'exercice qu'il faisait auparavant très violent, la mauvaise qualité de la nourriture de la maison, de l'ennui qui l'y dévorait, de l'action incontestable du moral sur le physique, qui était vivement et tristement affecté par la méditation de quelques vérités terribles [p. 4] de sa religion ou parce que, ayant eu la grippe dès le soir même qu'il était entré dans la maison et n'ayant pas voulu en sortir, la rigueur de l'hiver qui fut extraordinaire ne lui permit pas de se bien remettre, par quelque raison enfin que ce soit, son estomac s'affaiblit, ses digestions devinrent lentes, il se trouva d'un dégoût, d'une paresse, d'un abattement si grand qu'à la fin du carême il avait le soir à peine la force de se coucher. [...]

[p. 5] Pourquoi, au lieu de retomber plus fortement que jamais dans ses désordres, le consultant n'a-t-il persisté dans l'éloignement du crime? C'en est ici l'époque la plus nuisible à sa santé. [...]

[p. 10] D'ailleurs, encore du tempérament et de la force<sup>119</sup>.

– Lettre 64 –

Malade : Lassey (H). 41 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : [La Clergère].

Date : [1783].

Diagnostic de Tissot : « Faiblesse des intestins et sensibilité nerveuse ».

Taille du document : 8 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.04.15

Remarque : Dans une lettre ultérieure (144.03.04.16, non transcrite), datée du 5 janvier 1784, Tissot est remercié pour sa réponse au mémoire transcrit ci-dessous. Le nom du malade est indiqué dans cette deuxième lettre. On peut supposer que le mémoire a été envoyé quelques semaines ou quelques mois avant la deuxième lettre, c'est-à-dire en 1783. Le lieu a aussi pu être établi grâce à cette deuxième lettre. Le mémoire est écrit à la

119 [Dans la marge à ce niveau] Il s'en faut de beaucoup que j'aie perdu le signe extérieur de la virilité. Seulement quelquefois, quand je jouis d'une femme, la semence se perd avant que l'acte ne soit complet. D'autres fois la même chose m'arrive en jouant des mains un peu fortement avec des personnes de différents sexes. Autrefois le mouvement du cheval me produisait le même effet. J'ai 27 ans, ne sens d'ailleurs aucune autre infirmité et ne désespère point de ma guérison, me sentant renaître au printemps pour peu qu'il fasse beau.

troisième personne, mais a dû être écrit par le malade lui-même, puisque le malade est présenté comme « l'auteur de cet exposé ».

[p. 1] Une disposition qui semble être générale dans sa famille, c'est une faiblesse dans les intestins qui paraît avoir passé du père aux enfants. Le père, malgré la vigueur de sa constitution, en ressentit les effets dans l'âge de l'adolescence.

[...] Des enfants, l'aîné atteint du même mal a terminé sa carrière à l'âge de 46 ans. Une jeunesse mal conduite et les excès auxquels il s'était livré avec les femmes dans ses différentes missions diplomatiques en Suède, à Madrid et à la cour de Berlin, avaient totalement affaibli et épuisé sa constitution, dont il accéléra la ruine en faisant usage de remèdes violents et des vins les plus forts. Mais les suites de ces écarts se jetèrent toujours sur les parties les plus faibles. Son estomac et ses intestins payèrent principalement le tribut à la nature. Ce fut dans une digestion pénible que les spasmes et les vomissements auxquels il était sujet, l'emportèrent par une attaque d'apoplexie.

La sœur, quoiqu'elle ait mené depuis son bas âge la vie la plus exemplaire et la plus soutenue, tant au moral qu'au physique, se ressent à tel point de la même faiblesse d'intestins et d'estomac qu'elle ne peut digérer d'autres aliments que la viande rôtie, et en légumes rien que des racines et des pommes de terre. [...]

[p. 2] Il<sup>120</sup> n'ose pas, dans un écrit que la candeur et la vérité sont faits pour caractériser, puisqu'il sera présenté au premier médecin de l'Europe, se vanter d'une grande continence. Il n'avait pas lu les ouvrages précieux que l'ami de l'humanité a consacrés aux gens de lettres, au peuple et aux jeunes gens.

Dès l'âge de 14 ans, il eut de ces reproches à se faire qu'on devine, mais qu'on n'exprime pas. Il n'a jamais vu plus d'une femme à la fois. Ni avec elles, ni avec lui-même il ne s'est jamais oublié jusqu'au dernier épuisement. Il a été exempt de maladies vénériennes. Il s'est marié à l'âge de 25 ans. Sept enfants que sa femme lui a donnés et qui jouissent tous d'une santé robuste prouvent que, s'ils la doivent principalement à leur mère, leur père n'a du moins pas porté d'obstacle au développement de ce don maternel.

120 Le malade qui est le sujet du mémoire.

Il serait peut-être à souhaiter pour lui qu'il eut exercé le devoir conjugal avec plus de modération, et sans l'accompagner d'accessoires qu'il croit nécessaire d'articuler ici afin de répandre le plus de jour possible sur son état actuel.

Henri IV disait :

Chacun en agit avec sa femme à sa manière.

C'est ce que s'est dit aussi l'auteur de cet exposé et, pendant quelques années consécutives, il choisissait le moment du lever de la table après le dîner. C'est surtout dans les chaleurs de l'été qu'il a cru s'apercevoir que ce moment où la digestion se fait n'était pas convenable au devoir conjugal. En quittant le lit ou la chaise longue, il se sentait plus fatigué que rafraîchi, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'après s'être satisfait, il restait souvent couché pendant un quart d'heure sur le bas-ventre, faisant porter ainsi à cette partie de son corps le poids de toutes les autres.

Relativement au régime moral, les passions ont toujours été fort vives. Il a aimé le gros jeu, il a [p. 3] beaucoup veillé, beaucoup travaillé de la tête. Les efforts qu'il a faits pour se surmonter au jeu, pour jouer avec noblesse, c'est-à-dire pour perdre son argent de bonne grâce, et pour en gagner sans laisser paraître l'intérêt qu'il lui inspirait, ne lui ont pas fait de bien.

Les veilles et l'usage précoce, quoique modéré, des vins, de liqueurs et d'autres boissons fortes, joints à un travail quelquefois excessif et aux fortes secousses de l'âme que les circonstances ont amenées pour lui, peuvent aussi avoir contribué à son état actuel. [...]

– Lettre 65 –

Malade : Baron de Beauconse (H). 67 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Château de Beauconse en Provence, France.

Date : 25 septembre 1783.

Diagnostic de Tissot : « Hémorroïdes de la vessie », « Ni calcul ni vice organique, engorgement comme les hémorroïdes, dont le flux guérirait ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.03.17.

[p. 3] Il y a apparence, Monsieur, que mon incommodité vient d'un grand échauffement dans le sang, étant d'ailleurs fort sanguin, tellement qu'à mon âge où la privation de l'usage des femmes est naturelle et ne coûte rien, lorsque j'ai été longtemps sans en voir, mon sang s'épaissit si fort que me vient des engorgements dans les bourses. [...]

## – Lettre 66 –

Malade : Contrisson de Villie (F). 30 ans.

Auteure : La malade.

Lieu : Bar, France.

Date : 25 octobre 1783.

Diagnostic de Tissot : « Mobilité des nerfs, relâchement des glandes intestinales ».

Taille du document : 12 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 146.01.01.02.

Remarque : Dans ses notes sur la première page de la lettre, Tissot laisse entendre que dans sa réponse il a dû chercher à rassurer la malade :

« espérance, rien à craindre, les pollutions peu dangereuses ».

[p. 9] Je vois dans un de vos ouvrages une maladie de ce genre occasionnée par diverses causes et entre autres qu'elle est commune aux hypocondriaques\*. J'ai quelquefois dans l'idée que c'est le cas où je suis. Mais pour vous mettre à même d'en juger par vous-même, je dois encore, Monsieur, vous faire un dernier aveu, le plus difficile sans doute, mais peut-être le plus nécessaire pour vous mettre à même de bien juger mon mal.

J'ai contracté dans mon enfance, instruite par le hasard ou la nature, une malheureuse habitude commune parmi les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe. J'ai eu par intervalle le courage de prendre assez sur moi pour m'en abstenir; cependant ne trouvant pas dans d'autres plaisirs plus naturels, mais qui ont nul attrait pour moi, de quoi me dédommager d'une sensation que rien autre chose [*sic*] ne pouvait me faire éprouver. Je suis revenue quelquefois à mes anciennes erreurs, cependant sans en faire un grand excès. Depuis un an surtout je m'en suis abstenue assez constamment à quelques jours près où je me suis laissée entraîner à la tentation avec un peu de suite, mais il y a plus de

trois mois que je n'ai pas eu de ces retours de faiblesse et je ne puis me persuader que ce soit là uniquement la cause de mon mal. Je ne doute cependant pas que ma santé n'en ait été fort atteinte, et que ce ne soit une des principales causes des dérangements de mon estomac et de mes migraines. Mais serait-ce le seul principe de ces rêves cruels auxquels je devrai la mort dans peu ? [...]

– Lettre 67 –

Malade : Tatter (H). Âge inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Inconnu, sans doute Allemagne.

Date : [1783 ou 1784].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 7 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.04.34.

Remarque : Le mémoire n'est pas daté, mais les notes de Tissot sur la dernière page sont datées d'« octobre 1784 ». Le mémoire a sans doute été envoyé dans les semaines ou mois précédents.

[p. 1] Je grandissais d'une rapidité étonnante, j'avais à l'âge de 14 ans la taille que j'ai à présent. Un corps maigre et sans force, qui à peine se soutenait, avec un échauffement continuel dans le sang, me fit croire à moi-même que je finirais par tomber dans la consommation\*. Des réflexions postérieures, car dans ce temps j'étais sur ce point de la plus entière ignorance, m'auraient fait craindre qu'ayant appris à connaître, par un instinct absolument aveugle et au développement duquel l'imagination ni l'exemple des autres a contribué, un certain plaisir secret. L'affaiblissement qui en résulte devrait être compté parmi les causes de mon manque de force de ce temps, si je m'y étais livré avec [p. 2] excès et avec suite. Mais le feu de ma première jeunesse se tourna bientôt de tout un autre côté, de celui des études. [...]

– Lettre 68 –

Malade : Gringet (H). 38 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Chambéry, France.

Date : 4 janvier 1784.

Diagnostic de Tissot : « Plus hypocondre\* que poitrinaire ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.04.21.

[p. 1] Autant la santé est au-dessus des biens de la fortune, autant l'avantage que veut bien me procurer M<sup>me</sup> la Comtesse de Perron de pouvoir consulter l'Oracle de la Médecine, l'emporte par-dessus les autres bienfaits dont elle m'a déjà comblé. Je devais cet hommage à vos lumières, Monsieur, ainsi qu'à la bienfaisance de cette dame respectable. Il est court, mais il est bien sincère.

Persuadé que la plupart des maladies sont mal connues et mal traitées par la faute des malades qui négligent ou ne savent point entrer dans les détails qui pourraient les constater, je vais tomber sans doute dans l'excès opposé et vous fatiguer, Monsieur, d'un verbiage que j'espère cependant de votre indulgence et de votre habitude d'entendre plaindre, que vous voudrez bien excuser.

Je suis né à Rumilly, petite ville de Savoie sur la route de Genève à Chambéry. L'air passe pour y être assez vif. Ma mère est morte à 33 ans de la phtisie\* précédée de l'hémophtisie. Mon père est mort deux ans après à 50 ans passés, étouffé par un vomissement de sang. Autant que je puis m'en rappeler leur maladie a pu être plutôt accidentelle qu'héréditaire, aucun de leurs aïeux n'étant morts dans un âge aussi peu avancé. Ma mère très négligente pour tout ce qui conserve la santé, jusqu'à coucher dans une chambre blanchie à la chaux le jour même, ayant été mariée à 16 ans, ayant fait 10 enfants dont je suis l'aîné, sans compter les fausses couches et pertes de sang, très sensible à des chagrins domestiques pour avoir été jetée dans la consommation\* par tous ces événements. Mon père après avoir abusé de sa jeunesse, épousa ma mère à 30 ans passés et

s'adonna aux liqueurs jusqu'à en boire des bouteilles dans les dernières années de sa vie.

Du plus loin que je me souviennne j'ai été pâle, maigre, triste, sensible et timide, aimant la retraite, la lecture, la peinture et la musique. Des jouissances immodérées à l'âge de 14 ans avec une domestique de la maison augmentèrent ma maigreur et mon teint olivâtre. Je n'ai point échappé à la contagion des goûts clandestins et destructeurs du collège, mais votre *Onanisme* m'a corrigé depuis l'âge de vingt ans. [...]

[p. 3] La quantité d'eau que j'ai bue à la glace, des [p. 4] jouissances de femme multipliées et d'abord après mes repas, m'ont causé des indigestions plus fréquentes.

En automne, la toux est devenue plus opiniâtre. Des embarras dans la respiration se sont fait sentir, enfin en novembre passé j'ai été attaqué, à l'époque d'un vent chaud suivi de pluie, j'ai été attaqué d'une oppression très grave. On m'a ordonné les bouillons de foie de veau\*, de grenouille\*, et capillaires\*, j'ai été dûment purgé d'abord et l'oppression a diminué insensiblement jusqu'au 25 décembre qu'elle a reparu avec un vent chaud et humide, mais moins considérable qu'à la première attaque.

On m'a annoncé que j'étais asthmatique. Si cela est, je ne le suis pas de naissance car j'ai toujours été alerte et dispos, je n'ai jamais craint de monter comme à présent, ni été oppressé. Une de mes erreurs de régime a été pendant longtemps de travailler tout le jour et de ne me promener que pendant la nuit. Au reste, je n'ai jamais eu aucune maladie vénérienne, mes plus grands excès en femmes et dans l'onanisme ont été depuis l'âge de 14 à 16 ans, depuis lors je puis dire d'avoir été assez réglé en cela, la manie d'apprendre ayant absorbé toutes mes facultés. [...]

– Lettre 69 –

Malade : Marquis de Louvois (H). 44 ans.

Auteur : Non identifié.

Lieu : [Ancy-le-Franc, France].

Date : [29 octobre 1784].

Diagnostic de Tissot : « Épuisement nerveux ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

■ Cote BCU : 144.03.04.19.

Remarque : Le lieu et la date du mémoire ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.03.04.18, non transcrite). Une note de Tissot sur la première page du mémoire indique qu'il a dû recommander au malade de s'abstenir sexuellement : « Point d'essais de ses forces viriles ».

[p. 1] Le Marquis de ..., âgé de quarante-quatre ans, taille de cinq pieds neuf pouces, svelte, en embonpoint sans être grave et d'une constitution parfaite, n'ayant jamais eu mal, ni à la poitrine, ni à l'estomac, ni aux entrailles, se trouve depuis près d'un an dans un état très inquiétant.

Il a beaucoup vécu avec les femmes, mais il ne s'est jamais porté à aucune débauche honteuse, ayant en horreur surtout celle dont parle M. Tissot. La dernière maîtresse qu'il a eue et qu'il a quittée au mois d'avril 1783, lui faisait avaler différentes drogues dans son vin, soit pour l'enivrer, soit pour assouvir sa lubricité.

Le Marquis, retiré dans ses terres pour l'arrangement de ses affaires, commença à ressentir des crampes, des maux de nerfs, auxquels on fit peu d'attention. Sans être d'une humeur chagrine, la moindre contrariété le mettait dans des accès de colère, fréquents mais fort courts. Sa mémoire, qui jusque-là avait été excellente, diminua considérablement, ainsi que la vivacité et l'élégance de son esprit. Au mois de janvier 1784, il lui survint des rages d'oreille et des maux de tête très ardents. Peu docile alors aux conseils qu'on lui donnait, au lieu d'employer des remèdes doux, il versait à pleine cuillerée du castoréum\*, de l'eau de vie et d'autres liqueurs spiritueuses dans l'oreille malade, ce qui en effet calmait la douleur, mais lui occasionnait des étourdissements fréquents.

Presque en le même temps, ses jambes s'affaiblirent et devinrent tremblantes, ainsi que les mains. Les organes du cerveau parurent s'affecter; la [p. 2] langue s'embarrassait un peu par intervalle et le faisait balbutier. Au mois de mai, il prit quelques bains presque froids, qui parurent lui faire du bien, mais il les interrompit bientôt.

Le 30 juin dernier, après avoir dîné, voulant se promener, il fut attaqué subitement d'une espèce de paralysie sur le bras droit, et qui lui embarrassa totalement la langue et la tête. [...]

[p. 3] Depuis dix-huit mois, le malade, tant à cause de la grossesse de sa femme que parce qu'elle a allaité son enfant, n'a habité avec elle que 7 à 8 fois (pendant la durée de la grossesse). Il assure n'avoir point vu d'autres femmes. Pendant cette abstinence, il témoignait des désirs très vifs, mais, [p. 4] depuis six semaines, il se plaint de sa faiblesse, et surtout depuis trois semaines (l'enfant étant sevré), il n'a pu satisfaire qu'une seule fois ses désirs qui ont été très fréquents. [...]

– Lettre 70 –

Malade : de Chastenay (F). Âge inconnu.

Auteure : La malade.

Lieu : [Chartres, France].

Date : 8 novembre 1784.

Diagnostic de Tissot : « Rien que de la mobilité » [sur la lettre d'introduction 144.03.05.03, non transcrite].

Taille du document : 16 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.05.04.

Remarque : Le nom de la malade et le lieu d'écriture du mémoire ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.03.05.03, non transcrite).

[p. 14] [...] Dites-moi, et prouvez-moi que l'on ne meurt pas de peur, que l'imagination n'a jamais tué personne, guérissez la mienne. Prescrivez-moi un régime, je m'y soumettrai, quelque austère qu'il puisse être. Le mien actuel est de me coucher à deux heures du matin, d'en dormir huit, de manger des choses saines, peu de pâtisseries, point de café à la crème. J'en prends un peu à l'eau après dîner, mais j'en ai l'habitude. Je mange peu de fruits parce que j'ai cru m'apercevoir qu'ils me refroidissaient l'estomac. Cependant, je me suis mis depuis quelques jours à l'usage du raisin et il ne me fait pas de mal. Le laitage m'est contraire, les boissons de petit lait, limonade, etc., ne me réussissent pas trop bien. Depuis quelques jours, je fais usage d'eau de Spa\* avec du vin à mes repas et je ne m'en trouve pas mal. Je végète un peu toute la journée parce que j'ai peu ou point

d'occupation qui m'attache. Je me promène rarement. Je suis paresseuse et vive, fort susceptible d'impatience. J'ai un tempérament froid pour ce qui s'appelle vivre intimement avec son mari, mais j'ai une imagination très vive et, dès l'âge de 12 ans, j'ai abusé souvent [p. 15] et beaucoup de moi-même, sans savoir ce que je faisais. Depuis plusieurs années, c'est devenu fort rare parce que j'en ai craint le danger et que j'en ai perdu l'habitude. Vous voyez, mon ami, que je fais une confession générale. [...]

– Lettre 71 –

Malade : Non identifié (H). 55 ans.

Auteur : Non identifié.

Lieu : [Lectoure, France].

Date : [6 mars 1785].

Diagnostic de Tissot : « Disposition purulente. Maladie très fâcheuse » [sur la lettre d'introduction 144.03.06.38, non transcrite].

Taille du document : 7 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.06.39.

Remarque : Le lieu et la date ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.03.06.38, non transcrite).

[p. 1] Monsieur le consultant, célibataire âgé de 55 ans, d'un tempérament sec et sanguin, était parvenu à l'âge de 50 ans sans avoir éprouvé aucune maladie grave : il était vigoureux, supportant aisément la fatigue et les exercices violents. Doué d'un estomac robuste, il digérait facilement les aliments les plus copieux et souvent les plus mal assortis. C'est là la seule espèce d'excès qu'il puisse se reprocher. Il n'a jamais donné dans celui du vin, des liqueurs ni des femmes, quoiqu'il ne soit pas irréprochable sur ce dernier article. Il était habituellement constipé, restant quelquefois les huit jours ou plus sans aller à la selle, même dans le temps où il mangeait en grande abondance des fruits qu'il aimait beaucoup, tels que cerises, fraises, prunes, melons, etc. Il mouchait et crachait très peu. Sa transpiration insensible devait être fort abondante, mais rarement prenait-elle la forme de la sueur. [...]

– Lettre 72 –

Malade : Volfius (H). 42 ans. Avocat au Parlement de Dijon.

Auteur : Non identifié.

Lieu : [Dijon, France].

Date : [9 avril 1785].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.06.34.

Remarque : Le nom du malade, le lieu et la date ont pu être établis grâce à la lettre d'introduction (144.03.06.33, non transcrite). Au sommet de cette même lettre, Tissot a écrit « n. rep. », indiquant qu'il n'y a pas répondu.

[p. 1] Le consultant aura 42 ans le 17 juin prochain.

En mai 1770 il y a 15 ans, il lui survint tout à coup une inflammation dans les parties nobles. Un feu prodigieux s'y fit sentir et des pointillements insupportables. Au bout de 24 heures, la grande douleur cessa, on jugea qu'il y avait une humeur [illisible] ou dartreuse qui s'était répandue même sur une partie des cuisses, attendu que tout était très rouge et que la première peau se levait par légères écailles. On saigna le malade, on lui fit prendre des bains, des purgations, même des pilules de Belloste\*, qui n'ayant rien fait, on prescrivit le laitage dont l'usage prolongé, mais peut-être pas assez sévèrement observé, fut pareillement infructueux.

Depuis ce temps, le terme du gland et les bourses sont restées un peu rouges et l'on n'y sent d'autre mal que des démangeaisons et des picotements de [p. 2] temps à autre, mais plus fréquents et un peu plus vifs en hiver qu'en été. [...]

[p. 3] Il faut savoir que le sujet s'est très peu mis dans le cas d'avoir des maladies vénériennes, rarement a-t-il eu affaire à des personnes suspectes, et jamais il ne s'est aperçu de rien, même pendant bien du temps après. Mais dans sa grande jeunesse jusqu'à 21 ou 22 ans, il a été livré à la masturbation et, depuis 18 ans, il vit assez régulièrement et sans excès dans aucun genre. Mais il est d'un état qui demande de l'assiduité et un travail de cabinet très assujettissant et où les yeux font la principale fonction.

Il faut encore dire que le sang du malade est très appauvri. Il eut en 1762 un rhumatisme goutteux causé par les excès dont on vient de parler. Le moindre usage des femmes lui est pernicieux, il est d'une irritabilité [p. 4] si grande qu'il lui arrive fréquemment, en dormant et même de jour, des déperditions de substance sans que la main les provoque, déperditions qui l'affaiblissent. Il lui est impossible de les empêcher, surtout en hiver où cette humeur, dont on a parlé, procure des chatouillements excessifs et cette espèce de prurit dont l'effet est si fatal.

– Lettre 73 –

Malade : Gochuat (H). Âge inconnu. A fait des études de droit.

Auteur : Le malade.

Lieu : Bischoffsheim, Allemagne.

Date : 1<sup>er</sup> novembre 1785.

Diagnostic de Tissot : —

Taille du document : 8 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.03.06.24.

[p. 1] Monsieur,

Je conviens volontiers avec vous, Monsieur, qu'il y a dans mon procédé quelque chose de bizarre, mais à [sic] quoi les hypochondriaques\* ne sont-ils pas capables? Il n'y a à Strasbourg que M. Spielmann en qui j'ai eu de la confiance du côté des lumières, mais le connaissant particulièrement, je sais qu'il se soucie peu de ses malades.

Voilà l'histoire de ma maladie. Pardonnez, Monsieur, qu'elle est si longue: je ne voulais rien omettre qui aurait pu vous éclaircir. Si, après l'avoir lue, vous trouvez nécessaire de me voir, je me propose de faire le voyage de Lausanne le printemps prochain. Avec des propos pareils, un malade ne doit pas se croire en grand danger, mais vous en jugerez mieux, Monsieur, que moi.

Jusqu'à l'âge de 26 ans, j'étais toujours bien portant, excepté une petite démangeaison qui se faisait sentir de temps à autre.

[p. 2] De taille médiocre et mince sans être maigre, je pesais alors 132 livres\* environ. J'avais toujours assez bonne couleur,

mon tempérament est vif et emporté. Jusqu'à mon arrivée à Giese où je faisais mon droit, je vivais principalement de légumes, laitages et de fruits que j'aime singulièrement. L'eau était mon unique boisson, je buvais du vin et du café que fort rarement et fort peu. Bacchus n'était donc pas la divinité que j'adorais, mais en revanche les encens que j'offrais à Vénus étaient souvent immodérés, pourtant sans jamais m'attirer une maladie vénérienne. Ma figure alors agréable me frayait des chemins où je n'avais rien à risquer. Je haïssais la vie sédentaire et, quoique mon père m'y destinait, j'obstinais si longtemps, jusqu'à que l'âge mûr laissait le temps à la raison d'emporter la victoire sur mes passions. [...]

## – Lettre 74 –

Malade : Non identifié (H). 24 ans. Militaire.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Toulouse, France.

Date : 24 mai 1787.

Diagnostic de Tissot : « Folie. Pas beaucoup d'espérance ».

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 146.01.04.20.

Remarque : Alors que l'auteur du mémoire pense que la masturbation est responsable des maux du malade, Tissot note : « L'onanisme n'est pas la seule cause ».

[p. 1] Monsieur le consultant né le 7 juin 1762, d'une complexion forte et robuste, se livra à la masturbation entre l'âge de 13 ou 14 ans, dont on s'aperçut des mauvais effets lorsqu'il eut joint son régiment au mois de juin 1777, de sorte que l'officier général qui commandait la ville où il était ami de sa famille, le prit chez lui pendant six semaines et le rétablit assez bien pour le renvoyer chez lui au mois de septembre suivant. Avant cette époque, le malade était sujet à de fréquentes et fortes hémorragies de nez qui ont entièrement cessé depuis le commencement de sa maladie.

En route, à deux journées de chez lui, il tomba malade d'une fièvre ardente, il fut saigné et traité suivant la médecine ordinaire. Il arriva chez lui bien remis au mois de décembre 1777. Il se porta très bien pendant l'hiver suivant et toute l'année

1778 qu'il resta chez ses parents, parce qu'il s'abstint de sa malheureuse passion, comme il l'avait promis.

Au mois de mai 1779, il rejoignit son régiment en parfaite santé, mais l'hiver de 1780 ayant été attaqué de furoncles aux jambes, il fut obligé de garder la chambre presque pendant tout l'hiver. C'est alors sans doute qu'il recommença à se livrer à sa funeste habitude, puisqu'à la fin de l'été de 1787, lorsqu'il vint un semestre chez lui, on s'aperçut qu'il y avait en lui un très grand changement. Il avait perdu sa gaité, il cherchait les endroits où se cacher, et passait la plus grande partie du temps sur son lit pour assouvir sa passion, malgré tous les efforts que ses parents et les personnes qui l'entouraient faisaient pour le distraire. De sorte qu'au printemps de 1782, lorsqu'il rejoignit son régiment, plusieurs personnes s'étaient aperçues que le jeune homme n'était plus le même et que sa tête paraissait un peu affectée, sans pouvoir en déterminer la cause, l'attribuant à quelque chagrin particulier. Lorsqu'il eut rejoint son corps, ses camarades, qui l'aimaient beaucoup et n'ignoraient pas la funeste habitude qui le dominait, crurent l'en détourner en lui faisant voir des filles. On croit pouvoir assurer qu'il fut bientôt infecté du mal vénérien, puisque le chirurgien major de son régiment lui administra le mercure\* ! On ignore si c'est en bol ou en friction, ce remède lui fut administré avec si peu de précaution que [p. 2] le jeune homme sortait. Il fut un jour avec trois ou quatre de ses camarades chez une fille où ils firent du train. Le commandant du régiment, qui en fut informé, le mit sur le champ en prison, ce qui lui fit une si grande révolution et une si forte impression que sa tête en fut dérangée au point qu'on fut obligé de le garder à vue dans sa chambre. Les parents, informés de ce malheur, envoyèrent une personne de confiance pour ramener cet enfant auprès d'eux et, affectés de son triste état, ils le conduisirent bientôt à Toulouse pour le faire soigner où ils arrivèrent le 15 février 1783 et où ils sont encore.

Le médecin appelé le trouva sans fièvre, il ne put en tirer aucun propos suivi, quand il lui faisait une question, au lieu de répondre il faisait des singeries. S'il proférait quelque parole c'était un *ex proposito* qui ne rimait à rien. Il avait souvent des

effervescences et se portait quelquefois à frapper les personnes qui l'entouraient. Le malade avait de l'embonpoint, un air de fraîcheur et toutes ses forces.

Sur le rapport traité ci-dessus, on voulut rechercher s'il avait quelques signes de maladie vénérienne. L'on n'en reconnut aucun, cependant il salivait beaucoup pendant les 5 ou 6 premiers mois. Comme l'on le surveillait, on s'aperçut bientôt qu'il continuait à se livrer à la masturbation.

Le malade n'étant point docile pour aucun remède, le médecin conseilla des émulsions faites avec les quatre semences froides et le sirop de nymphéa\* qu'il prit pendant environ un mois. On y ajouta le trempement des jambes et un régime humectant, autant qu'il était possible. Ce qui parut dans le moment produire quelque bon effet.

Le malade devenu un peu plus traitable, on lui fit prendre des bouillons rafraîchissants et délayants, et quelques jours on parvint à le saigner au bras, et ensuite il prit des bains domestiques quasi froids, presque pendant neuf mois sans interruption. Ordinairement, il réchauffait l'eau par sa chaleur naturelle, au point d'être obligé de remettre de l'eau froide. À des intervalles différents, il a été saigné du pied 4 ou 5 fois et toujours par force ou par ruse. On s'est aperçu que les saignées le rendaient un peu plus calme dans l'instant, mais qu'elles n'ont pas produit les effets qu'on en attendait.

[p. 3] On le faisait rester dans le bain aussi longtemps qu'on le pouvait, et souvent il s'est baigné deux fois par jour, quelquefois à la rivière. À la fin du bain, on lui donnait la douche sur la tête avec de l'eau froide.

Insensiblement par l'usage de ces remèdes on parvint à mettre le malade en état d'aller à la promenade, quelquefois à la comédie, mais toujours accompagné. Il allait dans la ville avec Messieurs ses frères sans faire aucune extravagance. Cependant ses parents, et ceux qui vivaient avec lui, s'aperçurent bien que sa tête n'était pas mieux.

Il est bon d'observer que le malade n'a pris ces bains presque que par force et que, vers le commencement de 1784, le malade se lassa des bains et ne voulut y entrer que rarement. Il éludait

toujours, promettant de se baigner le lendemain, et ne tenait pas parole. Quelquefois on le mettait dans l'eau par ruse. Il resta quelques mois dans cet état. C'est à cette époque qu'on crut nécessaire de lui faire une ou deux saignées au pied, qui ne produisirent pas plus d'effets que les premières.

Insensiblement, le malade refusa absolument de se baigner. L'on se crut obligé de le forcer, mais il entra dans une si furieuse colère que sa langue grossissait et ne pouvait plus contenir dans sa bouche, il devenait noir et avait de la peine à respirer au point qu'on craignait quelquefois qu'il ne suffoqua. Ces accidents firent abandonner le parti de le forcer à se baigner, on se contenta de lui faire faire usage des mêmes bouillons et des tisanes de la même nature, dont il prenait sans peine. Il en a usé sans fin presque sans interruption pendant six mois de suite, on lui a donné par intervalles quelques narcotiques.

Il s'est passé ainsi 15 ou 18 mois sans qu'il se soit baigné ou bien peu. Il paraissait que sa tête n'allait pas si bien, il lui arrivait quelquefois des effervescences, et de menacer, suivi de mouvements convulsifs et de contraction des muscles. C'est à peu près l'état du malade depuis le printemps de 1784 jusqu'à présent, quoique depuis la fin du mois de mars dernier il se baigne régulièrement et de bonne volonté, tous les matins pendant 3 ou 4 heures dans de l'eau tiède, recevant à la fin de ses bains la douche sur la tête avec de l'eau froide pendant un quart d'heure.

De plus, nous ajouterons à l'état présent du malade qu'il est toujours sans fièvre. [p. 4] Il a de l'embonpoint, bon appétit et sa santé est fort bonne<sup>121</sup>. Il est toujours dominé par sa passion et cherche continuellement le moyen de la satisfaire. Il y réussit souvent le jour, malgré qu'il soit surveillé et que la nuit on lui mette des gants de fer blanc qu'on attache de façon qu'il ne peut pas les ôter. Quand on l'interroge, il répond quelquefois à propos, mais rarement. Il ne fait presque qu'entrer et sortir de la chambre où sont ses parents et, dans certains temps, il n'a pas un instant de repos, étant toujours en mouvement. Depuis la première année de son accident, il rit souvent sans sujet. S'il suit quelquefois la conversation, ce n'est qu'un instant. Malgré cet

---

121 C'est-à-dire sa santé physique.

état d'aliénation, il a conservé la mémoire et n'a jamais méconnu personne.

Il continue toujours sa mauvaise habitude et l'on s'aperçoit fort bien qu'avant et après ses idées sont plus dérangées et même qu'il devient colérique contre ceux qui le surveillent et qui tâchent de l'empêcher de se satisfaire.

On a cru, sans en être certain, avoir observé que le changement de saison, et peut-être de lune, occasionnaient certaines révolutions peu sensibles. Le malade boit beaucoup d'eau à ses repas, tempérée par très peu de vin blanc, et on a observé quelquefois qu'à la suite de ses effervescences il buvait de lui-même jusqu'à 7 ou 8 verres d'eau de suite qui le tempéraient.

Le conseil est prié d'assigner quelques remèdes, s'il y en a pour lui faire perdre sa mauvaise habitude, et les remèdes propres à lui redonner la raison.

On demande s'il n'y aurait pas quelques moyens mécaniques ou ceintures pour l'empêcher de se livrer à sa passion pendant le jour, l'ayant mis dans l'impossibilité de s'y livrer la nuit par le moyen des gants percés dans le milieu de la main comme une râpe.

Délibéré à Toulouse le 24 mai 1787.

P.S.: On croit nécessaire d'observer que le malade depuis trois jours a de très fortes ébullitions aux jambes et au bas des cuisses qui lui donnent des fortes démangeaisons.

– Lettre 75 –

Malade : de Chillaud aîné (H). 37 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Bordeaux, France.

Date : 25 mai 1790.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.05.02.31.

Remarque : Tissot n'avait pas répondu à une version précédente de cette lettre (144.05.02.29, non transcrite). On ne sait pas s'il a répondu à celle-ci.

[p. 1] Si Monsieur le docteur Tissot a reçu de M. de Chillaud aîné demeurant à Bordeaux une lettre datée du 4 du courant, il est

inutile qu'il prenne lecture de celle-ci que M. de Chillaud ne lui adresse que dans la crainte que la première ne soit pas parvenue à M. le docteur.

Monsieur,

L'excès du mal qui me tourmente et contre lequel ont échoué les avis de grand nombre de médecins que j'ai consultés, me met dans le cas d'implorer les vôtres, dans l'espoir de recouvrer une existence plus supportable. Vous jugerez qu'elle est telle en apprenant qu'il n'est guère d'instant où je n'en désire la cessation. Je prendrai les choses de plus haut.

J'ai trente-sept ans, taille de cinq pieds et demi, les os gros et le corps assez musculeux, né de père et de mère sains, n'ayant jamais eu de maux vénériens ni autres qui dénotent un sang corrompu. J'avais un très bon tempérament, ne me rappelant avoir eu de fièvre, bien caractérisée telle que pendant la rougeole que j'eus à l'âge de 15 à 16 ans, mais dont je n'ai ressenti aucune suite.

J'ai eu le malheur d'être perversi à l'âge de sept ans et de pratiquer la masturbation depuis lors jusqu'à 26 ans. J'ai commencé à connaître les femmes à 24 ans et à m'y livrer avec excès. Je ne m'en livrais pas moins à tous les exercices du corps tels que les armes, la danse, la paume, etc., qui me fatiguaient plus qu'un autre à raison de l'excessive transpiration qu'ils me causaient. Depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 23, j'ai été sujet à des clous ou furoncles sauvages, j'avais aussi pendant ce temps-là assez fréquemment les aines enflées et les hémorroïdes, qui depuis l'âge de 26 à 27 ans ont totalement disparu. Pendant que j'avais ces clous, je prenais les tisanes d'usage telles que de chicorée sauvage\*, fumeterre\*, bourraches\*, etc., et assez souvent des médecines légères qui ne m'évacuaient que peu.

N'ayant pas beaucoup d'humeurs quoique aimant l'exercice, j'étais cependant assez enclin à la paresse parce que sans doute la masturbation m'affaiblissait et quoique destiné, ce me semble, à être fort, j'avais plus d'ardeur que de tenue. J'ai toujours été si ardent auprès des femmes qu'à peine avais-je le temps d'en jouir, et cela de tout temps.

En 1780 pendant l'hiver après un bal, je me sentis noué et me mis au lit. Le lendemain je vis une personne que j'aimais, mais

cette jouissance me causa tant d'horreur que je ne pus la lui dissimuler. Dès lors, je tombai dans un état extraordinaire, ma tête s'exalta, je me crus perdu, toutes mes fonctions furent bouleversées. Imaginant que mon mal venait de l'estomac, je pris six ou sept médecines qui ne firent qu'irriter encore plus mes nerfs. Le sommeil, le goût et l'appétit s'éloignèrent de moi, je désirais la mort ou, pour mieux dire, je craignais de me la donner moi-même. Là-dessus, le chirurgien qui me traitait vit son erreur, m'interdit tout remède et me prescrivit l'exercice modéré. J'y sentais de la répugnance, cependant je gagnai sur moi d'en faire.

Cet état de dégoût et d'horreur du sexe dura un an, quoique j'eusse conservé cependant des facultés viriles. Pendant ce temps, je vis beaucoup de médecins. M. Petit que je vis le dernier à Paris, où j'étais allé le joindre d'ici, me conseilla l'habitation d'un pays agréable, l'exercice modéré du cheval, les bains tièdes et pour boisson des eaux de Vichy\*, et de m'abstenir de tout laitage, gras des viandes, café, liqueurs et crudités.

J'allai à Nîmes en Languedoc passer un mois et me trouvai à merveille de la pratique de ce régime. Je guéris à très peu de chose près et jouis de cet heureux état pendant près de quatre [p. 2] ans, d'autant plus agréablement que j'avais absolument abjuré la masturbation qui ne me causait plus que de l'horreur.

En 1784 au printemps, je ne pus me défendre d'une passion, j'y succombai et, après six mois de jouissance, je retombai dans mon premier état, mais encore plus violemment. Je me sentais bien plus faible, mes nerfs plus irrités. J'eus de nouveau recours à M. Petit qui m'ordonna pour boisson du matin de l'eau de veau\* coupée d'un tiers d'eau de Carensac\*, deux lavements tous les matins, dont un d'eau de mercure\* que je rendais et l'autre d'eau simple que je gardais, des bains tièdes tous les jours et l'exercice modéré du cheval.

Quoique j'eusse observé ce régime tout l'hiver sans succès, la mélancolie devint si extrême au printemps que M. Petit jugea à propos de m'ordonner de voyager et d'aller à Spa\*. Je partis sans balancer. Je passai à Montpellier où M. Lamure reconnut bien la mélancolie hypocondriaque\* pour le principe de mon mal. Il me prescrivit un régime à observer pendant le voyage,

mais malgré cela j'arrivai si excédé, si [*illisible*] et si dégoûté à Sedan que je fus obligé d'y séjourner trois semaines. Le dégoût devint extrême, à peine pouvais-je me nourrir. La crainte de me détruire m'exalta la tête, je fis mes dernières dispositions et tout genre. J'éprouvais vers les derniers jours une fièvre nerveuse, cependant je pris assez sur moi pour me rendre à Spa\*. Cette fièvre disparut, je bus des eaux du Pouhon\* et de la [*illisible*] pendant cinq à six semaines. Les effets n'en étaient pas très sensibles, cependant j'eus assez de force, en me ménageant bien, pour quitter Spa\* et me rendre à Paris où je passai l'hiver traînant de l'aile. Le goût des choses de la vie était très altéré, mes digestions très fatigantes et, en général, dans un défaut de ton.

Vers le mois de mars, je regagnai la province, c'est-à-dire au printemps de 1785. Dans les premiers temps, je me ménageai, je pris du petit lait et quelques lavages. Mais, me sentant des facultés viriles, je recommençai à en faire usage sans trop m'écouter. Je me contenais seulement sur ma manière de vivre, ne mangeant jamais de choses indigestes et que je connaissais m'être contraires, telles que le lait, l'huile, les crudités de tout genre tels que fruits et salade. J'éprouvais des fourmillements et des tiraillements de nerfs dans la partie des hanches, un engourdissement dans les genoux, les cuisses et tout le long des reins que je ne dissipais qu'en me faisant violence. L'exercice un peu soutenu, soit à pied soit à cheval, m'excédait bientôt. Enfin, je n'avais plus depuis ce temps là l'agilité ordinaire à cet âge. Malgré cela, j'allais toujours.

Au mois de février 1789, je ressentis quelques atteintes plus vives de mon mal. Il survint un peu de fièvre. Le chirurgien qui me voyait crut à propos de me purger. Je ne lui avais pas fait connaître mon tempérament, cette médecine agaça mes nerfs, je le lui dis, alors il m'interdit tous remèdes et m'ordonna, pour toute boisson, de l'eau de veau\*. J'en fis usage et repris encore le dessus de cette crise.

Enfin, au mois de juin dernier, j'entrepris le voyage des eaux de Bagnères\* en manière de délassement. Pendant la [p. 3] route, à une forte constipation presque continuellement douloureuse pendant près de quatre ans, succéda un dévoiement fatigant que

je gardais presque quinze jours, sans ménagement quelconque. Arrivé aux eaux, je ne m'écoutai plus sur le régime et mangeais indifféremment de tous mets quelconques dont je me privais ci-devant. Je passai ainsi six semaines sans être incommodé.

Un jour au retour d'une assez forte promenade à cheval, je me sentis très appesanti et sans envie de manger. La vue d'un grand dîner y suppléa, je mangeai et bus à l'avenant, cependant sans excès. Depuis cette époque, je ne me trouvai plus dans mon assiette naturelle. Je voyais de temps à autre une femme. De retour ici au mois de septembre après une journée d'abattement, la fièvre me prit, je la gardai un jour sans appeler personne. Ne me sentant pas mieux le lendemain, je fis venir mon chirurgien de l'année précédente, qui regarda mon état occasionné par la plénitude et les fièvres de la saison. Après trois ou quatre jours de maladie et d'accablement et d'anéantissement, il me purgea en deux prises liquides de manne\*, séné\*, sel, etc., et y ajouta en petite quantité du vin émétisé\*, quoique je lui eusse fait connaître la délicatesse de mes nerfs. Ce vomitif produisit bien l'effet qu'il en attendait. Il fut même assez violent puisque les dernières gorgées de bile furent teintées de sang. Ce vomissement irrita sans doute à l'excès mes nerfs, cependant le surlendemain il m'ordonna une nouvelle médecine aussi à deux prises. La première me fit vomir encore de la bile quoiqu'il n'y eut pas de vin émétisé\*, et je ne pus garder la seconde prise. Après ces deux médecines, je fus anéanti, voilà ma tête exaltée sans cependant rêver. Plus de sommeil, plus de goût, plus d'idées consolantes de guérison. L'état de spasme devint continu. Pendant ce temps, je n'étais pas maître de moi. Je fus encore purgé, soit avec une marmelade de casse\*, manne\*, sirop de violette, etc., soit avec une médecine ordinaire infusée à froid, soit avec des pilules d'Anderson\*. J'allais de mal en pis, j'étais toujours dans l'anéantissement.

Obligé par l'absence de mon médecin d'en prendre un nouveau, je fus mis contre tout ce que je pus représenter à la diète blanche coupée de moitié eau de riz\*. Ce que j'avais prévu m'arriva, il me semblait avoir des rasoirs dans l'œsophage, je ne pus endurer ce supplice. Depuis ce temps, on passa aux pilules

amères composées de toniques et d'absorbants, vaine tentative. Enfin, en me faisant effort, je commençai à prendre l'air, mais je ne peux rendre dans quel état j'étais, il me semblait que je ne me sentais plus. J'étais comme une machine ambulante, indifférent à toute espèce de sentiment. Je n'avais goût à rien et cependant, comme la maladie m'avait d'abord fort affaibli par le peu de nourriture que je ne pouvais prendre, je mangeais après beaucoup par besoin, mais sans plaisir et comme machinalement. Il me semblait que tout [p. 4] ce que je prenais s'arrêtait à l'hypocondre. Il me survenait des rots et des nausées, toutes mes digestions se passaient de même, toutes les sécrétions étaient interrompues, je n'allais plus à la selle qu'après cinq ou six jours ou par lavements. Mes selles étaient dures, sèches, inodores et douloureuses, et mes forces ne se rétablissaient point.

Ayant écrit à M. Petit, il m'ordonna une tisane composée d'eau de riz\* avec une pincée de tilleul et de feuille d'aigremoine\* infusée pendant 2 heures, et prêt à la boire on y jetait 30 grains de terre foliée de tartre\* et 2 cuillerées de sirop de fleur d'orange. J'en ai fait usage pendant un mois sans ressentir aucun bon effet, plus une pilule composée de 30 grains d'yeux d'écrevisses\*, de six grains de savon blanc du Codex<sup>122</sup> liés et incorporés avec du sirop d'épine vinette\* à prendre tous les deux jours avec un verre d'eau de poulet\*. L'effet n'en a été nullement sensible. Il m'avait aussi ordonné un bain tiède à jour passé<sup>123</sup>, mais je souffris tellement dans le premier que je fus dégoûté d'y revenir.

Enfin, Monsieur, depuis ce temps je ne peux prendre le dessus, l'état de spasme est presque journalier. Je rends sans cesse des rots qui ne sont que de l'air, mes digestions se font par nausées, mes selles sont telles que je l'ai dit plus haut, mon sommeil fatigant et accompagné de rêves sinistres, mon réveil est affreux et semblable à celui d'un homme poigné d'un remord accablant. Je peux dire avec vérité que je baigne mon lit et mon pain de mes larmes, et dans ce moment même je ne peux les retenir. Je troquerais mon sort contre celui d'un homme

122 Sans doute une référence à BOYER (1758).

123 Tous les deux jours.

qui mendie son pain, mais au moins qui le mange avec plaisir. Amitié, reconnaissance, amour et tous sentiments humains sont nuls pour moi. Mes facultés viriles sont absolument anéanties. Ma tête est presque toujours embarrassée et quelquefois me guide mal. Si après les repas je veux goûter un peu de sommeil, je suis réveillé par des soubresauts convulsifs qui me causent une peine mortelle. La marche me fatigue à l'excès tant mes pieds sont privés de substance nerveuse, il me semble que je porte sur des os. En un mot, je suis dans un véritable état d'apathie qui me mène sans cesse au désespoir.

Ah! Monsieur, dévoué par état à soulager l'humanité, daignez compatir à mes maux, je vous devrai une nouvelle existence et une reconnaissance sans bornes dont je me propose bien de vous témoigner les effets.

Chillaud aîné, sur les fossés des Tanneurs à Bordeaux, le 25 mai 1790.

— Lettre 76 —

Malade : Cools Desnoyer (H). 27 ans.

Auteur : Hardou (chirurgien).

Lieu : Blois, France.

Date : 20 septembre 1791.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.04.02.11.

[p. 1] M. Cools Desnoyer, pour lequel on consulte, est né à la Martinique, est grand, fluet, de tempérament tirant sur le sanguin. Son pouls est ordinairement vif, il est âgé de vingt-sept ans, a passé une partie de sa jeunesse en France, s'est livré aux exercices, et a toujours joui d'une assez bonne santé, malgré qu'il se soit, sans être libertin, livré au plaisir des sens. S'est ensuite marié à un objet qu'il aimait et aime encore éperdument, et avec lequel on peut croire qu'il ne s'est pas ménagé. Jouissant du reste, à une maigreur près, d'une santé passable, lorsque le mois de janvier 1789 il tomba dans sa chambre sans connaissance avec des mouvements convulsifs dans les muscles du visage et des bras. Il ne

reprit connaissance que quelques instants après, il revint bientôt. Quelques légères précautions parurent suffire parce qu'on ne regarda cela que comme une faiblesse. [...]

## – Lettre 77 –

Malade : Non identifiée (F). 23 ans.

Auteur : M<sup>me</sup> Schreibeisen, Conseillère à Bouxwiller en Alsace.

Lieu : [Illisible, sans doute en Alsace].

Date : [18 octobre 1791].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.04.02.21.

Remarque : Une autre version de cette lettre, en allemand (une langue que Tissot ne comprenait pas), a été envoyée à Tissot (sous la même cote BCU).

Le lieu et la date ont pu être établis grâce à cette autre version.

[p. 1] La personne malade est une fille de 23 ans d'une taille mince et grande. Le moindre froid qu'elle prend lui cause un fort catarrhe\*. Son estomac est aussi un peu faible, mais les remèdes qu'elle a pris en grande quantité en sont peut-être la cause.

À l'âge de 14 ans a-t-elle été attaquée du flux blanc, mais déjà avant son ordinaire a été en ordre, et l'a toujours été dès ce temps-là. Je crois que ce flux blanc est vénérien, car les *labia vulvae* enflent de temps et temps quand elle a son ordinaire, et elle se plaint d'avoir des douleurs fortes dans les reins, qui se tirent jusque dans les cuisses et depuis cinq semaines ne discontinuent point.

Cette fille certainement innocente couchait dans ce temps avec une autre fille, et je crains qu'elle n'ait hérité cette maladie. Je l'ai déjà dit à plusieurs médecins, mais qui m'ont assuré qu'on ne pouvait pas prendre cette maladie d'une telle manière. Ainsi, ils ne lui ont [p. 2] point donné des remèdes qui auraient pu la guérir. C'est pour cela que je voudrais vous prier de me donner quelques règlements de vie et quelques ordonnances. Mais il faudrait que M. le Professeur ait la bonté d'ajouter quelques lignes où il ne soit point parlé de maladie vénérienne, afin que je puisse les lui montrer, car elle mourrait de frayeur si elle connaissait sa vraie maladie, puisque déjà sans cela elle s'attriste

toujours à cause de sa santé. J'ai toute la confiance en M. le Professeur, et j'espère que vous ne manquerez pas de guérir cette pauvre fille.

L'adresse : À Madame Schreibeisen, Conseillère à Bouxwiller en Alsace. À remettre à la Cour d'Hanau à Strasbourg.

– Lettre 78 –

Malade : Krizler (H). Âge inconnu (« jeune homme »).

Auteur : Le malade.

Lieu : Lonay près de Morges, Suisse.

Date : 12 novembre 1791.

Diagnostic de Tissot : « Un peu d'obstruction dans le foie ».

Taille du document : 7 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.05.03.08.

[p. 1] Monsieur,

Je tâcherai en vain de vous exprimer les sentiments dont mon cœur était pénétré les deux fois que j'eus l'honneur de me présenter auprès de vous. Vous les avez lus, Monsieur, dans le fond de mon âme. La bonté touchante avec laquelle vous m'avez témoigné l'intérêt que vous prenez à moi, a fait une impression sur mon cœur qui ne s'y effacera jamais. Il est si doux pour un jeune homme vivant en pays étranger de trouver un ami qui s'intéresse à lui; mais quel bonheur égale celui-ci [p. 2] d'avoir trouvé dans le grand homme, qui est l'objet de l'admiration et des bénédictions de toute l'Europe, un bienfaiteur. Pardonnez-moi, Monsieur, ces faibles expressions de ma sensibilité.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, la première ordonnance que vous avez eu la bonté de me donner. J'ose vous faire une description détaillée des maux auxquels je suis sujet depuis quelque temps.

Persuadé, Monsieur, que vous connaissez aussi bien les maux moraux que les maux physiques; persuadé en même temps que vous jugez des uns et des autres comme philosophe, j'ose vous faire un aveu, qui coûte cher à mon cœur et que la confiance seule que j'ai prise en votre bonté me peut engager

de faire. Je me livrais à l'âge de seize ans, séduit par un jeune homme, à un vice, dont malheureusement la jeunesse de tous les pays est infectée. Je le répétais pendant plusieurs ans, sans que j'eusse senti une altération dans ma santé. J'étais robuste, mais j'avais les nerfs extrêmement mobiles. Heureusement, je rencontrai des amis qui, instruits par votre livre, m'en ont montré les malheureuses suites et je m'en suis tout à fait défait. Je n'ai jamais éprouvé l'effet ordinaire de ce vice d'avoir souvent des pollutions.

[p. 3] Pendant que j'étais à l'université, je prenais tous les jours du café, mais rarement du vin; je fumais beaucoup de tabac; mais jamais je ne me suis livré à ces débauches dans lesquelles tant de jeunes gens trouvent leur tombeau et je n'avais jamais des maladies fâcheuses. La bonne santé que j'apportais dans ce pays se fortifiait encore dans la première année de mon séjour. J'avais toujours beaucoup d'appétit; je prenais deux fois du café, mangeais beaucoup de viande et surtout du pain, mais je buvais fort peu de vin.

Déjà l'été passé, je sentais toujours vers les dix heures du matin une grande chaleur dans ma tête, et aussi après le dîner. L'hiver passé, il m'arrivait souvent qu'ayant mangé les premières cuillères de soupe de prendre mal aux dents. C'est ce qui m'arrivait aussi le matin quand je prenais du café. Au reste, ces maux étaient d'un moment, je n'y faisais pas d'attention. Au commencement du printemps, je fus attaqué la première fois d'un mal d'estomac si violent que dans la suite je n'ai plus ressenti si fort. Peu de temps après, je fus attaqué par des maux de dents et de tête si forts que je pensais perdre connaissance. Le sang se précipitait avec une violence [p. 4] extrême par les veines. On disait que c'était une indigestion dont je n'ai aucune idée jusque-là. Je pris des camomilles et le mal passa.

Quelques semaines après, je prenais tous les soirs vers les cinq heures, du côté des tempes, des maux de tête et de dents qui n'étaient souvent que d'un côté. Les maux étaient si douloureux que j'en sentais l'effet par toute la machine. Heureusement, ils ne duraient qu'une heure ou une demi-heure. Je les avais aussi quelquefois dans la nuit. Il m'arrivait trois ou quatre

fois dans plusieurs nuits d'avoir tant de peine à respirer que je pensais d'étouffer.

On croyait que les maux venaient d'une abondance de sang, on me fit saigner et mettre des sangsues. Les maux revenaient. Je pris des purgatifs et des vomitifs. Les maux cessèrent, mais le principe de la maladie restait. J'avais toujours une tension et un serrement dans l'estomac, quelquefois une tension dans le côté droit du cou, où j'avais le plus souffert de maux de dents. D'abord que je mangeais d'après mon appétit, je me trouvais incommodé. J'étais quelquefois si faible que je ne pouvais [p. 5] pas faire une demi lieue à pied. Il y avait des intervalles où mon état était moins douloureux.

Je languissais dans cet état jusqu'à ce que je me fusse pris la liberté de vous prier, Monsieur, de m'accorder vos secours. Je me porte sensiblement mieux après les remèdes que vous avez eu la bonté de prescrire. La tristesse a cessé, je me sens plus fort, la tête est légère, le sommeil est assez tranquille. Le matin, l'estomac est assez dur. Je sens une douleur du bas des côtes vers le creux du cœur du côté gauche; une douleur au-dessous des côtes du côté droit, environ dans l'éloignement d'une main en ligne droite du nombril. La place que la douleur occupe peut être d'un pouce en diamètre, je la sens surtout en me frottant le ventre, quelquefois j'éprouve le matin des douleurs en balayant. J'ai toujours la langue chargée, un goût glutineux et amer dans la bouche. La digestion ne se fait pas douloureusement, la tasse de café que je prends après dîner l'aide de beaucoup. Je sens quelquefois après dîner des douleurs [p. 6] vers le creux qui se répandent par-dessus la poitrine. L'expérience que j'ai faite est que les boissons chaudes ne me conviennent pas, que le froid me fait autant de bien que la chaleur me fait du mal. Je crois que le déjeuner influe beaucoup sur ma santé parce que je travaille tout le matin et suis sans mouvement. Je vous prierais, Monsieur, de me marquer si je puis manger des pommes de terre.

Je vous prie, Monsieur, de ne pas faire mention du cruel aveu que je vous ai fait dans la lettre que vous aurez la bonté de m'écrire, de peur qu'elle ne tombe après ma mort en mains

étrangères et que tout mon caractère ne soit jugé du vulgaire par un égarement de jeunesse.

Je suis effrayé de la longueur de ma lettre, mais j'espère en votre bonté, Monsieur, que vous me pardonneriez si j'abuse de la confiance que vous m'avez inspirée. Ne croyez pas, Monsieur, que c'est une crainte puérile de mourir qui me fait aimer la vie. Non! J'en ai déjà trop éprouvé les peines pour y [p. 7] attacher un grand prix. Mais l'espérance de deux sœurs chéries repose uniquement sur moi et je suis le seul appui de leur tendre jeunesse.

Je ne sais rien vous offrir, Monsieur, que les vœux et les bénédictions de mon éternelle reconnaissance. Je suis avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur Krizler.

Lonay près de Morges, le 12 novembre 1791.

– Lettre 79 –

Malade : J. Lipinski (H). 28 ans. Citoyen actif du Palatinat de Sandomir, district de Radom.

Auteur : Le malade.

Lieu : Granica, Pologne.

Date : 20 janvier 1792.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 6 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.05.0538.

[p. 2] Je crois que pour vous faire juger de mon état actuel je dois vous faire connaître ceux par lesquels j'ai passé depuis huit ans, ma maladie ayant changé plusieurs fois de causes et de symptômes. Je le ferai brièvement.

La première cause de ma maladie est cette funeste habitude contractée dès la première jeunesse, dont vous avez si bien décrit les suites et pour laquelle vous avez cherché à inspirer de l'horreur à des jeunes gens. Votre ouvrage si propre à faire son effet, lu au fort de la maladie, m'a inspiré le désespoir et, ce qui est pire, l'envie de me guérir moi-même. Les fortifiants, le kina\*, le lait et les bains froids, pris indiscrètement, ont arrêté les suites de

la maladie, mais ils m'ont causé des obstructions et des affections d'hypocondrie\* dont le souvenir me fait frissonner. [...]

– Lettre 80 –

Malade : Amédée Boissière (H). 30 ans et demi.

Auteur : Le malade.

Lieu : Sèves, France.

Date : 3 janvier 1793.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.05.07.02.

[p. 4] J'ai imaginé que mon mal pouvait être une humeur interne ou des tubercules au poumon. Dans le premier cas, j'avais pensé à donner une issue en faisant un cautère; dans le doute ou la supposition des tubercules, j'ignore si le cautère serait nuisible. C'est donc, Monsieur, sur cet article et sur ce que vous pensez de mon état que je désirerais avoir votre avis. J'ai lu attentivement ce que vous dites des tubercules au poumon dans votre *Avis aux gens du monde*; vous n'y indiquez point de remèdes fixes et vous ne paraissez pas entrevoir de guérison. Ne craignez pas, Monsieur, de me confirmer cet arrêt. Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, peut-être ne me croiriez-vous pas indigne de l'entendre et d'en faire mon profit.

Je dois vous observer que j'ai le sang pur, n'ayant jamais eu aucune maladie vénérienne. J'ai l'haleine très saine, la voix forte et sonore, mais qui faiblit et s'altère au moindre effort. Je dois vous dire aussi que ces accès de mélancolie tout à fait physiques et insurmontables ont commencé bien avant ma coqueluche, à l'âge de vingt-trois ans, à peu près à la suite d'un épuisement qui n'a jamais été entièrement réparé depuis. Enfin, Monsieur, pour que vous ayez toute ma confession, il faut vous avouer que jusqu'à dix-neuf ans j'ai été entaché, quoique sans excès, de ce malheureux vice d'écolier que vous avez foudroyé dans un de vos ouvrages. J'ai deux enfants, l'un de 4 ans l'autre de deux ans, très sains et d'une fraîcheur remarquable. [...]

– Lettre 81 –

Malade : J. F. Reichert (H). 23 ans et demi.

Auteur : Le malade.

Lieu : Naples, Italie.

Date : 5 mars 1793.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.05.07.31.

[p. 1] Monsieur,

Vous savez, Monsieur, combien il est difficile de se résoudre de confesser à quelqu'un ses crimes secrets! Mais je ne veux plus balancer un moment, je veux vous le confesser. Puisque vous m'avez fait connaître les dangers, vous m'avez fait voir l'état misérable d'une vie languissante et pénible qui m'attendait, vous m'avez ouvert les yeux, que j'ai vu à la fois le scandale et le précipice où j'étais déjà arrivé! Et pourquoi ne devais-je pas espérer que vous n'auriez pas la bonté d'achever ce que vous avez commencé? Sans vous, Monsieur, je portais peut-être déjà un corps chancelant et [illisible]. Sans vous, la vie me serait insupportable, peut-être je n'existerais plus.

Il y a 7 ans que je trouvai par hasard dans la collection des livres de mon père, votre ouvrage *Le Manuel de médecine*. J'en fis la lecture de l'article de l'onanie. Je sentais bientôt ce que ce mot exprimait. Je me suis effrayé de ce tableau où je me trouvais si bien peint. J'eus horreur de moi-même. J'avais déjà fait ce métier infâme depuis quelque temps sans en connaître les dangers affreux.

J'avais alors toujours de mal de poitrine [sic], mon visage était couvert de petites pustules d'une matière blanche, de taches noires qui en les forçant en avant semblaient d'avoir la forme d'un ver. J'en étais couvert jusqu'au ventre. Je fus souvent attaqué de crampes aux pieds et aux bras. [p. 2] Quelquefois, je remarquais quelque chose dans l'air qui voltigeait devant mes yeux et les fatiguait beaucoup. Je buvais aussi beaucoup et ne suivais même aucune règle dans la manière de vivre. Je vis bientôt que tout cela était le fruit de ce jeu infâme et funeste à la

santé de l'homme. Je l'ai commencé je crois dans l'âge de 12 ans ou plus tôt, je ne l'ai commis que rarement au commencement, et presque tous les jours quand je ne savais que faire. Peu à peu, je l'ai augmenté jusqu'à trois, quatre fois la semaine.

Comme j'avais lu cet article dans votre ouvrage, je résolus de la laisser entièrement et de mettre un peu plus d'ordre dans ma manière de vivre. J'avais alors 18 ans.

Peu de semaines après 1787, je fus obligé de commencer mon voyage (que j'ai continué jusqu'ici et vu toute l'Europe [*sic*]). Je fus alors livré à moi-même. Je pensais toujours à l'idée que vous m'aviez fait naître quand l'envie me prenait.

Je n'avais pas encore vécu 6 mois dans ce nouvel ordre de vivre, que je me sentais déjà mieux. Je n'avais plus de douleur de poitrine. Je perdais les pustules et taches et, depuis ce temps-là, jusqu'ici j'ai toujours vécu dans la virginité. Cependant, j'ai eu des pollutions, quelquefois tous le mois une, quelquefois il a duré 2-3 mois que j'en ai pas eue. Mais ce qui me donne plus à penser et me fait prendre la hardiesse de vous écrire, c'est [*sic*] j'ai depuis 4 ans remarqué que j'ai le flux séminal. Il m'a rendu si faible que j'ai peu ou point d'érections complètes. Vous avez bien [p. 3] raison en disant que le membre qui commet le crime doit être puni plus sévèrement que les autres. J'en ai la triste expérience devant moi. Je le vois bien chez moi et il me semble qu'il en diminue encore tous les jours.

Je suis l'aîné et le cadet de ma famille. J'ai toujours observé que le flux séminal se manifeste quand je suis obligé de faire mon nécessaire dans une position contrainte.

Je n'ai jamais été malade et, depuis que j'ai abandonné ce jeu funeste, je me porte toujours bien. Je suis devenu [*illisible*] robuste et vigoureux malgré les fatigues de voyage. J'ai perdu cette pâleur de visage. Il me reste seulement encore quelques vestiges de taches noires, et quelquefois il se laisse aussi encore voir par-ci par-là des pustules, mais ils sont rares.

J'ai à présent 23 ans et demi. La mélancolie me tourmente quelquefois. Le nez me saigne souvent. Mon sang est épais et court avec impétuosité. Mon cœur me palpite quelquefois et me fait mal. Mes excréments sont presque toujours durs et me fait

de la peine quelquefois de m'en défaire. Je suis enrhumé souvent. Je n'ai aucune passion dominante qui ne soit pas soumise à la raison. Mon tempérament est naturellement doux et aime la tranquillité et la solitude. Je suis très sensible à tout. La simple nature avec leurs charmes en tout genre est ce que j'aime de plus.

J'ai cru nécessaire, Monsieur, de vous faire toutes ces observations qui me regardent, afin de vous mettre en état de pouvoir juger bien de ma maladie.

[p. 4] Il y a quelques jours que me tomba entre mes mains votre excellent ouvrage des maladies de l'onanie. Je ne peux pas vous exprimer le plaisir que je sentais en lisant les exemples des différentes maladies de personnes que vous avez guéries de cette maladie terrible. Alors les [*illisible*] et le courage revit chez moi, et je fixe Naples pour l'endroit le plus propre, puisque je peux rester ici 2 ou 3 mois avant de m'en aller. Il y a 4 jours que j'y suis. J'ai encore une fois relu votre ouvrage, croyant que je pourrais guérir moi-même. Mais je vois bien qu'il est nécessaire d'avoir du secours et des conseils d'un médecin. Permettez-moi, Monsieur, que je prenne la liberté de vous choisir : je mets toute ma confiance en vous et j'espère que vous aurez la bonté et la générosité de me répondre et m'écrire ce que vous jugez nécessaire que je dois prendre. Enfin, s'il est possible de rétablir mes forces – où ils [*sic*] manquent.

Je prétends dans l'été prochain, en retournant dans ma patrie, de passer par votre ville et d'avoir le plaisir et l'honneur de vous voir. Enfin, de vous payer le tribut de respect, de reconnaissance et de l'estime que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur, J. F. Reichert.

– Lettre 82 –

Malade : Non identifié (H). 25 ans (« près de 26 ans »).

Auteur : Le malade.

Lieu : Village près de Lille, France.

Date : 2 juin 1793.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.05.07.34.

[p. 1] Atteint d'une maladie sérieuse, dont le traitement est difficile et la guérison dans bien des cas au-dessus des efforts ordinaires de l'art, à qui pourrais-je mieux m'adresser pour y parvenir qu'à un homme qui par les écrits qu'il a donnés au public paraît avoir fait une étude approfondie de sa nature, de son principe et de ses différentes causes? J'espère qu'il voudra bien me donner quelque attention à ce que je vais mettre sous ses yeux. Je crois nécessaire de remonter à l'origine du mal, de développer avec quelques détails les causes qui me paraissent y avoir contribué, ses progrès, son état actuel. Je tâcherai de le faire avec le plus de précision et de clarté qu'il me sera possible.

Je suis âgé de près de vingt-six ans, d'un tempérament à ce que je crois sec et sanguin, pas très maigre de corps, assez robuste et bien membré, le visage fort coloré et paraissant indiquer toutes les marques de la santé. Je suis né avec un caractère vif et gai, mais extrêmement sensible. Doué d'un esprit précoce, j'étais capable de penser, de sentir, dans un âge où l'on n'a ordinairement que l'instinct pour guide.

À cette époque, c'est-à-dire à l'âge de dix ou onze ans, j'éprouvai des chagrins. Ils auraient dû glisser légèrement, je les ressentis profondément. Ils affectèrent peut-être trop fortement des organes bien faibles encore pour soutenir une impression aussi vive. Elle fut de longue durée. Ma gaieté naturelle se changea en mélancolie. Je commençai alors à éprouver de temps et temps quelques mouvements spasmodiques. C'étaient [p. 2] des espèces d'étourdissements plus ou moins violents précédés et accompagnés d'un battement de cœur plus fort; une grande chaleur me montait ordinairement au visage. Ils duraient environ l'espace d'une minute, pendant lequel ma vue se troublait, tous les objets semblaient changer de forme, de situation, et même tourner autour de moi. Je conservais cependant ma raison, je marchais, j'agissais librement. Ces étourdissements n'étaient pas bien fréquents, il y avait même des intervalles très

éloignés. On me fit prendre une médecine, quelques pots de tisane qui n'eurent pas, je crois, grand effet.

À l'âge de treize ans, je quittai la maison paternelle, on m'envoya à Lille (je demeure dans un village distant d'une heure de cette ville) pour y faire mes humanités. Le changement de nourriture, de manière de vivre, les occupations, la variété des amusements, l'éloignement des causes qui avaient produit mes chagrins, tout cela transforma pour ainsi dire totalement mon être. Je fus quatre ou cinq ans sans rien ressentir. Cette gaieté que j'avais recouvrée, je la perdis encore à mesure que j'avais en âge. D'autres causes me donnèrent d'autres chagrins, et une sorte lente de mélancolie dont je n'ai jamais pu depuis me défaire entièrement. Mon mal me reprit, moins violemment cependant que la première fois.

Quelque temps après mes humanités finies, j'allai faire un cours de philosophie à Douay; et probablement les mêmes causes qui avaient opéré ma guérison à Lille, jointes au changement d'air, produisirent les mêmes effets: mon mal se dissipa presque entièrement pendant les deux années que j'y demeurai.

Je suis revenu il y a environ cinq ans à la maison paternelle et, depuis lors, il s'est [*illisible*] progressivement. L'ennui, le défaut d'occupations sérieuses, une vie extrêmement monotone, sédentaire, cette sombre tristesse qui s'empara [p. 3] encore de moi et qui ne fit qu'augmenter de plus en plus, y contribuèrent sans doute.

Enfin, dans le mois de novembre dernier, à la suite de quelques parties où le vin n'avait pas été épargné, et d'une très mauvaise nuit passée dans un corps de garde, j'eus un accès déclaré d'épilepsie. On me fit saigner, prendre quelques médecines, et observer le plus grand régime. J'en ressentis néanmoins un second trois semaines après le premier, mais beaucoup moins violent. Un mois après, j'en éprouvai un troisième. Il fut suivi de quelques autres qui me prirent toujours à des intervalles graduellement plus éloignés. De sorte qu'entre le pénultime et le dernier que j'eus il y a environ six semaines, il se passa près de deux mois.

Le plus fort de ces accès n'a jamais duré plus de cinq à six minutes. Mais, après avoir recouvré le mouvement, j'ai souvent été assez longtemps sans recouvrer la connaissance et la raison. J'éprouve alors, après être revenu entièrement à moi-même, un violent mal de tête qui dure trois ou quatre jours. Les accès consistent uniquement en une privation totale de mouvement et de sentiment. Il m'est même quelquefois arrivé dans le fort d'un accès de boire ce qu'on me présentait. Je n'éprouve aucune convulsion, si ce n'est quelquefois d'assez grands efforts pour vomir. Trois ou quatre jours avant qu'un accès n'arrive, je ressens ordinairement de grands maux de cœur, de fréquentes nausées. Tout me chagrine alors, m'impatiente. C'est une mauvaise humeur continuelle dont je ne saurais me rendre raison.

La maladie est-elle dans le sang, est-elle dans les humeurs? C'est ce que j'ignore. Je la crois cependant plutôt dans le sang. Peut-être une trop grande abondance, une âcreté, trop de fermentation. Ce qui me confirme dans cette idée, ce sont les différents saignements du nez que j'ai eus depuis quelque temps, après mon dernier accès, j'en ai mouché et craché en assez grande quantité; les pesanteurs, les maux de tête que j'éprouve journellement et qui me rendent peu capable de tout travail d'esprit long et suivi.

[p. 4] Voici le régime que je me suis imposé: j'ai commencé d'abord par m'interdire l'usage du vin pur et de toute espèce de liqueur. Ma boisson ordinaire est une infusion de fleurs de tilleul. Je mange de la viande bouillie, très peu de rôtie, beaucoup de légumes et jamais aucun ragoût. Beaucoup d'exercice et de fréquents bains de pieds.

J'ai attribué le principe de mon mal au chagrin, à la mélancolie, peut-être me suis-je trompé, et n'est-ce point là la véritable cause. Mais si ce que j'ai dit est hors de vérité, au moins n'est-il pas hors de vraisemblance. Et il est certain que la mélancolie et la tristesse en altérant la qualité du sang et des humeurs peuvent produire dans la nature humaine toute espèce de dérangement. Ces légers mouvements spasmodiques que j'éprouve quelquefois assez fréquemment dans l'intervalle des accès, une impression de tristesse suffit pour les produire tels que je les ressentais dans

l'origine de ma maladie. L'action de la même cause produit donc le retour des mêmes sensations.

J'ai toujours été, dès mon jeune âge, d'un tempérament fort amoureux; un mot, un geste, la vue seule d'une femme mettait tous mes sens en mouvement. J'ai constamment résisté à ce penchant, j'ai contrarié la nature et conservé malgré elle jusqu'à présent toute ma vertu. L'été dernier et quelque temps avant mon premier accès j'avais de fréquentes pollutions nocturnes. Cette évacuation se supprima tout à coup. Une trop grande quantité de sperme passant dans la masse du sang n'aurait-elle point pu y exciter une fermentation capable d'y opérer une très forte révolution? Pardonnez, Monsieur, si je pêche contre les principes de la médecine. J'avoue à cet égard mon ignorance complète.

Parmi tous ces détails, Monsieur, il en est peut-être beaucoup d'inutiles. Mais dans cette matière j'ai beaucoup mieux aimé dire trop que dire peu. S'ils n'étaient pas suffisants pour vous indiquer le genre de traitement à me prescrire, si vous désirez d'autres éclaircissements que ne comporte point la nature d'une lettre, je n'hésiterais pas un instant à franchir l'espace qui nous sépare. Je ne négligerais sûrement aucun moyen pour me délivrer de cette cruelle maladie. Et mes parents sont aussi décidés à toute espèce de sacrifice pour y parvenir. Ma maladie étant du nombre de celles qu'on aime à cacher le plus qu'il est possible, je ne me nommerai point, parce que dans ce pays-ci le secret des lettres est souvent violé. Vous voudrez bien adresser votre réponse à M. Warembourg médecin à Lille en Flandres.

— Lettre 83 —

Malade : J. de Lavau (H), 22 ans et demi. Militaire.

Auteur : Le malade.

Lieu : Plombières, Belgique.

Date : 14 juillet 1793.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.05.07.23.

[p. 1] Monsieur,

La grande réputation que vous ont acquis à juste titre les excellents ouvrages que vous avez écrits sur l'art utile que vous professez avec tant de distinction, m'engage à recourir à vous comme à un ami sincère de l'humanité souffrante, pour vous prier de vouloir bien m'aider de vos conseils lumineux, et intéresser votre sensibilité en faveur d'un malheureux souffrant qui désespérerait entièrement de sa guérison s'il ne lui restait l'espoir consolateur que vous voudrez bien employer tous les moyens qui sont en votre pouvoir pour procurer quelque soulagement à ses maux. Après avoir épuisé jusqu'à ce moment tous les remèdes imaginables et pris les eaux ici pendant deux mois sans être aucunement soulagé, je n'ai plus d'espérance que dans vos lumières. J'y recours donc avec cette confiance que m'inspire vos grands talents, et attends de votre humanité que mon sort vous touchera assez vivement quand vous le connaîtrez, pour vous engager à faire tout votre possible pour y apporter quelque adoucissement. Je vais donc vous tracer le tableau [p. 2] de ma situation douloureuse, et, pour vous mettre plus à même d'en juger, je vais remonter aux premières années de mon enfance.

J'ai toujours été d'un tempérament fort délicat. On ne croyait guère dans mon enfance que je parviendrais à l'âge où je suis, et l'on n'est parvenu à me conserver qu'à l'aide des plus grands soins et des plus grands ménagements possibles. Lorsque j'eus atteint l'âge de 14 à 15 ans, je commençais un peu à prendre le dessus de mon tempérament et à me fortifier quand, malheureusement pour moi, des liaisons avec des jeunes gens sans mœurs et livrés à la débauche ont rouvert sous mes pas l'abîme dont je commençais à sortir, ayant appris d'eux cet exercice infâme dont vous avez si bien décrit tous les dangers dans votre ouvrage de *L'Onanisme*. Je m'y suis livré jusqu'à l'âge de 17 ans avec une fureur dont il n'y a pas d'exemple, puisque cela m'arrivait tous les jours et quelquefois jusqu'à 5 à 6 fois chaque.

Avec une santé aussi délicate il était impossible que cela pût durer longtemps. Je commençais à éprouver des douleurs très vives à la poitrine, ma respiration devenait gênée, le côté gauche me faisait grand mal et j'avais une toux très violente. Enfin, je

finis par cracher le pus. J'ai été dans cet état-là pendant près de trois ans et ne suis parvenu à me guérir qu'avec les soins et le régime usités dans ces sortes de maladies. Je n'avais cependant pas abandonné entièrement ma malheureuse habitude, mais je m'y livrais moins fréquemment. Mais, après ma guérison, j'ai recommencé sur nouveaux frais et y ai ajouté de plus un commerce plus suivi avec les femmes que je n'avais pas encore beaucoup vues jusqu'alors, ce qui m'a entretenu dans une langueur et une faiblesse considérables, et empêché mon tempérament de se former et de se fortifier.

Mon physique n'a pas été la seule victime de mes dérèglements, le moral s'en est aussi cruellement senti. Cela m'a donné [p. 3] une indolence et une apathie générale pour tout. Je suis devenu triste, mélancolique, incapable d'aucune application, enfin cela m'a rendu ennemi de toute espèce de société.

J'ai toujours continué de cette manière jusqu'au moment où toute la jeunesse a été obligée de partir pour les frontières. Je n'étais guère propre à un métier aussi pénible, cependant il a fallu obéir aux circonstances et, ayant obtenu une place dans un régime de cavalerie, je me rendis au mois d'août dernier à mon corps qui était à l'armée. J'ai résisté tant bien que mal aux fatigues de la campagne jusqu'au mois d'octobre suivant où je fus attaqué d'une diarrhée qui régnait alors et qui, par la faiblesse où elle me réduisit, me mit dans l'impossibilité de continuer plus longtemps mon service. J'obtins un congé pour aller me rétablir et je me mis au régime que l'on prescrivait alors à ceux qui avaient cette maladie. Je le suivis pendant quelque temps et, voyant que cela ne l'arrêtait point, je le cessai. Le tort que j'ai eu a été de ne me point purger, ce dont j'avais le plus grand besoin et ce qui fait que j'ai conservé cette incommodité jusqu'au mois de janvier, mais non plus avec la même force. Je fis à cette époque une chute de cheval qui me fit seulement une petite contusion au genou qui fut guérie au bout de huit jours. Mais la commotion que j'éprouvai en tombant mit apparemment les humeurs en mouvement et, ayant dirigé leur cours dans mon

pied gauche qui est le côté de ma chute, elles s'y sont toujours fixées depuis ce moment.

Pour vous faire connaître plus particulièrement la cause qui a pu les attirer dans cette partie-là, il faut que j'aie l'honneur de vous apprendre, Monsieur, que j'y avais attrapé il y a quatre à cinq ans une entorse des plus violentes, qui m'y a toujours laissé une faiblesse considérable et telle qu'elle me faisait boiter fort souvent, surtout aux changements de temps et quand j'avais beaucoup fatigué. Je vous observerai en outre que les actes fréquents de masturbation, auxquels je me livrais alors, ont beaucoup contribué à l'entretenir et qu'ils m'y causaient toujours la plus vive douleur. C'est donc à la malléole interne et externe que s'est formé ce dépôt. Le pied est œdémateux, le mouvement de l'articulation et des tendons extenseurs est très gêné, et je ne peux pas du tout m'appuyer sur mon pied ni m'en servir depuis le mois de février, trois semaines après ma chute. L'engorgement n'est cependant pas très considérable, et il n'aurait [p. 4] pas acquis cette consistance et cette ténacité qui a résisté jusqu'à ce moment à tous les remèdes de l'art et aux bains et douches que je prends depuis des mois. Depuis le moment où j'ai été arrêté tout à fait, je n'avais pas toujours gardé le lit jusqu'au mois de mai, époque où je suis venu ici. Cela est cause aussi que ma cuisse et ma jambe ont dépéri extraordinairement par le défaut de nourriture qu'elles ont cessé de prendre. Pour parvenir à leur rendre leur embonpoint naturel, on m'a conseillé de marcher le plus qu'il m'est possible et de prendre la douche sur les reins, la cuisse, la jambe et le pied. Cela ne m'a rien fait jusqu'à présent, sinon que j'ai un peu plus de mouvement dans l'articulation et la sueur, que j'avais ordinairement au pied et qui était interrompue depuis longtemps, est revenue par le moyen de l'étuve ou bain de vapeur. Mon pied est toujours un peu plus enflé le soir, lorsque j'ai beaucoup marché, mais il revient dans son état primitif pendant la nuit, et il n'en a guère changé pendant tout le temps que j'ai resté tranquille. Je n'en souffre presque point et il ne me fait mal qu'en appuyant fort dessus en marchant avec mes béquilles. Ma jambe est flasque on ne peut plus, et j'ai en général le genre nerveux très délicat et très relâché.

Je n'ai plus la même ardeur que j'avais pour les plaisirs de l'amour et, lorsque j'ai quelque érection un peu forte, j'ai un écoulement non pas précisément de semence, mais d'une eau claire et gluante. J'éprouve aussi depuis à peu près quatre à cinq ans une perte de semence en allant à la selle, au moindre effort que je fais. Mes testicules sont très souvent pendants.

Voilà, Monsieur, les suites fâcheuses de la malheureuse habitude contractée dans ma jeunesse. Elle a produit cet affaiblissement général dans toute la machine et notamment dans mon pied où s'est portée cette malheureuse humeur. Je vous observerai cependant que ma diarrhée a cessé peu de temps après cette nouvelle incommodité. Ma santé s'est parfaitement rétablie et actuellement je me porte autant bien qu'on peut le désirer. Je ne souffre nullement de la poitrine, mais je ne l'ai point forte. J'ai cependant la tête toujours un peu embarrassée et la moindre application me fatigue. J'ai actuellement 22 ans et demi.

C'est donc sur vos lumières que repose actuellement tout mon espoir. Daignez donc vous occuper sérieusement de ma situation et m'indiquer les bains (car je crois que ceux d'ici ne me conviennent point) et les remèdes qui me conviennent. Je vous prie de croire que ce bienfait de votre part me sera aussi précieux que la vie, et que ma reconnaissance sera toujours inséparable de la parfaite considération et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur, M. De Lavau chez M. [illisible].

Je vous serais infiniment obligé [plusieurs mots illisibles] passer par la présente en sachant ce qui serait capable de vous satisfaire. Faites-moi, s'il vous plaît, l'honneur de [plusieurs mots illisibles] et je vous la ferai passer en numéraire.

— Lettre 84 —

Malade : Schwitzer de Buonas (H). 39 ans. Capitaine au régiment de Sonnenberg.

Auteur : Le malade.

Lieu : Lucerne, Suisse.

Date : 2 octobre 1793.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 3 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.05.0738.

[p. 1] Monsieur,

Plein de confiance en vos talents et en la réputation dont vous jouissez à juste titre, je m'adresse à vous dans l'espérance de trouver sinon une guérison parfaite, au moins autant de force que mon âge et mon état me donnent lieu d'espérer.

Au service de France depuis l'âge de 15 jusqu'à 39, qui est mon âge actuel, c'est dire assez que mon inexpérience et le mauvais exemple m'ont entraîné à de grands écarts – jamais à des débauches outrées. Je fus puni par trois gonorrhées\* et des [*illisible*] en passant deux fois les remèdes. Le principe de cela m'a laissé un affaiblissement dans les prostates et des pertes qui me rendent le trois quart du temps inhabile à m'approcher d'une femme. L'éjaculation est sans force et se fait d'abord. L'érection est momentanée et faible. À me voir, on en jugerait l'homme le plus robuste, bien construit, des membres forts, je puis tout supporter. J'ai quelquefois consulté, fait des remèdes, mais mal suivis, l'état militaire ne me permettait pas de me soigner. J'ai de temps à autre retrouvé mes forces, dont de suite j'ai abusé, et je suis retombé dans cet état de langueur. [...]

– Lettre 85 –

Malade : Non identifié (H). 24 ans. Prince.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Inconnu.

Date : [Entre janvier et mai 1796].

Diagnostic de Tissot : « Hypochondrie\* sans danger ».

Taille du document : 2 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 146.01.05.01.

Remarque : Le mémoire n'est pas daté, mais les notes de Tissot sont datées du 11 mai 1796 et la lettre fait référence au mois de janvier 1796.

[p. 1] Le prince de..., âgé de 24 ans, d'une constitution délicate, avec un goût assez décidé pour les femmes et contrarié par différentes circonstances, s'est livré à la malheureuse habitude de la masturbation. En 1793, à la suite d'une révolution forte, il eut une

attaque de maux de nerfs qui dura trois mois et qui revint encore au mois d'août de la même année. Dans le cours de juillet 1794, un événement malheureux, dont il fut instruit d'une manière subite et propre à lui donner des craintes sur les gens qui lui étaient les plus chers, amena une nouvelle attaque dans laquelle entre autres symptômes il eut une toux convulsive et une colique qui se passa dans le bain.

Au mois de janvier et de mai 1795, le prince perdit un frère et une sœur qui lui étaient chers. Il ne ressentit cependant de véritables maux de nerfs qu'au mois de juillet suivant. Il eut une attaque qui dura environ un mois. La principale idée qui le tourmentait était la crainte de la folie, avec de légères absences et d'autres accidents de cette nature. Des bains, et une occupation sérieuse à laquelle il fut forcé par sa position, calmèrent bientôt les accidents et le remirent dans son état naturel. Il a joui de cette tranquillité jusqu'au mois de janvier de cette année.

À cette époque, il commença à être tracassé par cette idée de démence qui l'avait tourmenté dans sa dernière attaque, et chaque jour elle a pris plus de force. Pendant quelques heures, il se croit absolument fou, ou du moins il en a toute la crainte, qu'il raisonne parfaitement dans le reste de la journée, il est comme tout le monde, sauf que quelquefois il dit un mot pour un autre, ce qui le ramène aussitôt à sa principale idée. Pour les autres accidents, je ne lui ai remarqué depuis trois mois que quelques moments d'impatience, et chaque paroxysme qu'il éprouve se termine ordinairement par quelques larmes.

Il jouit d'ailleurs d'une parfaite santé.

– Lettre 86 –

Malade : Non identifié (H). Âge inconnu.

Auteurs : Un ou deux auteurs non identifiés.

Lieu : Inconnu, peut-être Dôle, France.

Date : Après juillet 1771.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Diagnostic de Tissot : « Vice de relâchement et d'âcreté dans les glandes mucifères et l'urètre produit par les hémorroïdes entretenus par le [illisible] en haut du grand lobe du foie ».

■ Cote BCU : 144.01.08.20. ■

Remarque : Ce mémoire a deux écritures très différentes. Ceci peut indiquer qu'il a été écrit soit par deux auteurs, soit par un auteur qui aurait utilisé deux scripteurs. Le mémoire n'est pas daté, mais la référence à juillet 1771 indique au moins qu'il a dû être écrit après cette date.

[p. 1] Le malade a pris au mois de juillet mille sept cent soixante et onze une chaude-pisse\*. L'écoulement était d'un vert tirant sur le jaune. Quelques douleurs se faisaient sentir dans l'érection. Il usa pendant quelques jours de tisanes préparées avec l'althæa\*, le fraisier, le nitre et la réglisse\*. Il passa à l'usage de pilules composées avec la térébenthine\*, le nitre, le camphre\*, la guimauve\* en poudre. [...]

Il éprouve pour lors des douleurs considérables à l'anus causées par le gorgement des vaisseaux hémorroïdaux. Le médecin ordonna l'application de sangsues. Le chirurgien employa des sangsues qu'il avait conservées depuis longtemps qui refusèrent de s'attacher aux hémorroïdes. Il donna plusieurs coups de lancette à la partie malade qui firent perdre considérablement de sang, occasionnèrent beaucoup de faiblesse à celui qui le perdait. [...]

[p. 2] Il se détermina à partir pour Paris. À son arrivée, il prit des bains, on lui fit faire dans l'urètre des injections avec l'extrait de saturne\*. L'écoulement s'arrêta, mais il reparut peu de jours après. On lui donna des frictions au nombre de vingt et plus. [...]

Pour calmer les douleurs on lui fit prendre au troisième jour un bain avec l'extrait de saturne\* appliqué sur la partie. Le gorgement se dissipa, mais, dès le lendemain de la disparition, il urina du sang et ressentit les douleurs les plus vives dans la verge. Après l'irritation calmée, on lui introduisit dans l'urètre des bougies\* de couleur rouge. L'écoulement semblait arrêté, mais il reparut de nouveau et devint en peu de temps aussi considérable qu'il l'avait d'abord été. Arrivé à Dôle, il a pris quelques pilules balsamiques avec B du Canada<sup>124</sup> sans mercure\*. Il a fait usage pendant longtemps de [illisible], de quelques

124 Sans doute « baume du Canada ».

bougies\* de Goulard, a changé ces bougies\* pour y en substituer des préparées avec le *devigo cum mercurio* mêlé à l'onguent de mucilage\*. L'écoulement s'arrêta un peu, mais il s'arrêta tout à fait parce que le malade resta une demi journée au moins debout, le testicule se gorgeât et, à l'introduction des bougies\*, il ressentit des douleurs considérables dans la verge. [...]

[p. 3] [*D'une autre écriture*] Le malade ajoute qu'il n'a jamais ressenti de douleurs dans la verge, que dans les érections, et point en urinant. [...]

[p. 4] Le malade a eu dans son enfance la poitrine fort délicate. À l'âge de 18 ans, il eut des blessures dans cette partie qui l'ont encore affaiblie. Avant cette époque, il eut une maladie vénérienne dont il avait été guéri par les grands remèdes. Il a fait quelques excès dans tous les genres et, depuis plusieurs années, il s'est livré à un travail forcé. [...]

– Lettre 87 –

Malade : Non identifiée (F). Âge inconnu.

Auteure : La malade.

Lieu : Allemagne, ville non spécifiée.

Date : Inconnue.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).

Diagnostic de Tissot : —.

Cote BCU : 131.01.65–66.

Remarque : Contrairement aux autres lettres du fonds Tissot, celle-ci n'est pas détachée, mais collée dans un classeur portant la cote 131.01. Les numéros de folios 65 et 66 ont été inscrits au crayon sur les pages de la lettre.

[p. 1] Votre nom n'est pas seulement connu et révérend en Suisse, non Monsieur, l'Allemagne vous connaît aussi comme l'ami, le bienfaiteur du genre humain. C'est surtout cette qualité là qui donne le courage à une inconnue, éloignée à plus de cent lieues de vous, d'implorer votre secours.

Née avec tout ce qui peut rendre heureuse, mais avec une sensibilité de corps et d'esprit extrême, je tombais à l'âge de 13 ans dans un malheur sur lequel vous avez premièrement éclairé le monde. Hélas, j'ignorais absolument de quoi il s'agissait et

personne ne connut mon danger. Je fus entraînée, toujours dans une profonde ignorance. Mariée à l'âge de 22 ans au plus digne des hommes, je fus heureuse en le rendant heureux, mon cœur animé du désir le plus vif à remplir chaque devoir, je tâchais de m'instruire pour bien élever mes enfants, et ce fut par des lectures pareilles que le bandeau fatal tomba tout à coup de mes yeux, que je m'aperçus de mon malheur, que j'en frémissais, et, ce que vous pensez facilement, que je fus à jamais guérie.

Jouissant jusqu'alors d'une santé parfaite, je crus n'avoir qu'à remercier Dieu de m'avoir [p. 2] préservée de toute mauvaise suite. Mais bientôt après, malgré un accouchement très heureux, je tombais dangereusement malade d'une fièvre millinière [*sic*]<sup>125</sup> – on nomme cela ici Frieset – toutes les douleurs d'une affreuse maladie ne furent rien au prix de ce que je souffris par des tristes insomnies et surtout par l'essor terrible que prit mon imagination. Cependant, tout cela disparut avec la maladie, il ne me resta que le grand malaise d'avoir souvent à me plaindre d'un sommeil troublé, l'imagination surtout frappée de ce côté-là, ayant cru ne jamais pouvoir dormir, l'appréhension et l'inquiétude y contribuèrent beaucoup. Après plusieurs années où je me ressentis toujours encore de ce mal, enfin mes quatrièmes couches semblèrent me guérir radicalement de ce mal, le seul dont j'avais à me plaindre. J'eus le bonheur si longtemps désiré de nourrir mon enfant avec le plus grand succès, et je jouissais pendant 2 ans d'une santé et d'un contentement parfait, surtout parce que j'avais l'heureuse persuasion d'être [p. 3] tout à fait quitte d'une incommodité qui m'avait tant troublée.

Il y a à présent 4 mois que je fis mes dernières couches. Les premières 5 semaines tout alla bien, quoique je sentis plus qu'à l'ordinaire une grande sensibilité de nerfs. Tout à coup, je commençais à ne point dormir une nuit, et plusieurs de suite, voilà le vieux mal réveillé d'une façon terrible, les nerfs irrités à un point que je ne puis exprimer toutes les sensations singulières que cela me cause, une douleur sur la surface du corps, surtout sur les bras, la tête prise et tourmentée de crampes, mais ces désagréables sensations ne sont qu'une bagatelle comparées aux

125 Sans doute « miliaire »\*.

tristes idées dont mon âme est accablée. Je tremble en pensant à la nuit, je crains toujours de ne plus jamais dormir et de perdre par là les facultés de mon esprit et la vie. Et puis il me semble que ma [illisible, peut-être « pauvre »] malheureuse imagination fait tout ce malheur que sans elle je dormirais et serais heureuse comme je l'étais il y a peu de temps. Chaque pensée et chaque bruit me donne une sensation désagréable dans tous les nerfs, [p. 4] surtout et bien pire quand j'ai les yeux fermés pour tâcher de dormir.

Comme j'ai été dans cet état dans les premières et les troisièmes couches, je crains que sans doute la malheureuse erreur en est la cause. Cette accablante idée me frappe plus que jamais cette fois-ci où le mal paraît avoir pris une plus triste tournure car les deux autres fois cela ne durait dans un tel degré que quelques semaines en couches, et à présent voilà déjà des mois écoulés où je me nourris, moi et mon innocent enfant, que de larmes et d'amertume. Et, cependant, ce cher innocent est jusqu'ici bien portant. Dieu sait comment cela est possible. On ne voulut pas que je cesse de le nourrir à cause de ma propre santé.

Accablée de malheur, je pris enfin la résolution de vous confier mes craintes et d'implorer votre secours. Ne me refusez pas vos conseils, digne homme, ami des malheureux. Dites-moi par quels remèdes je puis perdre ces tristes maux, par quoi ces nerfs peuvent être tranquillisés et rendus moins sensibles à chaque impression, par quoi je puis reprendre le sommeil et calmer mon cœur. Rendez-moi à mes parents, à un époux adoré, à quatre aimables enfants.

– Lettre 88 –

Malade : Golyon la mère (F). 60 ans.

Auteure : La malade.

Lieu : [Chalon-sur-Saône].

Date : Inconnue.

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Diagnostic de Tissot : « Ulcère à l'anus ».

Cote BCU : 144.02.01.03.

■ Remarque : Les trois premières pages, qui relatent la maladie de M<sup>me</sup> Golyon, ont été intégralement transcrites. La quatrième page, non transcrite, est signée par un chirurgien (Pouteau fils) et indique quels ont été les remèdes et le régime employés. Le lieu a été déterminé par une indication dans la lettre.

[p. 1] Monsieur, à la lecture de votre livre j'espère que malgré les maux dont je suis accablée, vous ne trouverez point ma maladie incurable.

Je me suis mariée à vingt ans, bien portante, beaucoup de couleur et d'embonpoint. J'accouchai avec un travail terrible. Ma couche fut heureuse, mais un jeune homme que j'avais épousé me chercha querelle, me maltraita, je me mis fort en colère et en grande émotion. Il vint se coucher avec moi. Cela me fit beaucoup de mal, je perdis beaucoup d'eau verdâtre et le lendemain je sentis dans le fondement des douleurs inouïes; toutes les fois que j'allais au siège, je jetais des cris qui duraient longtemps, et après je ne sentais plus de douleur. L'on me dit qu'il vaudrait mieux que j'eusse la fistule. Rien ne paraissait au-dehors. L'on me donna des bains. Je devins grosse, sitôt les douleurs disparurent.

J'ai passé 12 ans dans cette alternative. J'ai fait huit enfants. Mes commencements de grossesse étaient terribles par les vomissements, mais, après les couches, les hémorroïdes revenaient avec plus de force selon les mauvais traitements de mon mari. L'on me seringuait du lait et cela me faisait aller au siège avec moins de douleur. Je perdais quelques fleurs blanches\*, des dévoiements, un estomac qui digérait mal, je mettais des écuellenes de [illisible] ou des emplâtres de poix sur le ventre. Enfin, à trente-quatre ans, après une couche, tous ces accidents disparurent, j'étais bien réglée tous les mois.

À l'âge de 42 ans je marie ma fille, le chagrin de sa séparation, son refroidissement, le mépris de mon mari me firent une cruelle révolution. Mes règles se dérangèrent, je tombai dans un état affreux. Enfin, il se fit un engorgement total. L'on me dit que cela tendait à deux cancers. Je fus à Lyon, je vis Messieurs Parisot et Pestalozy qui me firent vomir, ce qui me purgea

beaucoup, et me donnèrent une consultation que j'ai remplie à l'exception des pilules de savon et de cloporte\* qu'ils m'avaient ordonnées pendant deux ans. Après les remèdes, tout se dégagea; les règles reprirent leur cours naturel, mais le sang était altéré et les hémorroïdes revinrent. Je me fis seringuer avec du lait ou de l'eau, et l'on me purgeait souvent. Je me mis des emplâtres sur le nombril.

J'eus des coups sur la tête par mon mari, je me vis la nuit ensuite pleine de sang. Et, au bout de 15 jours, je perdis une humeur épaisse et blanchâtre. Enfin mes règles cessèrent.

J'habitais avec mon mari, je me crus grosse, je fus en campagne, le mouvement de la voiture me donna une perte. J'en eus à différentes reprises; à la dernière, M. Pautor se trouva ici, me visita, il me dit que la matrice n'était pas gâtée. Il m'ordonna de la ciguë préparée et, au bout d'un mois, il me vint une perte abondante qui dissipa tous les engorgements. Le médecin d'ici m'ordonna des bouillons avec de la racine de patience, de chicorée amère et de pissenlit, et un demi gros\* de sel de Glauber\*. Ces bouillons faisaient très bien, ils faisaient couler la bille et fortifiaient l'estomac.

Le chagrin a porté sur mes nerfs qui, à ce que disent les médecins, ont toujours été en contraction. J'eus un chagrin sensible, les nerfs étaient trop tendus, le sang se porta du côté du cœur et mon sein se rengorgea enfin. Je pressai pour une saignée de pied.

Je n'ai rien perdu par la matrice depuis 12 ans. J'ai pris souvent ces bouillons qui toujours [p. 2] bien fait [sic]. Enfin l'on me fit encore deux saignées de pied en deux ans. Je leur disais avoir des glandes sur le ventre que l'on sentait en gremillon\*. L'un me disait, «c'est sur les nerfs, si vous vous purgez vous les irriterez davantage». L'autre, «si vous vous saignez, vous deviendrez hydropique». Enfin, ennuyée et croyant bien faire, sentant que mes hémorroïdes me faisaient mal et que tous les [illisible, peut-être «râpait»], je ne pris rien. J'avais un feu dévorant, des mouvements dans les nerfs et surtout sur les cuisses.

J'eus dans 4 mois des chagrins qui eussent tué toute mère tendre. Je n'allais au siège que par lavement avec du lait, mais je

mettais toujours beaucoup d'huile d'olive. [illisible] je me trouvais toute obstruée, mais l'on me disait que c'était des vapeurs\*. Quand j'avais pris des lavements, cela jetait quelque peu de sang et je me sentais soulagée. Je buvais du lait d'amande avec des semences froides, ou de la tisane avec de l'orge qui me faisait couler cette humeur âcre que j'avais sur l'estomac. Je me sentais un bourrelet autour du fondement, je le fis voir, l'on me dit que c'était des hémorroïdes, mais mon grand malheur a été de l'avoir cru.

J'allais à cheval et sur des chars, et étant un jour assise sur des ais sur un char, les bœufs prirent leurs cours, la roue du devant tomba dans un fossé. Les bœufs effrayés n'en coururent que plus vite, ils me rejetèrent sur mon fondement. La roue de derrière eut le même sort. Je sentis pendant un mois des douleurs terribles dans le fondement, les fesses, les cuisses, le bas-ventre. J'eus l'imprudence de ne me pas faire saigner. Depuis ce temps-là, le fondement ne s'est point dégorgé. Au bout de quelque temps, je pris des douleurs dans cette partie. Je criai 3 jours et trois nuits. L'on me saigna, les douleurs se calmèrent un peu, mais je ne pouvais plus prendre de lavement, l'estomac ne pouvait recevoir de nourriture.

Je m'aperçus que toute la machine était affectée, qu'il sortait quelque humeur puante du fondement. Je ne fis rien, mais un jour, revenant de la campagne, le fondement se dégagea. Il me sortit par le vagin quelques gouttes d'une humeur qui me picotait beaucoup. L'on me dit que j'étais une femme à vapeurs\*, l'on me donna des bains, j'en pris 32. Je les prenais trop froids, l'écoulement était peu de chose, mais il fallait soutenir le corps de la matrice avec un linge. J'étais assez bien portante, mais l'hiver des révolutions m'ont toujours perdu l'estomac. Ne dormant jamais, un feu si dévorant que je croyais qu'on mettait de l'arsenic dans tout ce que je buvais. Je m'en fus encore sur des chars; en arrivant, je voulus aller au siège. Je m'aperçus d'une humeur puante et fétide qui sortait du bord de l'anus. Point écoutée, toujours c'était des vapeurs\*. L'on me saigna au bras, l'on me donna 4 lavements par jour, je ne pouvais pas les garder toujours, une abondance de bile [phrase incomplète]. L'on me purgea avec de

la casse\* et du tamarin, il se fit un engorgement horrible dans le fondement.

Je repartis pour la campagne, mon mari me brusqua, je montai à cheval et courus au grand trop deux lieues pour le rattraper. Je fus si saisie de chagrin que je tombai dans un état terrible. L'engorgement se porta tout sur les reins. Je me purgeai comme ci-dessus, mais je fus obligée le même jour d'aller par les champs et je respirai le foin. Je sentis dans mes boyaux quelque chose qui n'était pas naturel, je fis des gaudes\* à l'eau et je mis beaucoup d'huile d'olive, mais [p. 3] en allant au siège je fis encore de ces matières fétides et puantes. Je ressentis des douleurs horribles, je fis venir un médecin qui me toucha et me trouva des obstructions dans le foie, dans le mésentère, et au bas-ventre. Il dit que mes hémorroïdes étaient colleuses, qu'il croyait la matrice obstruée. Il m'ordonna des eaux de Vichy\* coupées avec du lait de chèvre, mais les médecins de Chalon-sur-Saône, où je demeure, blâmèrent cette ordonnance et m'ordonnèrent des bouillons rafraîchissant, des avoines, des orges, du petit lait et trois lavements par jour que je me donnais moi-même avec une canule d'étain très grosse. Il me sortit par le fondement des humeurs fétides tachetées de sang. Le conduit de la matrice et celui de la vessie me faisaient beaucoup de mal. Je fus visitée par deux chirurgiens qui n'y connurent rien, et l'on ne savait d'où pouvait venir cet écoulement. Enfin, après m'avoir bien examiné, le chirurgien dit qu'il connaissait mon mal, qu'il me guérirait, mais si mon mari n'avait jamais eu de mal [sic]. Il avoue avoir eu une galanterie étant garçon, qu'il l'avait traitée assez cavalièrement, mais qu'il ne s'en sentait plus bien avant mon mariage. Ma première grossesse fut des plus heureuses, et mon enfant s'est toujours bien porté. Ils lui persuadèrent qu'il pouvait venir de quelque fille qui pouvait avoir eu quelque virus qu'il ait pu déposer chez moi, qu'il y avait des [illisible] dans mon fondement. En conséquence, ils me donnèrent des pilules mercuriales\*, ils coupèrent avec des soins des chairs vives, je souffrais beaucoup. Combien d'irritations dans mes nerfs, combien de convulsions après qu'il m'eut dit que c'était guéri. L'écoulement revint, il dit qu'il ne savait pas si j'avais un ulcère.

Hélas, mon cher Monsieur, combien de larmes, ne pouvant me coucher que sur le côté gauche, combien ai-je appelé la mort à mon secours, si les sentiments de religion ne combattaient chez moi ceux du désespoir, mes maux seraient bientôt finis. Mais vous, Monsieur, qui montrez tant d'humanité, que dire de cette malheureuse femme ? L'on me crut une fistule. Je descendis à Lyon pour Pâques, je courus à M. Pautor, il me dit qu'il y avait bien du mal, mais qu'il n'y avait point de vice vérolique, mais que c'était un sang farineux et dartreux que l'on avait attiré là-dessus. Mais l'*aquila alba*\* n'est pas du goût de tous les médecins. Ils prétendent qu'il met toujours le feu dans le sang, ils me croient autour du fondement des excroissances de chair. J'y sens des tiraillements horribles, je sens la tumeur que j'ai toujours prise pour hémorroïdes. Elle vient au bord du fondement et est gremilloneuse\*. J'y sens des élancements. Je me suis aperçu en me [*illisible*, peut-être « visitant »] que le coup avait fait tout mon mal et que c'est depuis ce temps là que cela est venu calleux. Je suis mon ordonnance à la lettre, je n'ai pas grand-peine par les embarras de tous ces viscères.

Que direz-vous, Monsieur, de tous ces détails ? L'écoulement fétide n'est plus rien, mais quand je vais au siège cela saigne toujours et je sens de grandes douleurs longtemps après. J'ai soixante ans, mais hélas qu'il serait heureux si vous pouviez soulager mes maux. Je suis, Monsieur, avec considération Golyon la mère.

[*La phrase suivante est d'une autre écriture, très maladroite et difficilement lisible*] L'estomac me fait des douleurs [*illisible*] avec des douleurs de [*illisible*].

[*Suit une ordonnance de Pouteau fils, chirurgien*].

– Lettre 89 –

Malade : Non identifié (H). Âge Inconnu.

Auteur : Le malade.

Lieu : Inconnu.

Date : Inconnue.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.04.04.33.

[p. 1] Je suis né en 1736 de parents jeunes et sains. J'ai contracté à dix ans une malheureuse [habitude] que j'ai continuée avec les plus grands excès. À dater de ce temps, j'ai eu l'estomac faible et lent. J'ai eu à 13 ans mal à la poitrine. J'ai craché du sang pendant plusieurs mois. Le lait et un sirop qu'on nomme pectoral m'ont remis la poitrine. J'ai été très longtemps sans m'en sentir.

Je suis entré à 18 ans au service. J'ai joint à la malheureuse habitude celle des femmes qui quand on n'y est pas difficile procure de fréquentes occasions. J'y ai ajouté à 17 ans l'usage du café et des liqueurs.

À vingt ans, j'ai souffert cruellement pendant quatre mois d'une douleur de rhumatisme affreuse, sur les reins. Les douleurs en étaient si affreuses qu'elles me donnaient très souvent la fièvre. On ne pouvait les calmer que par des saignées copieuses et répétées plusieurs fois dans le même jour. Le temps, les chaleurs de l'été, une transpiration que j'excitais par du mouvement ont diminué petit à petit les douleurs. J'ai senti dans cette partie un mal et une gêne continuelle, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans auquel j'ai éprouvé d'autres maux.

J'ai commencé la guerre à 21 ans. Je me suis bien porté les quatre premières années. Cependant, aiguillonné continuellement du désir de la chair, ne pensant qu'à cela, cherchant et profitant de toutes les occasions, à 25 ans j'ai eu une seconde attaque de rhumatisme aussi vive, mais beaucoup moins longue que la première. Je fus soulagé sur le champ par une irruption rouge mêlée de petits boutons blancs. Cette irruption suivit la trace de la douleur depuis les reins jusqu'au creux de l'estomac dans la forme d'un ruban. Je fus très affaibli et languissant toute cette campagne.

Je partis à la fin de septembre pour Aix-la-Chapelle. Les eaux et les bains me firent grand bien en peu de jours. Je me trouvai malheureusement logé à côté d'une femme avec laquelle je m'excédais le jour et la nuit. Continuant les bains de vapeurs avec mon libertinage; au sortir de là, j'éprouvais un dessèchement affreux. Rien ne m'intéressait que ce qui me grattait les sens. J'étais toujours allumé; pour suppléer à mes forces, je buvais des liqueurs avec excès, jusque 15 verres.

[p. 2] Je fis les deux dernières campagnes dans l'état dont je viens de parler. La guerre finie, je fus passé mon hiver à Paris où je finis de m'exténuer. Arrivant à Nancy au mois de mai, je n'eus pas la force d'écrire aux gens de ma connaissance, j'éprouvais l'affreux état décrit dans *L'Onanisme*: le désespoir, la crainte de l'imbécillité, le dégoût de la vie, les projets fréquents de me détruire. Je ne pouvais former une suite d'idées, tout passait comme par un tuyau placé au-dessus de ma tête. J'éprouvais partout une chaleur douloureuse qui me calcinait, désirant continuellement et étant toujours en état de faire ce qui était le plus contraire à ce malheureux état.

J'ai pris deux ans les eaux de Plombières\* qui ne m'ont pas soulagé et qui ne m'ont que maigri. Quelqu'un me fit lire *L'Onanisme* il y a quatre ans. J'usai de quinquina\*, c'est le remède dont j'ai senti les plus prompts effets. Il me purgeait et me soulagea beaucoup la tête. Les bains froids rendirent mes digestions moins pénibles et me donnèrent de l'appétit, mais rien ne calmait la chaleur affreuse qui me brûlait que ce qui me purgeait. Il y a deux ans, je fis usage tout l'été de quinquina\*, de lait, et des choses les plus froides. J'ai soupé pendant quatre mois de suite avec un plat énorme de chicorée et de laitue qui me faisaient aller quatre ou cinq fois par jour.

L'abus des choses qui me soulageaient m'ont procuré une autre maladie. Il y a à peu près dix-huit mois que j'ai un dévoitement continuel qui me fait aller cinq ou six fois par jour, souvent plus. Le vin de Rota\* me fit du bien il y a un an, mais ne m'a jamais réglé deux jours de suite. Le chocolat au lait m'a soulagé pareillement pendant quelques temps. Cet hiver tous deux m'ont fait mal. J'ai pris l'été dernier à mes repas de l'eau de Bussan\*, très souvent du chocolat au lait, beaucoup de bains domestiques. À la fin de l'été, j'ai pris les eaux et les bains à Bains. L'un et l'autre me remettaient bien l'estomac, mais la saison était trop avancée et je n'ai pu en prendre assez. Deux jours après que je quittai Bains, [p. 3] le dévoitement me reprit et me dure encore.

J'ai éprouvé il y a quinze mois un accident très extraordinaire. J'avais depuis un mois un rhume fort considérable. On appelait cette maladie la grippe. J'avais l'estomac et les environs

du diaphragme plus fatigué de cette toux que la poitrine. Je me couchai tard à mon ordinaire, je me sentis suffoqué à deux heures du matin. Ayant la poitrine remplie, je me levai et vomis du sang. L'instant d'après, ma poitrine se remplit. Cela dura un quart d'heure, pendant lequel je rendis une demi-cuvette de sang. On me saigna deux fois, ce qui arrêta le crachement. Je n'ai jamais été deux mois depuis ce temps sans cracher du sang, surtout dès que j'ai fait un exercice un peu forcé. Je viens de l'éprouver et en ai craché hier.

J'ai prouvé [*sic*] il y a dix-huit mois un autre accident dont je ne me suis jamais ressenti. Étant dans un moment d'impatience très vif, je perdis le tact, et éprouvai un engourdissement et une insensibilité dans les jambes étonnants. Cela dura vingt-quatre heures et s'en alla dans deux jours. Je n'ai rien éprouvé depuis qui ait de rapport à ce genre d'affaiblissement.

Depuis trois ans, j'ai eu au printemps des ébullitions assez vives. Au mois de décembre dernier, j'ai eu une ébullition beaucoup plus forte et plus vive, et une fluxion qui s'est jetée sur les yeux. Je les ai eus sensibles et malades tout l'hiver. J'ai encore les paupières fort tendues et suis dans le cas de me laver les yeux tous les matins. Depuis le mois de janvier j'ai souffert beaucoup de mon rhumatisme et en souffre encore. Je suis sûr à n'en pouvoir douter que cette humeur est en partie cause de tous mes maux et a repris sa place depuis que mes maux de nerfs ont diminué. Je le sens s'étendre sur l'estomac sur le côté, monter à la poitrine. J'ai failli en étouffer cet hiver. Dès qu'il descend dans les pieds toutes ces parties sont soulagées.

— Lettre 90 —

Malade : Breyand (H). 33 ans. Avocat.

Auteur : Le malade.

Lieu : [Poligny, France].

Date : Inconnue.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.04.05.06.

Remarque : Le lieu de la lettre n'est pas précisé, mais l'auteur communique à Tissot l'adresse à laquelle celui-ci peut envoyer sa réponse. Nous pouvons donc raisonnablement déduire que la lettre a été écrite de cette adresse.

[p. 1] Monsieur,

Le soussigné vous prie de l'honorer d'une prompte réponse sur l'exposé ci-après. Je suis tourmenté par des pollutions nocturnes depuis environ cinq mois. Je suis dans la trente-troisième année. J'ai toujours joui d'une bonne santé, étant d'une bonne constitution. J'ai joui fréquemment du physique de l'amour, même avant mon mariage qui a été depuis cinq ans. Dans les premières années j'ai répété plusieurs fois le coït dans des postures gênantes. Dès le mois d'octobre, les pollutions sont devenues beaucoup plus [p. 2] fréquentes. J'ai toujours fait bonne chère et beaucoup mangé de viande. Dès le mois de novembre jusqu'au commencement de janvier, j'étais tourmenté d'une faim insatiable, ce qui m'obligeait de beaucoup manger même la nuit. Depuis environ un mois je n'use que d'une fois par jour de la viande, des œufs frais et des épinards et des farineux le soir. Dès ce mois, je n'ai eu que quatre à cinq pollutions. Je suis cependant aussi maigre que je l'étais il y a quatre mois. Je digère assez bien. Je n'ai qu'une selle par jour. J'ai cessé de jouir avec ma femme depuis deux mois : malgré toutes ces précautions, je suis hypochondriaque\* ; je ressens des douleurs dans les fausses côtes qui varient, des douleurs à l'estomac avant et après les repas.

Depuis un mois, j'éprouve une [illisible] tous les matins à environ les huit heures du matin. Le dégoût étant survenu, j'ai pris un léger purgatif de casse\*, de manne\* et de follicules. La nuit suivante, j'ai eu une pollution nocturne. Je suis dans un accablement presque tous les jours et principalement le matin.

Je vous prie de m'indiquer les préservatifs, le régime et les remèdes qui conviennent à mes maux. J'aurai l'honneur de vous faire présenter vos honoraires par deux messieurs de notre ville qui vous ont déjà consulté et qui iront sous peu<sup>126</sup> [p. 3] de jours à Lausanne ou, si le voyage ne s'effectue pas, j'aurai

<sup>126</sup> Au bas de la deuxième page figurent les mots suivants, qui ne semblent pas se rattacher à un passage particulier de la lettre : « Un modèle de cette machine

le plaisir de vous remercier et de vous les faire parvenir par la poste aux lettres. J'ai lieu d'attendre de votre bonté [*illisible*]. Je vous demande en grâce et suis, avec la plus respectueuse considération, votre très humble et obéissant serviteur, Breyand avocat.

Mon adresse est: Breyand avocat, chez Madame veuve Blanchard, faubourg Notre-Dame, à Poligny et département du Jura.

– Lettre 91 –

Malade : Baron d'Hohenfeld (H). 46 ans. Chanoine et grand vicaire à Spire.  
 Auteur : Non identifié. Probablement un médecin car il rassure le malade en lui lisant un passage d'un livre du médecin Gerard van Swieten (1700-1772).  
 Lieu : [Spire, Allemagne].  
 Date : Inconnue.  
 Diagnostic de Tissot : « L'écoulement n'est rien. La douleur en urinant peu de chose ou engorgement hémorroïdal ».  
 Taille du document : 4 pages (transcription intégrale).  
 Cote BCU : 144.04.06.02.  
 Remarque : Le lieu ainsi que l'identité du malade et sa profession ont pu être établis grâce à une annotation de Tissot sur la première page.

[p. 1] M. N., célibataire âgé de 46 ans, s'est abandonné aux excès onanistiques depuis sa 29<sup>e</sup> jusqu'à sa 36<sup>e</sup> année, et n'a pas totalement cessé depuis ce dernier terme, y mêlant l'usage des femmes. Les suites funestes qu'il en ressent sont que depuis 12 ans il ne peut pas lire une ligne pendant la nuit à la bougie sans être affecté d'une pollution nocturne, ce qui lui a fait éviter avec le plus grand soin et autant que possible de se mêler de lecture le soir. Passé un an, courant la galanterie, il attrape une gonorrhée\* qui fut guérie après s'en [*illisible*] lamenté pendant 6 mois, mais il lui en reste jusqu'à ce moment un modique écoulement filamenteux blanchâtre destitué de toute virulence, que rien ne veut guérir. Le quinquina\*, bains savonneux, injections saturnales\*, et le plus strict régime moral et physique ont été employés jusqu'ici, mais infructueusement. Pour le moment, ce qui commence à mettre

---

dont il est parlé dans votre *Onanisme*». Remarquons que *L'Onanisme* ne mentionne aucune « machine ».

bien plus d'embarras dans l'esprit du malade est que depuis une quinzaine il se sent affecté d'une ardeur\* à l'urètre en urinant, laquelle de toute façon paraît plutôt être suite de l'onanisme que de la gonorrhée\*, laquelle au dire des médecins et chirurgiens qui sont assez d'habiles gens, ne manifeste plus le moindre signe de malignité.

L'on demande donc avec instance conseil et indication de remèdes à prendre pour détruire ces ardeurs\*, lesquelles, selon le traité sur l'Ona. pronostiquent que le mal fera des progrès encore bien plus funestes si l'on néglige d'obvier.

Le malade se gouverne dans son régime dès ce moment d'après ce qu'on marque dans le dit traité, et c'est déjà depuis un an que tout excès moral et physique est totalement banni.

[p. 2] Qu'on me permette d'ajouter, pour l'éclaircissement ultérieur du cas, que le malade souffre depuis longtemps des hémorroïdes aveugles, ayant des nœuds à l'anus, ce qui lui fait remonter le sang vers la poitrine, qui se trouve parfois affectée de points et douleurs errantes, mais lesquelles, par beaucoup d'exercice et mouvement, disparaissent ou diminuent.

Le printemps passé, le médecin ordinaire pour chasser la douleur qui s'est jetée avec ténacité sur un côté du poumon, appliqua la saignée usitée depuis 6 ans vers ce temps, mais il l'appliqua seulement un peu [*illisible*, peut-être « plus tôt »]. L'effet n'en fut autre, sinon que le malade ne peut plus lire même après le dîner sans avoir une pollution nocturne, de quoi il se remit cependant 4 semaines après, peut-être de soi-même, ou par l'usage du petit lait, et après par l'usage des eaux martiales\* de Schwabach\*.

Le malade est d'une constitution assez robuste, maigre, au-dessous de la moyenne taille, tempérament bileux, de beaucoup de sensibilité morale, n'ayant pas l'air exténué, hypocondre\*, digérant encore passablement bien, *alvi segnis*<sup>127</sup>, et ne se portant à merveille qu'en voyageant, ou se donnant du mouvement, ce qui annonce peut-être qu'il y a encore moyen d'arrêter le progrès ultérieur du mal et d'éloigner une débilité totale ou même la perte de la vue — ou la consommation dorsale\*.

127 « d'un ventre lent ».

L'écoulement qui reste de la gonorrhée\* n'a rien qui annonce que cela soit accompagné de la liqueur séminale. Il n'y a que 3 à 4 gouttes qui découlent pendant 24 heures dans le linge, et parfois moins. Chaque fois en urinant il se dépose un filament qui se tire à 5 à 6 pouces.

Le malade boit très rarement du vin, et le peu qu'il boit est détrempe de  $\frac{2}{3}$  d'eau. Lorsqu'il boit purement de l'eau, ses digestions sont plus laborieuses, mais depuis qu'il est affecté de la gonorrhée\*, il ne boit plus de vin [p. 3] du tout, et par là il évite de voir autrement l'écoulement un peu augmenter et devenir un peu jaunâtre. La moindre goutte de vin augmente en dernier lieu l'ardeur\* en urinant. Pour éviter tout ce qui pourrait occasionner des pollutions, il couche toujours sur la droite [*illisible*] une machine attachée sur le dos. Le sommeil est bon et ne cesse subitement qu'après le cas d'une pollution. Il confesse que depuis bien longtemps le sperme s'était toujours manifesté à la plus légère érection libidineuse. Aussi, l'émission de la semence se faisait bien souvent par le passé sans érection, mais à cette heure depuis 7 mois que le malade baigne les parties génitales d'eau froide le matin et le soir, il leur est revenu la vigueur des érections, auxquelles cependant il veut renoncer de grand cœur, surtout que depuis ces ardeurs\* survenues elles commencent à être un peu sensibles, ou plus incommodes. Il porte depuis un an un suspensoir *propter testiculos dolorose pendentes*<sup>128</sup>.

Peut-être servira-t-il à faire quelque réflexion de plus, si je fais mention que le malade a le système nerveux singulièrement irritable. Feuilletant tant soit peu dans mes vieux livres, il doit aller à la selle et se soulager, par ce moyen, de ses obstructions. Le temps pluvieux lui convient mieux que le temps serein. Il ne peut pas supporter le poisson. Hormis l'accident de la gonorrhée\* ci-dessus mentionné, il n'a jamais eu de mal vénérien. Son remède purgatif travaille fortement sur ses nerfs au point de le rendre extrêmement pâle, et il s'en garantit beaucoup. Comme il ne prend point de tabac, il en pourrait peut-être convenir pour seconder les remèdes agissant contre la débilité des yeux.

128 « à cause de testicules pendant douloureusement ».

Il vient de m'avouer que les remèdes ordonnés contre l'écoulement filamenteux [p. 4] n'ont pu être pris avec une assiduité au-delà de 3 semaines, qu'on les a trop variés, et qu'il s'était fié jusqu'ici, qu'en buvant sans interruption jusqu'ici les eaux martiales\* et, gardant un bon régime, il en viendrait à bout. Pour le rassurer, je lui ai lu un passage dans les commentaires de Van Swieten, qui dit que sans grand inconvénient il pourra garder ce souvenir de gonorrhée\* jusqu'à la fin de ses jours. Mais reste à savoir si dans le cas présent cet écoulement ne peut pas tirer à conséquence, et ce que votre bon esprit regardera pour efficace pour détruire ces suites funestes de gonorrhée\* et de l'onanisme jointes dans le même sujet.

Encore le malade me dit-il que depuis 5 jours il trouve déjà que les ardeurs\* diminuent, et il attribue ce changement à ce qu'il dîne un bon tiers de moins que de coutume, et qu'à souper il ne prend qu'un peu de légume en racines. Si l'écoulement de gonorrhée\* n'en augmenterait point, il croit que le lait de beurre, ou laitage quelconque, lui serait bien salutaire. Mais en attendant votre prescription, il ne se tient qu'à un régime bien exact.

— Lettre 92 —

Malade : Claude Joseph Demeunier (H). 30 ans.

Auteur : Martin, élève chirurgien.

Lieu : Inconnu.

Date : Inconnue.

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 11 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.04.06.03.

Remarque : Au sommet de la lettre Tissot a écrit : « Onanisme ».

[p. 1] Monsieur,

Quoique je n'aie pas l'honneur de vous être connu, je prends la liberté de vous communiquer un tableau effrayant d'une victime de l'onanisme. Après avoir tiré cette matière de l'obscurité, vous l'avez mise dans un si beau jour que l'infortuné pour lequel je vous écris se hâte de recourir à vous pour que vous lui indiquiez les moyens de sortir de l'état pitoyable dans lequel l'a jeté

sa brutalité. Bien qu'il m'ait fait un détail des misères qui l'accablaient principalement depuis 8 ans, il ne m'offrit d'abord qu'un être misérable contre lequel conspiraient toutes les maladies à la fois. Victime de tant de maux, il s'est en vain épuisé pour chercher du [p. 2] soulagement. Médecins, chirurgiens, charlatans et maiges, tous ont échoué. Des premiers, les uns lui ont donné des antispasmodiques, d'autres des antiépileptiques, d'autres des vermifuges, d'autres des apéritifs\*, d'autres enfin des remèdes pour combattre la maladie qu'ils ont cru entrevoir. Des seconds, les uns ont assigné une cause surnaturelle et l'ont déclaré incurable, et d'autres, le flattant d'une prompte guérison, ont fait échange du peu d'argent qu'il avait contre des remèdes spécifiques prétendus infaillibles. L'événement a confirmé que ce sont là des fruits ordinaires de la téméraire confiance qu'on a en ces faux Esculapes.

Il n'est pas surprenant que du grand nombre de médecins qui l'ont traité ou qui ont été consultés, desquels plusieurs jouissent d'une réputation très bien acquise et qui se sont conciliés l'estime et la confiance de leurs patriotes, par leur expérience consommée (vous même, Monsieur, avez été consulté par un prêtre d'ici qui avait une tumeur scrofuleuse à la joue, de laquelle il doit la guérison aux remèdes que vous lui indiquâtes), il n'est pas surprenant, dis-je, qu'ils n'aient pas guéri une maladie dont la cause était connue du malade seul. Si cependant ils avaient soupçonné la masturbation, ce qui était pour ainsi dire [p. 3] naturel, il aurait pu leur faire des aveux qu'on ne fait à la vérité qu'en rougissant. N'est-ce pas le comble de la folie que d'avoir les moyens de sortir des flots et qu'au lieu d'en profiter, on s'y précipite de nouveau de propos délibéré? Le malade dont il s'agit savait seul la cause de ses infirmités, il ne la déclare pas, au contraire il la perpétue.

Après quelques réflexions, et la lecture que j'avais faite depuis peu de votre excellente dissertation, je crus voir tous les effets de la masturbation, et je vins à bout, non sans beaucoup de peine, d'arracher à cet infortuné un secret qu'il ne me décela qu'en versant des larmes, avouant même que c'était la cause de sa maladie. Après lui avoir levé le masque, je vis que ce n'était

que de vos lumières et de votre grande expérience en ce genre que je pouvais tirer des moyens de guérison.

Daignez donc, Monsieur, soustraire à vos occupations quelques moments pour considérer le détail suivant :

Le nommé Claude Joseph Demeunier de Chauv-Neuve en France-Comté, bailliage de Pontarlier, commença à 14 ou 15 ans l'infâme pratique de la masturbation. Ses pollutions multipliées jusqu'à trois et même quatre par jour, et qui au lieu de sperme n'apportaient très souvent qu'un sang pur, le rendant bientôt [p. 4] d'un tempérament mélancolique et d'une maigreur extrême. L'instrument de ses misères s'enflait et était très souvent dans un priapisme très douloureux. Alors les plus légères agitations, des pensées et des songes lascifs occasionnaient l'éjaculation. Cette perte si considérable porta bientôt un tel coup au genre nerveux, que dans la plupart de ses pollutions il restait quinze et même vingt minutes privé de mouvements et de sentiment. Vraies, mais infructueuses annonces de son malheur prochain ! Il ne voulut point ouvrir les yeux sur le précipice qu'il se creusait. Des douleurs continuelles qu'il ne tarda pas à sentir au pubis ne l'intimidèrent pas non plus.

À l'âge de 20 ans, il fut attaqué d'une gale prurigineuse qui disparaissait de temps à autre, et occasionnait des démangeaisons très incommodes. À 24 ans, tout le tronc, mais principalement le ventre, enflait périodiquement. Ce fut aussi à peu près à cette époque qu'il lui survint un suintement ou écoulement par l'anus de matières ichoreuses\* ou blanches ou noires ou grises, quelquefois accompagnées d'une matière semblable à une raclure de boyaux. Cette enflure et ce suintement disparurent en partie à 25 ans [p. 5], lorsqu'on lui donna des remèdes pour sa gale et qu'on lui appliqua je ne sais quels topiques sur le fondement. Alors, il devint encore plus maigre, l'appétit qui était déjà beaucoup languissant le devint encore davantage, et la tête et le tronc devinrent œdémateux. Le ventre se haussa de façon qu'il était comme un tonneau. On voyait sur sa circonférence les différentes ramifications des vaisseaux sanguins. Le suintement par l'anus continuait et avait une odeur si fétide qu'il rendait le malade insupportable à lui-même et à ceux avec qui il était. Il

occasionna des excoriations au périnée, aux environs de l'anus et aux parties supérieures des cuisses. Tel fut son état pendant les deux ou trois mois qui suivirent la [illisible] de sa gale et la diminution du suintement ci-dessus.

À tous ces maux se joignirent d'autres plus formidables encore, je veux dire des convulsions générales très fortes qui le rendaient raide et immobile. Il ne dormait presque point et son sommeil était troublé par des rêves et des agitations. Ces convulsions ou cette rigidité générale ne relâchaient un peu que pendant le sommeil et une ou deux heures par jour. Les selles ne passaient depuis longtemps que tous les 3 ou 4 jours.

De si sévères afflictions ne purent encore lui déciller les yeux sur son aveugle brutalité; il continua toujours ses pollutions.

[p. 6] Il avait passé vingt mois dans l'état que je viens de décrire, lorsque tout d'un coup aux spasmes ci-dessus qui devinrent encore plus terribles, survinrent des convulsions des parties internes, telles que le bas-ventre, la poitrine et le gosier semblaient vouloir rejeter les parties qu'ils contenaient. Pour la première fois, il se mit à faire des cris perçants, confus et continus qui ne cessaient qu'avec les convulsions. Tous ces maux ne relâchaient que quelques heures à midi et autant à minuit. Il fut ainsi pendant un an. Ce fut dans cet espace de temps que plusieurs doigts des mains s'ankylosèrent.

À l'âge de 28 ans, il commença enfin à voir son aveuglement. Il ne se pollua plus si souvent. Aussi, ses accès eurent des intermissions plus longues et n'étaient pas si terribles. Ils revenaient tantôt 2, 3 ou 4 par jour, tantôt tous les 2, 3, 4 ou 5 jours. On lui fit alors des cautères aux deux jambes, qui tarirent, à ce que croit le malade, le suintement ci-dessus. Ils suppurent toujours, et le défaut ou la diminution de suppuration semblent aggraver son état. L'appétit et en conséquence les forces, ne tardèrent pas à se relever un peu. Les accès devinrent de plus en plus [p. 7] rares et son état fut tel qu'il pouvait faire quelques petits voyages et des travaux assez pénibles, mais il sentait toujours au pubis une douleur quelquefois très aiguë.

Voici ce que j'ai observé dans ses accès: une légère horripilation parcourt toutes les parties de son corps; la douleur du

pubis augmente; l'enflure œdémateuse du visage, le malaise, les pandiculations\* et les déjections de vent par le haut annoncent l'invasion prochaine de l'accès. La douleur du pubis semble s'étendre au ventre, le long de l'épine dorsale, à la poitrine, au cou et à la tête. L'abdomen se hausse, et bientôt toutes ses parties éprouvent des spasmes très violents, ainsi que le diaphragme et la poitrine. Ils se continuent le long de la trachée artère et de l'œsophage, et vont jusqu'au larynx et au pharynx. Alors le malade se plaint d'une grosseur qui lui bouche le gosier et c'est, dit-il, ce qui l'incommode le plus. Alors la respiration est très laborieuse, et les organes de la voix étant dans un état de spasme ou peut-être de révolution, le malade fait dans le temps de l'expiration des sons ou des cris confus qu'on entend même dans les maisons voisines. Ces cris sont suivis et accompagnés d'éruclations assez libres. Cet état dure 2, 4, 8 ou 12 minutes et même plus, relâche pour autant de temps, pour recommencer de nouveau. Pendant l'intermission [p. 8] les mouvements spasmodiques cessent, à peine s'aperçoit-on que la respiration se fasse et le bas-ventre s'affaisse un peu. Bientôt, la main imposée sur cette partie sent les convulsions recommencer, et monter en ondulant jusqu'au gosier, pour faire la même tragédie.

Les accès ne sont pas toujours aussi doux, car quelquefois aux spasmes ci-dessus se joignent ceux de la partie postérieure du cou, qui le recourbent en arrière. Alors l'écume dont la bouche est inondée, descend dans le larynx, l'irrite et augmente les convulsions de la trachée artère et de la poitrine, ce qui occasionne les spasmes les plus terribles, les secousses les plus violentes et l'état le plus déplorable. Le visage s'enflamme, les yeux pleurent et tout le corps est dans les plus vives agitations. Ces accidents durent 2, 3, 4 ou 5 minutes, relâchent et recommencent dans un pareil espace de temps. La chaleur qui avait été modérée jusqu'alors augmente, devient considérable, et bientôt le malade baigne dans la sueur. Quelquefois son corps fait alors des sauts épouvantables.

Ces derniers accidents ne sont pas communs, et les accès ne sont jamais plus doux que lorsqu'il crie et rote facilement; ils sont aussi les plus fréquents. Ensuite, les spasmes se calment un

peu, s'apaisent insensiblement, les intermissions deviennent de [p. 9] plus en plus longues, de sorte qu'au bout de 8, 12, 24, 36 ou 48 heures l'accès est terminé. Enfin, aux convulsions ci-dessus succèdent un abattement inconcevable et une chaleur brûlante dans les entrailles.

Je viens aux dérangements des fonctions [*illisible*, peut-être « vitales »]. Dès le commencement de l'accès, je veux dire, dès les premières convulsions, il n'entend pas les cris les plus forts. Ses yeux quoiqu'ouverts ne fixent aucun objet. Quoiqu'on lui arrache les cheveux ou qu'on le pique, il ne donne aucune marque de sensibilité. Ses membres, comme ceux d'un cataleptique, retiennent la situation qu'on leur donne. Sur le déclin de l'accès et pendant les intermissions, il voit, entend, parle, marche pour retomber bientôt dans son assoupissement lorsque les spasmes recommenceront. Malgré qu'il a vu, entendu, ou touché, il ne s'en ressouvient plus l'intermission prochaine. Pendant le relâche, le délire est quelquefois tel qu'il parle de sa maladie, de ses médecins ou de ce qui l'affecte le plus, excepté de son infâme manœuvre, tant est forte l'impression d'horreur et de honte que l'âme en ressent. Quant au pouls, il est dans l'accès le plus souvent dur, rempli, et irrégulier; hors de l'accès, il est petit et concentré, toujours un peu dur.

Depuis 18 mois à peine s'est-il pollué trente fois. Aussi a-t-il passé les deux derniers étés dans un état supportable. Il [p. 10] allait aux bois, portait des fardeaux assez pesants et avait à peine un accès chaque mois. Ils ont été plus fréquents l'automne et l'hiver. Il en a à présent tous les 2, 6 ou 8, 12, 15 ou 20 jours; ils durent 1, 2, 4, 8, 15, 24, 36 ou 48 heures.

Il est très maigre, d'une humeur inquiète, mordante et mélancolique. La mémoire est assez affaiblie, et le jugement est très borné. L'appétit est le plus souvent languissant. Le sommeil est ordinairement interrompu par des rêves ou des douleurs vagues qu'il ressent aussi quelquefois le jour. Les selles sont rares. Il est très dur à émouvoir, car les remèdes purgatifs qu'il a pris en grand nombre n'étaient d'aucun effet. Il est très sensible aux vicissitudes de l'atmosphère. Néanmoins, il s'occupe

d'affaires domestiques assez pénibles. En un mot, il rote souvent et ne peut garder longtemps la même situation.

Voilà, Monsieur, un détail sinon correct au moins exact des maux qui ont vexé notre malade depuis 14 ou 15 ans jusqu'à trente, son âge actuel. (Pardonnez le peu [p. 11] d'ordre et les fautes de diction d'une plume de vingt et une année, non moins nouvelle en littérature qu'en pratique.) J'attends avec le malade que les sentiments d'humanité qui vous ont porté à donner au public un grand nombre d'excellents ouvrages, vous feront jeter un œil de compassion sur son pitoyable état. Sans parents, sans biens, sans ressource, il voudrait ou finir une vie qu'il s'est procurée si misérable, ou trouver les moyens de rendre à sa santé sinon une vigueur virile, du moins de pouvoir se soustraire à l'indigence et à la famine. Le peu qu'il a, il est résolu de le sacrifier à l'exécution de votre ordonnance, soit pour le régime, soit pour les remèdes. Vous consulterez la présente à loisir, le porteur ou quelqu'un d'autre prendra la réponse dans la quinzaine plus ou moins.

Si vous voulez bien en faire une, le malade ne cessera de faire des vœux au ciel pour votre conservation et vous obligerez infiniment celui qui a l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur, Martin, élève chirurgien

– Lettre 93 –

Malade : Non identifié (H). 51 ans.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Inconnu.

Date : Inconnue.

Diagnostic de Tissot : « Obstructions ».

Taille du document : 4 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.04.06.09.

[p. 1] Le malade est âgé de 51 ans, il a toujours été doué d'une constitution grêle et sèche. Son tempérament était bon, sans être robuste. Il a vécu jusqu'à l'âge de 36 à 38 ans assez frugalement,

sans avoir aucune incommodité, quoiqu'il put manger. Au bout de ce temps, il quitta son ordinaire et se mit en pension à l'auberge, où il faisait bonne chère. 3 ou 4 mois après, il s'aperçut que son estomac se refusait à la digestion des aliments dont il se nourrissait. Il continua néanmoins ce régime jusques au 8 ou 9<sup>e</sup> mois, mais alors il s'aperçut d'une lassitude générale et n'avait plus d'appétit, quoiqu'il fit diète pendant 24 et même 48 heures de suite. Son médecin lui ordonna de se purger et de prendre des bouillons faits avec des os de mouton, la fumeterre\*, le cresson, l'absinthe, et la bourrache\*. Pendant 15 jours ces bouillons produisirent les meilleurs effets, le malade reprit son appétit, il se remit encore à son régime d'auberge, mêmes inconvénients, mêmes remèdes, même guérison.

Il en fut ainsi jusqu'à la 3<sup>e</sup> année, mais convaincu que sa bonne chère l'incommodait, il se remit à sa vie frugale, jusqu'à l'époque de son mariage, qui arriva l'année après, c'est-à-dire à 41 ans. Les approches conjugales furent assez rapprochées, sans néanmoins qu'il y eut de l'excès en ce genre. Mais il est bon d'observer qu'elles se faisaient toujours dans le temps que l'estomac était occupé à la digestion.

Le malade a été assez bien pendant 10 ans; au bout de ce temps, il lui est survenu une extinction de voix, et insensiblement l'estomac s'affaiblit; il éprouva des indigestions plus fréquentes, des pesanteurs, des gonflements, des inappétences, surtout à deux heures environ [p. 2] après ses repas, lorsque l'air, se dégageant en tumulte de sa masse alimentaire, distendait le ventricule comme un ballon [...].

– Lettre 94 –

Malade : Rochebrune (H). 28 ans. Officier de mineurs.

Auteur : Le malade.

Lieu : [Verdun, France].

Date : Inconnue.

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie ».

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 144.04.06.14.

■ Remarque : Tissot a noté au sommet de la lettre : « non répondu ». Il existe une autre lettre du même malade (lettre 98), envoyée quatre ans plus tard et transcrite ci-dessous. ■

[p. 1] La réputation que vos talents vous ont acquis, Monsieur, et l'intérêt que vous prenez à l'humanité, m'engagent à vous consulter sur ma situation.

Je crains d'être attaqué de l'épilepsie, sans que jamais aucun de mes parents, du côté de père ni de mère, y aient été sujets; et je ne sais à quoi attribuer cette cruelle maladie, à moins que ce ne soit à mes excès avec les femmes. Peut-être ne sont-ce que des coups de sang que j'ai eus ou bien des coliques vermineuses. Pour vous mettre à même d'en juger, je vais vous rendre un compte exact de ce que j'ai fait jusqu'à ce moment, qui pourrait en être la cause, et des symptômes qui accompagnent mes attaques.

J'ai vingt-huit ans, et j'ai observé les dix-sept premières années de ma vie la plus exacte continence. Ensuite, instruit par la nature et surtout par les différents propos que j'entendais, je connus la masturbation. J'ai conservé ce défaut pendant deux ans, après lesquels votre *Onanisme* m'est tombé entre les mains et m'a fait faire des réflexions sérieuses sur ce vice. Et à 21 ou 22 ans, le commerce des femmes m'en a tout à fait corrigé. Mais j'ai donné dans d'autres excès, qui n'ont cependant pas détruit mon tempérament, qui est encore très bon.

[p. 2] J'ai eu, les quatre dernières années de ma vie, les liaisons les plus particulières avec cinq femmes à la fois, et je n'ai presque pas passé de jour sans en voir au moins une, souvent deux et quelquefois trois ou quatre. Cette diversité de femmes me donnait des désirs que je n'aurais pas eu sans cela, et que la plupart du temps je ne satisfaisais que par amour propre ou pour d'autres raisons qu'il est inutile de dire. Quoi qu'il en soit, je soupçonne fort cette conduite d'être la cause de la maladie dont je me plains.

Il y a à peu près un an que j'ai eu ma première attaque. J'étais à m'habiller, je tombai tout à coup sans connaissance en mettant mes souliers. Et sans m'être senti auparavant le moindre

mal-être. Il y avait dans ma chambre un de mes amis qui me donna du secours. Je l'ai prié depuis de me rendre un compte exact de l'état dans lequel j'avais été. Il m'a dit que je commençai par devenir très rouge, ensuite violet. J'eus quelques légères convulsions et, quand je revins à moi, ce qui ne fut qu'une heure et demie après, j'avais l'air tout étonné. Il me fit plusieurs questions auxquelles je ne savais que répondre. Enfin voyant que j'étais très assoupi, il me laissa dormir pendant deux heures. Quand je m'éveillai, je ne me souvenais de rien. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je retrouvai dans ma mémoire ce que j'avais fait tout le matin jusqu'au moment où j'avais perdu connaissance. Je rends, pendant l'attaque, un peu de sang par la bouche, mêlé avec une liqueur visqueuse, et j'en crache et mouche encore [p. 3] deux ou trois jours après, ce qui me fait soupçonner qu'il vient du cerveau. Cependant, il m'est arrivé de me blesser un peu la langue dans les convulsions.

Ce premier accident ne fut point une leçon pour moi, je continuai le même genre de vie. J'en essayai un second environ quatre mois après. Je fus un peu plus frappé de celui-là : je fus sage pendant une quinzaine de jours. Mais je repris bientôt mon train de vie. J'en eus un troisième après le même intervalle de temps, ou à peu près. Je fus fort effrayé de celui-là. Dès ce moment, je n'eus presque plus de commerce avec les femmes et surtout je ne fis point d'excès. Même depuis un mois et demi que j'ai changé de garnison, je n'en ai pas vu une seule. Cela n'a pas empêché que je n'aie eu encore une attaque hier.

Voilà, Monsieur, quelle est ma situation. Vous sentez combien elle est triste, et surtout à mon âge. J'espère que vous voudrez bien me répondre et me dire ce que vous pensez de ma maladie. Si c'est épilepsie ou coup de sang ou colique vermineuse, et quels sont les remèdes que je dois faire et surtout le régime que je dois observer. Et vous pouvez être assuré de la reconnaissance éternelle que j'en conserverai. J'ai l'honneur d'être, avec l'estime et le respect dus à votre mérite, votre très humble et très obéissant serviteur,

Rochebrune

Si vous voulez me répondre, vous adresserez votre lettre à M. Rochebrune, officier de mineurs à Verdun en Lorraine.

– Lettre 95 –

Malade : Marquis de Saint-Gilles (H). 43 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : Vannes, France.

Date : 3 octobre [1771 ou plus tard].

Diagnostic de Tissot : « Sang visqueux, nerfs délicats ».

Taille du document : 5 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.04.06.26.

Remarque : Sur la quatrième page l'auteur signe « Gerbaut », mais sur la dernière page il indique : « Mon nom véritable, Monsieur, est le Marquis de Saint-Gilles ».

[p. 1] Je fus vous consulter, Monsieur, en 1770. Je vous remis un état très circonstancié de tout ce que je sentais depuis six ans. Vous me conseillâtes les eaux de Luxeuil\*. En quarante jours elles firent disparaître sans aucun retour cette sorte de flétrissure interne que je sentais le long de côtes des deux côtés de l'estomac, cette glace que je sentais dans l'estomac, particulièrement après dîner, et toute autre incommodité. Je les repris plus de trois mois dans chacun des accès suivants et m'en suis toujours très bien trouvé. Elles m'ont paru d'une qualité douce et faisant communément de bons effets. Je ne prenais qu'un lavement par jour, rarement deux. Il y a des gens qui en prennent douze et davantage [...].

Je vous consulte cependant encore, Monsieur. Votre réputation vous a donné ma confiance; mon expérience la fortifie encore. Je n'ai aucune espèce de souffrance. Voici mon état habituel.

J'ai eu toute ma vie la bouche pâteuse en m'éveillant. Je l'attribue peut-être à tort à mon souper que je fais bon sans excès, mais je n'ai eu jamais ni indigestion ni pesanteur d'estomac. Je déjeune même aussitôt que je me lève, et de bon appétit sans m'en ressentir. Je suis fort mangeur par tempérament, je le tiens de père et de mère. Je mange ordinairement le soir un morceau de rôti avec de la salade, un peu de [illisible] et [illisible].

J'ai choisi la salade plutôt pour me rafraîchir que par goût, ayant le teint fort rouge, sujet aux boutons et aux pellicules farineuses telles que les dartres, sans qu'elles ne soient perpétuelles. D'ailleurs je ne bois que de l'eau. [...]

[p. 2] Mes forces génériques sont restées en faiblesse, pas en nullité. Je les exerce très peu et ne suis plus du tout libertin. J'attribue à cela la solidité de ma santé. [...]

[p. 4] J'ai entendu dire que la saignée n'est pas bonne quand on a été libertin. Le sang est la source de la vie et je crois qu'on altère sa force vivace en en tirant. J'ai préféré de prendre des bains de rivière et du petit lait en attendant votre consultation à laquelle je serai docile. [...]

– Lettre 96 –

Malade : Non identifié (H). Âge inconnu. Militaire ou ancien militaire.

Auteur : Non identifié.

Lieu : Inconnu.

Date : Inconnue [1766 ou plus tard].

Diagnostic de Tissot : —.

Taille du document : 11 pages (transcription partielle).

Cote BCU : 144.04.08.21.

[p. 2] L'acte vénérien donne tantôt un sens de soulagement, tantôt une sensation contraire de faiblesse.

1764: Il arriva qu'usant d'une femme un jour oui et l'autre non pendant six mois consécutifs, et se faisant exciter la pollution, même quelquefois avec des gouttes de sang, le malade ne se sentait pour cela ni plus affaibli ni plus malade [...].

– Lettre 97 –

Malade : Seckendorf (H). 24 ans.

Auteur : Le malade.

Lieu : [France].

Date : Inconnue.

Taille du document : 4 pages (transcription intégrale, mais le document est incomplet).

Diagnostic de Tissot : —.

Cote BCU : 146.01.01.03.

Remarque : La fin de la lettre n'est plus dans les archives.

[p. 1] Monsieur,

Je suis aussi du nombre de ces malheureux qui tant par les débauches avec les femmes, que par d'autres excès de ce genre, se trouvent dans le cas de devoir implorer vos conseils éclairés et votre assistance. Vous voudrez donc bien me permettre, Monsieur, que pour cette fin je vous adresse ces lignes. Je passerai sous silence la foule de remèdes dont je me suis servi depuis trois ans consécutifs et dont la plupart, s'ils n'ont pas empiré mon mal, ont du moins été sans effet. J'omettrai pareillement de vous entretenir, Monsieur, des accidents particuliers de ma maladie, de crainte de vous être à charge.

Je vous dirai seulement dans ce moment-ci que mon tourment consiste principalement en deux choses: 1<sup>o</sup> des pollutions nocturnes qui m'affaiblissent extrêmement et minent peu à peu toute ma constitution; 2<sup>o</sup> une irritation continuelle dans l'urètre qui m'excite [p. 2] à lâcher l'eau à tout moment, mais qui malheureusement est jointe à une rétention terrible d'urine. Quoique ceci puisse paraître contradictoire, il n'en est pas moins vrai, de sorte que je suis obligé de passer la part la plus considérable de mon temps à une opération aussi ennuyeuse que dégoûtante. L'une des principales raisons pourquoi la science des médecins s'est exercée en vain jusqu'ici pour me soulager, est que l'un de mes maux ne saurait être guéri, à ce qu'il paraît, sans empirer l'autre. De sorte que si je me sers de corroborants (comme bains froids, quinquina\*, etc.) pour faire cesser les pollutions, la strangurie\* s'augmente à un point tout à fait insoutenable et si, au contraire, dans l'espérance de me faire avoir du soulagement dans le conduit de l'urine et dans le col de la vessie (*in collo vesicae*), où je suppose le siège principal de la rétention, j'applique des remèdes relâchants, les pollutions nocturnes reviennent plus fréquemment et aggravent toutes [p. 3] mes autres souffrances.

Ces deux incommodités, la seconde surtout, sont si terribles qu'elles me rendent incapable pour la société et m'ont forcé de quitter le service de France depuis un an. Jugez, Monsieur, de la malheureuse situation d'un jeune homme qui à la fleur de son âge (n'ayant pas vingt-cinq ans accomplis), avec des perspectives

d'ailleurs assez riantes, se voit privé de toutes les douceurs de la vie sociale et réduit pour ainsi dire à devenir ermite malgré soi. Mais jugez aussi de l'obligation infinie que je vous aurais si vous réussissiez à me guérir, à me procurer au moins des soulagements réels. Je n'ai pas perdu encore toute espérance, tant à cause de ma jeunesse qu'à cause du fond de santé que je me sens encore intérieurement, mais qui, étouffé par des attaques continues, n'a pas la faculté de se déployer. J'ai, outre cela, ce qui est étonnant et presque inconcevable, l'air bien portant, même [p. 4] robuste, ce qui me paraît un bon signe et me donne la confiance que si vous vouliez, Monsieur, avoir la bonté de vous charger de ma guérison, pour laquelle je n'épargnerai aucune dépense, je pourrais encore être rétabli. Mais, comme il me semble être très nécessaire que vous me voyiez, que vous m'observiez journellement, que d'ailleurs il se perd trop de temps par une correspondance, surtout à cause de l'éloignement des lieux, je compte, si vous l'approuvez, Monsieur, me transporter là où vous demeurez actuellement et y rester aussi longtemps que vous le jugerez nécessaire. Comme j'ignore si vous vous trouvez à présent à Lausanne ou ailleurs, j'ose vous prier de me faire part du lieu de votre demeure, de m'envoyer une adresse exacte et de me dire en outre si vous pourrez me prendre vous-même en pension et à quelles conditions à peu près, ou s'il faudra que je loge dans une autre maison. Vous m'obligerez infiniment, Monsieur, en me répondant au plus tôt, pour que je puisse en-  
[*le reste de la lettre manque*].

## – Lettre 98 –

Malade : de Rochebrune (H), 32 ans.

Auteur : Le malade (première partie du document) et auteur inconnu (deuxième partie du document).

Lieu : Inconnu.

Date : Inconnue.

Diagnostic de Tissot : « Épilepsie. Nerfs du bas ventre fatigués par jaunisse, fièvre, excès ».

Taille du document : 3 pages (transcription intégrale).

Cote BCU : 146.01.03.05.

■ Remarque : Ce mémoire est écrit à la troisième personne, mais c'est bien le malade lui-même qui en est l'auteur. Au milieu de la deuxième page, commence un rapport du médecin, lequel explique que « le détail ci-dessus est fait et écrit par le malade lui-même ». Il existe une autre lettre du même malade envoyée quatre ans plus tôt (lettre 94). ■

[p. 1] Le jeune homme pour lequel on consulte est âgé de trente-deux ans. Il a joui de la meilleure santé jusqu'à vingt-cinq. À cette époque, il eut une attaque d'épilepsie, dont il ne fut pas effrayé, parce qu'il crut que ce n'était qu'une suite des excès auxquels il se livrait depuis longtemps. Cette leçon fut bientôt oubliée et il continua le même genre de vie. Six ou sept mois après un domestique, entrant chez lui du matin, le trouva en ayant une [attaque d'épilepsie] dans son lit. Cet événement lui fit craindre qu'il n'en eut eu une ou deux autres en dormant, parce qu'il avait trouvé, une ou deux fois, du sang sur son chevet en se réveillant. Enfin, il en eut une en public, environ trois années après la première. Ce cruel accident lui fit faire de sérieuses réflexions, mais, entraîné par ses anciennes habitudes, il fut encore longtemps sans renoncer entièrement aux femmes, et il n'y a que dix-huit mois qu'il n'en voit plus.

Cette maladie n'a jamais été connue dans sa famille, ni du côté de père, ni du côté de mère. Il est bien constitué, très robuste et il s'est porté on ne peut mieux jusqu'à sa première attaque. Lorsqu'il en doit avoir une, il se sent quelques jours avant des légers tournements de tête, des éblouissements, des tintements dans les oreilles. Il est des trois ou quatre jours sans aller à la selle, il a des érections pendant les nuits qui finissent quelquefois par des pertes de semence, mais beaucoup plus rarement depuis quelque temps.

Né dans les montagnes d'Auvergne, il n'a pas été précoce pour le physique. À quinze ans, il n'était pas encore en état d'engendrer. Presque aussitôt qu'il le put, il connut la masturbation. Dans un âge plus avancé, les femmes le corrigèrent de ce défaut, mais il fit les excès les plus forts. [p. 2] Il lui survint une gonorrhée\* virulente, dont il se guérit en prenant force tisanes et pilules mercuriales\*, et sans rien changer, ou presque rien, à

sa façon de vivre. L'année d'après, il eut les fièvres d'accès qu'il garda très longtemps, parce qu'il ne discontinuait pas son commerce avec les femmes. Il a aussi eu depuis deux autres gonorrhées\*. Il en a guéri une comme la première et l'autre avec une poudre dont il ne connaissait pas la composition: il la faisait délayer dans le l'eau, et s'en injectait le canal de l'urètre.

Il y a six mois qu'il se mit entre les mains d'un jeune chirurgien qui disait avoir un remède immanquable contre la maladie dont il est attaqué. Quoiqu'il n'y eut pas grande confiance, il le fit pour complaire à ses parents. Il consistait à appliquer sur la dernière vertèbre du cou le cœur bouillant d'un cochon de lait et à prendre une espèce de bouillon dans lequel il avait mis quelques drogues. Il se forma une plaie à l'endroit de la brûlure qu'il fit beaucoup suppurer au moyen de cantharides\*. Avant de la fermer, il mit un cautère au bras gauche du malade qui le garde toujours. Cela n'a pas empêché que ce jeune homme n'en soit venu au point d'avoir une attaque tous les quinze jours, ou au moins tous les mois. Et la dernière fois il en a eu deux dans la même journée.

[*D'une autre écriture*] Le détail ci-dessus est fait et écrit par le malade lui-même. Je vais y joindre les observations que j'ai faites dans son dernier accident dont j'ai été témoin.

À quatre heure après midi, sortant d'un appartement où il y avait un poêle, à peine arrivé dans la rue, il est tombé sans connaissance. On l'a rapporté dans la salle où j'ai fait les observations suivantes:

Il a eu dans le premier moment de sa chute des mouvements convulsifs dans la bouche et dans les yeux, mais ces symptômes ont bientôt cessé. Il était étendu par terre. Je l'ai couché sur [p. 3] le côté pour faciliter l'écoulement du sang qui sortait d'une blessure qu'il s'était faite en tombant.

Dans cet état, il avait la prunelle fixe, les yeux à demi fermés, la bouche entrouverte. L'on entendait dans sa poitrine et dans son estomac qui se soulevaient, le bruit d'une eau qui se portait à sa gorge et qui paraissait l'étouffer en voulant s'échapper.

Il est resté environ dix minutes dans cet état, n'ayant ni mouvements convulsifs ni raideur dans les membres qui étaient

absolument morts et sans résistance. Je ne puis mieux comparer son état qu'à celui d'un noyé.

M'étant aperçu de quelque mouvement dans ses yeux, je l'ai remué légèrement. Il a tourné sa tête vers moi et m'a jeté un regard fixe, mais sans me reconnaître ni me parler. J'ai continué à lui donner du mouvement et il est insensiblement revenu à la vie. Gardant encore intérieurement cette espèce de bouillonnement et crachant avec peine.

Je l'ai ramené chez lui ayant encore le regard très fixe. À son arrivée, il s'est jeté sur un lit où il s'est assoupi un quart d'heure.





## GLOSSAIRE

---

### A

---

**Aigremoine.** « Cette plante croît sur les bords des champs et dans les prairies. Elle est incisive, détersive et convient [...] dans les maladies occasionnées par des obstructions, dans toutes sortes d'hémorragies, les flux de ventre, l'incontinence d'urine pendant la nuit, dans les ulcères. » ANON. (1773 : vol. 1, 212)

**Althaea.** → Guimauve.

**Apéritif.** « On donne cette épithète à tous les médicaments qui, considérés relativement aux parties solides du corps humain, rendent le cours des liqueurs plus libre dans les vaisseaux qui les renferment en détruisant les obstacles qui s'y opposent. » VANDENESE (1751 : 523)

**Aquila alba.** « Le mercure\* doux, ou l'*aquila alba*, est miscible à l'eau; il passe facilement dans nos vaisseaux. C'est un très bon fondant dans les cas d'obstructions lymphatiques; il est diaphorétique<sup>129</sup>, diurétique, vermifuge. C'est un très bon purgatif. On ne saurait trop le louer. » ANON. (1773 : vol. 3, 130)

**Ardeur (d'urine).** « Excrétion douloureuse et pénible de l'urine ou, pour me servir des termes vulgaires, c'est l'action de pisser avec difficulté et avec une certaine sensation incommode de chaleur et de douleur. Quand cette action ne s'opère que goutte à goutte, on l'appelle strangurie\*. » JAUCOURT (1755 : 182)

---

129 Qui favorise la transpiration.

## B

**Bagnères, eaux de.** « La petite ville [...] où se trouvent ces eaux est située en France au comté de Bigorre en Gascogne [...]. Ces eaux ont très peu de saveur, quoiqu'elles laissent une légère sensation d'astringence<sup>130</sup>. Elles sont purgatives en boisson, diurétiques, désobstruantes. On les fait prendre dans la jaunisse, la cachexie<sup>131</sup>, la suppression des règles et du flux hémorroïdal, dans les maladies chroniques de la poitrine où il faut inciser. [...] On les ordonne extérieurement dans la paralysie, pour résoudre les tumeurs rebelles, dans le rhumatisme et les affections cutanées. » ANON. (1773 : vol. 2, 243)

**Bougie.** « Petite verge cirée, faite en façon de cierge, et destinée à être introduite dans l'urètre pour le dilater ou pour porter dans ce canal les remèdes convenables aux maladies qui y ont leur siège. » ANON. (1773 : vol. 1, 575–576)

**Bourrache.** « Le suc que contient cette plante [...] apaise l'effervescence des humeurs et convient dans les fièvres ardentes. [...] On le donne dans la pleurésie et dans la péripneumonie; il favorise l'expectoration [...]. On voit aussi qu'il apaise l'atrabile<sup>132</sup> et dissipe la tristesse des mélancoliques qui s'imaginent voir des spectres et des fantômes. » ANON. (1773 : vol. 1, 585)

**Bussan, eau de.** « Ces eaux, ainsi que beaucoup d'autres des Vosges, contiennent un peu d'alkali minéral assez parfait, avec un tant soit peu de sel marin. [...] Si ces eaux n'étaient point gazeuses et ferrugineuses, elles ne mériteraient point d'être distinguées des autres eaux de ce pays, puisqu'elles ne contiennent pas assez des matières que nous venons de nommer pour être mises au rang des eaux minérales. » MONNET (1772 : 144)

<sup>130</sup> Serrement.

<sup>131</sup> Mauvaise disposition du corps causée par la dépravation des humeurs.

<sup>132</sup> Mélancolie.

## C

**Camphre.** Le camphre est une résine « d'une vertu très efficace [...]. Il dissout supérieurement les engorgements inflammatoires des humeurs [...]. Il est d'une grande utilité dans les fièvres malignes et exanthématiques<sup>133</sup>, dans les symptômes effrayants qui les accompagnent, dans les délires et la rentrée des éruptions. [...] Il y a dans le camphre une vertu anti-vénérienne ». ANON. (1773 : vol. 1, 634 et 636)

**Cantharide.** « Insecte ailé du genre des scarabées [...]. Les anciens regardaient les cantharides comme un bon diurétique, les ordonnaient dans la chaude-pisse\*, les rétentions d'urine causées par des matières glaireuses dans les reins, et c'était avec raison. Les modernes les ont regardées comme un poison. Il est vrai qu'à trop forte dose, ou les continuant trop longtemps, elles causent des éréthismes<sup>134</sup>, des douleurs, des chaleurs dans les voies urinaires et des pissements de sang. Mais tout remède par l'abus devient un poison. » ANON. (1773 : vol. 1, 648 et 650)

**Capillaire.** « Se dit de cinq plantes [...]. La vertu de tous les capillaires est d'être incisifs<sup>135</sup>, atténuants, diurétiques, stomachiques<sup>136</sup>, et propres pour aider l'expectoration. » ANON. (1752a : 629)

**Carensac (ou Cransac), eaux de.** « Cransac est un bourg du bas Rouergue en France, à cinq lieues nord-ouest de Rhodéz. Ses eaux minérales n'ont aucune odeur sensible, leur saveur est un peu âcre et vitriolique. [...] On les regarde comme apéritives\* et purgatives, et on les emploie avec succès dans les maladies provenant d'obstructions. » ANON. (1773 : vol. 2, 224–225)

133 Caractérisé par des éruptions.

134 Affection des parties nerveuses caractérisée par une irritation.

135 Propre à diviser les humeurs épaisses.

136 Propre à guérir les maladies de l'estomac.

**Casse.** → **Cinnamomum.**

**Castoréum.** Sécrétion produite par les glandes sexuelles du castor. «Le castoréum est une substance qui ressemble à un mélange de cire et de miel. Il est de couleur brune, d'une odeur forte et fétide, d'une saveur amère et dégoutante. On le fait sécher, ou à l'ombre ou à la fumée, dans les poches où il est contenu, afin que, les parties aqueuses venant à se dissiper, il acquière une odeur plus forte et qu'il puisse se conserver plus longtemps sans se corrompre. [...] Le castoréum [...] est un remède très efficace à cause de sa vertu anodine<sup>137</sup> et sédative, ce qui en a rendu l'usage très fréquent, depuis deux grains\* jusqu'à dix, dans les maladies convulsives, dans la colique, la passion hystérique.» ANON. (1773: vol. 1, 690–691)

**Catarrhe.** Rhume.

**Chaude-pisse.** → Gonorrhée.

**Chicorée sauvage.** «Cette plante, dont les feuilles et les racines sont amères et un peu styptiques<sup>138</sup>, croît le long des chemins et dans les lieux incultes. Elle se cultive dans les jardins potagers pour l'usage de la cuisine. Elle est apéritive\*, fondante, stimulante et rafraîchissante.» ANON. (1773: vol. 2, 59)

**Cinnamomum.** «La *casse en bois*, *cassia lignea offic.* est une écorce roulée en tuyau, tout à fait ressemblante par l'extérieur à la cannelle, dont elle a la couleur, l'odeur et le goût, et dépouillée comme elle de sa pellicule extérieure. [...] L'arbre qui la donne s'appelle *cinnamomum*, ou *canella Malabarica et Javensis*: c'est la même espèce de plante que celle qui donne la cannelle de Ceylan. On fait peu d'usage de cette casse. Geoffroy présume qu'elle a été connue des anciens. Elle passe pour alexipharmaque<sup>139</sup> et stomachique<sup>136</sup> On la préfère à

137 Qui opère doucement et sans faire de douleur.

138 Qui a la vertu de resserrer.

139 Qui prévient les effets des poisons.

la cannelle quand il s'agit de resserrer. On la conseille dans l'asthme, la toux, les diarrhées et les dysenteries.» ANON. (1752b: 745)

**Cloporte.** «Les cloportes sont très recommandés dans la cachexie<sup>131</sup>, l'hydropisie<sup>140</sup>, les embarras lymphatiques du poumon, les obstructions des glandes, le calcul et la goutte.» VENEL (1753: 547)

**Clous de girofle.** «Les clous de girofle sont du nombre des aromatiques les plus chauds. Ils stimulent vivement les tuniques et les fibres nerveuses, causent dans les solides des contractions plus fortes et plus promptes, secouent les humeurs, augmentent la chaleur, atténuent la pituite et sont surtout recommandables pour leur vertu fortifiante et stomachique<sup>136</sup>.» ANON. (1773: vol. 2, 462)

**Colique de Poitou.** «Espèce particulière de colique qui provient des exhalaisons, des préparations de plomb, et de l'usage des vins sophistiqués avec des préparations de ce métal.» JAUCOURT (1753: 620)

**Consomption (dorsale).** → **Phtisie.** Dans le chapitre de *L'Onanisme* consacré aux symptômes causés par la masturbation, Tissot mentionne en premier lieu la consommation dorsale. [TISSOT (1760: 5–6)].

---

## D

---

**Dinan, eaux de.** «Ces eaux, qui sont très célèbres dans toute la Bretagne, ne sont autres que des eaux de la classe des simples ferrugineuses. Elles sourdent dans une vallée assez profonde, à un grand quart de lieue de la ville de Dinan. Un des grands biens qu'occasionnent ces eaux à ceux qui vont les boire, vient

---

<sup>140</sup> Maladie chronique consistant dans une collection contre nature d'humeurs aqueuses ou séreuses qui croupissent dans leurs vaisseaux relâchés, ou qui sont extravasées dans quelques cavités.

de la promenade fatigante qu'ils sont obligés de faire tous les matins pour aller à ces eaux et de l'agréable société dont ils jouissent dans la ville. » MONNET (1772 : 130)

---

 E
 

---

**Eau de mercure.** → **Mercure.**

**Eau de Préal.** Remède inventé par Guilbert de Préal contre les maladies vénériennes. Ce remède fut très controversé et Préal accusé de charlatanerie. Voir COTINAT (1967)

**Eaux martiales.** «Les eaux martiales sont ainsi appelées du fer dont elles sont imprégnées [...]. Les eaux martiales produisent, de même que les salées, un effet stimulant et désinfectif<sup>141</sup> sur les premières voies; elles mènent encore par le bas, si elles sont prises en grande quantité et qu'elles soient chargées de beaucoup de sels, principalement du sel marin à base terreuse. En outre, le fer qu'elles contiennent leur donne une qualité ou vertu corroborante<sup>142</sup>. Il leur est encore ordinaire de teindre les selles d'une couleur noire. En supposant que ces eaux pénètrent réellement dans la masse du sang, elles le tempèrent, le rafraîchissent. Elles stimulent légèrement les solides, ouvrent les voies urinaires, et provoquent le flux des urines, effets qui leur sont communs avec les eaux salées. Du reste, elles sont en même temps légèrement astringentes et toniques, et c'est même la qualité qui leur est la plus propre. [...] Elles sont surtout bonnes pour les personnes chez lesquelles la digestion et l'appétit languissent à cause d'un relâchement dans les viscères abdominaux, aux mélancoliques, aux hypochondriaques\*, ou à ceux dans l'estomac desquels les impuretés acides se régénèrent continuellement. Elles sont encore excellentes dans les fleurs blanches\* invétérées pourvu qu'il n'y ait point de virus vénérien, dans les gonorrhées\* invétérées, dans

---

141 Qui nettoie ou purifie.

142 Qui fortifie.

les flux de ventre opiniâtres, et même dans la dysenterie.»  
ANON. (1765b : 539)

**Ellébore noire.** « Cette plante, qui fleurit au printemps, croît dans l'Autriche, en Toscane, en Suisse, sur les Alpes, sur les Pyrénées. Elle se cultive dans les jardins à cause de la beauté de sa fleur et de son utilité en médecine. Il y a longtemps qu'on fait usage de cette espèce comme purgative, parce qu'elle évacue doucement les humeurs, et qu'en même temps c'est un puissant résolutif<sup>143</sup>. Elle lève les obstructions des viscères et provoque l'écoulement des règles. [...] Elle était employée par les anciens comme un spécifique [...] dans la folie, ainsi que dans la folie accompagnée de tristesse. [...] Les modernes au contraire l'ont prescrite dans l'autre espèce de folie, accompagnée de gaieté, et dans la manie. » ANON. (1773 : vol. 2, 292–293)

**Enchifrènement.** Rhume de cerveau.

**Épine vinette.** « Cet arbrisseau, qui est fort commun en Europe, croît dans les forêts. Ses baies contiennent un suc acide qui étanche la soif, abat la trop grande ardeur\*, arrête les diarrhées. Ce suc exprimé, ou leur décoction, est très utile dans les maladies aiguës, bénignes et malignes, et même dans la peste. » ANON. (1773 : vol. 2, 310)

**Esquinancie.** Angine.

**Extrait de Saturne.** Préparation composée d'oxyde de plomb et de vinaigre. « L'extrait de Saturne ne doit être employé qu'à l'extérieur. Il est bon pour les dartres, il dissipe l'inflammation très promptement. » BAUMÉ (1773 : 467)

143 Qui dissipe les humeurs embarrassant les parties.

## F

**Fièvre intermittente.** Fièvre « dont l'intermission périodique produit toujours une entière apyrexie<sup>144</sup> entre deux paroxysmes. » ANON. (1756 : 735)

**Fièvre miliaire.** « La fièvre miliaire est ainsi nommée des petites pustules ou vésicules, qui s'élèvent principalement sur les parties supérieures du corps, et qui ressemblent en quelque sorte à des grains de millet. » JAUCOURT (1765a : 503)

**Fièvre quarte.** « Espèce de fièvre intermittente qui revient tous les quatre jours après deux jours d'intermission, et qui s'annonce par le frisson, auquel succède la chaleur. Dans cette fièvre, la nature tâche de se délivrer elle-même de quelque matière nuisible adhérente à quelques-uns des viscères hypocondriaques, et de prévenir en s'en délivrant le mal qui en pourrait résulter. [...] Elle surpasse ordinairement par son opiniâtreté la fièvre tierce\*. » JAUCOURT (1765b : 673)

**Fièvre tierce.** « Fièvre qui revient tous les deux jours, accompagnée de froid et de frisson, d'un pouls prompt et fréquent, que suit une chaleur incommode et brûlante; c'est l'espèce de fièvre la plus commune. Elle attaque indistinctement les personnes de tout âge, de tout sexe et de tout tempérament. » JAUCOURT (1765d : 319)

**Fleurs blanches.** « Par abréviation pour *flueurs blanches* [...]. On donne vulgairement ce nom à tout écoulement, à tout flux, qui se font par la voie des menstrues, de matière différente du sang et du pus. » D'AUMONT (1756 : 860)

**Fumeterre.** « La fumeterre est une plante à laquelle on attribue de grandes vertus; elle est recommandée dans les obstructions, dans la rétention des règles et des urines; elle passe pour fortifier l'estomac et les viscères; elle est presque toujours un des

144 Absence de fièvre.

ingrédients des remèdes qu'on prescrit dans la cachexie<sup>131</sup>, les maladies chroniques, hypocondriaques, scorbutiques, la mélancolie, la jaunisse, etc. [...]. Cette plante est vantée comme un spécifique pour guérir la gale, même la plus invétérée. [...] Elle est aussi réputée fébrifuge et on la mêle avec les autres remèdes de cette classe. Le suc exprimé de cette plante se prescrit souvent et avec succès dans le scorbut.» VENEL (1757a: 365-366)

---

## G

---

**Gaude.** Préparation culinaire à base de farine de maïs.

**Genièvre.** « Ces baies, quoique très communes, sont néanmoins des médicaments très efficaces et admirables. Elles sont stomachiques<sup>136</sup>, carminatives<sup>145</sup>, pectorales, diurétiques, utérines, antiscorbutiques, alexitères<sup>146</sup>. On ne peut en user qu'avec beaucoup de succès dans la faiblesse d'estomac, la lienterie\*, la passion coeliaque<sup>147</sup>, les affections flatulentes, l'hydropisie<sup>140</sup>, la tympanite, la dysurie<sup>148</sup>, la néphrétique, la suppression des règles, la toux, l'asthme, l'enrouement et autres maladies catarrhales\*, dans la gale ordinaire et la scorbutique, la peste et les autres fièvres malignes.» ANON. (1773: vol. 2, 451)

**Gonorrhée.** « Flux ou écoulement involontaire de la semence, ou de quelque autre humeur, sans délectation et sans érection de la verge. [...] Il y a deux sortes de gonorrhée, l'une simple et l'autre virulente. La gonorrhée simple, sans virus ou malignité, est causée quelquefois par des exercices violents, par l'usage immodéré d'aliments chauds et surtout de liqueurs fermentées, comme le vin, la bière, le cidre, etc. On en guérit en prenant du repos, des aliments nourrissants, des bouillons,

---

145 Qui expulse les gaz intestinaux.

146 → **Alexipharmaque** (*supra* note 139).

147 Flux de ventre copieux et fréquent.

148 Excrétion douloureuse et pénible de l'urine.

etc. [...] La gonorrhée virulente vient de quelque commerce impur; c'est le premier symptôme de la maladie vénérienne, et ce qu'on appelle la chaude-pisse\*.» LOUIS (1757: 740)

**Gourme.** → **Petite vérole.**

**Grain.** Unité de masse dont la valeur pouvait varier suivant les régions. À Paris, elle valait 0,053 g., ce qui était considéré être l'équivalent du poids d'un grain de froment.

**Gremillon.** «Miettes, petits grumeaux, parcelles coagulées d'un liquide. [...] En gremillon, loc. Ramassé, ratatiné, rassemblé sur soi-même.» JAUBERT (1856–1858: vol. 1, 504–505)

**Grenouille, bouillon de.** «Le bouillon, fait avec la grenouille seule ou avec le veau\*, est très bon pour la phtisie\*. Par l'huile douce qu'il contient, il absorbe les aigres superflus.» ANON. (1773: vol. 2, 491)

**Gros.** Unité de masse dont la valeur pouvait varier suivant les régions. À Paris, elle valait 3,82 g.

**Guimauve.** «Les usages médicaux de la guimauve lui sont communs avec les autres substances végétales mucilagineuses\*, et les propriétés particulières que plusieurs auteurs lui ont accordées contre la pleurésie, l'asthme, les graviers<sup>149</sup>, et les petits calculs des reins et de la vessie, ne sont rien moins que vérifiées. On l'ordonne pour l'usage intérieur sous forme de tisane, ordinairement avec d'autres remèdes analogues, tels que les fruits doux, le chiendent, la réglisse\*, l'orge, etc.» VENEL (1757b: 1008)

---

## H

---

**Hyacinthe.** «Pierre précieuse d'un jaune-rouge et éclatant. On la distingue en orientale et en occidentale. La crédulité et la

---

149 Concrétions qui se forment dans les reins ou la vessie.

superstition ont fait attribuer de grandes propriétés médicinales à cette pierre, qui a donné son nom à une célèbre confection, laquelle cependant ne tire aucune vertu de l'hyacinthe.» ANON. (1773 : vol. 2, 562)

**Hypocondre.** Terme référant soit à une personne souffrant d'hypocondrie\*, soit à chacune des parties latérales de la région supérieure de l'abdomen, de part et d'autre de l'épigastre.

**Hypocondrie, Hypocondriaque.** «C'est ainsi qu'est ordinairement désignée par les médecins une espèce de maladie, dont la mélancolie est le genre, puisque l'atrabile en est aussi l'humeur morbifique, qui infecte toute la masse des fluides, comme dans la maladie générique, mais se fixe plus particulièrement sur les organes ou viscères du bas-ventre. En sorte que lorsqu'elle est déposée sur quelqu'un des viscères des hypocondres\*, ou qu'elle porte ses effets indirectement sur ces parties, par le moyen du spasme, elle constitue alors l'affection hypocondriaque; comme lorsqu'elle établit quelque rapport de lésion de fonction avec la matrice, elle forme ce qu'on appelle passion hystérique.» ANON. (1765a : 408)

---

## I

---

**Ichoreux.** «On appelle ichoreuse, l'humeur séreuse et âcre qui découle de certains ulcères.» LOUIS (1765 : 482)

---

## K

---

**Kina.** → **Quinquina.**

---

## L

---

**Lienterie.** «Flux du ventre alimentaire, dans lequel on rend par les selles les aliments indigérés tels qu'on les a pris.» MENURET DE CHAMBAUD (1765 : 490)

**Liqueur anodine d'Hoffman.** « Cette liqueur [à base de vitriol] est claire, pesante; elle est apéritive\*, calmante, anodine<sup>137</sup>; elle convient dans les tensions de nerfs, dans les accès hypochondriaques\* et hystériques. Dans ce cas, on la mêle avec la teinture de castor. On la donne aussi avec succès au soir pour calmer dans les fortes fièvres. » ANON. (1773: vol. 4, 482)

**Livre.** Unité de masse dont la valeur pouvait varier suivant les régions. À Paris, elle valait 489,5 g.

**Luxeuil, eaux de.** « On les emploie utilement non seulement pour les rhumatismes, douleurs et faiblesses des articulations, fistules, vieux ulcères, etc., mais aussi pour les maladies internes, obstructions de viscères, détericies [*sic*], maladies rénales, coliques d'estomac et d'entrailles. » CALMET (1748: 177)

---

## M

---

**Magnésie blanche.** « La magnésie blanche ordinaire, c'est-à-dire le précipité de l'eau-mère de nitre<sup>150</sup>, purge très bien presque tous les sujets à la dose d'une drachme<sup>151</sup> ou de deux, ou même de demi-once\* pour les adultes, et à proportion pour les enfants. Il arrive quelquefois, mais rarement, qu'étant prise à la même dose, elle ne donne que des envies inutiles d'aller, et ne purge point du tout. [...] Quant à l'utilité absolue de la magnésie, il est sûr que l'usage fréquent qu'elle a chez nous depuis quelque temps, a été principalement une affaire de mode, et qu'il a été soutenu principalement par l'avantage d'être un remède moins dégoûtant que les autres purgatifs. On doit pourtant convenir qu'on l'emploie avec assez de succès pour purger dans les affections hypochondriaques\*, et toutes les fois qu'on a à remplir la double indication d'absorber et de purger, comme dans la toux stomacale et l'asthme humide, et quelque cas même d'asthme convulsif. Elle est très

---

150 Liqueur saline qui reste après la cristallisation du nitre.

151 Unité de masse égale à un gros\*.

utile aussi dans la constipation qu'occasionne quelquefois le lait.» VENEL (1765a : 858–859)

**Manne.** « C'est le suc de deux espèces de frêne, et peut-être même d'autres arbres qui naissent dans les contrées méridionales. [...] La manne purge doucement et sans tranchées, mais elle cause des vents. [...] La manne convient spécialement dans les affections de la poitrine; elle est préférable, dans ce cas, à tous les autres évacuants. C'est le purgatif que l'on ordonne aux hypocondres\*, aux mélancoliques et dans les petites véroles\* confluentes.» ANON. (1773 : vol. 3, 12 et 15)

**Mercure, mercurial, mercuriel.** « L'usage principal, essentiel, fondamental du mercure et des diverses préparations mercurielles, c'est son administration contre la maladie vénérienne.» VENEL (1765b : 375)

**Mucilage.** « Le mucilage est une substance blanche transparente qui n'a point, ou que très peu, de saveur et d'odeur, dont la consistance est épaisse, filante, tenace et collante [...]. Les mucilages sont les remèdes les plus relâchants, adoucissants et émollients que connaisse la médecine.» ANON. (1773 : vol. 3, 190–191 et 196)

---

## N

---

**Nymphéa (ou nénuphar).** « La racine et les fleurs du nénuphar sont les seules parties de cette plante qui soient en usage en médecine [...]. La racine de nénuphar fait la base des tisanes regardées comme éminemment rafraîchissantes, adoucissantes, relâchantes, qui s'ordonnent communément dans l'ardeur d'urine\*, surtout celle qui accompagne les gonorrhées\* virulentes; dans les affections inflammatoires des intestins, des reins et des voies urinaires. L'infusion des fleurs est ordonnée plus rarement dans les mêmes cas, et est aussi très inférieure [...]. Le sirop de nénuphar qui se prépare avec l'infusion des fleurs, est plus usité que cette infusion, et contient

les principes médicamenteux de ces fleurs en moindre quantité encore.» VENEL (1765c: 92)

---

O

---

**Once.** Unité de masse dont la valeur pouvait varier suivant les régions. À Paris, elle valait 30,594 g.

---

P

---

**Pandiculation.** «Dans un sens général, c'est un violent mouvement des solides qui accompagne ordinairement l'action du bâillement, et qu'on appelle aussi autrement *extension*. [...] Pandiculation se dit aussi dans un sens plus particulier, de cette inquiétude, de cette extension et malaise, qui accompagne ordinairement le frisson d'une fièvre intermittente.» ANON. (1765c: 814)

**Petite vérole.** «Maladie fort commune parmi les enfants, et qui attaque aussi les adultes dans tous les âges; elle est ordinaire en France, en Angleterre et dans d'autres pays. Cette maladie paraît sur la peau, qu'elle couvre de pustules. [...] Elle ressemble beaucoup à la rougeole, de sorte qu'il est difficile de les distinguer pendant les trois premiers jours. L'une et l'autre procède d'un sang impur et chargé de miasme putride; le levain de la rougeole est plus âcre et plus subtil, plus chaud et plus bilieux. [...] Il y a deux espèces de petite vérole, la distincte et la confluyente. Dans la première, les pustules sont séparées et une à une; dans la seconde, les pustules se touchent et sont entassées de façon qu'elles ne forment qu'une croûte.» ANON. (1765h: 81)

**Phtisie.** «Se dit en général de toute exténuation, consommation, amaigrissement, dessèchement et marasme qui arrivent au corps humain.» ANON. (1765d: 532)

**Pilules d'Anderson.** «Les pilules écossaises, qui se débitent à Londres avec tant de succès sous le nom de Pilules du D<sup>r</sup> Anderson, qui certainement n'en est pas plus l'inventeur que moi, sont très efficaces pour les estomacs ruinés.» GUYOT (1742 : vol. 1, 133)

**Pilules de Belloste.** Remède mercuriel\* jouissant «de la plus grande réputation [...] contre les maladies de la peau, et principalement contre les dartres et la gale.» VENEL (1765b : 375)

**Pimprenelle.** «Cette plante tient un rang distingué parmi les remèdes altérants<sup>152</sup>. Elle est regardée comme propre à purifier le sang, à en résoudre les arrêts légers, à donner du ressort aux parties, et à préserver des maladies contagieuses et même de la rage, etc. On ordonne fréquemment les feuilles de cette plante avec d'autres substances végétales, analogues, dans les bouillons et les apozèmes<sup>153</sup> appelés apéritifs\*.» VENEL (1765d : 629)

**Plombières, eaux de.** «Plombières est une petite ville de Lorraine, au pied du mont de Vosges [...]. Ces eaux contiennent du soufre, du bitume, de l'alun, du plomb et du nitre, aussi leur saveur est-elle grasse et savonneuse. Elles sont stomachiques<sup>136</sup> et quelquefois purgatives, dépuratives, incisives, apéritives\*, diurétiques et même anodines<sup>137</sup>. En boisson, elles conviennent dans les maladies des reins et de la vessie, dans les fluxions et catarrhes\*, dans les fièvres opiniâtres, dans les fleurs blanches\*, dans la dysenterie, dans les engorgements squirrheux, dans les écrouelles, dans la stérilité des femmes qui provient de l'obstruction de la matrice. [...] En bain, elles remédient aux mêmes maladies, mais elles sont principalement pour la paralysie et la contraction des membres, pour le tremblement, le rhumatisme, les tumeurs, les ulcères malins

152 Qui produit sur les solides ou sur les humeurs des changements cachés ou qui ne se manifestent que par des effets éloignés.

153 Forte décoction des racines, des feuilles et des tiges d'une plante ou de plusieurs plantes ensemble.

et rebelles, le cancer, les fistules, l'éléphantiasis<sup>154</sup> et toutes les affections cutanées.» ANON. (1773: vol. 2, 265–266)

**Pouhon, eaux de.** Eaux de l'une des fontaines de Spa\*.

**Poulain.** « Tumeur qui arrive aux aines par une cause vénérienne. » ANON. (1765e: 198)

**Poulet, bouillon ou eau de.** « Dans les maladies aiguës, on donne l'eau de poulet simple pour toute nourriture. » ANON. (1773: vol. 2, 127)

---

Q

---

**Quinquina.** Écorce d'un arbre du Pérou. « La principale vertu du quinquina est d'être fébrifuge à un très haut degré. » ANON. (1773: vol. 3, 580)

---

R

---

**Réglisse.** « Ce n'est que la racine de cette plante qui est d'usage. [...] C'est un des ingrédients les plus ordinaires des tisanes employées dans les maladies aiguës, et surtout dans celles de la poitrine, dans la toux, les affections des voies urinaires, etc. » VENEL (1765e: 32)

**Riz, eau de.** « On fait [...] une eau de riz en laissant bouillir une cuillerée de ce grain dans une pinte<sup>155</sup> d'eau pendant un quart d'heure. Elle se donne dans les diarrhées accompagnées d'irritation et dans la fièvre lente. » ANON. (1773: vol. 3, 657)

---

S

---

**Saturne, saturnal.** Plomb.

---

<sup>154</sup> Type de lèpre.

<sup>155</sup> Mesure de capacité des liquides, variable suivant les régions. À Paris, elle valait 0,93 litre.

**Schwalbach, eaux de.** «Elles portent le nom d'un lieu distant de quelques milles de Francfort-sur-le-Main. Ces eaux [...] sont particulièrement recommandées dans les affections hypocondriaques\* et mélancoliques.» ANON. (1773: vol. 2, 229–230)

**Sel de Glauber.** «Si on combine l'acide vitriolique avec la base du sel marin, on a le *sel admirable de Glauber*. [...] Le sel de Glauber est apéritif\*, fondant, légèrement stimulant, rafraîchissant, purgatif à certaine dose, comme une once\*. [...] Ce sel atténue les humeurs et les dispose à être évacuées par les purgatifs.» ANON. (1773: vol. 2, 322–323)

**Seltz, eaux de.** «Seltz, où elles ont leur source, est une petite ville de la basse Alsace, située sur le Rhin, à neuf lieues sud-est de Strasbourg. [...] Quoique d'une nature fort douce, elles excitent cependant l'écoulement abondant des urines, fondent les humeurs visqueuses, et sont spécialement favorables dans la goutte et dans l'asthme. On les boit seules ou mêlées avec du lait. On les ordonne aussi pour boisson ordinaire seules ou avec l'addition d'un peu de vin. Ces eaux sont bonnes encore dans les maladies de poitrine, contre le rhumatisme, l'affection hypocondriaque\* et hystérique, les maladies de la peau.» ANON. (1773: vol. 2, 229)

**Séné.** «Les feuilles de cet arbrisseau sont purgatives. [...] Il n'y a guère de purgatif plus employé que les feuilles de séné. [...] Le séné [...] purge très bien et sans douleur la mélancolie, la bile et la pituite épaisse. [...] Il est d'un excellent secours dans les maladies chroniques et lentes produites par l'impureté des viscères ou par d'anciennes obstructions, telles que la mélancolie, l'épilepsie, la gale, la gratelle<sup>156</sup>, l'éléphantiasis<sup>154</sup>, etc.» ANON. (1773: vol. 4, 140–141)

**Spa, eaux de.** «Spa, où sont leurs sources, est un bourg d'Allemagne à neuf lieues sud-est de Liège. [...] Ces eaux [...]

<sup>156</sup> Sorte d'affection cutanée.

sont les plus légères de presque toutes les acidules<sup>157</sup>. Elles sont principalement utiles dans les maladies des reins et de la vessie, dans les suites de gonorrhées\* et pour les ulcères vénériens. [...] Outre la vertu dépurative que la plus grande partie des médecins s'accordent à leur attribuer, on les recommande comme toniques, stomachiques<sup>156</sup>, apéritives\* et diurétiques. Elles sont utiles dans les suppressions des règles et dans leur écoulement excessif. Les hypocondriaques\*, les scorbutiques, les cachectiques<sup>158</sup>, les hydropiques<sup>159</sup> se trouvent bien de leur usage. Elles rétablissent les digestions, remédient aux embarras des reins, et on les a vues réussir dans la gonorrhée\* bénigne et dans les fleurs blanches\*. » ANON. (1773 : vol. 2, 230)

**Strangurie.** « Maladie qui occasionne une émission d'urine fréquente et involontaire, mais en très petite quantité, et pour ainsi dire, goutte à goutte, accompagnée de douleurs violentes. » ANON. (1765f : 539)

---

T

---

**Tartre vitriolé.** « Ce sel est apéritif\*, fondant, diurétique. [...] Ce sel a la propriété de tous les sels neutres; il est aussi légèrement purgatif [...]. On l'ordonne avec succès dans les suites de couches, quand les lochies<sup>160</sup> n'ont pas bien coulé, quand il est survenu quelque dépôt laiteux. [...] Le tartre vitriolé en qualité d'apéritif\* procure un écoulement abondant d'urine, et en qualité de purgatif il fait faire deux ou trois selles par jour et entretient la liberté du ventre. » ANON. (1773 : vol. 4, 479)

**Térébenthine.** « La térébenthine liquide doit être mise au nombre des vulnéraires<sup>161</sup> les plus forts. On la prescrit néanmoins pour l'usage interne plus rarement, et simplement en forme

---

157 Qui est de la nature des acides.

158 Personne souffrant de cachexie (*supra* note 131).

159 Personne souffrant d'hydropisie (*supra* note 140).

160 Écoulement vaginal d'origine utérine, sanguinolent et séreux, qui se produit après l'accouchement.

161 Propre à guérir les plaies.

d'émulsion, ou mêlée avec un jaune d'œuf contre la toux invétérée, l'asthme pituiteux, la néphrétique muqueuse-sablonneuse, la gonorrhée\* virulente et les fleurs blanches\*. » ANON. (1773 : vol. 4, 283)

**Terre foliée de tartre.** « Ce remède, depuis un demi-gros\* jusqu'à deux gros\*, est un bon altérant<sup>152</sup> et un excellent diurétique; depuis trois jusqu'à six gros\* il forme un purgatif doux, qui ne cause aucun désordre dans la machine, et qui convient particulièrement dans l'hydropisie<sup>140</sup>. » JAUCOURT (1765c: 176)

**Thériaque.** « La thériaque est une des plus anciennes et des plus célèbres compositions de la pharmacie. [...] La composition de la thériaque a varié en divers temps, tant par le nombre et l'espèce de drogues, que par rapport au *modus conficiendi*. Les pharmaciens modernes se sont surtout appliqués à la reformer depuis que la chimie, éclairant la pharmacie, a découvert les vices énormes de cette composition, qui ne put qu'être barbare dans sa naissance, comme l'art qui la produisait. Mais et les soins que se sont donnés ces réformateurs pour rectifier cette composition, et les prétentions de ceux qui ont cru qu'il n'était point permis de toucher à une composition si précieuse, annoncent également un respect aveugle et superstitieux pour la célébrité assurément très précaire de ce remède, qu'on peut justement appeler *un monstre pharmaceutique*. » VENEL (1765f: 266)

---

## V

---

**Vapeurs.** « Maladie appelée autrement *mal hypocondriaque\** et *mal de rate*. Elle est commune aux deux sexes, et reconnaît deux différentes causes. On croit qu'elle provient d'une vapeur subtile qui s'élève des parties inférieures de l'abdomen, surtout des hypocondres\*, et de la matrice au cerveau qu'elle trouble et qu'elle remplit d'idées étranges et extravagantes, mais ordinairement désagréables. Cette maladie se nomme dans les hommes *affection hypocondriaque*. [...] Les vapeurs

des femmes que l'on croit venir de la matrice, sont ce qu'on appelle autrement *affection* ou *suffocation hystérique* ou *mal de mère*. Cette maladie provient également des hypocondres\*, comme de la matrice. [...] On doit remarquer que les vapeurs attaquent surtout les gens oisifs de corps, qui fatiguent peu par le travail manuel mais qui pensent et rêvent beaucoup. Les gens ambitieux qui ont l'esprit vif, entreprenants, et fort amateurs des biens et des aises de la vie, les gens de lettres, les personnes de qualité, les ecclésiastiques, les dévots, les gens épuisés par la débauche ou le trop d'application, les femmes oisives et qui mangent beaucoup, sont autant de personnes sujettes aux vapeurs, parce qu'il y a peu de ces gens en qui l'exercice et un travail pénible du corps empêchent le suc nerveux d'être maléficié. Bien des gens pensent que cette maladie attaque l'esprit plutôt que le corps, et que le mal gît dans l'imagination. Il faut avouer en effet que sa première cause est l'ennui et une folle passion, mais qui à force de tourmenter l'esprit oblige le corps à se mettre de la partie; soit imagination, soit réalité, le corps en est réellement affligé.» ANON. (1765g: 836–837)

**Veau, bouillon ou eau de.** «La chair du veau est très usitée en aliment. Elle doit être blanche, tendre, de bon goût. Elle est humectante et rafraîchissante, aussi en fait-on des bouillons pour adoucir, tempérer et rafraîchir, et pour disposer à la purgation, lorsque l'on craint que les parties purgatives n'irritent trop fortement les intestins et ne procurent une trop grande évacuation.» ANON. (1773: vol. 1, 552)

**Véronique.** «Les magnifiques éloges donnés à la véronique doivent être restreints à attribuer à cette plante la qualité légèrement tonique, stomachique<sup>136</sup>, diaphorétique<sup>129</sup>, faiblement emménagogue<sup>162</sup>, propre à aromatiser les boissons aqueuses, chaudes, qu'on a coutume de prendre abondamment dans les rhumes, certaines maladies d'estomac, certaines coliques intestinales ou rénales, les rhumatismes légers,

162 Qui provoque ou régularise le flux menstruel.

etc., et à corriger la fadeur et la qualité trop relâchante de ces boissons.» VENEL (1765g: 90)

**Vichy, eaux de.** «Elles sont célèbres depuis plusieurs siècles. [...] Les eaux de Vichy, en général, sont apéritives\* et purgatives, plus ou moins, suivant la source d'où elles viennent. On les prend non seulement en boisson, mais en bain et douche. En boisson, elles se prennent [...] dans les obstructions de la rate, des reins, du méésentère; dans les crachements de sang; les écoulements immodérés des règles et des hémorroïdes, les fleurs blanches\*; dans l'ictère<sup>163</sup>, la cachexie<sup>131</sup>, les pâles couleurs, etc. Elles sont très estimées dans les fièvres quartes\* et autres fièvres intermittentes\*. Elles conviennent pour rétablir les fonctions de l'estomac; elles dissipent le vertige et les étourdissements. En bain et douche, on les emploie utilement contre les tumeurs froides, le rhumatisme, la sciatique, la goutte, le tremblement des membres, la paralysie, la gale, la gratelle<sup>156</sup> et les autres affections de la peau. Le limon des eaux est bon appliqué sur les tumeurs et en particulier sur les écrouelles<sup>164</sup>.» ANON. (1773: vol. 2, 269–271)

**Vin de Moselle.** «Entre les vins d'Allemagne, ceux du Rhin et de la Moselle tiennent le premier rang. Ils renferment un soufre très fin et un acide très délié, beaucoup d'esprit éthéré, une suffisante quantité de phlegme et très peu de terre, ce qui les rend sains et diurétiques.» JAUCOURT (1765e: 291)

**Vin de Rota.** Vin produit à Rota en Espagne, «vanté pour redonner des forces.» LIEUTAUD (1770: vol. 2, 544)

**Vin émétisé (ou vin émétique).** «Le vin émétique est du vin dans lequel on a laissé infuser du verre d'antimoine. Il est plus ou moins violent, suivant que le vin est plus ou moins chargé d'acide.» D'HOLBACH (1765: 40)

163 Jaunisse.

164 Tumeurs dures et indolentes qui se terminent assez ordinairement par la suppuration.

Y

---

**Yeux d'écrevisse.** «Les yeux d'écrevisses viennent des Indes orientales ou occidentales: on préfère les premiers. Ce sont des pierres formées d'une matière blanchâtre, laiteuse, qui se durcit dans leur estomac. [...] Les yeux d'écrevisses sont absorbants, mais je doute de leur vertu apéritive\* et diurétique.» ANON. (1773: vol. 2, 278-279).



## BIBLIOGRAPHIE

- ANON., *A Supplement to the Onania, Or the Heinous Sin of Self-Pollution* (Londres: T. Crouch and J. Isted, n.d.)
- , *Aristotles' Master-Piece, Or The Secrets of Generation Displayed in All the Parts Thereof* (Londres: J. How, 1684)
- , *Onania; Or, the Heinous Sin of Self-Pollution, and All Its Frightful Consequences, in Both Sexes, Consider'd, with Spiritual and Physical Advice to Those, Who Have Already Injur'd Themselves by This Abominable Practice. And a Seasonable Admonition to the Youth of the Nation (of Both Sexes) and Those Whose Tuition They Are Under, Whether Parents, Guardians, Masters, or Mistresses* (Londres: Printed by Eliz. Rumball for Thomas Crouch, 1723)
- , « Capillaire (*Médecine*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 2 (Paris 1752a) 629
- , « Casse, s. f. cassia (*Hist. nat. bot. & mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 2 (Paris 1752b) 744–745
- , « Fièvre intermittente », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 6 (Paris 1756) 735–736
- , « Hypochondriaque (*passion ou affection*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 8 (Paris 1765a) 408–409
- , « Minérales, eaux (*Chimie & Médecine*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 10 (Paris 1765b) 534–541

- , « Pandiculation, s.f. (*Médecine*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 11 (Paris 1765c) 814
- , « Phtisie, s. f. (*Médec.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 12 (Paris 1765d) 532–534
- , « Poulain », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 13 (Paris 1765e) 198
- , « Strangurie, s. f. *en Médecine* », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 15 (Paris 1765f) 539
- , « Vapeurs, *en Médecine* », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 16 (Paris 1765g) 836–837
- , « Vérole, petite (*Médec.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 17 (Paris 1765h) 81–83
- , *Dictionnaire raisonné-universel de matière médicale*, 4 vols (Paris: Chez P. Franç. Didot le jeune, 1773)
- , *The Trotula: A Medieval Compendium of Women's Medicine*, éd. et trad. par Monica H. Green (Philadelphie 2001)
- APOLLINAIRE, Guillaume, « Introduction », in: *L'Œuvre du Marquis de Sade* (Paris 1912)
- BARRAS, Vincent, « La réception des innovations sanitaires dans l'espace domestique au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'exemple paradoxal de l'onanisme », in: Olivier FAURE (éd.), *Les Nouvelles pratiques de santé. Acteurs, objets, logiques sociales (XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles)* (Paris 2005) 127–141
- BARRAS, Vincent & Martin DINGES (éds), *Maladies en lettres, 17<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècles*, eBook-BHMS\_1 (Lausanne 2013)
- BAUMÉ, Antoine, *Éléments de pharmacie théorique et pratique* (Paris: Chez Samson, 1773)
- BORRIS, Kenneth, « Introduction: The Prehistory of Homosexuality in the Early Modern Sciences », in: George S. ROUSSEAU

- (éd.), *The Sciences of Homosexuality in Early Modern Europe* (New York 2008) 1–40
- BOUCÉ, Paul-Gabriel, «Les jeux interdits de l’imaginaire: Onanisme et culpabilisation sexuelle au XVIII<sup>e</sup> siècle», in: Jean CÉARD (éd.), *La folie et le corps* (Paris 1985) 223–243
- BOURSAULT, Edmé, *Œuvres choisies de Boursault*, vol. 2 (Paris 1830)
- BOYER, Jean Baptiste Nicolas, *Codex Medicamentarius, seu Pharmacopœa Parisiensis* (Paris 1758)
- BRAY, Alan, *Homosexuality in Renaissance England* (New York 1982)
- BROOTEN, Bernadette J., *Love Between Women: Early Christian Responses to Female Homoeroticism* (Chicago 1996)
- BURTON, Robert, *The Anatomy of Melancholy* (New York 2001)
- CADDEN, Joan, *Meanings of Sex Difference in the Middle Ages* (Cambridge 1993)
- CALMET, Augustin, *Traité historique des eaux et bains de Plombières, de Bourbonne, de Luxeuil, et de bains* (Nancy: Chez Leseure, 1748)
- COTINAT, Louis, «Pilules de Préal», *Revue d’histoire de la pharmacie* 55 (1967) 506–507
- D’AQUIN, Thomas, *Somme théologique* (Paris 1985)
- D’AUMONT, Arnulphe, «Fleurs blanches (*Médecine*)», in: Denis DIDEROT & Jean le ROND D’ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 6 (Paris 1756) 860–864
- DAVIDSON, Arnold I., «How to Do the History of Psychoanalysis: A Reading of Freud’s ‘Three Essays on the Theory of Sexuality’», *Critical Inquiry* 13 (1987) 252–277
- , *The Emergence of Sexuality: Historical Epistemology and the Formation of Concepts* (Cambridge 2001)
- DELUMEAU, Jean, *L’aveu et le pardon. Les difficultés de la confession XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris 1992)
- D’EMILIO, John & Estelle B. FREEDMAN, *Intimate Matters: A History of Sexuality in America* (New York 1988)
- D’HOLBACH, Paul-Henri-Thiry, baron, «Régule d’antimoine (*Histoire naturelle, Chimie, Métallurgie & Minéralogie*)», in:

- Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 14 (Paris 1765) 38–41
- DINGES, Martin & Vincent BARRAS (éds), *Krankheit in Briefen im deutschen und französischen Sprachraum* (Stuttgart 2007)
- DIXON, Laurinda S., *Perilous Chastity: Women and Illness in Pre-Enlightenment Art and Medicine* (Ithaca 1995)
- ECCLES, Audrey, *Obstetrics and Gynaecology in Tudor and Stuart England* (Kent 1982)
- ELSÄSSER, Günter, « Ausfall des Coitus als Krankheitsursache in der Medizin des Mittelalters », *Abhandlungen zur Geschichte der Medizin und der Naturwissenschaften* 3 (1934) 3–40
- EMCH-DÉRIAZ, Antoinette, *Tissot, Physician of the Enlightenment* (New York 1992)
- ENGELHARDT, H. Tristram, « The Disease of Masturbation: Values and the Concept of Disease », *Bulletin of the History of Medicine* 48 (1974) 234–248
- EYNARD, Charles, *Essai sur la vie de Tissot* (Lausanne 1839)
- FLANDRIN, Jean Louis, *Le sexe et l'Occident* (Paris 1981)
- FOSTER, Thomas A., *Sex and the Eighteenth-Century Man: Massachusetts and the History of Sexuality in America* (Boston 2006)
- FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses* (Paris 1966)
- , *Histoire de la sexualité. 1: La volonté de savoir* (Paris 1976)
- , *Histoire de la sexualité. 2: L'usage des plaisirs* (Paris 1984)
- , « Les rapports de pouvoir passent à l'intérieur des corps », in: Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, vol. 3 (Paris 1994a) 228–236
- , « Michel Foucault, une interview: Sexe, pouvoir et la politique de l'identité », in: Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, vol. 4 (Paris 1994b) 735–746
- , « Le combat de la chasteté », in: Michel FOUCAULT, *Dits et écrits*, vol. 4 (Paris 1994c) 295–308
- , *Les Anormaux* (Paris 1999)
- GALIEN, « Des lieux affectés » (*De locis affectis*), in: *Œuvres médicales choisies*, vol. 2 (Paris 1994). Reprend des extraits de Charles DAREMBERG, *Œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien*, 2 vols (Baillière: Paris, 1854-1856)

- GAUBIUS, Hieronymus David, *Institutiones Pathologiae Medicinalis*, vol. 2 (Edimbourg: A. Donaldson and J. Reid, 1762)
- GROUPE DE LA BUSSIÈRE, *Pratiques de la confession* (Paris 1983)
- GUYOT, Jean, *Dictionnaire Médecinal*, 2 vols (Bruxelles: Chez Jean Léonard, 1742)
- HALPERIN, David M., *One Hundred Years of Homosexuality* (New York 1990)
- , *Saint Foucault: Towards a Gay Hagiography* (Oxford 1995)
- , *How to Do the History of Homosexuality* (Chicago 2002)
- HARE, E. H., «Masturbatory Insanity: The History of an Idea», *The British Journal of Psychiatry* 108 (1962) 1–25
- HURTEAU, Pierre, «Catholic Moral Discourse on Male Sodomy and Masturbation in the Seventeenth and Eighteenth Centuries», *Journal of the History of Sexuality* 4 (1993) 1–26
- JACQUART, Danielle & Claude THOMASSET, *Sexualité et savoir médical au Moyen Âge* (Paris 1985)
- JARCHO, Saul, «Galen's Six Non-Naturals: A Bibliographic Note and Translation», *Bulletin of the History of Medicine* 44 (1970) 372–377
- JAUBERT, Hippolyte-François, *Glossaire du centre de la France*, 2 vols (Paris 1856–1858)
- JAUCOURT, Louis de, «Colique de Poitou (*Médecine*)», in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 3 (Paris 1753) 620–621
- , «Dysurie (*Médecine*)», in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 5 (Paris 1755) 182
- , «Miliaire, fièvre (*Médecine*)», in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 10 (Paris 1765a) 503–504
- , «Quarte, fièvre (*Médecine*)», in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 13 (Paris 1765b) 673–675

- , « Terre foliée de tartre (*Chim. & Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 16 (Paris 1765c) 175–176
- , « Tierce, fièvre (*Médec.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 16 (Paris 1765d) 319–321
- , « Vin (*Hist. des boissons spiritueuses*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 17 (Paris 1765e) 289–292
- JORDANOVA, Ludmilla, « The Popularization of Medecine: Tissot on Onanism », *Textual Practice* 1 (1987) 68–79
- KLOSSOWSKI, Pierre, *Sade, mon prochain* (Paris 1947)
- KRAFFT-EBING, Richard von, *Psychopathia Sexualis, avec recherches spéciales sur l'inversion sexuelle* (Paris 1895)
- LAHAIE, Brigitte, « Préface », in: Pierre HUMBERT & Jérôme PALAZZOLO, *Petite histoire de la masturbation* (Paris 2009)
- LAMB, Kevin & Patrick SINGY, « Perverse Perversion: How to Do the History of a Concept », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies* 17 (2011) 405–422
- LAQUEUR, Thomas W., *Solitary Sex: A Cultural History of Masturbation* (New York 2003)
- LEA, Henry Charles, *A History of Auricular Confession and Indulgences in the Latin Church* (New York 1968)
- LE BÈGUE DE PRESLE, Achille-Guillaume, *Le conservateur de la santé, ou Avis sur les dangers qu'il importe à chacun d'éviter, pour se conserver en bonne santé & prolonger sa vie* (Paris: Chez P. Fr. Didot, 1763)
- LE BITOUX, Jean, *Entretiens sur la question gay* (Paris 2005)
- LEIBBRAND, Annemarie et Werner, *Formen des Eros: Kultur- und Geistesgeschichte der Liebe* (Fribourg-en-Brisgau et Munich 1972)
- LEMAY, Helen Rodnite, « William of Saliceto on Human Sexuality », *Viator* 12 (1981) 165–181

- LE VAY, Simon, « A Difference in Hypothalamic Structure Between Heterosexual and Homosexual Men », *Science* 253 (1991) 1034–1037
- LIEUTAUD, Joseph, *Précis de la matière médicale*, 2 vols (Paris: Chez P. Fr. Didot, 1770)
- LIGNAC, Louis de, *De l'homme et de la femme considérés physiquement dans l'état du mariage* (Lille: Chez J. B. Henry, 1774)
- LOUIS, Antoine, « Gonorrhée, s. f. en termes de Médecine », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 7 (Paris 1757) 740–741
- , « Ichoreux, euse, adj. (terme de chirurgie) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 8 (Paris 1765) 482
- LOUIS-COURVOISIER, Micheline, « Qu'est-ce qu'un malade sans son corps? L'objectivation du corps vue à travers les lettres de consultations adressées au D<sup>r</sup> Tissot (1728–1797) », in: Franziska FREI GERLACH, Annette KREIS-SCHINCK, Claudia OPITZ & Béatrice ZIEGLER (éds), *Körperkonzepte/Concepts Du Corps* (Münster, New York, Munich, Berlin 2003) 299–310
- MACDONALD, Robert H., « The Frightful Consequences of Onanism: Notes on the History of a Delusion », *Journal of the History of Ideas* 28 (1967) 423–431
- MAINIL, Jean, *Dans les règles du plaisir...* (Paris 1996)
- MENURET DE CHAMBAUD, Jean-Joseph, « Lienterie, s. f. (Médecine) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 9 (Paris 1765) 490–492
- MONNET, Antoine Grimoald, *Nouvelle hydrologie, ou Nouvelle exposition de la nature et de la qualité des eaux* (Londres 1772)
- NIEBYL, Peter H., « The Non-Naturals », *Bulletin of the History of Medicine* 45 (1971) 486–492
- PARÉ, Ambroise, *Deux livres de chirurgie* (Paris: Chez André Wechel, 1573)

- PILLOUD, Séverine, *Les mots du corps. Expérience de la maladie dans les lettres de patients à un médecin du 18<sup>e</sup> siècle: Samuel Auguste Tissot* (Lausanne 2013a)
- , *Documenter l'histoire de la santé et de la maladie au siècle des Lumières: les consultations épistolaires adressées au Dr Samuel Auguste Tissot (1728–1797)*, eBook-BHMS\_2 (2013b)
- PILLOUD, Séverine, Micheline LOUIS-COURVOISIER & Vincent BARRAS, *Archives du corps et de la santé au 18<sup>e</sup> siècle: les lettres de patients au Dr Samuel Auguste Tissot (1728–1797)*, base de données en ligne (2013): [www.chuv.ch/iuhmsp/ihm\\_bhms](http://www.chuv.ch/iuhmsp/ihm_bhms)
- RATHER, L. J., «The 'Six Things Non-Natural': A Note on the Origins and Fate of a Doctrine and a Phrase», *Clio Medica* 3 (1968) 337–347
- RICHLIN, Amy, «Not Before Homosexuality: The Materiality of the *Cinaedus* and the Roman Law against Love between Men», *Journal of the History of Sexuality* 3 (1993) 523–573
- RIEDER, Philip, *La figure du patient au xviii<sup>e</sup> siècle* (Genève 2010)
- RIEDER, Philip & Vincent BARRAS, «Écrire sa maladie au siècle des Lumières», in: Vincent BARRAS & Micheline LOUIS-COURVOISIER (éds), *La médecine des Lumières: Tout autour de Tissot* (Genève 2001) 201–222
- ROUSSELLE, Aline, *Porneia* (Paris 1983)
- SADE, Donatien Alphonse François de, «Les cent vingt journées de Sodome ou l'école du libertinage», in: D. A. F. de SADE, *Œuvres*, tome 1 (Paris 1990)
- SATINOVER, Jeffrey, *Homosexuality and the Politics of Truth* (Grand Rapids 1996)
- SINGY, Patrick, «Friction of the Genitals and Secularization of Morality», *Journal of the History of Sexuality* 12 (2003) 345–364
- , «The History of Masturbation: An Essay Review», *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences* 59 (2004) 112–121
- , «La masturbation a-t-elle une histoire?», *Critique* 708 (2006a) 439–447
- , «Huber's Eyes: The Art of Scientific Observation Before the Emergence of Positivism», *Representations* 95 (2006b) 54–75
- , «The Popularization of Medicine in the Eighteenth Century: Writing, Reading, and Rewriting Samuel Auguste Tissot's

- Avis au peuple sur sa santé* », *Journal of Modern History* 82 (2010) 769–800
- STEINKE, Hubert, Martin STUBER & Stefan HÄCHLER (éds), *Medical Correspondence in Early Modern Europe*, numéro thématique, *Gesnerus* 61, 3/4 (2004)
- STENGERS, Jean & Anne VAN NECK, *Histoire d'une grande peur: La masturbation* (Bruxelles 1984)
- STOLBERG, Michael, «Self-pollution, Moral Reform, and the Venereal Trade: Notes on the Sources and Historical Context of Onania (1716)», *Journal of the History of Sexuality* 9 (2000a) 37–61
- , «An Unmanly Vice: Self-Pollution, Anxiety, and the Body in the Eighteenth Century», *Social History of Medicine* 13 (2000b) 1–21
- , *Homo Patiens. Krankheits- und Körpererfahrung in der frühen Neuzeit* (Cologne 2003)
- TARCZYLO, Théodore, *Sexe et liberté au siècle des Lumières* (Paris 1983)
- TENTLER, Thomas N., *Sin and Confession on the Eve of the Reformation* (Princeton 1977)
- TEYSSEIRE, Daniel, *Obèse et impuissant. Le dossier médical d'Élie-de-Beaumont* (Grenoble 1995)
- TISSOT, Samuel Auguste, «Principes de philosophie morale», manuscrit Tissot IS 3784/I/68, Bibliothèque cantonale et universitaire, Lausanne, Fonds Tissot, n.d.
- , *L'Onanisme; ou dissertation physique, sur les maladies produites par la masturbation* (Lausanne: De l'imprimerie d'Antoine Chapuis, 1760)
- , *Avis au peuple sur sa santé* (Lausanne: François Grasset, 1761)
- , *Traité des nerfs et de leurs maladies* (Paris et Lausanne: Chez P. F. Didot, le jeune, 1778)
- , *Essai sur les moyens de perfectionner les études de médecine* (Lausanne: Chez Mourer, Cadet, 1785)
- VANDENESSE, Urbain de, «Apéritifs, adj. pl. m. (*Médecine*)», in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 1 (Paris 1751) 523

- VENEL, Gabriel-François, « Cloporte (*Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 3 (Paris 1753) 547
- , « Fumeterre (*Pharmacie, Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 7 (Paris 1757a) 365–366
- , « Guimauve (*Pharmacie & Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 7 (Paris 1757b) 1007–1008
- , « Magnésie blanche (*Chimie & Mat. médic.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 9 (Paris 1765a) 858–859
- , « Mercure (*Mat. méd. & Pharm.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 10 (Paris 1765b) 374–376
- , « Nénuphar (*Pharm. & Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 11 (Paris 1765c) 91–92
- , « Pimprenelle (*Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 12 (Paris 1765d) 629
- , « Réglisse (*Mat. méd.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 14 (Paris 1765e) 32–33
- , « Thériaque, s. f. (*Pharm. Thérapeutiq.*) », in: Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 16 (Paris 1765f) 266

- , « Véronique (*Mat. méd.*) », in : Denis DIDEROT & Jean LE ROND D'ALEMBERT (éds), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. 17 (Paris 1765g) 90–91
- VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire* (Paris 1971)
- WAKEFIELD, Jerome C., « Disorder as Harmful Dysfunction: A Conceptual Critique of DSM-III-R's Definition of Mental Disorder », *Psychological Review* 99 (1992) 232–247
- WALTERS, Jonathan, « 'No More Than a Boy': The Shifting Construction of Masculinity from Ancient Greece to the Middle Ages », *Gender & History* 5 (1993) 20–33
- WEEKS, Jeffrey, *Coming Out: Homosexual Politics in Britain, from the Nineteenth Century to the Present* (Londres 1977)
- WENGER, Alexandre, « Lire le désir. Le médecin et le libertin à l'époque des Lumières », *Dix-huitième siècle* 37 (2005) 537–548
- , « Présentation », in : ANON., *Le livre sans titre. Les conséquences fatales de la masturbation* (Grenoble 2011) 11–41
- WESTON, Robert, *Medical Consulting by Letter in France, 1665-1789* (Burlington 2013)
- WILD, Wayne, *Medicine-by-Post: The Changing Voice of Illness in Eighteenth-Century British Consultation Letters and Literature* (New York 2006).







Bibliothèque d'**Histoire**  
de la **Médecine** et de la **Santé**

*Les mots du corps. Expérience de la maladie dans des lettres de patients à un médecin du 18<sup>e</sup> siècle :*  
Samuel Auguste Tissot

S. PILLOUD avec une préface d'O. FAURE, XVIII et 374 p., 2013

*Le compas & le bistouri. Architectures de la médecine et du tourisme curatif. L'exemple vaudois (1760–1940)*

D. LÜTHI avec une préface d'A.-M. CHÂTELET, XXII et 548 p., 2012

*Body, Disease and Treatment in a Changing World.. Latin texts and contexts in ancient and medieval medicine*

D. R. LANGSLOW and B. Maire (eds), XVIII & 404 p., 2010

*Anatomie d'une institution médicale. La Faculté de médecine de Genève (1876-1920)*

Ph. RIEDER, XII et 392 p., 187 ill. n / b, 2009

*Le style des gestes. Corporéité et kinésie dans le récit littéraire*

G. BOLENS avec une préface d'A. BERTHOZ, XIV et 156 p., 2008

*La médecine dans l'Antiquité grecque et romaine*

H. KING et V. DASEN, XII et 130 p., 46 ill. et dessins, 2008

*L'ombre de César. Les chirurgiens et la construction du système hospitalier vaudois (1840-1960)*

P.-Y. DONZÉ avec un avant-propos de J. V. PICKSTONE, XX et 369 p., ill. n / b, 2007

*Medicina, soror philosophiae. Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975-2005)*

Textes réunis et édités par B. MAIRE, Préface de J. PIGEAUD

Ph. MUDRY, XXIV et 545 p., 2006

*Bâtir, gérer, soigner – Histoire des établissements hospitaliers de Suisse romande*

P.-Y. DONZÉ, 388 p., 33 ill. n / b, 2003

*Visions du rêve*

Sous la direction de V. BARRAS, J. GASSER, Ph. JUNOD, Ph. KAENEL et O. MOTTAZ, 288 p., 2002

*Rejetées, rebelles, mal adaptées – Débat sur l'eugénisme – Pratique de la stérilisation non volontaire en Suisse romande au XX<sup>e</sup> siècle*

G. HELLER, G. JEANMONOD et J. GASSER, 2002

*Médecins voyageurs – Théorie et pratique du voyage médical au début du XIX<sup>e</sup> siècle*

D. VAJ, 348 p. 150 ill. n / b, 2002

*La médecine à Genève jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*

L. GAUTIER, 746 p., 11 ill., 2001

*L'avènement de la médecine clinique moderne en Europe 1750-1815 – Politique, institutions et savoirs*

O. KEEL, 544 p., 2001

*Soigner et consoler – La vie quotidienne dans un hôpital à la fin de l'Ancien Régime (Genève 1750-1820)*

M. LOUIS-COURVOISIER, 336 p., 2000

**Sources**  
en perspective

*L'usage du sexe. Lettres au D<sup>r</sup> Tissot, auteur de « L'Onanisme » (1760)*

Essai historiographique et texte transcrit par P. SINGY, x et 278 p., 2014

Samuel Auguste Tissot, *De la Médecine civile ou de la Police de la Médecine*

Édité par M. NICOLI, introduction de D. TOSATO-RIGO et M. NICOLI, LXX et 160 p., fac-similé, glossaire, index, 2009

Gabriel Tarde, « *Sur le sommeil. Ou plutôt sur les rêves* ». *Et autres textes inédits*

Édités par J. CARROY et L. SALMON, VIII et 228 p., index, 2009

*Se soigner par les plantes. Les « Remèdes » de Gargile Martial*

B. MAIRE avec un avant-propos de K. HOSTETTMANN et un dossier iconographique par M. Fuchs, XXXVI et 136 p. glossaire, index, 2007

*La formation des infirmiers en psychiatrie. Histoire de l'école cantonale vaudoise d'infirmières et d'infirmiers en psychiatrie 1961-1996 (ECVIP)*

J. PEDROLETTI, VIII et 231 p., 2004

**Hors  
séries**

*Migration et système de santé vaudois, du 19<sup>e</sup> siècle à nos jours*

M. GARIBIAN & V. BARRAS, XVI et 72 p., 2012

*L'Hôpital de l'enfance de Lausanne. Histoire d'une institution pionnière de la pédiatrie suisse*

M. TAVERA & V. BARRAS, XII et 188 p., 2011

---

eBook-BHMS et base de données

---

*Maladies en lettres, 17<sup>e</sup>-21<sup>e</sup> siècles*

Sous la direction de V. BARRAS et M. DINGES, 266 p., eBook-BHMS\_1, 2013

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

*Archives du corps et de la santé au 18<sup>e</sup> siècle : les lettres de patients au Dr Samuel Auguste Tissot (1728-1797)*

S. PILLOUD, M. LOUIS-COURVOISIER et V. BARRAS, 2013

Base de données en ligne : [www.chuv.ch/iuhmsp/ihm\\_bhms](http://www.chuv.ch/iuhmsp/ihm_bhms)

*Documenter l'histoire de la santé et de la maladie au siècle des Lumières : les consultations épistolaires adressées au Dr Samuel Auguste Tissot (1728-1797)*

S. PILLOUD, 50 p., eBook-BHMS\_2, 2013

Série Sources en perspective

---

cartes\_BHMS

---

*Fleurs animées & Flore médicale*

Douze cartes A5 (15 x 21 cm), cartes\_BHMS 1, 2012

LES ÉDITIONS BHMS

---

À paraître

---

*Entre neurosciences, médecine et culture : comment expliquer l'action humaine*

R. SMITH

Série Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé

bhms@chuv.ch  
www.chuv.ch/iuhmsp/ihm\_bhms

---

*Cercle des lecteurs et des lectrices des Editions BHMS:*  
[http://files.chuv.ch/internet-docs/ihm/ihm\\_cerlebhms.pdf](http://files.chuv.ch/internet-docs/ihm/ihm_cerlebhms.pdf)

---

Achevé d'imprimer en Suisse en mars 2014  
Dépôt légal : mars 2014

© Editions BHMS, Lausanne